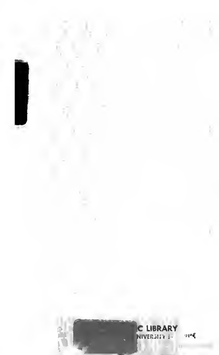
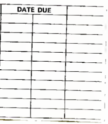







DATE DUE

JOURNAL
DE MUSIQUE

JOURNAL
DE MUSIQUE

TOME III

Année 1774 - Numéro 1
Année 1777 - Numéros 1 à 5


MINKOFF REPRINTS
GENÈVE



Réimpression des éditions de Paris, 1774 et 1777

JOURNAL
DE MUSIQUE,
PAR UNE SOCIÉTÉ
D'AMATEURS.

ANNÉE 1774. N°. 1.



A PARIS,
Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe,
Et au BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre,
vis-à-vis celle des Vieux-Augustins.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

NOUS avions publié le premier cahier de ce Journal au mois d'Avril 1773 ; comme notre intention étoit d'en faire un ouvrage vraiment utile aux progrès de l'art, la néceffité d'établir des correfpondances dans l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre, & plufieurs autres circonftances ont retardé la publication des cahiers fuivans. Nous avons préféré de bâtir long-tems fous terre, pour ainfi dire, afin de donner à ce Journal des fondemens plus folides. Les numéros 4, 5 & 6 qui fe font fuccédé en moins de trois mois, ont dû faire fentir à nos lecteurs que nos foins commençoient à avoir quelque fuccès : mais fi nous nous propofions de donner douze cahiers pour l'année 1773 & autant pour l'année 1774, on auroit trop long-tems à fe plaindre de nos retardemens, ou peut-être de la précipitation de notre travail, & nous ferions trop long-tems condamnés nous-mêmes à ne remplir qu'une partie de notre plan & à ne parler que de chofes déjà connues. Nous croyons plus convenable de réduire ces deux premieres années en une. Nous avons publié fix cahiers pour 1773, nous allons en publier autant pour

1774 : par ce moyen notre Journal, sans essuyer d'interruption, sera remis au courant vers le commencement de 1775. Il prendra alors invariablement son cours, & il en paroîtra exactement un cahier chaque mois.

Ceux qui avoient souscrit pour les douze cahiers de 1773 en ont reçu six, & recevront pour remplir leur abonnement les six cahiers de 1774. Nous saisissons avec plaisir cette occasion de témoigner au public toute la reconnoissance que nous lui devons. Malgré le retardement des premiers volumes & l'incertitude où il semble que ce retardement devoit jetter ceux qui n'en savoient pas les véritables causes, la liste de nos abonnés n'a cessé de grossir tous les jours. Ce succès ne nous fait point illusion. Il ne prouve pas que notre ouvrage soit bien fait, mais seulement qu'il est aussi nécessaire qu'il est unique dans son genre. Puissions-nous mériter par notre zele & notre exactitude l'accueil dont on a daigné encourager nos premiers essais, & sur-tout ne pas détruire par les volumes que nous allons publier les espérances qu'on a bien voulu concevoir tandis qu'ils se faisoient attendre.

Le prix de l'abonnement pour douze cahiers de ce Journal est de 12 livres pour Paris, & de 15 liv. 12 f. pour la province, franc de port. Chaque volume se vend séparément 1 liv. 4 sols.

Il faut s'adresser pour souscrire, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, & au Bureau du Journal, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins.

Les personnes de province pourront envoyer le prix de leur abonnement par la poste, en ayant soin d'affranchir leur lettre d'avis & le port de l'argent. C'est aux mêmes adresses qu'il faut remettre les ouvrages à annoncer dans le Journal, les avis qu'on voudroit y faire insérer, & tout ce qu'on voudra faire parvenir aux amateurs qui le composent.

Les personnes de province pourront aussi souscrire aux adresses suivantes.

**

LIBRAIRES ET MARCHANDS DE MUSIQUE, chez qui l'on trouve les nouveautés annoncées dans ce Journal.

Mrs.

Bordeaux. CAMUSAT, Maître de guitarre, rue des Remparts.

Caen. LA FONTAINE, Maître de musique, rue Saint Pierre.

Dunkerque. GODDAERDT, rue Morienne, no. 19.

DUPONT, Marchand & Maître de violon, rue Sainte Barbe.

Hambourg. J. C. WESTPHAL & Compagnie.

Lille. Mad. la veuve SIFFLET, rue Equermoise.

Lyon. CASTAUD, Libraire & éditeur de musique.

Toulouse. BRUNET, Marchand de musique.

Versailles. BLAISOT, Libraire, rue Satory.



JOURNAL

DE MUSIQUE.

ANNÉE 1774. N°. 1.

MELANGES ET ANECDOTES

TRADUCTION LIBRE
de l'Ode de Mr. DRYDEN,
SUR LE POUVOIR DE LA MUSIQUE,
par Mr. ***

I.

L'HÉRITIER de Philippe, enivré de sa gloire,
par des jeux solemnels célébroit ses exploits;

A iv

& maître de la Perse, asservie à ses loix,
il laissoit respirer l'Asie & la Victoire.
Sur un trône radieux,
le monarque impérieux,
portant dans ses regards l'orgueil de sa conquête,
sembloit être le dieu de cette auguste fête.
Les braves compagnons de ses nobles travaux
autour de lui formoient une enceinte guerriere;
le myrthe & le laurier paroient sa tête altiere,
digne prix des héros.
A ses côtés Thaïs, l'ornement de la Grece,
fiere de son destin,
offroit dans son printems l'éclat & la jeunesse
de l'aimable déesse
qui couronne les fleurs des perles du matin.

CHŒUR.

Brûlez, couple charmant, de flammes immortelles,
couple heureux, de l'Amour épuisez les faveurs;
la valeur seule a droit de captiver les belles:
belles, c'est à la gloire à nommer vos vainqueurs.

II.

Timothée, au milieu d'une troupe savante,
d'Apollon & d'Euterpe illustres nourrissons,
prend sa lyre féconde en sublimes chansons.
Sous ses doigts éloquens, sous sa touche brillante,
des accords ravissans
enivrent tous les sens.
Il chante Jupiter, & le dieu du tonnerre

en dragon tortueux vient siffler sur la terre.
O pouvoir de Cypris!
vers la jeune Olympie il rampe avec audace,
se glisse sur son sein, la presse & l'entrelasse
de ses vastes replis.
Du peuple prosterné toutes les voix s'unissent
à ces nobles accens;
tout tremble, tout frémit, les voûtes retentissent
de ces mots: « Roi des dieux, sois propice à nos chants! »

CHŒUR.

Le fier vainqueur d'Arbelle
repaît de cet encens son cœur ambitieux,
& nouveau Jupiter, croit régner dans les cieux.
Il pese l'univers dans ses mains immortelles,
& pense, en inclinant son front audacieux,
de l'Olympe ébranler les portes éternelles.

III.

Tandis qu'il s'abandonne à sa folle grandeur,
la lyre enchanteresse
par de plus doux accords dissipe son ivresse
& sa crédule erreur.
Elle chante Bacchus, pere de la vendange,
toujours jeune & charmant;
il arrive vainqueur de l'Indus & du Gange;
il conduit sur ses pas les ris & l'enjouement.
Sonnez, clairons, sonnez, organes de sa gloire;
il arrive, il arrive; annoncez la victoire
de cet aimable dieu, toujours jeune & charmant;

il arrive, & commande à sa riante troupe
de s'armer d'une coupe,
& d'un jus pétillant il en rougit les bords.

CHŒUR.

Quels biens, divin nectar, égalent tes trésors?
Du guerrier abbattu tu soulages les peines,
tu consoles son cœur d'un indigne repos;
la valeur avec toi circule dans ses veines:
il rapporte au combat l'audace des héros.

IV.

D'Alexandre, à ces sons, le courage s'irrite;
dans l'ardeur qui l'agite,
il attaque, il combat les Perses terrassés:
trois fois encore il les renverse;
tout meurt ou se disperse.
Dans ses regards sont peints les transports insensés
qui soulevent son ame;
la fureur qui l'enflamme
brave le ciel lui-même & ses foudres vengeurs.
Timothée à l'instant saisit une autre touche,
& par des sons plaintifs qui pénetrent les cœurs,
calme les sens émus du conquérant farouche.
Il chante Darius,
sa tendre humanité, sa valeur, ses vertus.
Ce monarque adoré d'un état formidable,
tombe précipité de son auguste rang;
ô du meilleur des rois destin trop déplorable!
étendu sur le sable,

brûlé de soif, baigné dans les flots de son sang,
sa voix, sa voix mourante, à son heure derniere,
appelle les ingrats qui l'ont abandonné :
ce maître bienfaisant, ce prince infortuné
n'a pas un seul ami qui ferme sa paupiere.

CHŒUR.

A ces lamentables accens,
le vainqueur immobile attache sur la terre
des regards mornes, languissans :
il gémit en secret des crimes de la guerre.
Les caprices du sort
dans son ame troublée excitent des allarmes ;
son cœur plaint son rival & sa funeste mort ;
il soupire, & ses yeux laissent couler des larmes.

V.

De l'harmonie alors l'arbitre souverain,
fier d'asservir son maître
à sa puissante main,
s'applaudit en voyant l'amour prêt à renaître.
(De la tendre pitié le triste sentiment
prépare de l'amour le tendre enchantement.)
Il poursuit, & sa lyre
par des sons caressans réveille ses desirs ;
sous ses doigts séducteurs la volupté soupire :
le monarque sourit à la voix des plaisirs.
Le chantre de la Grece
peint aussi-tôt des rois les débats meurtriers,
la fureur des guerriers,

la gloire, vain fantôme & passagere ivresse,
la victoire, insolente & barbare déesse,
qui se plaît à régner sur des champs désolés,
sur les débris fumans des trônes écroulés,
monstre qu'ont enfanté les crimes de la terre.
Impitoyables conquérans,
si les dieux en vos mains ont remis leur tonnerre,
c'est pour foudroyer les tyrans,
& non pour immoler à votre injuste rage
l'univers leur ouvrage,
les mortels vos égaux & leur parfaite image.
Invincible héros,
goûte enfin le bonheur que leur bonté t'envoie,
dans les bras de Thaïs ils t'offrent le repos:
vois briller ses regards des rayons de la joie;
ses faveurs sont le prix de tes nobles travaux.
Tout le peuple à grands cris applaudit à ces mots:
l'amour, l'heureux amour remporta la victoire,
dans les yeux de Thaïs ralluma son flambeau;
mais d'un laurier si beau
à la seule harmonie il dût toute sa gloire.

CHŒUR.

Ces accens du monarque ont rallumé l'ardeur;
il soupire à l'aspect de la jeune mortelle
qui captive son cœur;
en la voyant si belle,
il s'enflamme, il soupire encor plus tendrement;
sa gloire & son orgueil murmurent vainement:
à la fin il succombe au transport qui le presse,

& tombe, amant soumis, aux pieds de sa maîtresse.

VI.

Timothée aussi-tôt dans l'ame du vainqueur
fait expirer l'amour & naître la terreur;
sous ses doigts irrités sa lyre menaçante
jette dans tous les sens & le trouble & l'horreur.
Ses sons tumultueux, de la foudre brûlante
imitent, en grondant, l'effroyable fracas.
Le temple est ébranlé; sa voûte chancelante
semble fondre en éclats.
Le monarque éperdu frissonne d'épouvante;
il pâlit, il s'éveille, ouvrant avec effort
des yeux appesantis du sommeil de la mort.
Vengeance, alors s'écrie
Timothée en furie,
vengeance, paroissez, accourez en ces lieux,
accourez, fiers tyrans des ames criminelles;
déchaînez vos serpens, Euménides cruelles.
J'entends déja siffler ces monstres odieux;
un feu rouge de sang fait jaillir de leurs yeux
d'affreuses étincelles.
Quels spectres décharnés, d'un pas paisible & lent,
une torche à la main, s'avancent tristement?
De nos braves amis c'est la troupe guerriere,
que Bellonne a percés de ses traits meurtriers,
& dont les corps sanglans infectent la poussiere
des champs où leur valeur nous couvrit de lauriers.
Mânes infortunés, criez, criez vengeance.
Monarque, tu la dois

à leur patrie, à leurs exploits,
à ta gloire, à leur sang versé pour ta défense.
Suis de leurs noirs flambeaux les lugubres clartés;
elles guident tes pas aux palais de la Perse :
que ton bras les renverse,
& brise les autels de ses dieux détestés.

CHŒUR.

A ces mots, enivré d'une barbare joie,
Alexandre s'élance, une torche à la main.
Thaïs, pour éclairer ses fureurs & sa proie,
prend, allume un flambeau, lui montre le chemin,
& comme une autre Hélene embrase une autre Troye.

VII.

Avant que l'orgue enfermât dans ses flancs
ces vents harmonieux & ces mâles accens
dont une main habile
fait naître ces accords pleins de variété,
où l'agrément s'unit avec la volupté,
par les charmes vainqueurs de sa lyre docile,
le divin Timothée inspiroit tour-à-tour
ou la haine, ou l'amour.
Mais plus savante encor, l'immortelle Cécile
créa des instrumens inconnus autrefois,
dont l'utile secours encouragea la voix :
son esprit enflammé d'un céleste délire,
de la douce harmonie accrut le vaste empire.

CHŒUR.

Chantre mélodieux,

à ta noble rivale ou cede la victoire,
ou partage sa gloire.
Si de tes sons hardis l'essor ambitieux
transportoit un mortel au séjour du tonnerre,
Cécile sur la terre
fit descendre à sa voix les habitans des cieux.

LETTRE
AUX AUTEURS DE CE JOURNAL,
Sur la Question insérée dans le Numéro I[er] de l'Année 1773.

Est-il vrai que la musique est favorable à la durée de la vie, & que les musiciens vivent plus longtems que les autres hommes ?

VOTRE question, Messieurs, sur la durée de la vie des musiciens a pu surprendre bien des gens, mais chez les Grecs elle n'eût étonné personne. Ce peuple ami des arts ne doutoit point que la musique ne dût prolonger la vie, aussi bien que la rendre heureuse. Je ne m'arrêterai point à entasser ici les passages de leurs auteurs

qui ont été de cette opinion : leur musique étoit si différente de la nôtre, que vous ne pourriez en rien conclure. Il y a des savans qui ont tout étudié, excepté leur siècle & leur pays : mais ne leur en déplaise, ce ne sont point les qualités de l'air qu'on respiroit à Athènes, ni des alimens qu'on mangeoit à Corinthe, qui peuvent nous apprendre le régime que l'on doit suivre à Paris.

Il s'agit de nous & de notre musique. L'âge auquel étoient parvenus Rameau, Le Clair & d'autres musiciens morts depuis quelques années, celui de plusieurs autres qui vivent encore sembleroit un préjugé en faveur de la musique : mais pour décider tout à fait la question, il faudroit qu'on pût comparer la durée de la vie de plusieurs centaines de musiciens avec celle d'un pareil nombre d'hommes pris au hasard dans tous les états.

Je me suis avisé d'avoir recours au Dictionnaire des beaux arts *. Dans le nombre de quarante-deux musiciens dont il parle, voici ceux dont il donne l'âge :

* Dictionnaire portatif des beaux arts, par M. Lacombe, l'un des premiers Dictionnaires portatifs qui ayent paru, l'un des mieux faits & le plus agréablement écrit qu'il y ait encore.

Bernier,

Bernier, . *mort à 70 ans.*

Du Bouſſet, . . . 63	Gillier, ... 70
Broſſard, ... 70	M^{de} de la Guerre, 60
Campra, ... 84	Lalande, ... 69
Du Caurroy, . . 60	Lalouette, ... 75
Charpentier, . . . 68	Lambert, ... 86
Clerambaut, . . . 73	Lulli, ... 54
Colaſſe, ... 70	Marais, ... 72
Louis Couperin, 35	Marchand, ... 63
François Couperin 70	Monteclair, . . . 71
Louiſe Couperin, 52	Moreau, ... 78
François Couperin 65	Mouret, ... 56
Deſmarets, ... 79	Orland Laſſus, . . 70
Dumont, ... 74	Pergoleze, ... 22
Gauthier, ... 55	Salomon, ... 70
Gilles, ... 36	Senaillé, ... 42

Tous ces âges réunis donnent 1992 années, ce qui fait 64 ans & 3 mois pour la vie commune des muſiciens.

J'ai pris enſuite dans le même Dictionnaire la durée de la vie de deux cens peintres, ſculpteurs ou gens de lettres, & j'ai trouvé pour leur vie commune 63 ans, 4 mois & 4 jours.

Vous voyez que les muſiciens ont un avantage de onze mois, même ſur les gens de lettres & les artiſtes qui forment cependant une claſſe

privilégiée dont la vie est plus longue que celle des autres hommes. *

---

* Ce que j'avance ici sur la durée de la vie des artistes & des gens de lettres, peut paroître un paradoxe, mais je ne vois point ce qu'on peut opposer à l'expérience. Il est prouvé par les registres mortuaires de Londres que la vie moyenne des hommes en général est de 25 à 26 ans. Ce n'est point à cette vie moyenne qu'on doit comparer celle des hommes qu'on voit cités dans un Dictionnaire, parce que les premieres années de la vie sont perdues pour la célébrité. Ce n'est guères que de 20 à 25 ans que l'on entre dans une carriere, & il est rare qu'on ait meme avant l'âge de 30 ans que la postérité conserve de nous quelque souvenir. Mais la vie moyenne des hommes ordinaires pris depuis l'âge de 30 ans seulement, est de 51 à 52 ans. Pourquoi celle des gens de lettres & des artistes est-elle de 63 à 64?

Dira-t-on qu'il est rare de parvenir à la célébrité avant l'âge de 40 ans? Sur le nombre de 100 auteurs ou artistes dont j'ai pris l'âge, j'en trouve cependant 14 qui sont morts avant cet âge. Qu'on les retranche de la liste & qu'on compare la vie moyenne des autres à celle des hommes ordinaires, on trouvera que celle des hommes ordinaires prise depuis l'âge de 40 ans, est de 60 ans & 3 mois, & celle des artistes & gens de lettres de 69 ans & 2 mois. Pour s'en rapporter absolument à ces calculs, il faudroit les avoir faits sur la vie d'un plus grand nombre d'artistes & de gens de lettres; je n'en ai pas eu le tems, mais si ceux qui pourront les entreprendre trouvent des résultats semblables aux miens, il faudra bien convenir alors que si le Ciel est avare de produire

Quelle peut en être la raison? C'eſt aux phyſiciens & aux médecins à nous la dire. Il eſt aiſé de voir que la muſique eſt de toutes les occupations de la vie l'une des plus favorables à la ſanté. C'eſt un plaiſir ſans excès & ſans remords, un exercice qui ne va preſque jamais juſqu'à la fatigue. Elle facilite la circulation des humeurs, conſerve la gaieté & chaſſe loin de nous toutes ces paſſions âcres qui conduiſent à la mort par le chemin du malheur

On n'a peut-être point aſſez éprouvé de quelle utilité pourroit être la muſique pour la guériſon de pluſieurs maladies, mais ſon pouvoir ſur les affections hypocondriaques & ſur les maladies des nerfs eſt bien conſtaté. On voit dans l'écriture ſainte que la harpe de David appaiſoit les fureurs de Saül. Hippocrate & pluſieurs autres médecins ont parlé d'une maladie nerveuſe pour laquelle il n'y avoit point d'autre remede que la muſique & la danſe. La maladie qu'on avoit attribuée pendant long-tems à la piqure de la tarentule n'eſt regardée aujourd'hui que comme une maladie de nerfs,

---

des talens dignes d'embellir ou d'éclairer la terre, du moins quand il les a produits, il les laiſſe vivre plus long-tems que ces hommes inutiles qui ne ſont qu'un fardeau pour elle.

mais la musique & la danse en sont toujours le meilleur remede. Il y a sept à huit ans que Mr. H * * négociant de Lyon, fut guéri d'une affection hypocondriaque par le secours de la musique. On a inféré dans le Mercure de France en 1773 une piece de vers sur la convalescence d'une femme qui avoit été guérie d'une maladie de vapeurs par des concerts d'instrumens. Mr. Goubelly, jeune docteur en med cine, a développé les causes de ce pouvoir de la musique sur les maladies des nerfs dans une these qu'il a soutenue à Paris en 1771. La musique ébranle & agite nos nerfs comme le son d'un instrument fait frémir les cordes d'un clavecin qui se trouvent à l'unisson. Ce n'est pas seulement au moyen de l'oreille que la musique produit cet effet: les sourds se sentent émus & ébranlés quand on joue des instrumens, quoiqu'ils ne les entendent pas.

Je pourrois citer l'exemple d'un savant géometre qui a éprouvé, toutes les fo s qu'il avoit la tête fatiguée à force de calculs, que rien ne le délassoit plus promptement que de jouer du violon. Les autres instrumens auroient pu produire le même eff t avec plus de tems, mais les vibrations du violon étant plus fortes & plus rapides, elles produisoient sur les fibres un

ébranlement plus fenfible, & après quelques minutes il ne fe fentoit plus de la fatigue que le travail lui avoit caufée.

M. Tenon, de l'académie des fciences *, s'étoit livré à un travail & à des recherches qui l'avoient tellement abforbé qu'il craignoit d'en être malade. Pour fe diftraire il alla à l'opéra, mais l'objet de fes études l'y fuivit & fe plaça, pour ainfi dire, entre l'opéra & lui. Il y retourna une feconde fois. Ce jour-là on donnoit *Titon & l'Aurore* : un air chanté par l'inimitable Jeliotte produifit enfin l'effet qu'il avoit efpéré. Le charme de la mufique chaffa les idées qui le pourfuivoient. Elle l'attira, pour ainfi dire, de telle façon qu'il fe furprit courbé & penché vers le théâtre pat un mouvement involontaire, comme fi fon cerveau fatigué étoit allé au-devant de fa guérifon. Il étoit au parterre ; il fe redreffa & s'apperçut que fa tête étoit libre & foulagée. Quand il fortit de l'opéra, il ne fentoit plus aucune trace de la fatigue qu'il y avoit apportée.

Nos provinces ont perdu depuis un an ou

* Profeffeur royal de pathologie, obfervateur très-fage, & l'un des plus habiles hommes qu'il y ait dans l'art de guérir.

deux un homme respectable qui a poursuivi jusques dans un âge avancé une carriere fort laborieuse. Le régime qu'il avoit choisi pour conserver sa santé & prolonger sa vie, étoit de faire toutes les semaines une promenade de plusieurs lieues & un concert avec quelques amis.

Je ne doute donc point, Messieurs, que les musiciens ne vivent plus long-tems que les autres hommes, mais il reste une autre question à résoudre : je voudrois qu'on examinât quel est le genre de musique le plus favorable à la santé. Je croirois que c'est la musique simple & la plus près de la nature. La musique savante & trop hérissée de difficultés n'est plus un plaisir, c'est un travail.

J'ai l'honneur d'être, &c.



COUPLETS

Sur l'air : *Pour la Baronne.* *

POUR être belle
que Lise emprunte un air coquet :
ma bergere en saura plus qu'elle ;
je vais lui donner un secret
pour être belle.

Pour être belle,
Colette, il faut un peu d'amour :
hélas! à toi-même cruelle,
ne veux tu rien faire en ce jour
pour être belle?

Par Mr. BERQUIN.

* Ces jolis couplets se trouvent dans une des idylles dont M. Berquin vient de publier un recueil intéressant, imprimé avec élégance & orné de gravures. Elles se trouvent chez Ruault & chez Moutard, libraires. Prix 6 liv.



QUESTION.

QUELLE idée doit-on ſe former de la maniere dont les anciens notoient leur déclamation ? Quelles ſont les cauſes qui ont contribué à faire abolir cet uſage, & quels avantages pourroit-on trouver à le faire revivre ?



EXTRAITS ET ANNONCES.

I.

RÉFLEXIONS SUR LA MUSIQUE, tirées d'un ouvrage anglois intitulé : *A comparative view of the state and faculties of man, &c.* COMPARAISON entre l'état & les facultés de l'homme & celles des animaux. V^e. édition *Londres, J. Dodsley.* 1772. petit *in-8°.* 236 pag.

Les éloges que les Anglois donnent à ces réflexions, l'enthousiasme avec lequel ils en parlent & le nombre d'éditions qu'elles ont eues en Angleterre, nous ont determinés à les faire traduire pour en enrichir notre Journal. L'ouvrage dont elles font partie est un recueil de différens traités philosophiques sur les arts & les facultés de l'homme, lûs dans des sociétés particulieres de savans par M. Grégory, docteur en médecine à Édimbourg. Cet homme estimable réunissoit aux connoissances de son état l'amour des belles-lettres & des arts; on assure

qu'il est mort depuis peu de mois, & si cette nouvelle est vraie, sa patrie a perdu l'un des hommes qui lui faisoient le plus d'honneur.

« La musique, dit M. Grégory, est celui » de tous les arts qui pourroit avoir le plus » d'influence sur l'esprit humain. Elle peut éle- » ver & adoucir les passions de l'ame : cepen- » dant les effets que nous lui voyons produire » sont bornés, mais cela vient de ce qu'elle est » tout à-fait abandonnée aux musiciens prati- » ques, au lieu d'être sous la direction du goût » & de la philosophie.... *

» Il faudroit que le compositeur & l'exécu- » teur possédassent le cœur humain, qu'ils con- » nussent les différens degrés des passions & les » passages naturels de l'une à l'autre... Aucune » science n'a jamais fait des progrès sensibles, » tant qu'elle est restée dans les mains des hom- » mes qui en font profession pour vivre. De » telles gens ont communément une suite de » procédés différens du but & de l'esprit de

* Quoique nous ayons fait traduire ces réflexions en entier, nous n'en donnerons ici qu'un extrait, où, sans rien faire perdre des excellentes vûes de l'auteur & en suivant la marche de ses idées, nous supprimerons les repétitions & les endroits qui n'offriroient rien de neuf ni d'intéressant.

» leur art. Les vûes intéressées qu'ils sont forcés de suivre ne laissent au génie ni étendue » ni liberté. Lorsque la connoissance d'un art » est ainsi confinée, chaque praticien doit suivre les leçons & les préjugés qu'il a reçus » dans son enfance. S'il s'écarte de la route battue, il devient un objet de jalousie pour ses » confreres & ne trouve parmi les autres hommes ni juges ni protecteurs.

» Tel est aujourd'hui le sort de la musique. » Elle est à-peine entendue par un très-petit » nombre de compositeurs & d'exécuteurs, » & ce sont eux seuls qui dirigent le goût du » public & dictent au monde ce qui doit l'émouvoir & ce qu'il doit admirer. La vanité » de beaucoup de gens les engage à applaudir » sur parole, de peur d'etre soupçonnés de » manquer de goût & de connoissance, tandis » que les gens de bon sens qui ne parlent que » d'après ce qu'ils sentent, sont tentés de regarder la musique comme un art sans pouvoir & sans effet. S'il en est d'autres assez » modestes pour attribuer leur insensibilité » pour les charmes de cet art au défaut d'oreille » ou de goût, ils trouvent cette science si compliquée, qu'ils ne la jugent pas digne de la » peine qu'il leur en coûteroit pour en prendre » une teinture même légere. »

M. Grégory pense qu'avant d'abandonner totalement à la prévention l'un des amusemens les plus innocens de la vie, il faut au moins l'examiner en lui-même & remonter aux principes du goût.

« La musique est la science des sons autant » qu'ils affectent l'ame. La nature indépendante » de l'usage a lié certains tons avec certains » sentimens. C'est encore dans la nature qu'on » doit chercher les principes de la mesure ou » de la durée des sons. Certains sons sont naturellement consacrés aux sujets solemnels, » tristes & plaintifs; alors le mouvement est » lent. D'autres sons paroissent faits pour la » gaieté & exigent un mouvement rapide. Que » les sons soient forts ou foibles, durs ou moelleux, ils affecteront l'ame indépendamment » de leur degré d'élévation. » C'est ce qu'on remarque dans le tambour qui n'a qu'un son.

« La mélodie consiste dans une agréable succession de sons simples... L'harmonie dans » l'accord agréable de plusieurs sons réunis...

» Le but de la musique est de procurer du » plaisir, mais un autre but plus noble & plus » important est de commander aux passions & » d'émouvoir le cœur. Sous le premier point » de vûe, c'est un amusement innocent, bien

» fait pour délaſſer l'eſprit de la fatigue de
» l'étude ou des affaires : dans l'autre, c'eſt un
» des arts les plus utiles à la ſociété.

» La muſique a toujours été régardée com-
» me un art important par les nations barbares
» ou civiliſées. Chez les premieres, nous la
» trouvons intimément liée avec la danſe & la
» poéſie. Il paroît par le témoignage de quel-
» ques anciens auteurs * que la muſique priſe
» dans l'origine du mot comprenoit la poéſie,
» la danſe & le chant. Les nations les plus bar-
» bares, dans chaque ſiécle & dans chaque cli-
» mat, s'en ſervoient pour exprimer toutes les
» émotions de l'ame. Par le ſecours de ces arts
» puiſſans, dit Brown, elles célébroient leurs
» ſolemnités publiques, elles déploroient leurs
» pertes communes & particulieres, la mort
» de leurs parens, celle de leurs guerriers.
» Elles exprimoient leur joie dans les mariages,
» dans le tems des récoltes, des chaſſes & des
» victoires; elles célébroient les grandes ac-
» tions de leurs dieux & de leurs héros, exci-
» toient leurs concitoyens à porter les armes
» avec honneur, à faire des exploits glorieux,

* Platon, Athenée.

» ou à souffrir avec constance les tourmens & » la mort.

» Dans l'origine des républiques grecques, » leurs maximes les plus anciennes, leurs ha» rangues, leurs loix & même leur histoire » étoient écrites en vers. Les rites de leur reli» gion étoient accompagnés de danses & de » chants. Leurs oracles étoient prononcés en » vers ou plutôt chantés par les prêtres ou prê» tresses du dieu qu'ils interrogeoient. La mé» lodie unie à la poésie continua d'être le véhi» cule de toutes les institutions de religion, de » morale & de politique. Par là ces deux arts » n'en formerent qu'un qui devint l'objet na» turel de l'attention & du respect public & la » partie la plus essentielle de l'éducation.

» C'est pour cela que l'ignorance de la mu» sique étoit regardée par les Grecs comme » un défaut capital. Parmi les reproches faits » à Thémistocle, son ignorance de cet art tient » le premier rang *. On crut que c'étoit par » cette raison qu'il n'avoit pas su réprimer les » crimes énormes commis dans le pays de Cy» nèthe **, & ce reproche pouvoit être fondé,

* Cicéron.
** Athenée, Polybe.

» puisque cette ignorance emportoit alors le
» défaut des trois grands articles de l'éduca-
» tion, la religion, la morale & la politique.
» Telle étoit l'importance de l'ancienne mu-
» sique tant qu'elle fut appliquée à l'éducation.
» Dans les siècles les plus reculés, le carac-
» tere d'un Barde étoit de la plus grande di-
» gnité, & se trouvoit ordinairement uni avec
» celui de législateur & de chef de la magistra-
» ture ; après qu'on eut séparé ces deux titres,
» les Bardes conserverent le second rang dans
» l'état, comme aidant aux magistrats à gou-
» verner les peuples .....
» Parmi les Celtes, & particuliérement dans
» la Grande-Bretagne, les Bardes tenoient le
» premier rang & jouissoient de la plus haute
» estime. Les titres de général, de poëte & de
» musicien étoient unis dans la personne de
» Fingal & d'Ossian**. Le progrès des armes
» d'Edouard Ier fut retardé par l'influence du
» chant des Bardes qui ne cessoient d'inspirer

* Suidas, sur le chant Lesbien.

** « Fingal, général, ou si l'on veut, roi d'une partie
» de l'Écosse, chantoit aux fêtes solemnelles devant ses cent
» Bardes ou Conseillers qui, assis sur leurs sieges, écou-
» toient avec transport les chants de leur roi, &c. »

» aux peuples l'amour de la liberté & celui » d'une guerre qui la leur assuroit. Edouard les » fit mourir, événement qui a donné lieu à » l'une des plus élégantes & des plus sublimes » odes * qu'on ait faites dans quelque langue » que ce soit.

» La simplicité & la pureté des mœurs de » la Grece déclina peu-à-peu, & ces arts cul- » tivés jusqu'alors par des personnes vertueu- » ses se dégraderent & devinrent un amuse- » ment frivole & bien-tôt dangereux, puis- » qu'ils servirent à prêter des attraits au vice. » Dès-lors une fois corrompus ils accélererent » la décadence de la religion & de la vertu. » .... La distinction qu'on étoit parvenu à » mettre entre la musique, la danse & la poé- » sie occasionna la décadence de ces arts & ils » ne furent cultivés que par des hommes bor- » nés à en faire toute leur occupation. Les ti- » tres de législateur, de poëte, d'acteur & de » musicien, conférés à la même personne ne » purent être divisés en professions distinctes, » sans que la musique en particulier ne devînt » bien-tôt indigne de l'homme d'état.

* Cette ode sur le supplice des Bardes est de M. Gray. Nous nous proposons de la faire traduire pour l'insérer dans ce Journal.

» Le

» Le docteur Brown a traité ce sujet fort
» amplement dans une dissertation très-savan-
» te * : il y fait voir avec évidence & par la dé-
» duction claire des faits comment la mélodie,
» la danse & le chant furent inventés, lors des
» progrès de la société civile, par les différentes
» nations, comment ils parvinrent à être
» cultivés séparément, & par quels moyens
» après leur séparation totale, le pouvoir,
» l'utilité & la dignité de la musique sont tom-
» bés dans la corruption & dans le mépris.

» L'effet de l'éloquence dépend en grande
» partie de la musique. Par la musique nous
» entendons ici (en prenant ce mot dans son
» sens le plus étendu), l'art de faire éprou-
» ver à l'ame différentes affections par le moyen
» des sons. Dans ce sens tout le monde est plus
» ou moins en état de juger de ses effets, sans
» égard à l'exactitude de l'oreille ; chaque
» homme sent la différence d'une voix douce
» & mélodieuse à celle dont l'accent est dur &
» dissonnant.

» Celui qui parle agréablement, indépen-
» damment de la douceur de son ton, hausse &

* Nous comptons aussi faire incessamment connoître cette dissertation à nos lecteurs.

» baisse la voix en intervalles stricts & musi-
» caux, & c'est pourquoi ce qu'il dit pourroit
» être tracé en caractères musicaux, aussi bien
» que quelque chant que ce soit. *

« Mais si les intervalles sont uniformes, l'o-
» reille se fatigue du retour constant des mêmes
» sons, quoiqu'ils soient agréables en eux-mê-
» mes, & si nous sommes attentifs au sujet,
» tout autre objet nous déplaira, sur-tout lorsque
» que nous entendrons les mêmes passages mu-
» sicaux employés pour exprimer des sentimens
» différens ou opposés entr'eux. Voilà ce qui
» a jetté tant de ridicule sur le discours chanté
» ou *récitatif*, soit qu'il ait déplu d'ailleurs par
» la médiocrité du chant, ou qu'il ait ennuyé
» par le défaut de variété.

» Si nous examinons les effets que l'éloquen-
» ce a produits dans tous les siècles, nous de-
» vons les attribuer en grande partie au pou-
» voir des sons. Il est vrai que la composition,
» l'action, l'expression de la contenance &
» quelques autres circonstances contribuent à
» ce succès, mais la magie des sons y contri-
» bue encore davantage. Le discours le plus

* Cette assertion ne nous paroît pas bien exacte, au moins pour notre déclamation françoise, mais nous examinerons cette question ailleurs.

» touchant peut être prononcé de maniere à ne
» produire aucun effet & à n'inspirer aucun in-
» térêt. Ces harangues qui ont élevé & aggran-
» di l'ame des plus grands héros, & qui sou-
» vent ont déterminé le sort des nations, ont
» été lues depuis dans le silence du cabinet avec
» langueur & avec dégoût. »

Ici l'auteur observe que comme on ne s'est point encore appliqué à fixer les principes de la déclamation, on la regarde comme un art qui dépend absolument du goût naturel & du génie, mais qu'elle est beaucoup plus susceptible de regles qu'on ne l'imagine. « Avant que
» la philosophie donne de la certitude & de la
» méthode aux idées & aux principes dont un
» art dépend, il n'est pas surprenant, dit-il,
» qu'on y trouve de la difficulté. Le véritable
» langage propre à se faire entendre sur cet ob-
» jet n'est point encore formé, & il faut un
» tems considérable pour que ce langage soit
» entendu & adopté.

» Quoique les accens de la musique se trou-
» vent fixés au moyen des notes, il arrive en-
» core que le même morceau exécuté par diffé-
» rens artistes produit des effets différens. Ce-
» pendant ils jouent tous la même note & ob-
» servent également bien la modulation & la

» mesure; mais il y a un je ne sçais quoi qui
» donne de l'expression à une main, tandis que
» l'autre sera insipide & sans vie... Geminiani
» qui étoit compositeur & exécuteur de la pre-
» miere classe, fut le premier qui réduisit l'art
» de jouer du violon avec goût à des regles, ce
» qui l'obligea d'ajouter beaucoup au langage
» & aux caracteres musicaux. Le modele fut
» exécuté avec la plus grande exactitude. Ce-
» pendant à peine fut-il entendu par les musi-
» ciens pratiques, excepté par M. Avison.

» La musique ainsi que l'éloquence doit avoir
» pour but un certain effet sur l'oreille de ceux
» qui l'écoutent. Si elle produit cet effet, elle
» est bonne; si elle ne le produit pas, elle est
» mauvaise.... Chaque pays a une mélodie qui
» lui est particuliere pour exprimer les différen-
» tes passions. Un compositeur doit avoir un
» égard particulier pour cela s'il veut affecter.
» Il y a en Écosse une musique charmante, ex-
» trêmement propre à inspirer cette joie vive
» qui excite à la danse, il y a aussi une musique
» plaintive faite pour exprimer la tendresse &
» cette mélancolie délicieuse qui provient de
» l'amour. Toutes deux originales dans leur
» genre, sont totalement différentes de la mu-

» fique du reste de l'Europe *. Il importe peu » d'où cette musique tire son origine, si elle est

---

* » Il y a une simplicité, une délicatesse, une expression » pathétique dans les airs écossois, qui les ont toujours fait » admirer pas les personnes qui ont un goût naturel pour la » musique. L'opinion générale est qu'ils ont été composés par » David Rizzio, mais cela ne paroît pas probable. Il y a une » singularité dans le style de la mélodie écossoise que les » étrangers les plus savans en musique, & même ceux d'entr'eux qui ont résidé long-tems en Écosse, ont souvent essayé d'imiter, & toujours sans aucun succès. Il n'est donc » pas probable qu'un étranger qui n'a séjourné dans ce pays » qu'environ trois ou quatre années, ait pu se perfectionner » assez dans le goût de cette musique nationale pour composer des airs que les juges les plus delicats ne peuvent distinguer de ceux qui sont reconnus pour avoir été composés » fort long-tems avant lui. La tradition sur ce sujet est très-vague, & il n'y a point de preuve qui puisse faire attribuer » avec certitude un seul de ces airs au musicien de Marie » Stuard. S'il eût composé quelques airs pendant qu'il étoit » en Écosse, il est probable qu'il auroit fait un mélange de » cette melodie avec celle à laquelle il étoit accoutumé. Mais » le style des Écossois & des Italiens du tems de Rizzio n'avoit aucune ombre de ressemblance. Peut-être aura-t-il » donné une forme plus réguliere à quelques-uns de ces airs, » mais s'il l'a fait, il ne les a pas améliorés. Le plus sauvage » de ces airs, celui de tous qui est le plus opposé à toutes les » regles du moderne contre-point, est ordinairement celui » qui affecte le plus. »

» ſimple ou compliquée, ſi elle s'accorde aux
» regles de la compoſition réguliere, ou ſi elle
» y eſt contraire. Dès qu'elle produit un effet
» ſupérieur à l'autre muſique, elle lui eſt pré-
» férable. S'il arrive une fois qu'elle ne pro-
» duiſe pas ſon effet ordinaire ſur quelqu'un,
» cela vient d'une réflexion ſur ſon goût & ſur
» l'opinion commune, ou d'un deſſein formé
» de mépriſer ce genre.

» Ceux qui s'appliquent entiérement à la
» muſique acquierent des goûts nouveaux ou-
» tre le goût national, & dans l'infinie variété
» que produit la mélodie & l'harmonie, ils dé-
» couvrent de nouvelles ſources de plaiſir qui
» leur étoient inconnues. Mais le véritable goût
» naturel n'en adopte jamais de nouveaux juſ-
» qu'à ce que l'oreille s'en ſoit faite une
» longue habitude, & malgré cela il eſt rare
» qu'ils ayent cette chaleur & ce ſentiment qui
» font le partage preſque excluſif du goût na-
» tional.

» En Angleterre l'admiration générale eſt
» donnée à la muſique étrangere; c'eſt une af-
» fectation ridicule. On voit en Italie les gens
» du pays tranſportés en écoutant un opéra:
» on voit ſe peindre ſur leurs traits la variété
» du plaiſir & de la paſſion que le compoſiteur

» produit à son gré. Le même opéra est entendu en Angleterre avec le calme le plus parfait & la plus grande inattention. Cela peut » venir de ce que la plûpart des spectateurs » n'entendent pas la langue italienne. Ils n'ont » que la ressource de la musique instrumentale. » L'oreille est affectée un moment par le chant » d'une ariette, mais ce sont les paroles jointes » à l'air qui devroient en faire le charme. Le » petit nombre de ceux qui entendent cette » langue & à qui le goût italien plaît, trouvent » la conduite du drame si ridicule que cela » n'excite en eux aucun de ces transports que » devroit produire l'union de la musique & de » la poésie. Cependant l'amour propre prévaut » si fort sur le véritable plaisir, que l'opéra » italien est en Angleterre beaucoup plus fréquenté par un certain monde que ne le sont » les autres divertissemens, & pour qu'on » ne puisse pas imputer à ces gens-là un défaut de goût, ce qu'ils regarderoient comme un déshonneur, ils se condamnent eux-mêmes à passer quelques heures pénibles par » semaine, & parlent des momens qu'ils y employent avec un enthousiasme que leur oreille » ni leur cœur n'ont jamais éprouvé.

» La simplicité de la mélodie est très-nécess-

» faire pour toucher le cœur & même pour » affecter délicieusement l'oreille L'effet doit » être senti dans l'instant, ou il n'y aura aucun » effet. C'est pourquoi le sujet doit être simple » & tracé avec aisance. Il ne doit pas y entrer » une seule note ni un seul agrément à moins » que l'un & l'autre ne concourent au but. La » simplicité de l'harmonie est encore plus né» cessaire lorsqu'on veut émouvoir les passions. » Quelques-unes des *touches* les plus délicates » de la musique pathétique ne permettent mê» me aucun accompagnement.

» Quoique ce que l'on rapporte des effets » de l'ancienne musique soit grandement exa» géré, il est certain qu'elle produisoit un » effet plus grand & plus général que la mo» derne. Cependant la science de la musique » étoit dans l'enfance parmi les anciens, l'har» monie leur étoit étrangere, toutes les voix, » tous les instrumens étoient à l'unisson, & les » instrumens dont ils se servoient étoient très» inférieurs aux nôtres. ... Malgré cela ils sçu» rent rendre leur musique plus puissante & » plus expressive que la nôtre. La seule vue de » leurs compositeurs étoit de toucher le cœur » & d'émouvoir les passions. La mélodie suffi» soit pour ce dessein, qui pouvoit être aisé-

» ment senti par tout le monde. Ils n'avoient
» pas, comme nous, la musique savante & la
» musique vulgaire....

» Les cordes de la lyre n'étoient originaire-
» ment qu'au nombre de quatre. On en ajouta
» trois dans la suite, & ce nombre fut fixé par
» les loix de Sparte. Timothée en fut banni pour
» y en avoir ajouté d'autres.... Il y a des gens
» qui jettent un grand ridicule sur cette loi de
» Sparte : mais ceux qui considerent la musi-
» que comme un art intimément lié avec la re-
» ligion, la morale & la politique, voyent de
» quelle importance il étoit pour les Spartiates
» de conserver leur musique dans le plus grand
» dégré de simplicité. En effet lorsque par la
» succession des tems la lyre eut acquis quaran-
» te cordes, lorsque la musique fut devenue un
» art compliqué, fait pour n'être appris que par
» des gens qui sacrifiassent tout leur tems à cette
» étude, elle cessa d'être dirigée vers l'utilité
» publique. Dès le tems de Plutarque elle n'é-
» toit plus regardée que comme un amusement
» fait pour le théâtre. La même cause a produit
» les mêmes effets dans les siécles modernes. La
» musique est devenue plus savante, plus diffi-
» cile dans l'exécution, mais elle a perdu son
» pouvoir & son influence.

En parlant du célebre *Ranz des Vaches*, Mr. Rousseau a développé avec sa supériorité ordinaire comment certains airs faits pour produire peu d'effet par eux-mêmes, en produisent de surprenans au moyen des souvenirs qui y sont liés. Mr. Gregory répete ici la même observation. « Nous entendons avec plaisir, dit-il, la » musique à laquelle nous avons été accoutu- » més dans notre enfance, parce qu'elle nous » rappelle la mémoire de notre innocence & » des jours de notre bonheur. Nous sommes » même quelquefois étonnamment affectés par » des airs qui ne paroîtroient pas devoir pro- » duire cet effet. La cause en est que nous » avons entendu ces airs dans un tems où quel- » que passion se faisoit sentir à notre cœur, & » qu'ils nous rappellent ce qui nous affectoit » alors. Quoique cette passion & son objet » ayent été entiérement oubliés, ces chants » réveillent l'ancienne émotion qu'ils avoient » coutume d'exciter, & nous causent un trou- » ble involontaire dont nous avons peine à » discerner la raison.

» C'est pour cela que certains instrumens » excitent dans certaines personnes des idées » & des passions qu'ils ne produisent pas dans » les autres. Un Anglois ne feroit pas encou-

» ragé au combat par le son d'une musette ou
» d'une cornemuse....

» Si nous recouvrions la musique qui eut
» tant d'influence sur la Grece, elle n'auroit,
» pour cette raison, peut être pas autant de
» charmes pour des oreilles modernes que le
» prétendent quelques admirateurs de l'anti-
» quité. Nos préjugés sont différens en tout:
» la musique instrumentale dépouillée de la
» danse & du chant, dont nous faisons tant de
» cas, ne fut estimée que vers les derniers sié-
» eles de l'antiquité, tems auquel se fit la dis-
» tinction de ces trois arts. Platon appelle la
» musique instrumentale une chose sans objet
» & l'abus de la mélodie.

» Il y a encore une cause qui a pu contribuer
» à rendre la musique ancienne si expressive &
» si puissante. Dans l'enfance des sociétés * les
» hommes sensibles laissoient éclater leurs pas-
» sions parce qu'ils ne connoissoient alors ni le
» déguisement ni la contrainte; leur imagina-
» tion vive & portée à la volupté n'avoit en-
» core aucun frein, ce qui les disposoit davan-

* « Ce sujet est traité avec beaucoup de soin & de sa-
» gesse par le docteur Blair, dans sa belle Dissertation sur les
» poésies d'Ossian. »

» tage à cet enthouſiaſme ſi favorable à la mu-
» ſique & à la poéſie. Les effuſions du génie
» pouvoient au milieu de tels hommes unir
» une touchante ſublimité à la ſimplicité du
» ſtyle. Ils s'embarraſſoient peu de l'élégance
» & de la régularité, & il faut avouer que ces
» deux qualités recherchées dans quelques arts
» ſont plus propres à réfroidir qu'à émouvoir
» les paſſions. D'ailleurs la tranquillité de la vie
» champêtre & la variété des images qu'elle
» préſente a autant d'influence ſur le génie que
» ſur les diſpoſitions du cœur. Les campagnes &
» particuliérement celles qui tiennent encore
» au paſtoral ſont les azyles de la poéſie & de
» la muſique.

» L'introduction de l'harmonie ouvrit un
» monde nouveau en muſique. L'harmonie pro-
» mettoit cette variété que la mélodie ſeule ne
» peut donner, & pouvoit y ajouter du char-
» me & de l'énergie. Malheureuſement les pre-
» miers compoſiteurs étoient ſi enfoncés dans
» l'étude de l'harmonie que ſon but principal
» fut oublié. Ils s'eſtimerent à proportion de la
» multiplicité des parties & de la difficulté de
» leur travail. Cet art du contre-point & de
» l'harmonie compliquée, inventé par Guido
» dans le XIe ſiécle, fut porté au plus haut

» dégré de perfection par Palestrini qui vivoit
» sous le pontificat de Léon X. Mais ce genre
» de musique ne fut entendu que par le petit
» nombre de ceux qui en firent leur étude par-
» ticuliere, & il ne parut aux autres qu'un jar-
» gon de sons confus sans dessein & sans but. »

Ici M. Gregory s'éleve contre la manie des fugues, sorte de composition très-savante, mais qui n'est propre ni à rien peindre ni à émouvoir, & qui n'est devenue si fort à la mode que parce que des gens sans goût & sans génie peuvent s'y faire admirer à force d'art & de travail.

Il blâme aussi avec raison les accompagnemens trop chargés & sur-tout ces exécuteurs sans ame qui croyent répondre à ce qu'on attend d'eux quand ils ont joué toutes les notes en observant bien la mesure, & ceux que leur vanité conduit à faire entendre leur voix & leurs instrumens par-dessus tout le reste, sans s'inquietter du but & du dessein du compositeur.

C'étoit la mode, il y a quelques années, de ne donner de l'attention qu'à une partie, & les ouvrages réguliers & pleins d'harmonie étoient négligés, parce qu'on les considéroit comme froids & sans esprit. Ce changement fut introduit

par des compositeurs qui malheureusement vouloient passer pour de grands compositeurs. Ne trouvant dans les anciennes compositions aucune occasion de faire paroître la dextérité de leur exécution, ils se donnerent des facilités qui détruisirent l'harmonie. Ils introduisirent des *solo* de leur composition, ou des *concerto* qui par l'aridité & la maigreur de leurs parties ne pouvoient être considérés que comme des *solo*. « Il n'est pas aisé de deviner le caractere » de ces sortes de pieces ; en vérité elles n'ont » ni caractere ni moyens. Leurs auteurs renfer» més dans le cercle étroit du motif qu'ils ont » choisi, n'ont pour but que d'exciter la sur» prise & l'admiration de ceux qui les écoutent. » C'est à quoi ils parviennent par la moins na» turelle & la plus sauvage excursion, qui le » plus souvent ne charme l'oreille ni n'affecte » le cœur. Plusieurs passages écorchent l'oreille » lors même qu'ils sont exécutés par des mains » savantes, & lorsqu'ils le sont par des artistes » médiocres, ils deviennent insoutenables. De » maniere que le mérite de la plus belle harmo» nie manque à ces compositions en même tems » que la simplicité, l'esprit & l'expression qui » seuls forment la mélodie.

» La mode actuelle est d'admirer un nouveau

» ſtyle de compoſition cultivée depuis peu en
» Allemagne, & de mépriſer Corelli comme
» manquant d'eſprit & de variété. Il eſt vrai que
» le ſtyle de Corelli & celui-ci ne peuvent être
» comparés. L'excellence de Corelli conſiſte
» dans la pureté de ſa compoſition & dans la
» richeſſe & la douceur de ſon harmonie. Les
» autres plaiſent par cet eſprit & cette liber-
» té ſinguliere qui ſont une agréable variété
» dans les concerts, mais qui ont trop peu d'é-
» légance & d'expreſſion pathétique pour ſe
» ſouteoir long-tems. Le grand mérite de celui
» qui introduiſit ce genre de muſique dans ſon
» pays & ſon exécution ſpirituelle ſéduiſirent
» l'oreille. Ses compoſitions ſont fort ſupérieu-
» res à toutes celles que nous avons entendues
» dans le même genre; mais la petite maniere
» de ſes *preſto* déplaît à des génies faits pour
» briller dans un genre ſupérieur à celui-là. »

Après avoir démontré que la muſique la plus ſimple étoit la plus propre à affecter délicieuſement l'oreille & à émouvoir les paſſions, Mr. Gregory avoue cependant que s'il s'agit du délaſſement de ceux qui ſe livrent entiérement à cet art, il faut plus de variété & des compoſitioos plus travaillées. « La ſimplicité de la mu-
» ſique, dit-il, ennuye ceux qui la pratiquent

» continuellement. Lorsqu'ils entendent le com-
» mencement d'un air qu'ils savent, la suite se
» présente à leur pensée, & cette anticipation
» détruit leur plaisir. Voilà ce qui rend l'har-
» monie nécessaire : sans affoiblir la mélodie,
» elle donne de la variété à la musique, & rend
» quelquefois la mélodie même plus expres-
» sive.... »

» Le pouvoir de la musique redouble lors-
» qu'elle est jointe à la poésie. De-là vient la
» supériorité de la musique vocale sur l'instru-
» mentale; la voix humaine est capable de plus
» de justesse & d'une expression musicale plus
» délicate, plus intéressante que quelque ins-
» trument que ce soit, & la perfection des ins-
» trumens ne consiste que dans l'imitation la
» plus exacte de la voix.

» Comme la musique vocale est la premiere
» musique & la plus naturelle de tous les pays,
» on doit appercevoir quelque analogie entre
» elle & la poésie de la nation ponr laquelle
» elle a été faite. La supériorité remarquable
» des chansons écossoises sur les chansons an-
» gloises vient de-là en grande partie. Les chan-
» sons écossoises sont tendres & simples, rem-
» plies des chocs de la nature & de la passion.
» Telle est aussi leur musique. La plûpart des
» chansons

» chansons des Anglois abondent en pointes & » en idées enfantines; ils courent après l'esprit » & l'atteignent quelquefois, mais leur musi- » que n'a point cette expression spirituelle; » celle de leurs chansons est lourde, insipide » & si peu estimée par les Anglois mêmes qu'on » ne l'a point encore fixée & qu'elle n'a ja- » mais eu de style caractéristique. *

» Cependant l'Angleterre a produit un » grand nombre d'excellens compositeurs en » musique d'église. Leur grand attachement » au contre-point les a souvent égarés, mais » à d'autres égards ils ont montré du goût & » du génie. Il est vrai que la religion ouvre » le champ le plus vaste à la musique aussi bien » qu'à la poésie. Elle ajoute à la variété des

* » Le docteur Brown observe très-ingénieusement que » dans les pays qui ont été peuplés par des colonies, les ha- » bitans ont perdu après un certain tems la musique carac- » téristique de leur pays originaire, que les Irlandois, les » Welches & les Ecossois, qui n'ont point été transplantés, » ont une musique qui leur est propre; que la nation an- » gloise au contraire étant un mélange d'étrangers, n'a » point conservé sa musique nationale, & que la musique » vraiment angloise est reléguée dans la province de Gal- » les. »

» sujets que la musique peut exprimer : elle
» offre les tableaux les plus sublimes de la
» joie, de l'admiration, de la sérénité de l'ame,
» de la dévotion, de la plainte & de la dou-
» leur. Tous ces objets échauffent le cœur &
» lui communiquent cet enthousiasme si néces-
» saire à tous les ouvrages de génie. Doit-on
» s'étonner si nos plus belles compositions
» musicales sont dans le style d'église ? Handel
» dans un âge avancé se sentit si exalté par ce
» sujet, qu'il montra dans son *Messie* plus de
» sublimité de génie que dans tout ce qu'il
» avoit donné dans la force de l'âge. Nous
» avons un exemple semblable dans Marcello,
» noble Vénitien, qui a mis en musique le
» Pseaume XXXI. La simplicité & l'expression
» de l'ancienne musique s'y trouvent unies à
» la grace & à la variété de la moderne. Par
» condescendance pour le goût de son siécle,
» il se vit souvent forcé de s'écarter de cette
» simplicité de style qu'il aimoit & admiroit;
» mais il fut enrichir son art par des traits sur-
» prenans de l'harmonie la plus expressive &
» la plus variée. » *

---

* M. Grégory observe dans un autre chapitre du même ouvrage que les caracteres tendres ou dévots ont ordinaire-

M. Grégory obferve que c'eft une faute commune à prefque tous les muficiens d'oublier le fentiment que les paroles expriment, pour s'arrêter fur un mot qui leur fournit l'occafion de placer un tableau brillant. « Handel a fait » quelquefois cette faute, mais d'autres fois » il a eu l'art de placer ce tableau dans l'ac- » compagnement en confervant à la voix l'ex- » preffion du fentiment qui domine dans les » paroles. Dans cet endroit du *Penferofo*, par » exemple :

Oft on a plat of rifing ground
I hear the far off car few found;

de la plate-forme d'un tertre, j'entends le fon éloi- gné du couvre-feu, » il a fait exprimer à fa fym- » phonie avec autant d'art que de fuccès le fon » de la trompette, en confervant à la voix » l'expreffion de cette douce & paifible mé- » lancolie que les paroles portent dans l'ame.

» Il fit paroître la même intelligence dans le

---

ment du penchant pour la mufique & pour la poéfie; que ces caractères fe rencontrent plus fréquemment dans les pays chauds que dans les pays froids, & que c'eft une idée commune aux dévots de toutes les fectes & de toutes les nations, de placer de la mufique dans le paradis.

» célebre morceau d'*Acis & Galathée* :

Hush ye little warbling quire;

gardez-vous de troubler le gazouillement de l'alouette : » c'est la symphonie qui imite le ramage des oiseaux, & la voix ne s'écarte point de cette simplicité & de cette tendre langueur qu'exige le sujet.....

» Dans l'union de la poésie avec la musique, c'est la musique qui devroit être subordonnée à la poésie, mais les musiciens ont établi un usage tout opposé. Handel abusa lui-même de cette liberté, en transportant les mots & jusqu'aux phrases de ses *oratorio* comme il le jugeoit à propos pour sa musique ; & comme il n'est pas possible qu'un homme d'esprit se soumette à ce caprice, il en résulte que la poésie lyrique est la plus mauvaise possible.... »

M. Grégory s'éleve, comme M. Algarotti & tous les gens de bon sens, contre l'habitude aveugle de placer un *da capo*, même à la fin des airs où cette répétition produit un contre-sens, & contre ces *points d'orgue* ou *de cadence* dans lesquels, pour éblouir les auditeurs par la plus fantastique & la plus extravagante exécution,

on détruit souvent tout l'effet qu'auroit dû produire le travail du compositeur.

« L'effet de la musique d'église dépend beau-
» coup de son rapport avec l'office particulier
» du jour; & pour saisir ce genre de conve-
» nance il faut beaucoup de goût & de juge-
» ment. C'est cependant à quoi l'on ne pense
» guères. La conduite de la musique est laissée
» au caprice de l'organiste qui compose selon
» sa fantaisie des airs graves, agréables ou mé-
» lancoliques, & dégrade souvent la solemnité
» & la gravité convenables au service divin
» par les airs les plus extravagans & les moins
» analogues à la majesté du lieu.

» C'est ainsi que dans les entr'actes de la
» tragédie tout l'effet des passions que le poete
» a voulu émouvoir est quelquefois détruit
» par des airs de la plus impertinente musique.
... » En Italie la pureté, l'élégance, la sim-
» plicité du style ont été cultivées par Pergo-
» leze, Astorgo, Caldara & quelques autres
» grands maîtres: il faut espérer que leur in-
» fluence s'étendra jusques dans la Grande-Bre-
» tagne. J'ai évité soigneusement, dit M. Gré-
» gory, d'entrer dans la partie technique de la
» musique: mon dessein a été de faire voir que
» les vrais principes de cet art, comme de tous

» les autres, n'étoient fondés que sur la na-
» ture & le bon sens, & que l'homme de gé-
» nie n'imagine pas manquer d'oreille & de
» goût musical, lorsqu'il n'applaudit pas à la
» musique moderne, parce que c'est souvent
» une preuve de la bonté de l'un & de l'autre.»

La sagesse, la profondeur de ces réflexions & le ton de liberté vraiment angloise qui y régne nous ont fait le plus grand plaisir. Comme M. Grégory ne pense que d'après lui, sa maniere d'envisager les arts est neuve. Quoique ses observations ayent pour objet la musique de l'Angleterre, on a dû en remarquer plusieurs qui peuvent s'appliquer à celle de tous les pays, & nous souhaiterions, pour l'avantage & les progrès de l'art, qu'il y eût en France beaucoup d'amateurs qui pensassent comme lui, ou plutôt, que tous ceux qui pensent de même eussent, comme lui, le courage de parler comme ils pensent.

II.

LE PARNASSE DES DAMES (par M. de Sauvigny). *Paris, Ruault.* 1773. *Tom.* 3, 4 & 5 in-8°. *de* 240, 224 & 240 *pages.*

Nous avons annoncé dans les n°. 1 & 3 de

notre Journal les deux premiers volumes de cet ouvrage. Ceux que nous annonçons aujourd'hui n'ont paru que dans les mois d'Avril ou Mai 1774. Ils contiennent quelques fragmens des ouvrages faits par des femmes françoises dans le 16e siécle, des extraits ou des traductions des ouvrages composés par des femmes italiennes, angloises & allemandes, & un choix des poésies des femmes françoises du siécle de Louis XIV.

En parcourant ces volumes nous avons remarqué quelques chansons connues, mais dont la plûpart des recueils de chansons n'indiquent point les auteurs. En voici une de Madame de Platbuisson :

Où peut-on trouver des amans
qui nous soient à jamais fidèles ?
Je n'en sais que dans les romans
ou dans les nids des tourterelles.

Madame la comtesse de Bregy est l'auteur de celle-ci : *En vain la brillante aurore s'élève d'un vol léger, si je ne vois mon berger*, &c.

On trouve aussi dans ce recueil dix cantates de Mademoiselle de Louvencourt : *L'Amour piqué par une abeille*, *Médée*, *Léandre & Héro*,

Alphée & Aréthuse, *Pygmalion*, &c. Elles avoient presque toutes été mises en musique par Clérambaut, & il seroit difficile de décider aujourd'hui ce qui a contribué le plus à les faire oublier, du style lâche & foible de Mademoiselle de Louvencourt, ou de la musique de Clérambaut.

Nous ne citerons, pour terminer cette annonce, que deux morceaux qui nous paroissent dignes d'exercer le talent des meilleurs musiciens.

Le premier est une chanson de Mademoiselle Deshoulieres.

Dans ces lieux rêvons à loisir;
rien n'y peut troubler le plaisir
de penser au berger que j'aime.
Hélas! que ce berger charmant
ne pense-t-il à moi de même!
Qu'il y penseroit tendrement!

L'autre est un morceau de Madame de Liencourt intitulé : *la fuite inutile.*

En quel état me trouvai-je réduite
pour obéir à mon devoir?
Je fuis Tircis, mais que me sert ma fuite
qu'à m'ôter seulement le plaisir de le voir?

Que me sert-il de ne le pas entendre?
Je devine tous ses discours,
& mon cœur me redit mille fois tous les jours
ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.

Je m'imagine à tous momens
l'entendre m'exprimer ses plus doux sentimens,
& peut-être, hélas! qu'à ma honte,
quand de son entretien j'évite les appas,
je m'engage à lui tenir compte
de cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

Les cinq derniers volumes de cette collection contiendront les théâtres des Dames françoises, italiennes, allemandes & danoises. Tout le monde applaudira sans doute au parti que M. de Sauvigny a pris de faire entrer dans son *Parnasse* les ouvrages des femmes étrangeres. Cette partie de son ouvrage est absolument neuve, & suffiroit pour en assurer le succès.

III.

ALMANACH DES MUSES, 1774. *Paris, Delalain, petit* in-12 *de* 233 *pag. prix*, 30 *s. br.*

Nous avons annoncé cet almanach l'année derniere, & nous nous proposons de l'annoncer tous les ans, non-seulement parce qu'on y voit quelquefois des chansons, mais sur-tout

parce que c'eſt un des recueils où les muſiciens peuvent trouver le plus de jolis vers à mettre en muſique. Nous ne citerons cette année que deux couplets, l'un de M. Dorat, l'autre de Madame du Deffant.

Couplet chanté devant pluſieurs jolies femmes.

AIR : *Liſon dormoit dans un bocage.*

De ces beaux lieux, Nymphes charmantes,
qui de vous obtiendra le prix ?
au même dégré ſéduiſantes,
vous enchantez l'œil indécis.
Eſprit, gaîté, graces, décence,
dans quel embarras nous voilà !
Attraits par-ci, charmes par-là
tiennent tous nos cœurs en balance,
Flore eſt ici, Vénus eſt là :
ma foi ! choiſiſſe qui pourra.

Par M. DORAT.

Autre couplet.

AIR : *Dans ma cabane obſcure.*

Quand l'humeur vient me prendre,
lorſque je fais du noir,
j'écoute ſans entendre,
je regarde ſans voir.
Si de ma léthargie
je ſors par un ſoupir,
je ſens que je m'ennuie,
ç'a fait toujours plaiſir.

Par Madame la Marquiſe DU DEFFANT.

IV.

Les Spectacles de Paris, *ou* Calendrier historique & chronologique des Théatres, avec des anecdotes, *&c.* 23ᵉ. partie, pour l'année 1774. *Paris, veuve Duchesne.* 24 *f. br.*

Nous ne citerons de cet almanach très-commode & très connu que quelques anecdotes.

» En 1730, on inventa & exécuta à Li- » moges un opéra à la gloire du Gouverneur. » Le théâtre repréfentoit une nuit femée d'é- » toiles, & le poëme commençoit par ce vers » remarquable, qui fut entonné avec une em- » phafe merveilleufe :

Soleil, vis-tu jamais une fi belle nuit?

» Les muficiens d'un opéra de province » étoient en procès avec leur directeur qui les » accufoit d'être des ignorans, & fous ce pré- » texte retenoit leur falaire. La caufe ayant été » portée à l'audience, tous les muficiens s'y » trouverent, & s'étant rangés derriere le bar- » reau, le placet ne fut pas plutôt appellé, » qu'ils donnerent une férénade aux juges, qui » manifeftoit leur habileté. Leur avocat n'eut » pas la peine de plaider; le préfident fit ap- » peller une autre caufe, & ordonna au direc- » teur de payer fes muficiens.

» Louis XIV demanda à Racine, à Quinault
» & à Moliere un sujet où pût entrer une dé-
» coration qui représentoit les enfers, & que
» l'on conservoit avec soin dans le garde-meu-
» ble. Racine proposa le sujet d'*Orphée*, Qui-
» nault *l'enlevement de Proserpine*, & Moliere,
» aidé du grand Corneille, s'attacha au sujet
» de *Psyché* qui obtint la préférence.

» La Grange-Chancel avoit souvent entendu
» dire à Racine que le sujet d'*Orphée* étoit le
» plus susceptible de tout ce qui peut former
» un grand spectacle. En conséquence il traita
» ce sujet pour le mariage de Louis XV.

V.

ÉTAT ACTUEL DE LA MUSIQUE DU ROI & des trois Spectacles de Paris. *Paris*, *Vente*, 1774. 134 *pages*. *Prix*, 30 *f. broché*.

On trouve cette année à la tête de cet almanach l'histoire des entreprises de la Communauté de Saint Julien-des-Menestriers contre tous les musiciens du royaume. Nous rendrons compte de ce morceau intéressant dans le Journal prochain, en répondant à la question qui nous a été proposée en 1773 sur l'origine & les prérogatives de la charge de Roi des violons.

VI.

AVIS concernant l'ALMANACH MUSICAL.

Cet Almanach qui paroîtra pour la premiere fois au commencement de 1775, formera un volume petit *in*-12 d'environ 200 pages, du même format que l'*Almanach des Muses*.

Il contiendra 1°. l'indication pour l'année 1775 des jours & de l'heure des *Te Deum* des principaux Organistes, Messes en musique, Fêtes musicales, &c. (Les Amateurs se plaignent souvent de ce qu'ils ne sont avertis qu'après coup de ces sortes de Fêtes: un Calendrier musical est le seul moyen qui puisse leur en épargner les regrets.)

2. Cet Almanach contiendra l'annonce des découvertes concernant la musique, faites ou publiées en 1774.

3. Le Catalogue raisonné de tous les ouvrages de musique vocale & instrumentale, & des Livres concernant la musique qui ont paru dans l'année.

4. Les noms & la demeure des Musiciens compositeurs qui résident à Paris.

5. L'état de la musique des Eglises de cette Capitale.

6. Les noms & la demeure des Organistes.

7. Lea nnms & la demeure dea Maîtres de composition & de musique vncale & instrumentale de Paris.

8. L'adresse de tous les Editeurs & Marchands de musique de Paris, des Provinces & des Pays étrangers.

9. Les listes des meilleurs Graveurs & Copistes de musique, Luthiers, Facteurs d'instrumens, &c.

10. Des Anecdotes chnisies.

11. De jnlis cnuplets à mettre en musique.

12. Un chnix de Chansnns nntées.

On espere que tnus ceux qui aiment na cultivent la musique à Paris & dsns les Prnvinces, ne tardernnt pas à s'appercevoir de la commodité & de l'agrément de cet Almanach, dont l'impressinn sera très-soignée.

MM. les Musiciens & les autres persnnnes dnnt les noms & la demeure devnient être cnmpris dans quelqu'une des listes ci-dessus, & tous ceux qui avnient quelque indicatinn à dnnner pour cet ouvrage, nnt été priés de vnulnir bien les faire parvenir avant le 1er. Décembre au BUREAU DU JOURNAL DE MUSIQUE, *rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins.*

ANNONCES DE MUSIQUE.

MUSIQUE VOCALE.

LE BESOIN D'AIMER, ariette avec symphonie par M. GRASSET, maître de chant. *A Paris, chez l'Auteur, rue des Prouvaires, vis-à-vis le Saint-Esprit.* 1 liv. 4 f.

Cette ariette eft d'un maître qui a beaucoup de goût & de taleot, & qui eo a déjà publié d'autres qui ont été entendues avec plaifir dans plufieurs concerts.

Ier. RECUEIL DE DUO tirés des opéra-comiques, avec accompagnemeot de clavecin ou de forte-piano, par Valentin Roefer. *A Paris, chez Madame Le-Menu ; prix, 6 liv.*

L'idée de ce recueil eft heureufe & le choix eo eft bien fait; mais l'auteur o'auroit pas dû y comprendre un trio, & encore moins en fupprimer une partie pour le ranger avec les duo, parce que c'eft le moindre égard qu'on doive aux hommes d'un vrai mérite que de laiffer leurs ouvrages tels qu'ils font.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

SEI QUINTETTI per due violini, alto e due violoncelli concertanti, composti dal signor LUIGI BOCCHERINI, virtuoso di camera, e compositore di musica di S. A. R. Don Luigi, infante di Spagna. Op. 12. (Libro I°. di quintetti.) *A Paris, chez M. Venier ; prix*, 12 *liv.*

Cette œuvre du célebre Boccherini est une des plus intéressantes qu'on ait encore publiées, & parmi les morceaux qu'on y remarque, l'*andante* du premier *quintetti* est peut-être le plus attendrissant & l'un des mieux faits qu'il soit possible d'entendre.

LES CHARMES DE LA FRANCE, contredanse allemande & françoise dédiée & présentée à la reine par le S^r^. Bacquoy - Guedon, cidevant danseur du théâtre françois. *A Paris, chez l'auteur, rue de la Poterie, la premiere porte cochere à gauche par la rue de la Tisseranderie ; prix*, 4 *sols.*

Cette contredanse est d'un maître connu par son talent pour redresser les boiteux. Il a publié des menuets & beaucoup d'autres contredanses. Il est ingénieux d'avoir réuni le genre de la danse allemande & celui de la françoise dans une contredanse présentée à une reine adorée des deux nations. SPECTACLES.

SPECTACLES.

NOUS avons rendu compte dans les premiers cahiers de ce Journal des nouveautés de l'opéra & de la comédie italienne jusqu'au 16 Juillet de l'année derniere : nous allons réunir dans une seule annonce toutes celles qui ont paru sur ces deux théâtres depuis le 16 Juillet jusqu'à la fin de l'année.

OPÉRA.

Vendredi 16 Juillet. Premiere représentation des FRAGMENS HÉROIQUES, ballet composé de l'acte d'OVIDE ET JULIE, mis en musique par M. Cardonne, de celui du *Feu* & de celui des *Sauvages*.

L'acte d'*Ovide & Julie* qui paroissoit pour la premiere fois, a eu six représentations, & a été remplacé le 30 Juillet par celui d'*Apollon & Coronis*, qui a été continué jusqu'au 5 Septembre.

Mardi 7 Septembre. Premiere représentation de l'UNION DE L'AMOUR ET DES ARTS,

ballet héroïque en trois actes, mis en musique par M. FLOQUET. Cet opéra charmant, dont nous allons donner l'extrait, a eu 61 représentations depuis le 7 Septembre 1773 jusqu'à la fin de Janvier 1774. Il a été représenté devant le Roi à Choisy le 9 Février suivant, & a eu deux mois après encore trois représentations pour la capitation des acteurs, ce qui fait en tout 65 représentations, succès dont on ne croit pas qu'il y ait jamais eu d'exemple sur le théâtre de l'opéra.

Mardi 9 Novembre. Représentation de *Callirhoé*, tragédie de *Roy*, mise en musique par *Destouches*. Cet opéra, joué pour la premiere fois le 27 Décembre 1712, & repris avec des changemens en 1713, en 1732 & en 1743, avoit toujours été entendu avec plaisir. Il n'a eu aucun succès à cette reprise, & n'a été joué qu'une fois, quoiqu'un compositeur estimé * eût cherché à le rajeunir en refaisant les morceaux de symphonie & les airs de ballets. On ne se lasse point de faire ces sortes de tentatives, & elles ne réussissent jamais. Comment ne voit-on pas que c'est détruire le plus grand merite d'un ouvrage fait pour le théâtre, qui

* M. Dauvergne.

eſt l'enſemble ? Les ſymphonies modernes ne ſervent qu'à faire paroître les chants anciens plus lourds & plus froids. Que diroit-on d'un peintre qui croiroit faire valoir un ancien tableau en y repeignant des draperies fraîches & brillantes, ſans rien changer au coloris ſumé des têtes ?

COMÉDIE ITALIENNE.

Lundi 19 Juillet. Repriſe d'ACAJOU, opéra-comique en trois actes en proſe & en vaudevilles par M. FAVART. Le ſuccès de cette repriſe eſt une preuve que les pieces à vaudevilles plairont toujours aux François. C'eſt un genre qui leur eſt propre & qui mérite d'être conſervé. Sa gaieté & ſa légereté tiennent certainement de plus près à l'eſprit de la nation que ce chant lourd & traînant qu'on a regardé trop long-tems comme notre muſique nationale.

La ſixieme repréſentation d'*Acajou* avoit été annoncée comme devant être la derniere, mais le public n'a pas voulu s'en déſaiſir ſi-tôt. Il y en a eu vingt repréſentations de ſuite, & il a encore été redemandé le 19 Septembre.

Lundi 22 Septembre. Repriſe de ZÉMIRE ET

ALOR, l'un des chefs-d'œuvre de M. GRÉTRY, & l'un des meilleurs ouvrages qu'il y ait fur aucun théâtre.

Lundi 4 Octobre. Représentation du *Stratagême découvert*, comédie en deux actes en profe mêlée d'ariettes, par M. de Monvel, mufique de M. Defaides. Cette piece n'a été jouée qu'une fois.

L'UNION DE L'AMOUR ET DES ARTS, ballet héroïque en trois entrées ; paroles de M. LE MONNIER, Commiffaire des guerres, mufique de M. FLOQUET.

Ce ballet, l'un des plus agréables que la France ait produits, eft l'ouvrage d'un de ces hommes que la nature femble avoir faits exprès pour la mufique. M. Floquet eft né à Aix le 25 Novembre 1750. On affure que les premiers mots qu'il balbutioit dans les bras de fa mere étoient : *je veux être maître de mufique.* A l'âge de fix ans il follicita lui-même la permiffion d'entrer à la maîtrife de l'églife de St. Sauveur, & donna fon premier motet à grand chœur à l'âge de 11 ans. *

* A l'avantage d'avoir eu la tête cuite au foleil de

Arrivé à Paris en 1769, il cherchoit, ce qui manque souvent aux meilleurs musiciens, un poëme qui lui donnât occasion d'essayer ses talens. M. Le Monnier espérant peu d'un aussi jeune homme, hazarda de lui donner les actes de *Bathille* & de *Théodore*, qu'il avoit depuis long-tems dans son porte-feuille, & lui déclara d'avance qu'il lui en abandonnoit tout le produit. Le succès de la musique de ces deux premiers actes engagea ensuite M. Le Monnier à faire celui de *la Cour d'Amour*. Nous avons annoncé dans le n°. 3 du Journal de 1773 la répétition que M. le Marquis de F** eut la générosité d'en faire faire dans la salle du vauxhall de la foire St. Germain. Nous allons main-

---

Provence, M. Floquet réunit celui d'être d'une famille où il paroît que l'on sent fortement. On dit qu'il avoit un frere qui étoit éperduement amoureux d'une demoiselle d'Aix. Cette demoiselle eut la petite vérole, & dans une crise causée par la violence du mal, elle perdit connoissance & on la crut morte. Le jeune-homme qui l'aimoit entra alors dans la chambre. Il vit sa maitresse pâle & sans vie, ses parens qui se lamentoient; cette vûe le saisit : il se mit à genoux aux pieds du lit, appuya sa tête dans ses mains & expira.

La demoiselle revint de sa léthargie & s'est mariée à un autre peu de tems après.

tenant rendre compte de cet opéra avec l'impartialité & la franchise qui feront toujours le caractere de ce Journal. Nous ne dissimulerons point l'intérêt que nous prenons aux succès de M. Floquet : mais cet intérêt ne nous fera point dissimuler non plus ce que nous pensons qu'il lui reste à acquérir. Nous le croyons digne d'entendre la vérité, & rien ne nous fera jamais oublier que nous la devons à nos lecteurs.

Bathille & Chloé. Le sujet de cette premiere entrée est pris du conte des trois manieres de M. de Voltaire. Hermotime, enivré de l'amour des beaux arts, ne veut donner sa fille Chloé qu'à celui qui saura le mieux la peindre sur la toile & la chanter sur la lyre. Bathille, amant de Chloé, disparoît dès qu'il entend parler de ce concours. Chloé, qui fait qu'il n'a jamais cultivé les arts, est désolée. Le terme du concours arrive, & l'on annonce que le tableau d'Harpage a remporté le prix : mais au moment qu'on s'apprête à célébrer l'hymen qui va faire le malheur de Chloé, une main inconnue fait apporter un tableau qui ravit tous les suffrages. Bathille se montre. L'amour qui lui a appris à

peindre ainsi sa maîtresse, lui apprend à la chanter, & il triomphe de tous ses rivaux.

L'ouverture qui précede cette entrée est d'un effet brillant & d'une belle harmonie. L'air, *Bathille est simple & sans fard*, (noté p. 1.) est d'une expression douce & d'un chant heureux. Nous ne saurions donner trop d'éloges à l'harmonie délicieuse du morceau chanté par Bathille : *Echo de mes soupirs, organe de mes feux*. (noté p. 2.) L'air suivant, *Jamais la naissante aurore* ne nous a pas paru d'un chant assez neuf, mais s'il manque de physionomie, ne doit-on pas l'imputer aux paroles qui n'ont point de caractère & n'expriment qu'une galanterie froide? Les airs de ballets & le chœur qui termine cet acte ont été fort applaudis.

Théodore. C'est du ballet des Graces de M. Roy que l'on a emprunté le sujet de cette entrée. Théophile, empereur de Bysance, s'étant égaré à la chasse voit la jeune Théodore, lui plaît, & pour éprouver son cœur il a soin de lui cacher son rang. Obligé de se choisir une épouse, il fait conduire Théodore à sa cour; avant de se faire connoître, il l'exhorte lui-même à l'oublier pour chercher à plaire à l'empereur. Théodore est décidée à préférer son amant à tout; elle

lui reproche qu'il ne l'aime plus. Après avoir joui de son trouble, l'empereur se découvre & il la fait monter sur le trône des Césars.

Il y a dans cette entrée plusieurs airs qui ont été applaudis. Celui que chante Théodore : *Amour, cruel amour*, ressemble peut-être un peu trop à ces airs anciens où l'on sacrifioit l'effet de la situation & l'expression du sentiment à la vanité de pousser des sons & de faire de longues cadences. Le duo, *l'Amour tendre que l'on couronne* (noté p 4.) est l'un des plus beaux qu'il y ait au théâtre. La situation en est intéressante & rendue avec autant de vérité que d'énergie. La chaconne qui termine cet acte est une des plus belles qu'on ait encore entendues. Le motif en est gracieux & charmant, le style en est vigoureux ; ses effets sont brillans & bien variés. L'empressement avec lequel les musiciens se sont plu depuis une année à arranger cette chaconne pour tous les instrumens & à la présenter sous toutes les formes possibles, est une preuve de succès dont il y a peu d'exemples.

La Cour d'amour. Cet acte est celui dont l'intrigue est la moins intéressante. Floridan, amoureux depuis long-tems de l'insensible Aglaé, s'adresse à Cephise son amie &, de concert

2054

avec elle, il se présente masqué à la cour d'amour dont Aglaé est présidente; il feint d'être l'amant de Cephise, & se plaint de la froideur qu'elle oppose à sa constance. Aglaé, après avoir entendu Cephise, la condamne à récompenser la fidélité de son amant, & Floridan s'écrie en se démasquant;

C'est vous, c'est vous seule que j'aime;
belle Aglaé, vous vous jugez vous-même.

Ceux qui croyent qu'il est de l'essence de l'opéra d'être un tissu d'absurdités & d'invraisemblances où le sens commun n'a rien à voir, doivent donner à cet acte une part distinguée dans leur admiration: mais nous, qui croyons bonnement qu'il y a des regles de poëtique communes à tous les genres de drames possibles, parce qu'elles sont fondées sur la nature du cœur humain, nous avons peine à aimer le rôle de Cephise & à comprendre le détour de Floridan. Il nous semble que pour un amant aussi tendre, il devoit être plus essentiel de toucher le cœur d'Aglaé que d'obtenir sa main en vertu d'un arrêt, & sur-tout d'un arrêt où nous craignons que la surprise faite à justice ne causât quelque nullité. Aglaé, prévenue en secret pour Floridan, le reconnoît sous son déguisement, elle reconnoît sans

doute aussi son amie. Il semble qu'entendant parler pour la premiere fois entre eux d'une passion constante, qui, si elle avoit été réelle, eût été une trahison infâme, elle se presse un peu trop de couronner cette passion & de sacrifier son amant à une autre. C'étoit le cas de prononcer un plus amplement informé, ou de remettre l'audience. Il nous semble d'ailleurs que, dès que l'auteur faisoit tant que de mettre la cour d'amour sur le théâtre, il devoit en saisir mieux le costume, y faire juger plus de causes & en tirer un parti plus intéressant.

L'air par lequel Floridan ouvre la premiere scene : *Vole amour*, n'est peut-être pas d'un caractere assez neuf ni assez analogue à la circonstance & au caractere du personnage, mais la romance qui suit (notée p. 8.) est du meilleur ton. C'est un chant délicieux & dans le vrai genre de la romance, qui va à l'ame & qu'on ne peut entendre sans attendrissement. L'air, *Accordez dans mon cœur*, est d'un style un peu ancien, mais la grande ariette, *L'amour a comblé mes desirs*, est bien faite & très-avantageuse pour faire briller la légéreté de la voix; les airs, *Il n'est point de belle*, *amans, amans*, *c'est une erreur; les amans seroient charmans*, &c. sont très-jolis. Le trio des vieillards est un mor-

ceau charmant qui a eu le plus grand succès & méritoit de l'avoir. Le chant de la basse sur-tout est d'une expression originale & très-piquante.

En général les chœurs de cet opéra sont bien faits & les airs de ballets ne le cédent guères qu'aux meilleurs airs de Rameau. Le recitatif est de toutes les parties de la musique celle qui nous a fait le moins de plaisir. Il y a quelques momens heureux où M. Floquet a saisi le cri de la nature & l'accent des passions, mais ces momens sont rares & dans tout le reste il a suivi d'anciens modeles qui n'étoient propres qu'à l'égarer. Ce défaut se fait peu sentir parce que les airs agréables sont en si grand nombre dans ce ballet qu'ils ne laissent presque pas le tems de prendre garde au récitatif; il faut espérer que M. Floquet trouvera des occasions plus propres à développer ses talens dans cette partie importante de la musique théâtrale, mais il faudroit pour cela qu'il eut à mettre en musique un poëme dont l'intrigue fut intéressante & sagement conduite, dont le style fut pur, élégant & lyrique, & où des scenes préparées avec art & bien développées présentassent avec énergie le tableau du trouble & des agitations d'un cœur sensible, du reflux des passions & des déchiremens de la douleur.

Ce mérite ne peut se trouver dans un ballet composés d'actes séparés où l'on ne peut mettre que de la gaieté & où il n'est guères possible de développer aucune passion ; celui de M. Floquet lui fait beaucoup d'honneur & a un avantage très-rare qui est de ne pas donner un moment d'ennui. Nous avons déja remarqué que son succès s'est soutenu pendant 65 représentations. La premiere a été souvent interrompue par les plus grands applaudissemens, & après la fin du ballet on a demandé l'auteur, ce qui n'étoit encore jamais arrivé sur ce théâtre.



AVIS.

Nous venons de recevoir une lettre fur les *Echelles diatoniques* qui ne peut que faire beaucoup d'honneur à fon auteur. Nous nous difpofons à l'inférer dans le numéro 3 de cette année avec la table ingénieufe qui y eft jointe. Nous aurions beaucoup d'obligation à l'auteur s'il vouloit bien auparavant fe faire connoître: nous ne le nommerons point s'il ne veut pas l'être, mais nous lui ferons paffer fur le champ une obfervation qui nous paroît entrer dans fes vûes, & fur laquelle il feroit effentiel d'avoir fa réponfe avant la publication de fa lettre.



On nous prie d'annoncer qu'il vient de s'établir à Paris deux nouvelles marchandes de musique.

La premiere est Madame Guffroy, qui occupe une petite boutique rue du Coq, attenant le Louvre.

L'autre est Madame Viard, graveuse & marchande de musique, demeurant rue St. Jacques, vis-à-vis St. Yves, maison de Madame Desaint. Elle se propose de publier chaque mois une ariette italienne avec des paroles françoises & accompagnement. Pour commencer d'exécuter ce projet, elle vient d'en publier deux dont nous rendrons compte incessamment, l'une d'*Antonio Sacchini*, & l'autre de *Giuseppe Colla*.



APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, & approuvé le N°. 1 du *Journal de Muſique*, pour l'année 1774. A Paris, ce 16 Décembre 1774.

L'ABBÉ DE LA CHAPELLE.

TABLE.

2061

TABLE.

SPECTACLES.

MUSIQUE GRAVÉE.

Morceaux choisis de l'opéra de l'Union de l'amour & des arts, par M. FLOQUET.

FIN.

2062

JOURNAL
DE MUSIQUE.

ANNÉE 1774. N.° 1.

MORCEAUX CHOISIS
DE L'OPERA
DE L'UNION DE L'AMOUR ET DES ARTS,

mis en Musique par M. Floquet.

AIR

Chloé Bathille eſt ſimple et ſans fard ſon eſ-prit eſt

ſans cultu--re Mais ſ'il ne doit rien à l'art, il doit

tout à la na-tu-re. il doit tout à la na-tu--

re Dans ſes yeux j'ai vu cent fois briller le

feu du gé-ni----e, et c'eſt à lui que je

2063

Majeur

dois les beaux jours de ma vi - - - - - e Mon a-

mant ne ſçait qu'aimer, mais dans cet art il eſt maî-

tre; ſans ta - lents, fait pour char - mer, il ſçait en-

cor ſ'y connoî - - - tre: l'amour qui forma ſon

cœur l'amour qui forma ſon cœur lui don-

na le don ſu - - prême d'enſeigner cet art vain-

queur auſ - ſi bien que lui mê - - - me

Adagio

E - cho é - cho de mes ſou-pirs, or-

ga - ne de mes feux ô ma ly - re fais é-

clo - - re fais é - clo - - re des ſons harmoni-

eux, je chan - - - - te l'ob-jet que j'adore
Moins lent
Ja-mais la naissante au-ro-re n'eut l'é-
clat de vos attraits, c'est la jeu-nes-se de
Flo-re qu'on voit bril-ler dans vos traits
belle chlo-é tout dont vous rendre homage, tout an-
non-ce que les dieux vous ont faite à leur i- -
ma-ge pour le charme des cœurs et le plaisir des
yeux ja- -mais la naissante au-ro-re n'eut l'é-
clat de vos attraits c'est la jeu-nes-se de Flo-re
qu'on voit bril-ler ..... dans vos traits

DUO.

Théodore
Andante

L'Amour ten-dre que l'on cou-rou-ne doit-il

ê-tre si peu ja-loux doit-il être si peu ja-loux.

Théophile

La beauté vous appelle au thrô - - - ne, for-

mée des nœuds di-gnes de vous formés des

Théodore

nœuds dignes de vous. Vous me conseil-

lés l'incons-tan-ce, est-ce ain-si que l'on doit ai-

mer? est-ce ain - - si que l'on doit ai - -mer?

Théophile

Je sçais com-bien . je vous of-fen - - se,

mais rien ne doit vous al - lar - mer.

Théod. Vous bru-lés pour d'au-tres char-mes.

Vous a-

Non mon cœur vous rends les ar-mes rien ne

vés bri-ſé vos nœuds vous a-vés bri-ſé vos

peut briſer mes nœuds rien ne peut briſer mes

nœuds vous a-vés bri-ſé vos nœuds j'aurois

nœuds rien ne peut briſer mes nœuds vous de-

pu cherir la vi-e, mais je n'ai plus d'autre en-

vés cherir la vi-e, mais je n'ai point d'autre en-

vi-e que de la per-dre à vos yeux que de la per-

vi-e que de voir combler vos vœux que de voir

- - - dre à vos yeux que de la per - - - dre à vos

.... combler vos vœux que de voir combler vos

yeux j'aurois pu chérir la vie je n'aurai plus d'autre en

vœux vous devés chérir la vie je n'aurai point d'autre en

vi-e que de la per - dre à vos yeux que de la per-

vi-e que de voir combler vos vœux ... que de voir

dre à vos yeux que de la per - - - dre à vos yeux

combler vos vœux que de voir combler vos vœux.

Théodore

Vous me conseil-lés .. l'incons-tan-ce est-ce ain-

si que l'on doit ai-mer? est ce ain-si que l'on doit ai-mer?

ROMANCE

tendrement

Quand un cœur sen-sible et tendre sçait bien ai--
mer, sçait bien ai-mer, ne de-vrait--il pas l'at
ten-dre à tout char-mer à tout char-mer A-
mour in--ven-te des pei-nes, fais moi souf-
frir fais moi souf-frir, mais j'ai vé-cu dans tes
chaines j'y veux mou-rir. j'y veux mou-rir Tout
dans ma bel-le mai-tresse m'a sçu ra vir elle occupe-
ra sans ces-se mon sou-ve--nir ses ri-
gueurs trop in-hu-mai-nes me font lan-guir.

Mais j'ai vé--cu dans ses chaî-nes

j'y veux mou--rir j'y veux mou-rir.

AIR *très léger*

Il n'est point de belle à l'amour re-

belle, qu'un amant fi-de-le ne puis--se charmer

l'art de tri-om-pher de la plus cru--el--le,

c'est de bien ai-mer. c'est de bien ai-mer

S'il en est qui se con-trai-gnent pour for--

mer des nœuds char-mans c'est moins l'a-

mour qu'el-les crai-gnent que l'in-cons-

tan-ce des a--mants. Il n'est point

TRIO DES VIEILLARDS DE LA COUR D'AMOUR.

cesse des momens charmans. La beauté s'ef-

cesse des momens charmans. La beauté s'ef-

cesse des momens charmans. La beauté s'ef-

face quand l'hiver des ans nous glace l'amour

face quand l'hiver des ans nous glace l'amour

face quand l'hiver des ans nous glace l'amour

ne fuit plus nos traces rien, ne sçait nous charmer

ne fuit plus nos traces rien ne sçait nous charmer,

ne fuit plus nos traces rienne sçait nous charmer,

l'age heureux des grâces est le tems d'aimer. Aimable

l'age heureux des grâces est le tems d'aimer. Aimable

l'age heureux des graces est le tems le tems d'aimer. Aimable

L'Amour est doux à con-noi-tre, cher-chez sous un
L'Amour est doux à con-noi-tre, cher-chez sous un
L'Amour est doux à con-noi-tre, cher chez sous un

si bon maître, les fleurs qu'il fait naître pour les cueil-
si bon maître, les fleurs qu'il fait naître pour les cueil-
si bon maître, les fleurs qu'il fait naître pour les cueil-

lir sa main vous les don-ne pour en former la con-
lir sa main vous les don ne pour en former la con-
lir sa main vous les don-ne pour en former la cou-

ronne dont le sa-ge fait homage aux plai-sirs Aimable
ronne dont le sa-ge fait homage aux plai-sirs. Aimable.
ronne dont le sa-ge fait homage aux plai-sirs. Aimable.

Gravé par Le Roy

JOURNAL
DE MUSIQUE,
PAR UNE SOCIÉTÉ
D'AMATEURS.

ANNÉE 1777. N°. I.



A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux Augustins.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS
DES ÉDITEURS.

Les obstacles qui ont suspendu, pendant trois ans, la continuation de ce Journal, viennent enfin de cesser, & nous allons nous livrer à ce travail avec toute l'ardeur que les bontés du public ont dû nous inspirer. L'empressement qu'on n'a cessé de témoigner pour cet ouvrage, malgré ses retardemens & son interruption, a achevé de nous faire sentir que ce Journal étoit nécessaire, parce qu'il étoit unique dans son genre. Nous ne négligerons rien pour le rendre vraiment utile aux progrès de l'art, & nous nous efforcerons de mériter, par notre zele & notre exactitude, l'accueil dont on avoit daigné encourager nos premiers essais.

Il paroîtra désormais un cahier de ce Journal au commencement de chaque mois. On enverra à chacun des Abonnés,

anciens ou nouveaux, le nombre de cahiers néceſſaire pour remplir leur abonnement. Ceux qui voudroient avoir les ſix cahiers de 1773, pour completter la collection de ce Journal depuis ſon origine, en trouveront quelques exemplaires au Bureau du Journal.

Pour conſerver à cet ouvrage, malgré ſon interruption, une ſorte de liaiſon & de ſuite, on conſacrera quelques pages des premiers cahiers que l'on va publier, à donner une idée de ce qui a paru de plus intéreſſant en 1774, 1775 & 1776. On eſpere que cette abondance de matériaux, bien loin de nuire au Journal, ne ſervira qu'à le rendre plus varié. *

---

* Nous avions fait imprimer, il y a plus de deux ans, un premier Cahier de 1774, qui n'a point eu de ſuite & n'a pas même été envoyé en Province: nous avons conſervé dans ce Cahier ci, tout ce qu'il contenoit d'intéreſſant, ſavoir: la *Lettre ſur la durée de la vie des Muſiciens*; les *Réflexions de M. Gregory*, & l'Extrait de l'*Union de l'Amour & des Arts*.

Le prix de l'Abonnement de ce Journal est de douze livres pour Paris, & de 15 liv. 12 f. pour la Province, franc de port. Chaque volume se vend séparément 1 liv. 4 f.

Il faut s'adresser pour souscrire, à Paris, au BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre, vis à-vis celle des Vieux-Augustins, maison de M. Frary.

Les personnes de province pourront envoyer le prix de leur abonnement par la poste, en ayant soin d'affranchir leur lettre d'avis & le port de l'argent. C'est à la même adresse qu'il faut remettre les Ouvrages à annoncer dans le Journal, les Avis qu'on voudroit y faire insérer, & tout ce qu'on voudra faire parvenir aux Auteurs.

On trouvera au Bureau du Journal *tous les Ouvrages de Musique qui y sont annoncés, & en général tous les Ouvrages de Musique vocale & instrumentale, ancienne & moderne. Les personnes de Province qui*

voudront les recevoir par la poste, ajouteront deux sols par livre au prix marqué, & on les leur sera parvenir, franc de port, jusqu'aux frontieres du Royaume.

LIBRAIRES ET MARCHANDS DE MUSIQUE, chez qui l'on trouve les nouveautés annoncées dans ce Journal.

M.rs

Bordeaux.	CAMUSAT, Maître de guitarre, rue des Remparts.
Caen.	LA FONTAINE, Maître de musique, rue Saint Pierre.
Dunkerque.	GODDAERDT, rue Morienne, n°. 19.
	DUPONT, Marchand & Maître de violon, rue Sainte Barbe.
Hambourg.	J. C. WESTPHAL & Compagnie.
Lille.	Mad. la veuve SIFFLET, rue Equermoise.
Lyon.	CASTAUD, Libraire & Editeur de musique.
Toulouse.	BRUNET, Marchand de Musique.
Versailles.	BLAISOT, Libraire, rue Satori.



JOURNAL

DE MUSIQUE.

ANNÉE 1777. N°. I.

MELANGES ET ANECDOTES.

ROMANCE

A mettre en musique. *

SOIS un tendre Amant, viens régner;
aime-moi, charmante bergere;
je ne suis point à dédaigner:
tu me vois d'un œil trop sévere.

* En attendant qu'on fasse un air exprès pour cette Romance, on peut la chanter sur l'air : *Que ne suis-je encore un enfant!* noté dans le N°. 6, année 1772, de ce Journal.

A 4

2081

Je suis un berger sans détour,
qui croit encore à l'innocence,
qui vivroit encor, sans l'amour,
dans une paisible ignorance.

J'étois né pour le siecle d'or;
mon cœur est bon, mon ame est pure;
l'art ne m'approche point encor;
je sors des mains de la nature.

Aussi simple que tes agneaux,
plus que ton chien, je suis fidele;
chaque berger de nos hameaux
me compare à la tourterelle.

Je suis le moins beau du canton;
mais il n'en est pas de plus tendre:
hier, je fis une chanson,
que plus d'un amant veut apprendre.

Je n'ai ni trésor, ni grandeur;
des vertus font mon héritage;
le ciel ne m'a donné qu'un cœur:
aimer, voilà tout mon partage.

La paix regne dans mon réduit,
& c'est le chaume qui me couvre.
Jamais chez moi n'entre le bruit;
à l'amour seul, ma porte s'ouvre.

Mon lit est parsemé de fleurs,
à son chevet pend ma musette;
la nuit, dans des songes flateurs,
c'est ton nom seul que je répete.

Un pain plus blanc que la toison
de ta brebis la plus chérie,
quelques fruits mûrs de la saison:
voilà le soutien de ma vie.

Un lait pur, un miel aussi doux
que l'haleine d'une bergere,
de mes repas rendraient jaloux
les plus grands Princes de la terre.

Mais plus qu'eux, je serois heureux,
si tu m'accordois ta visite:
qu'êtes-vous, châteaux orgueilleux,
près d'un châlet qu'amour habite.

Sur un tendre amant, viens régner;
aime-moi, charmante bergere;
je ne suis point à dédaigner:
tu me vois d'un œil trop sévere.

Ainsi, sur le déclin du jour
soupiroit le tendre Philene:
il fut entendu de l'amour,
& devint cher à son Hélene.

Par M. Maréchal.

ANECDOTE

De la Vie de TARTINI, tirée du Voyage d'Italie de M. DE LA LANDE.

PERSONNE n'a mis plus d'esprit & de feu dans ses compositions que Tartini; le trait suivant qu'il a raconté lui-même à M. de la Lande, prouve bien à quel point son imagination étoit embrâsée par le génie de la composition. Il rêvoit une nuit, en 1713, qu'il avoit fait un pacte, & que le diable étoit à son service; tout lui réussissoit à souhait; ses volontés étoient toujours prévenues, & ses desirs toujours surpassés par les services de son nouveau domestique; enfin il lui donna son violon pour voir s'il parviendroit encore à lui jouer de beaux airs: mais quel fut son étonnement lorsqu'il entendit une sonate si singuliere & si belle, exécutée avec tant de supériorité & d'intelligence, que jamais il n'avoit rien entendu, ni même conçu qui pût entrer en parallele. Il éprouvoit tant de surprise, de ravissement, de plaisir, qu'il en perdait la respiration: il fut réveillé par cette violente sensation: il

prit à l'inftant fon violon, efpérant de rendre une partie de ce qu'il venoit de fentir; mais ce fut envain : la piece qu'il compofa pour lors, eft à la vérité la plus belle qu'il ait jamais faite, & il l'appelle encore la *Sonate du Diable*; mais elle étoit fi fort au deffous de ce qu'il avoit entendu, qu'il eût brifé fon violon & abandonné pour toujours la mufique, s'il eût été en état de fe paffer des fecours qu'elle lui procuroit.

MÉTHODE fuivie à NAPLES pour la fabrication DES CORDES DE VIOLON.

LES cordes de violon les plus eftimées font celles de Naples, & c'eft auffi dans cette ville que M. de la Lande en a examiné la fabrication. Il en a publié tous les détails dans le Voyage d'Italie que nous venons de citer, & nous nous contenterons d'en donner une idée.

Les meilleures cordes de violon fe font avec les boyaux des agneaux de fept à huit mois. On les met tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'eau fraîche, & enfuite pendant huit jours dans de l'eau alkaline compofée avec de la lie de vin brûlée. On change l'eau

quatre fois par jour, & on en augmente la force à chaque fois. « Quand ils ont été dé» graissés & attendris pendant huit jours par » cette eau alkaline, on les assemble pour les » tordre; on ne met que deux boyaux ensem» ble pour les petites cordes de mandolines, » trois pour la premiere corde de violon, sept » pour la derniere; on en assemble cent-vingt » pour les plus grosses cordes des *contro-basso*; » quelquefois on en met jusqu'à trois cent, » mais c'est pour d'autres usages. »

Quand ces cordes sont tordues, on les porte dans une étuve où l'on brûle du souffre; ensuite on les tord encore & on les nettoie avec des cordes de crin.

« Le prix des cordes de violon pour la France » & pour l'Angleterre, est plus considérable » que pour l'Allemagne; on fait celles-ci plus » fines, de moindre qualité & à meilleur mar» ché. Le *mazzo*, composé de trente cordes à » deux fils ou chanterelles de six palmes, » c'est-à-dire de *tirata forestiera*, coûte 5 car» lins, les autres à proportion. »

M. Angelucci, l'un des plus célebres Fabricans des cordes de Naples, y emploie jusqu'à cent ouvriers.

EPITRE

A Mademoiselle CANAVAS, *célebre Chanteuse, qui avoit obtenu en Angleterre la liberté de six Prisonniers françois.* *

PAR des sons pleins de douceur,
tels que le dieu de la lyre
aux bords du Tybre en inspire
à son peuple né chanteur,
avoir su faire sourire
l'Anglois austere & penseur :
O toi ! rivale d'Orphée,
c'est-là le moindre trophée
dont peut s'applaudir ton cœur.
L'Insulaire, en belle humeur,
qui jette l'or à poignées
au virtuose, à l'acteur,
t'offre envain plus de guinées
que l'aurore, sur les pleurs,
ne laisse briller de fleurs
dans les belles matinées :
l'or a pour toi peu d'attraits :
« Qu'on délivre six François,
» captifs par le sort des armes :
» voilà, dis-tu, mes souhaits ;

* Cette Epitre avoit déjà été imprimée ; mais nous saisissons avec plaisir cette occasion de faire mention dans notre Journal de l'action généreuse de Mlle. Canavas.

» si mes chants ont quelques charmes,
» voilà le prix que j'y mets. »
  Près d'une muse si rare,
qu'illustre tant de vertu,
quel monstre paroîtras-tu,
Hérodias trop barbare !
Faite pour la volupté,
quel incroyable assemblage
de grace & de cruauté ;
Joindre les arts du bel âg
à tant d'inhumanité !
Le zéphir souffler l'orage !
Telle, à des écueils cachés,
la séduisante Sirene,
avec perfidie, entraîne
ceux que ses chants ont touchés.
  O toi ! dont l'art est propice,
autant qu'il est enchanteur,
généreuse Cantatrice,
jouis de ce double honneur.
Simonide, avec justice,
sentit la main protectrice
des Dieux chantés dans ses vers ;
toi, tu remplis leur office :
tu chantes & romps des fers.
  Mais un cri part du rivage ;
& déjà la liberté,
en maritime équipage,
avec un air de gaîté,
pour ceux que ta main dégage,
vient de couper le cordage

qui tient l'esquif arrêté.
Ils partent : leur cœur sensible,
après un exil pénible,
reverra des bords chéris.
Chloé, ta voix argentine,
en ravissant leurs esprits,
eut suspendu leurs soucis :
mais ta vertu les termine.

Par M. LEMIERRE.

LETTRE

AUX AUTEURS DE CE JOURNAL,

Sur la Question insérée dans le Numéro Ier de l'année 1773.

Est-il vrai que la musique est favorable à la durée de la vie, & que les musiciens vivent plus long-tems que les autres hommes ?

VOTRE question, Messieurs, sur la durée de la vie des musiciens a pu surprendre bien des gens, mais chez les Grecs elle n'eût étonné personne. Ce peuple ami des arts ne doutoit point que la musique ne dût prolonger la vie, aussi bien que la rendre heureuse. Je ne m'arrêterai point à entasser ici les passages de leurs auteurs

qui ont été de cette opinion : leur musique étoit si différente de la nôtre, que vous ne pourriez en rien conclure. Il y a des savans qui ont tout étudié, excepté leur siécle & leur pays : mais ne leur en déplaise, ce ne sont point les qualités de l'air qu'on respiroit à Athènes, ni des alimens qu'on mangeoit à Corinthe, qui peuvent nous apprendre le régime que l'on doit suivre à Paris.

Il s'agit de nous & de notre musique. L'âge auquel étoient parvenus Rameau, Le Clair & d'autres musiciens morts depuis quelques années, celui de plusieurs autres qui vivent encore sembleroit un préjugé en faveur de la musique : mais pour décider tout-à-fait la question, il faudroit qu'on pût comparer la durée de la vie de plusieurs centaines de musiciens avec celle d'un pareil nombre d'hommes pris au hasard dans tous les états.

Je me suis avisé d'avoir recours au Dictionnaire des beaux arts *. Dans le nombre de quarante-deux musiciens dont il parle : voici ceux dont il donne l'âge :

* Dictionnaire portatif des beaux arts, par M. Lacombe, l'un des premiers Dictionnaires portatifs qui ayent paru, l'un des mieux faits & le plus agréablement écrit qu'il y ait encore.

Bernier,

2090

Bernier, . *mort à 70 ans.*

Du Bouffet, . . .	63	Gillier, ...	70
Broffard, ...	70	Mlle de la Guerre,	60
Campra, ...	84	Lalande, ...	69
Du Caurroy, . .	60	Lalouette, ...	75
Charpentier, . . .	68	Lambert, ...	86
Clerambaut, . . .	73	Lulli, ...	54
Colaffe, ...	70	Marais, ...	72
Louis Couperin,	35	Marchand, ...	63
François Couperin	70	Monteclair, . . .	71
Louife Couperin,	52	Moreau, ...	78
François Couperin	65	Mouret, ...	56
Defmarets, ...	79	Orland Laffus, . .	70
Dumont, ...	74	Pergoleze, ...	22
Gauthier, ...	55	Salomon, ...	70
Gilles, ...	36	Senaillé, ...	42

Tous ces âges réunis donnent 1992 années, ce qui fait 64 ans & 3 mois pour la vie commune des muficiens.

J'ai pris enfuite dans le même Dictionnaire la durée de la vie de deux cens peintres, fculpteurs ou gens de lettres, & j'ai trouvé pour leur vie commune 63 ans, 4 mois & 4 jours.

Vous voyez que les muficiens ont un avantage de onze mois, même fur les gens de lettres & les artiftes qui forment cependant une claffe

privilégiée dont la vie est plus longue que celle des autres hommes. *

---

* Ce que j'avance ici sur la durée de la vie des artistes & des gens de lettres, peut paroître un paradoxe, mais je ne vois point ce qu'on peut opposer à l'expérience. Il est prouvé par les registres mortuaires de Londres que la vie moyenne des hommes en général est de 25 à 26 ans. Ce n'est point à cette vie moyenne qu'on doit comparer celle des hommes qu'on voit cités dans un Dictionnaire, parce que les premieres années de la vie sont perdues pour la célébrité. Ce n'est guères que de 20 à 25 ans que l'on entre dans une carriere, & il est rare qu'on ait mérité avant l'âge de 30 ans que la postérité conserve de nous quelque souvenir. Mais la vie moyenne des hommes ordinaires pris depuis l'âge de 30 ans seulement, est de 51 à 52 ans. Pourquoi celle des gens de lettres & des artistes est-elle de 63 à 64?

Dira-t-on qu'il est rare de parvenir à la célébrité avant l'âge de 40 ans? Sur le nombre de 200 auteurs ou artistes dont j'ai pris l'âge, j'en trouve cependant 24 qui sont morts avant cet âge. Qu'on les retranche de la liste & qu'on compare la vie moyenne des autres à celle des hommes ordinaires, on trouvera que celle des hommes ordinaires prise depuis l'âge de 40 ans, est de 60 ans & 3 mois, & celle des artistes & gens de lettres de 69 ans & 2 mois. Pour s'en rapporter absolument à ces calculs, il faudroit les avoir faits sur la vie d'un plus grand nombre d'artistes & de gens de lettres; je n'en ai pas eu le tems, mais si ceux qui pourront les entreprendre trouvent des résultats semblables aux miens, il faudra bien convenir alors que si le Ciel est avare de produire

Quelle peut en être la raison? C'est aux physiciens & aux médecins à nous la dire. Il est aisé de voir que la musique est de toutes les occupations de la vie l'une des plus favorables à la santé. C'est un plaisir sans excès & sans remords, un exercice qui ne va presque jamais jusqu'à la fatigue. Elle facilite la circulation des humeurs, conserve la gaieté & chasse loin de nous toutes ces passions âcres qui conduisent à la mort par le chemin du malheur

On n'a peut-être point assez éprouvé de quelle utilité pourroit être la musique pour la guérison de plusieurs maladies, mais son pouvoir sur les affections hypocondriaques & sur les maladies des nerfs est bien constaté. On voit dans l'écriture sainte que la harpe de David appaisoit les fureurs de Saül. Hippocrate & plusieurs autres médecins ont parlé d'une maladie nerveuse pour laquelle il n'y avoit point d'autre remede que la musique & la danse. La maladie qu'on avoit attribuée pendant long tems à la piqure de la tarentule n'est regardée aujourd'hui que comme une maladie de nerfs,

des talens dignes d'embellir ou d'éclairer la terre, du moins quand il les a produits, il les laisse vivre plus long-tems que ces hommes inutiles qui ne sont qu'un fardeau pour elle.

mais la musique & la danse en sont toujours le meilleur remede. Il y a sept à huit ans que Mr. H** négociant de Lyon, fut guéri d'une affection hypocondriaque par le secours de la musique. On a inséré dans le Mercure de France en 1773 une piece de vers sur la convalescence d'une femme qui avoit été guérie d une maladie de vapeurs par des concerts d'instrumens. Mr. Goubelly, jeune docteur en médecine, a développé les causes de ce pouvoir de la musique sur les maladies des nerfs dans une these qu'il a soutenue à Paris en 1771. La musique ébranle & agite nos nerfs comme le son d'un instrument fait frémir les cordes d'un clavecin qui se trouvent à l'unisson. Ce n'est pas seulement au moyen de l'oreille que la musique produit cet effet : les sourds se sentent émus & ébranlés quand on joue des instrumens, quoiqu'ils ne les entendent pas.

Je pourrois citer l'exemple d'un savant géometre qui a éprouvé, toutes les fois qu'il avoit la tête fatiguée à force de calculs, que rien ne le délassoit plus promptement que de jouer du violon. Les autres instrumens auroient pu produire le même effet avec plus de tems, mais les vibrations du violon étant plus fortes & plus rapides, elles produisoient sur les fibres un

ébranlement plus sensible, & après quelques minutes il ne se sentoit plus de la fatigue que le travail lui avoit causée.

M Tenon, de l'académie des sciences *, s'étoit livré à un travail & à des recherches qui l'avoient tellement absorbé qu'il craignoit d'en être malade. Pour se distraire il alla à l'opéra, mais l'objet de ses études l'y suivit & se plaça, pour ainsi dire, entre l'opéra & lui. Il y retourna une seconde fois. Ce jour-là on donnoit *Titon & l'Aurore*: un air chanté par l'inimitable Jeliotte produisit enfin l'effet qu'il avoit espéré. Le charme de la musique chassa les idées qui le poursuivoient. Elle l'attira, pour ainsi dire, de telle façon qu'il se surprit courbé & penché vers le théâtre par un mouvement involontaire, comme si son cerveau fatigué étoit allé au-devant de sa guérison. Il étoit au parterre; il se redressa & s'apperçut que sa tête étoit libre & soulagée. Quand il sortit de l'opéra, il ne sentoit plus aucune trace de la fatigue qu'il y avoit apportée.

Nos provinces ont perdu depuis un an ou

* Professeur royal de pathologie, observateur très-sage, & l'un des plus habiles hommes qu'il y ait dans l'art de guérir.

deux un homme respectable qui a poursuivi jusques dans un âge avancé une carriere fort laborieuse. Le régime qu'il avoit choisi pour conserver sa santé & prolonger sa vie, étoit de faire toutes les semaines une promenade de plusieurs lieues & un concert avec quelques amis.

Je ne doute donc point, Messieurs, que les musiciens ne vivent plus long-tems que les autres hommes, mais il reste une autre question à résoudre : je voudrois qu'on examinât quel est le genre de musique le plus favorable à la santé. Je croirois que c'est la musique simple & la plus près de la nature. La musique savante & trop hérissée de difficultés n'est plus un plaisir, c'est un travail.

J'ai l'honneur d'être, &c.



COUPLETS

Sur l'air : *Pour la Baronne.* *

POUR être belle
que Lise emprunte un air coquet :
ma bergere en saura plus qu'elle ;
je vais lui donner un secret
pour être belle.

Pour être belle,
Colette, il faut un peu d'amour :
hélas! à toi-même cruelle,
ne veux-tu rien faire en ce jour
pour être belle ?

Par Mr. BERQUIN.

* Ces jolis couplets se trouvent dans une des idylles dont M. Berquin vient de publier un recueil intéressant, imprimé avec élégance & orné de gravures. Elles se trouvent chez Ruault & chez Moutard, libraires. Prix 6 liv.



QUESTION.

QUELLE idée doit-on se former de la maniere dont les anciens notoient leur déclamation ? Quelles sont les causes qui ont contribué à faire abolir cet usage, & quels avantages pourroit-on trouver à le faire revivre ?



EXTRAITS ET ANNONCES.

I.

RÉFLEXIONS SUR LA MUSIQUE, tirées d'un ouvrage anglois intitulé : *A comparative view of the state and faculties of man*, &c. COMPARAISON entre l'état & les facultés de l'homme & celles des animaux. V^e. édition *Londres*, *J. Dodfley*. 1772. petit *in*-8°. 236 pag.

Les éloges que les Anglois donnent à ces réflexions, l'enthoufiafme avec lequel ils en parlent & le nombre d'éditions qu'elles ont eues en Angleterre, nous ont determinés à les faire traduire pour en enrichir notre Journal. L'ouvrage dont elles font partie eft un recueil de différens traités philofophiques fur les arts & les facultés de l'homme, lûs dans des fociétés particulieres de favans par M. Grégory, docteur en médecine à Édimbourg. Cet homme eftimable réuniffoit aux connoiffances de fon état l'amour des belles-lettres & des arts ; on affure

qu'il eſt mort depuis peu de mois, & ſi cette nouvelle eſt vraie, ſa patrie a perdu l'un des hommes qui lui faiſoient le plus d'honneur.

« La muſique, dit M. Grégory, eſt celui » de tous les arts qui pourroit avoir le plus » d'influence ſur l'eſprit humain. Elle peut éle- » ver & adoucir les paſſions de l'ame : cepen- » dant les effets que nous lui voyons produire » ſont bornés, mais cela vient de ce qu'elle eſt » tout à-fait abandonnée aux muſiciens prati- » ques, au-lieu d'être ſous la direction du goût » & de la philoſophie.... *

» Il faudroit que le compoſiteur & l'exécu- » teur poſſédaſſent le cœur humain, qu'ils con- » nuſſent les différens degrés des paſſions & les » paſſages naturels de l'une à l'autre... Aucune » ſcience n'a jamais fait des progrès ſenſibles, » tant qu'elle eſt reſtée dans les mains des hom- » mes qui en font profeſſion pour vivre. De » telles gens ont communément une ſuite de » procédés différens du but & de l'eſprit de

* Quoique nous ayons fait traduire ces réflexions en entier, nous n'en donnerons ici qu'un extrait, où, ſans rien faire perdre des excellentes vûes de l'auteur & en ſuivant la marche de ſes idées, nous ſupprimerons les répétitions & les endroits qui n'offriroient rien de neuf ni d'intéreſſant.

» leur art. Les vûes intéressées qu'ils sont forcés de suivre ne laissent au génie ni étendue ni liberté. Lorsque la connoissance d'un art est ainsi confinée, chaque praticien doit suivre les leçons & les préjugés qu'il a reçus dans son enfance. S'il s'écarte de la route battue, il devient un objet de jalousie pour ses confreres & ne trouve parmi les autres hommes ni juges ni protecteurs.

» Tel est aujourd'hui le sort de la musique. Elle est à-peine entendue par un très-petit nombre de compositeurs & d'exécuteurs, & ce sont eux seuls qui dirigent le goût du public & dictent au monde ce qui doit l'émouvoir & ce qu'il doit admirer. La vanité de beaucoup de gens les engage à applaudir sur parole, de peur d'être soupçonnés de manquer de goût & de connoissance, tandis que les gens de bon sens qui ne parlent que d'après ce qu'ils sentent, sont tentés de regarder la musique comme un art sans pouvoir & sans effet. S'il en est d'autres assez modestes pour attribuer leur insensibilité pour les charmes de cet art au défaut d'oreille ou de goût, ils trouvent cette science si compliquée, qu'ils ne la jugent pas digne de la peine qu'il leur en coûteroit pour en prendre une teinture même légere. »

M. Grégory pense qu'avant d'abandonner totalement à la prévention l'un des amusemens les plus innocens de la vie, il faut au moins l'examiner en lui-même & remonter aux principes du goût.

« La musique est la science des sons autant » qu'ils affectent l'ame. La nature indépendante » de l'usage a lié certains sons avec certains » sentimens. C'est encore dans la nature qu'on » doit chercher les principes de la mesure ou » de la durée des sons. Certains sons sont na- » turellement consacrés aux sujets solemnels, » tristes & plaintifs; alors le mouvement est » lent. D'autres sons paroissent faits pour la » gaieté & exigent un mouvement rapide. Que » les sons soient forts ou foibles, durs ou moel- » leux, ils affecteront l'ame indépendamment » de leur degré d'élévation. » C'est ce qu'on remarque dans le tambour qui n'a qu'un son.

« La mélodie consiste dans une agréable suc- » cession de sons simples... L'harmonie dans » l'accord agréable de plusieurs sons réunis..

» Le but de la musique est de procurer du » plaisir, mais un autre but plus noble & plus » important est de commander aux passions & » d'émouvoir le cœur. Sous le premier point » de vue, c'est un amusement innocent, bien

» fait pour délasser l'esprit de la fatigue de
» l'étude ou des affaires : dans l'autre, c'est un
» des arts les plus utiles à la société.

» La musique a toujours été régardée com-
» me un art important par les nations barbares
» ou civilisées. Chez les premieres, nous la
» trouvons intimément liée avec la danse & la
» poésie. Il paroît par le témoignage de quel-
» ques anciens auteurs * que la musique prise
» dans l'origine du mot comprenoit la poésie,
» la danse & le chant. Les nations les plus bar-
» bares, dans chaque siécle & dans chaque cli-
» mat, s'en servoient pour exprimer toutes les
» émotions de l'ame. Par le secours de ces arts
» puissans, dit Brown, elles célébroient leurs
» solemnités publiques, elles déploroient leurs
» pertes communes & particulieres, la mort
» de leurs parens, celle de leurs guerriers.
» Elles exprimoient leur joie dans les mariages,
» dans le tems des récoltes, des chasses & des
» victoires; elles célébroient les grandes ac-
» tions de leurs dieux & de leurs héros, exci-
» toient leurs concitoyens à porter les armes
» avec honneur, à faire des exploits glorieux,

* Platon, Athenée.

» ou à souffrir avec constance les tourmens & » la mort

» Dans l'origine des républiques grecques, » leurs maximes les plus anciennes, leurs ha- » rangues, leurs loix & même leur histoire » étoient écrites en vers. Les rites de leur reli- » gion étoient accompagnés de danses & de » chants. Leurs oracles étoient prononcés en » vers ou plutôt chantés par les prêtres ou prê- » tresses du dieu qu'ils interrogeoient. La mé- » lodie unie à la poésie continua d'être le vehi- » cule de toutes les institutions de religion, de » morale & de politique. Par là ces deux arts » n'en formerent qu'un qui devint l'objet na- » turel de l'attention & du respect public & la » partie la plus essentielle de l'éducation.

» C'est pour cela que l'ignorance de la mu- » sique étoit regardée par les Grecs comme » un defaut capital. Parmi les reproches faits » à Thémistocle, son ignorance de cet art tient » le premier rang *. On crut que c'étoit par » cette raison qu'il n'avoit pas su reprimer les » crimes énormes commis dans le pays de Cy- » nèthe **, & ce reproche pouvoit être fondé,

* Cicéron.

** Athenée, Polybe.

» puisque cette ignorance emportoit alors le
» défaut des trois grands articles de l'éduca-
» tion, la religion, la morale & la politique.

» Telle étoit l'importance de l'ancienne mu-
» sique tant qu'elle fut appliquée à l'éducation.

» Dans les siécles les plus reculés, le carac-
» tere d'un Barde étoit de la plus grande di-
» gnité, & se trouvoit ordinairement uni avec
» celui de législateur & de chef de la magistra-
» ture ; après qu'on eut séparé ces deux titres,
» les Bardes conserverent le second rang dans
» l'état, comme aidant aux magistrats à gou-
» verner les peuples *.....

» Parmi les Celtes, & particuliérement dans
» la Grande-Bretagne, les Bardes tenoient le
» premier rang & jouissoient de la plus haute
» estime. Les titres de général, de poëte & de
» musicien étoient unis dans la personne de
» Fingal & d'Ossian**. Le progrès des armes
» d'Edouard Ier fut retardé par l'influence du
» chant des Bardes qui ne cessoient d'inspirer

* Suidas, sur le chant Lesbien.

** « Fingal, général, ou si l'on veut, roi d'une partie
» de l'Écosse, chantoit aux fêtes solemnelles devant ses cent
» Bardes ou Conseillers qui, assis sur leurs sieges, écou-
» toient avec transport les chants de leur roi, &c. »

» aux peuples l'amour de la liberté & celui
» d'une guerre qui la leur assuroit. Edouard les
» fit mourir, événement qui a donné lieu à
» l'une des plus élégantes & des plus sublimes
» odes * qu'on ait faites dans quelque langue
» que ce soit.

» La simplicité & la pureté des mœurs de
» la Grece déclina peu-à-peu, & ces arts cul-
» tivés jusqu'alors par des personnes vertueu-
» ses se dégraderent & devinrent un amuse-
» ment frivole & bien-tôt dangereux, puis-
» qu'ils servirent à prêter des attraits au vice.
» Dès-lors une fois corrompus ils accélererent
» la décadence de la religion & de la vertu.
» .... La distinction qu'on étoit parvenu à
» mettre entre la musique, la danse & la poé-
» sie occasionna la décadence de ces arts & ils
» ne furent cultivés que par des hommes bor-
» nés à en faire toute leur occupation. Les ti-
» tres de législateur, de poete, d'acteur & de
» musicien, conférés à la même personne ne
» purent être divisés en professions distinctes,
» sans que la musique en particulier ne devint
» bien-tôt indigne de l'homme d'état..

* Cette ode sur le supplice des Bardes est de M. Gray. Nous nous proposons de la faire traduire pour l'insérer dans ce Journal.

» Le

» Le docteur Brown a traité ce sujet fort
» amplement dans une dissertation très-savan-
» te *: il y fait voir avec évidence & par la dé-
» duction claire des faits comment la mélodie,
» la danse & le chant furent inventés, lors des
» progrès de la société civile, par les différentes
» nations, comment ils parvinrent à être
» cultivés séparément, & par quels moyens
» après leur séparation totale, le pouvoir,
» l'utilité & la dignité de la musique sont tom-
» bés dans la corruption & dans le mépris.

» L'effet de l'éloquence dépend en grande
» partie de la musique. Par la musique nous
» entendons ici (en prenant ce mot dans son
» sens le plus étendu), l'art de faire éprou-
» ver à l'ame différentes affections par le moyen
» des sons. Dans ce sens tout le monde est plus
» ou moins en état de juger de ses effets, sans
» égard à l'exactitude de l'oreille; chaque
» homme sent la différence d'une voix douce
» & mélodieuse à celle dont l'accent est dur &
» dissonnant.

» Celui qui parle agréablement, indépen-
» damment de la douceu de son ton, hausse &

* Nous comptons aussi faire incessamment connoître cette dissertation à nos lecteurs.

» baisse la voix en intervalles stricts & musi-
» caux, & c'est pourquoi ce qu'il dit pourroit
» être tracé en caractères musicaux, aussi bien
» que quelque chant que ce soit. *

« Mais si les intervalles sont uniformes, l'o-
» reille se fatigue du retour constant des mêmes
» sons, quoiqu'ils soient agréables en eux-mê-
» mes, & si nous sommes attentifs au sujet,
» tout autre objet nous déplaira, sur-tout lors-
» que nous entendrons les mêmes passages mu-
» sicaux employés pour exprimer des sentimens
» différens ou opposés entr'eux. Voilà ce qui
» a jetté tant de ridicule sur le discours chanté
» ou *récitatif*, soit qu'il ait déplu d'ailleurs par
» la médiocrité du chant, ou qu'il ait ennuyé
» par le défaut de variété.

» Si nous examinons les effets que l'éloquen-
» ce a produits dans tous les siècles, nous de-
» vons les attribuer en grande partie au pou-
» voir des sons. Il est vrai que la composition,
» l'action, l'expression de la contenance &
» quelques autres circonstances contribuent à
» ce succès, mais la magie des sons y contri-
» bue encore davantage. Le discours le plus

* Cette assertion ne nous paroît pas bien exacte, au moins pour notre déclamation françoise, mais nous examinerons cette question ailleurs.

» touchant peut être prononcé de maniere à ne
» produire aucun effet & à n'inſpirer aucun in-
» térêt. Ces harangues qui ont élevé & aggran-
» di l'ame des plus grands héros, & qui ſou-
» vent ont déterminé le ſort des nations, ont
» été lues depuis dans le ſilence du cabinet avec
» langueur & avec dégoût. »

Ici l'auteur obſerve que comme on ne s'eſt point encore appliqué à fixer les principes de la déclamation, on la regarde comme un art qui dépend abſolument du goût naturel & du génie, mais qu'elle eſt beaucoup plus ſuſceptible de regles qu'on ne l'imagine. « Avant que » la philoſophie donne de la certitude & de la » méthode aux idées & aux principes dont un » art dépend, il n'eſt pas ſurprenant, dit-il, » qu'on y trouve de la difficulté. Le véritable » langage propre à ſe faire entendre ſur cet ob- » jet n'eſt point encore formé, & il faut un » tems conſidérable pour que ce langage ſoit » entendu & adopté.

» Quoique les accens de la muſique ſe trou- » vent fixés au moyen des notes, il arrive en- » core que le même morceau exécuté par diffé- » rens artiſtes produit des effets différens. Ce- » pendant ils jouent tous la même note & ob- » ſervent également bien la modulation & la

C ij

» mesure ; mais il y a un je ne sçais quoi qui » donne de l'expression à une main, tandis que » l'autre sera insipide & sans vie... Geminiani » qui étoit compositeur & exécuteur de la pre- » miere classe, fut le premier qui réduisit l'art » de jouer du violon avec goût à des regles, ce » qui l'obligea d'ajouter beaucoup au langage » & aux caracteres musicaux. Le modele fut » exécuté avec la plus grande exactitude. Ce- » pendant à peine fut-il entendu par les musi- » ciens pratiques, excepté par M. Avison.

» La musique ainsi que l'éloquence doit avoir » pour but un certain effet sur l'oreille de ceux » qui l'écoutent. Si elle produit ce effet, elle » est bonne ; si elle ne le produit pas, elle est » mauvaise.... Chaque pays a une mélodie qui » lui est particuliere pour exprimer les différen- » tes passions. Un compositeur doit avoir un » égard particulier pour cela s'il veut affecter. » Il y a en Écosse une musique charmante, ex- » trêmement propre à inspirer cette joie vive » qui excite à la danse ; il y a aussi une musique » plaintive faite pour exprimer la tendresse & » cette mélancolie délicieuse qui provient de » l'amour. Toutes deux originales dans leur » genre, sont totalement différentes de la mu-

» fique du reste de l'Europe *. Il importe peu » d'où cette musique tire son origine, si elle est

* » Il y a une simplicité, une délicatesse, une expression » pathétique dans les airs écossois, qui les ont toujours fait » admirer par les personnes qui ont un goût naturel pour la » musique. L'opinion générale est qu'ils ont été composés par » David Rizzio, mais cela ne paroît pas probable. Il y a une » singularité dans le style de la mélodie écossoise que les » étrangers les plus savans en musique, & même ceux d'en- » tr'eux qui ont résidé long-tems en Écosse, ont souvent es- » sayé d'imiter, & toujours sans aucun succès. Il n'est donc » pas probable qu'un étranger qui n'a séjourné dans ce pays » qu'environ trois ou quatre années, ait pu se perfectionner » assez dans le goût de cette musique nationale pour compo- » ser des airs que les juges les plus délicats ne peuvent distin- » guer de ceux qui sont reconnus pour avoir été composés » fort long-tems avant lui. La tradition sur ce sujet est très- » vague, & il n'y a point de preuve qui puisse faire attribuer » avec certitude un seul de ces airs au musicien de Marie » Stuard. S'il eût composé quelques airs pendant qu'il étoit » en Écosse, il est probable qu'il auroit fait un mélange de » cette mélodie avec celle à laquelle il étoit accoutumé. Mais » le style des Écossois & des Italiens du tems de Rizzio n'a- » voit aucune ombre de ressemblance. Peut-être aura-t-il » donné une forme plus réguliere à quelques-uns de ces airs, » mais s'il l'a fait, il ne les a pas améliorés. Le plus sauvage » de ces airs, celui de tous qui est le plus opposé à toutes les » regles du moderne contre-point, est ordinairement celui » qui affecte le plus. »

» simple ou compliquée, si elle s'accorde aux
» regles de la composition réguliere, ou si elle
» y est contraire. Dès qu'elle produit un effet
» supérieur à l'autre musique, elle lui est pré-
» férable. S'il arrive une fois qu'elle ne pro-
» duise pas son effet ordinaire sur quelqu'un,
» cela vient d'une réflexion sur son goût & sur
» l'opinion commune, ou d'un dessein formé
» de mépriser ce genre.

» Ceux qui s'appliquent entiérement à la
» musique acquierent des goûts nouveaux ou-
» tre le goût national, & dans l'infinie variété
» que produit la mélodie & l'harmonie, ils dé-
» couvrent de nouvelles sources de plaisir qui
» leur étoient inconnues. Mais le véritable goût
» naturel n'en adopte jamais de nouveaux jus-
» qu'à ce que l'oreille s'en soit faite une
» longue habitude, & malgré cela il est rare
» qu'ils ayent cette chaleur & ce sentiment qui
» font le partage presque exclusif du goût na-
» tional.

» En Angleterre l'admiration générale est
» donnée à la musique étrangere; c'est une af-
» fectation ridicule. On voit en Italie les gens
» du pays transportés en écoutant un opéra :
» on voit se peindre sur leurs traits la variété
» du plaisir & de la passion que le compositeur

» produit à son gré. Le même opéra est entendu en Angleterre avec le calme le plus parfait & la plus grande inattention. Cela peut » venir de ce que la plûpart des spectateurs » n'entendent pas la langue italienne. Ils n'ont » que la ressource de la musique instrumentale. » L'oreille est affectée un moment par le chant » d'une ariette, mais ce sont les paroles jointes » à l'air qui devroient en faire le charme. Le » petit nombre de ceux qui entendent cette » langue & à qui le goût italien plaît, trouvent » la conduite du drame si ridicule que cela » n'excite en eux aucun de ces transports que » devroit produire l'union de la musique & de » la poésie. Cependant l'amour propre prévaut » si fort sur le véritable plaisir, que l'opéra » italien est en Angleterre beaucoup plus fré» quenté par un certain monde que ne le sont » les autres divertissemens, & pour qu'on » ne puisse pas imputer à ces gens-là un dé» faut de goût, ce qu'ils regarderoient comme un déshonneur, ils se condamnent eux» mêmes à passer quelques heures pénibles par » semaine, & parlent des momens qu'ils y em» ployent avec un enthousiasme que leur oreille » ni leur cœur n'ont jamais éprouvé.

» La simplicité de la mélodie est très-nécess-

» faire pour toucher le cœur & même pour
» affecter délicieusement l'oreille. L'effet doit
» être senti dans l'instant, ou il n'y aura aucun
» effet. C'est pourquoi le sujet doit être simple
» & tracé avec aisance. Il ne doit pas y entrer
» une seule note ni un seul agrément à moins
» que l'un & l'autre ne concourent au but. La
» simplicité de l'harmonie est encore plus né-
» cessaire lorsqu'on veut émouvoir les passions.
» Quelques-unes des *touches* les plus délicates
» de la musique pathétique ne permettent mê-
» me aucun accompagnement.

» Quoique ce que l'on rapporte des effets
» de l'ancienne musique soit grandement exa-
» géré, il est certain qu'elle produisoit un
» effet plus grand & plus général que la mo-
» derne. Cependant la science de la musique
» étoit dans l'enfance parmi les anciens, l'har-
» monie leur étoit étrangere, toutes les voix,
» tous les instrumens étoient à l'unisson, & les
» instrumens dont ils se servoient étoient très-
» inférieurs aux nôtres.... Malgré cela ils sçu-
» rent rendre leur musique plus puissante &
» plus expressive que la nôtre. La seule vue de
» leurs compositeurs étoit de toucher le cœur
» & d'émouvoir les passions. La mélodie suffi-
» soit pour ce dessein, qui pouvoit être aisé-

» ment senti par tout le monde. Ils n'avoient
» pas, comme nous, la musique savante & la
» musique vulgaire....

» Les cordes de la lyre n'étoient originaire-
» ment qu'au nombre de quatre. On en ajouta
» trois dans la suite, & ce nombre fut fixé par
» les loix de Sparte. Timothée en fut banni pour
» y en avoir ajouté d'autres.... Il y a des gens
» qui jettent un grand ridicule sur cette loi de
» Sparte : mais ceux qui considerent la musi-
» que comme un art intimément lié avec la re-
» ligion, la morale & la politique, voyent de
» quelle importance il étoit pour les Spartiates
» de conserver leur musique dans le plus grand
» dégré de simplicité. En effet lorsque par la
» succession des tems la lyre eut acquis quaran-
» te cordes, lorsque la musique fut devenue un
» art compliqué, fait pour n'être appris que par
» des gens qui sacrifiassent tout leur tems à cette
» étude, elle cessa d'être dirigée vers l'utilité
» publique. Dès le tems de Plutarque elle n'é-
» toit plus regardée que comme un amusement
» fait pour le théâtre. La même cause a produit
» les mêmes effets dans les siécles modernes. La
» musique est devenue plus savante, plus diffi-
» cile dans l'execution, mais elle a perdu son
» pouvoir & son influence.

En parlant du célebre *Ranz des Vaches*, Mr. Rousseau a développé avec sa supériorité ordinaire comment certains airs faits pour produire peu d'effet par eux-mêmes, en produisent de surprenans au moyen des souvenirs qui y sont liés. Mr. Gregory répete ici la même observation. « Nous entendons avec plaisir, dit-il, la » musique à laquelle nous avons été accoutu- » més dans notre enfance, parce qu'elle nous » rappelle la mémoire de notre innocence & » des jours de notre bonheur. Nous sommes » même quelquefois étonnamment affectés par » des airs qui ne paroîtroient pas devoir pro- » duire cet effet. La cause en est que nous » avons entendu ces airs dans un tems où quel- » que passion se faisoit sentir à notre cœur, & » qu'ils nous rappellent ce qui nous affectoit » alors. Quoique cette passion & son objet » ayent été entiérement oubliés, ces chants » réveillent l'ancienne émotion qu'ils avoient » coutume d'exciter, & nous causent un trou- » ble involontaire dont nous avons peine à » discerner la raison.

» C'est pour cela que certains instrumens » excitent dans certaines personnes des idées » & des passions qu'ils ne produisent pas dans » les autres. Un Anglois ne feroit pas encou-

» ragé au combat par le son d'une musette ou
» d'une cornemuse....

» Si nous recouvrions la musique qui eut
» tant d'influence sur la Grece, elle n'auroit,
» pour cette raison, peut être pas autant de
» charmes pour des oreilles modernes que le
» prétendent quelques admirateurs de l'anti-
» quité. Nos préjugés sont différens en tout:
» la musique instrumentale dépouillée de la
» danse & du chant, dont nous faisons tant de
» cas, ne fut estimée que vers les derniers sié-
» cles de l'antiquité, tems auquel se fit la dis-
» tinction de ces trois arts. Platon appelle la
» musique instrumentale une *chose sans objet*
» & l'abus de la mélodie.

» Il y a encore une cause qui a pu contribuer
» à rendre la musique ancienne si expressive &
» si puissante. Dans l'enfance des sociétés * les
» hommes sensibles laissoient éclater leurs pas-
» sions parce qu'ils ne connoissoient alors ni le
» déguisement ni la contrainte; leur imagina-
» tion vive & portée à la volupté n'avoit en-
» core aucun frein, ce qui les disposoit davan-

* « Ce sujet est traité avec beaucoup de soin & de sa-
» gesse par le docteur Blair, dans sa belle Dissertation sur les
» poésies d'Ossian. »

» tage à cet enthousiasme si favorable à la mu-
» sique & à la poésie. Les effusions du génie
» pouvoient au milieu de tels hommes unir
» une touchante sublimité à la simplicité du
» style. Ils s'embarrassoient peu de l'élégance
» & de la régularité, & il faut avouer que ces
» deux qualités recherchées dans quelques arts,
» sont plus propres à réfroidir qu'à émouvoir
» les passions. D'ailleurs la tranquillité de la vie
» champêtre & la variété des images qu'elle
» présente a autant d'influence sur le génie que
» sur les dispositions du cœur. Les campagnes &
» particuliérement celles qui tiennent encore
» au pastoral sont les azyles de la poésie & de
» la musique.

» L'introduction de l'harmonie ouvrit un
» monde nouveau en musique. L'harmonie pro-
» mettoit cette variété que la mélodie seule ne
» peut donner, & pouvoit y ajouter du char-
» me & de l'énergie. Malheureusement les pre-
» miers compositeurs étoient si enfoncés dans
» l'étude de l'harmonie que son but principal
» fut oublié. Ils s'estimerent à proportion de la
» multiplicité des parties & de la difficulté de
» leur travail. Cet art du contre-point & de
» l'harmonie compliquée, inventé par Guido
» dans le XIe siècle, fut porté au plus haut

» dégré de perfection par Paleſtrini qui vivoit
» ſous le pontificat de Léon X. Mais ce genre
» de muſique ne fut entendu que par le petit
» nombre de ceux qui en firent leur étude par-
» ticuliere, & il ne parut aux autres qu'un jar-
» gon de ſons confus ſans deſſein & ſans but. »

Ici M. Gregory s'éleve contre la manie des fugues, ſorte de compoſition tres-ſavante, mais qui n'eſt propre ni à rien peindre ni à émouvoir, & qui n'eſt devenue ſi fort à la mode que parce que des gens ſans goût & ſans génie peuvent s'y faire admirer à force d'art & de travail.

Il blâme auſſi avec raiſon les accompagnemens trop chargés & ſur-tout ces exécuteurs ſans ame qui croyent répondre à ce qu'on attend d'eux quand ils ont joué toutes les notes en obſervant bien la meſure, & ceux que leur vanité conduit à faire entendre leur voix & leurs inſtrumens par-deſſus tout le reſte, ſans s'inquietter du but & du deſſein du compoſiteur.

C'étoit la mode, il y a quelques années, de ne donner de l'attention qu'à une partie, & les ouvrages réguliers & pleins d'harmonie étoient négligés, parce qu'on les conſidéroit comme froids & ſans eſprit. Ce changement fut introduit

par des compositeurs qui malheureusement vouloient passer pour de grands compositeurs. Ne trouvant dans les anciennes compositions aucune occasion de faire paroître la dextérité de leur exécution, ils se donnerent des facilités qui détruisirent l'harmonie. Ils introduisirent des *solo* de leur composition, ou des *concerto* qui par l'aridité & la maigreur de leurs parties ne pouvoient être considérés que comme des *solo*. « Il n'est pas aisé de deviner le caractere » de ces sortes de pieces : en vérité elles n'ont » ni caractere ni moyens. Leurs auteurs renfermés dans le cercle étroit du motif qu'ils ont » choisi, n'ont pour but que d'exciter la surprise & l'admiration de ceux qui les écoutent. » C'est à quoi ils parviennent par la moins naturelle & la plus sauvage excursion, qui le » plus souvent ne charme l'oreille ni n'affecte » le cœur. Plusieurs passages écorchent l'oreille » lors même qu'ils sont exécutés par des mains » savantes, & lorsqu'ils le sont par des artistes » médiocres, ils deviennent insoutenables. De » maniere que le mérite de la plus belle harmonie manque à ces compositions en même tems » que la simplicité, l'esprit & l'expression qui » seuls forment la mélodie.

» La mode actuelle est d'admirer un nouveau

» ſtyle de compoſition cultivée depuis peu en
» Allemagne, & de mépriſer Corelli comme
» manquant d'eſprit & de variété. Il eſt vrai que
» le ſtyle de Corelli & celui-ci ne peuvent être
» comparés. L'excellence de Corelli conſiſte
» dans la pureté de ſa compoſition & dans la
» richeſſe & la douceur de ſon harmonie. Les
» autres plaiſent par cet eſprit & cette liber-
» té ſinguliere qui font une agréable variété
» dans les concerts, mais qui ont trop peu d'é-
» légance & d'expreſſion pathétique pour ſe
» ſoutenir long-tems. Le grand mérite de celui
» qui introduiſit ce genre de muſique dans ſon
» pays & ſon exécution ſpirituelle ſéduiſirent
» l'oreille. Ses compoſitions ſont fort ſupérieu-
» res à toutes celles que nous avons entendues
» dans le même genre; mais la petite maniere
» de ſes *preſto* déplaît à des génies faits pour
» briller dans un genre ſupérieur à celui-là. »

Après avoir démontré que la muſique la plus ſimple étoit la plus propre à affecter délicieuſement l'oreille & à émouvoir les paſſions, Mr. Gregory avoue cependant que s'il s'agit du délaſſement de ceux qui ſe livrent entiérement à cet art, il faut plus de variété & des compoſitions plus travaillées. « La ſimplicité de la mu-
» ſique, dit-il, ennuye ceux qui la pratiquent

» continuellement. Lorsqu'ils entendent le commencement d'un air qu'ils savent, la suite se présente à leur pensée, & cette anticipation détruit leur plaisir. Voilà ce qui rend l'harmonie nécessaire : sans affoiblir la mélodie, elle donne de la variété à la musique, & rend quelquefois la mélodie même plus expressive. . . . »

» Le pouvoir de la musique redouble lorsqu'elle est jointe à la poésie. De là vient la supériorité de la musique vocale sur l'instrumentale ; la voix humaine est capable de plus de justesse & d'une expression musicale plus délicate, plus intéressante que quelque instrument que ce soit, & la perfection des instrumens ne consiste que dans l'imitation la plus exacte de la voix.

» Comme la musique vocale est la premiere musique & la plus naturelle de tous les pays, on doit appercevoir quelque analogie entre elle & la poésie de la nation ponr laquelle elle a été faite. La supériorité remarquable des chansons écossoises sur les chansons angloises vient de-là en grande partie. Les ch. . sons écossoises sont tendres & simples, rem plies des chocs de la nature & de la passion. Telle est aussi leur musique. La plûpart des » chansons

» chansons des Anglois abondent en pointes & » en idées enfantines; ils courent après l'esprit » & l'atteignent quelquefois, mais leur musi- » que n'a point cette expression spirituelle ; » celle de leurs chansons est lourde, insipide » & si peu estimée par les Anglois même qu'on » na l'a point encore fixée & qu'elle n'a ja- » mais eu de style caractéristique. *

» Cependant l'Angleterre a produit un » grand nombre d'excellens compositeurs en » musique d'église. Leur grand attachement » au contre-point les a souvent égarés, mais » à d'autres égards ils ont montré du goût & » du génie. Il est vrai que la religion ouvre » le champ le plus vaste à la musique aussi bien » qu'à la poésie. Elle ajoute à la variété des

* » Le docteur Brown observe très-ingénieusement que » dans les pays qui ont été peuplés par des colonies, les ha- » bitans ont perdu après un certain tems la musique carac- » téristique de leur pays originaire; que les Irlandois, les » Welches & les Écossois, qui n'ont point été transplantés, » ont une musique qui leur est propre; que la nation an- » gloise au contraire étant un mélange d'étrangers, n'a » point conservé sa musique nationale, & que la musique » vraiment angloise est reléguée dans la province de Gal- » les. »

» fujets que la mufique peut exprimer : elle » offre les tableaux les plus fublimes de la » joie, de l'admiration, de la férénité de l'ame, » de la dévotion, de la plainte & de la dou- » leur. Tous ces objets échauffent le cœur & » lui communiquent cet enthoufiafme fi nécef- » faire à tous les ouvrages de génie. Doit-on » s'étonner fi nos plus belles compofitions » muficales font dans le ftyle d'églife ? Handel » dans un âge avancé fe fentit fi exalté par ce » fujet, qu'il montra dans fon *Meffie* plus de » fublimité de génie que dans tout ce qu'il » avoit donné dans la force de l'âge. Nous » avons un exemple femblable dans Marcello, » noble Vénitien, qui a mis en mufique le » Pfeaume XXXI. La fimplicité & l'expreffion » de l'ancienne mufique s'y trouvent unies à » la grace & à la variété de la moderne. Par » condefcendance pour le goût de fon fiécle, » il fe vit fouvent forcé de s'écarter de cette » fimplicité de ftyle qu'il aimoit & admiroit ; » mais il fut enrichir fon art par des traits fur- » prenans de l'harmonie la plus expreffive & » la plus variée. » *

* M. Grégory obferve dans un autre chapitre du même ouvrage que les caractères tendres ou dévots ont ordinaire-

M. Grégory obſerve que c'eſt une faute commune à preſque tous les muſiciens d'oublier le ſentiment que les paroles expriment, pour s'arrêter ſur un mot qui leur fournit l'occaſion de placer un tableau brillant. « Handel a fait » quelquefois cette faute, mais d'autres fois » il a eu l'art de placer ce tableau dans l'ac- » compagnement en conſervant à la voix l'ex- » preſſion du ſentiment qui domine dans les » paroles. Dans cet endroit du *Penſeroſo*, par » exemple :

> Oft on a plat of riſing ground
> I hear the far off cur few ſound ;

de la plate-forme d'un tertre, j'entends le ſon éloi- gné du couvre-feu, » il a ſait exprimer à ſa ſym- » phonie avec autant d'art que de ſuccès le ſon » de la trompette, en conſervant à la voix » l'expreſſion de cette douce & paiſible mélan- » colie que les paroles portent dans l'ame.

» Il fit paroître la même intelligence dans le

ment du penchant pour la muſique & pour la poëſie ; que ces caractères ſe rencontrent plus fréquemment dans les pays chauds que dans les pays froids, & que c'eſt une idée com- mune aux dévots de toutes les ſectes & de toutes les nations, de placer de la muſique dans le paradis!

» célebre morceau d'*Acis & Galathée :*

Huch ye little warbling qoire;

gardez-vous de troubler le gazouillement de l'alouette : » c'est la symphonie qui imite le ramage des oiseaux, & la voix ne s'écarte » point de cette simplicité & de cette tendre » langueur qu'exige le sujet....

» Dans l'union de la poésie avec la musique, c'est la musique qui devroit être subordonnée à la poésie, mais les musiciens ont » établi un usage tout opposé. Handel abusa » lui-même de cette liberté, en transportant » les mots & jusqu'aux phrases de ses *oratorio* » comme il le jugeoit à propos pour sa musique; & comme il n'est pas possible qu'un » homme d'esprit se soumette à ce caprice, il » en résulte que la poésie lyrique est la plus » mauvaise possible....»

M. Grégory s'éleve, comme M. Algarotti & tous les gens de bon sens, contre l'habitude aveugle de placer un *da capo*, même à la fin des airs où cette répétition produit un contre-sens, & contre ces *points d'orgue* ou de *cadence* dans lesquels, pour éblouir les auditeurs par la plus fantastique & la plus extravagante exécution,

on détruit souvent tout l'effet qu'auroit dû produire le travail du compositeur.

« L'effet de la musique d'église dépend beau» coup de son rapport avec l'office particulier » du jour ; & pour saisir ce genre de conve» nance il faut beaucoup de goût & de juge» ment. C'est cependant à quoi l'on ne pense » guères. La conduite de la musique est laissée » au caprice de l'organiste qui compose selon » sa fantaisie des airs graves, agréables ou mé» lancoliques, & dégrade souvent la solemnité » & la gravité convenables au service divin » par les airs les plus extravagans & les moins » analogues à la majesté du lieu.

» C'est ainsi que dans les entr'actes de la tra» gédie tout l'effet des passions que le poete a » voulu émouvoir est quelquefois détruit par » des airs de la plus impertinente musique.

.... » En Italie la pureté, l'élégance, la sim» plicité du style ont été cultivées par Pergo» leze, Astorgo, Caldara & quelques autres » grands maîtres : il faut espérer que leur in» fluence s'étendra jusques dans la Grande-Bre» tagne. J'ai évité soigneusement, dit M. Gré» gory, d'entrer dans la partie technique de la » musique : mon dessein a été de faire voir que » les vrais principes de cet art, comme de tous

» les autres, n'étoient fondés que fur la na-
» ture & le bon fens, & que l'homme de gé-
» nie n'imagine pas manquer d'oreille & de
» goût mufical, lorfqu'il n'applaudit pas à la
» mufique moderne, parce que c'eft fouvent
» une preuve de la bonté de l'un & de l'autre. »

La fageffe, la profondeur de ces réflexions & le ton de liberté vraiment angloife qui y régne nous ont fait le plus grand plaifir. Comme M. Grégory ne penfe que d'après lui, fa maniere d'envifager les arts eft neuve. Quoique fes obfervations ayent pour objet la mufique de l'Angleterre, on a dû en remarquer plufieurs qui peuvent s'appliquer à celle de tous les pays, & nous fouhaiterions, pour l'avantage & les progrès de l'art, qu'il y eût en France beaucoup d'amateurs qui penfaffent comme lui, ou plutôt, que tous ceux qui penfent de même euffent, comme lui, le courage de parler comme ils penfent.

II.

ŒUVRES DE CHAULIEU, d'après les Manufcrits de l'Auteur. *La Haie, Paris. Piffot.* 1777. 2 *vol. in*-12. 3 *liv.* 10 *f. br.*

L'intérêt des Muficiens nous engage à leur

annoncer cette édition, la plus complette de toutes celles qu'on a faites des Œuvres du célebre Chaulieu. On entend sans cesse les compositeurs se plaindre de ce qu'ils ne savent où prendre de jolis vers à mettre en musique, & de ce qu'ils ne se connoissent pas assez en poésie pour distinguer le bon d'avec le mauvais: mais pour trouver ce qu'ils cherchent, pour acquérir les connoissances qui leur manquent, ils devroient lire & étudier les bons poëtes. Ils devroient nourrir leur ame de leur style, de leurs expressions, & s'enflammer au feu de leur génie.

La Poésie, la Musique, la Peinture, tous les Arts faits pour imiter la nature & pour exprimer les passions ont les mêmes principes, les mêmes regles & se tiennent, pour ainsi dire, par la main. Il y a mille rapports secrets entre le style de la poésie ou de l'éloquence & celui de la musique. Le célebre Chevalier Gluck ne s'est pas contenté d'étudier les chefs-d'œuvres de Corneille, de Racine & des autres grands maîtres de l'art dramatique, il sait plusieurs fables de notre la Fontaine par cœur. On assure que quand Tartini vouloit composer une Sonate, il lisoit & relisoit une Ode d'Horace, & ne prenoit la plume que quand il se

fe fentoit affez infpiré pour exprimer dans fa mufique ce que le poëte peignoit dans fes vers.

La plupart des muficiens ont été privés de l'avantage de faire de bonnes études ; ils devroient y fuppléer par une lecture affidue & réfléchie. Si leur efprit étoit plus exercé & leur tête mieux remplie, leurs compofitions ne feroient pas fi fouvent fans objet, fans chaleur & fans vie, & ceux qui les entendent exécuter ne feroient pas tentés de dire comme Fontenelle : *Sonate, que me veux-tu ?*

L'aimable abandon de Chaulieu, fa molleffe délicieufe l'ont mis au rang de nos meilleurs écrivains : fa maniere eft facile, naturelle ; fes images font poétiques. Enfant gâté de la nature, fes vers remplis de graces partent toujours de fon cœur. Nous en citerons quelques couplets.

A UNE INFIDELLE.

Que de chagrins, de tourmens & d'allarmes,
ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
Faut-il encore que je verfe des larmes,
pour déplorer ton infidélité ?
Tu me jurois une amour éternelle,
& cependant tu me manque de foi :
crois tu trouver un amant plus fidele ?
Il n'en eft point qui t'aime autant que moi.

Ce beau berger, à qui feul tu veux plaire,

Sent pour Philis & pour toi même ardeur :
Quand tu m'aimois, la reine de Cythere
n'eût pas trouvé de place dans mon cœur.
Tes faux sermens & tes trompeuses larmes
n'ont pu ternir l'éclat de ta beauté :
reviens, Iris, en faveur de tes charmes,
je ferai grace à ta légereté.

CHANSON.

Le silence & la paix regnent dans ce bocage ;
le calme de ce beau séjour
n'est troublé que par le ramage
des hôtes de ces bois qui chantent leur amour.

Oiseaux, dans l'ardeur qui me presse,
hélas ! je ne puis, comme vous,
exprimer par mes chants l'excès de ma tendresse,
mais j'ai seul plus d'amour que vous n'en avez tous.

III.

ALMANACH MUSICAL, 1775, 1776 & 1777. *A Paris, chez Delalain, Libraire à côté de l'ancienne Comédie françoise, & au Bureau du Journal de Musique, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins. 3 vol. petit* in-12. *prix, 24 f. broc. & par la poste, franc de port, 30 f.*

Comme cet Almanach a été entrepris en

1775 par les auteurs de ce Journal, & qu'il a été rédigé fous leurs yeux, nous nous contenterons d'indiqer ce qu'il contient fans en faire ni la critique ni l'éloge.

On y trouve le calendrier des fêtes muficales & des *Te Deum* d'organiftes de Paris ; l'annonce des découvertes concernant la mufique & les anecdotes muficales de l'année ; la notice exacte de tous les ouvrages de mufique vocale & inftrumentale & des ouvrages concernant la mufique qui ont paru dans l'année ; la lifte des muficiens compofiteurs, l'état de la mufique des églifes de Paris, les liftes des maîtres de mufique & d'inftrumens, copiftes, graveurs & imprimeurs pour la mufique, & enfin un choix de nouvelles ariettes notées & de couplets à mettre en mufique..

Ceux qui ont des obfervations à communiquer pour cet ouvrage, font priés de les faire parvenir au Bureau du Journal de mufique avant le 15 Novembre. L'Almanach fera mis chaque année fous preffe le 20 Novembre. L'impreffion en fera achevée vers le 12 Décembre. On fera du 15 au 20 les envois pour la province, & l'Almanach fera mis en vente pour Paris le lendemain des fêtes de Noël.

IV.

DE CANTU ET MUSICA SACRA a prima Ecclesiæ ætate usque ad presens tempus, autore Martino Gerberto Sancti Blasii in sylvâ nigra abbate sacrique romani imperii principe. Typis Sanblasianis. 1774. 2 vol. *in*-4°. avec beaucoup de planches gravées. *A Paris, chez la veuve Barrois, quai des Augustins.* 24 *l. en feuilles.*

Nous rendrons compte de cette savante histoire de la musique d'église, ainsi que des ouvrages suivans.

V.

LA TONOTECHNIE, *ou* l'art de noter les cylindres & tout ce qui est susceptible de notage dans les instrumens de concerts méchaniques, par le P. *Engramelle*, Religieux Augustin de la Reine Marguerite. *A Paris, chez M. de la Guette, Imprimeur-Libraire, rue de la Vieille-Draperie.* 1775. in-8°. *de* 236 *pages avec des planches gravées.* 3 *liv.*

VI.

L'ART DU CHANT FIGURÉ de J. B. Mancini,

Maître de Chant de la Cour Impériale de Vienne, Membre de l'Académie des Philarmoniques de Bologne, traduit de l'italien par M. *Desaugiers. Paris. Veuve Duchesne*, in-8°. *1 liv. 10 f.*

VII.

Les A-Propos de Société & les A-Propos de la Folie, ou Chansons de M. L**. *Veuve Duchesne.* 3 *vol.* in-8°. *avec gravures.* 24 *liv. broc.*

VIII.

La Soirée perdue a l'Opéra. *Chez Esprit, Libraire au Palais royal.* 1776. in-8°. *de* 26 *p.* 12 *f.*

IX.

Essai sur les Révolutions de la Musique en France. (Par M. Marmontel. 1777.) in-8°. *de* 38 *pag. prix* 12 *f.*

X.

Le Lecteur y mettra le titre. Londres, 1777. in-8°. *de* 95 *pag. Prix* 1 *liv.* 16 *f.*

ANNONCES DE MUSIQUE.

COMME le but de cet article est d'annoncer les ouvrages de musique dans le moment même où ils viennent de paroître, nous nous dispenserons de parler de ceux qui ont été publiés en 1774, 1775 & 1776, d'autant mieux que les personnes qui regretteroient de n'en pas trouver ici les titres, pourront recourir aux notices générales de l'Almanach musical.

MUSIQUE VOCALE.

ARMIDE, drame héroïque, mis en musique par M. le Chevalier Gluck, représenté pour la premiere fois, par l'Académie royale de musique, le 23 septembre 17-7.

Au Bureau du Journal de Musique rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux Augustins. Prix 24 liv.

AIRS ET DUO détachés du même opéra. *A la même adresse. Prix 1 liv. 16 f.*

Nous rendrons compte incessamment de cet opéra que M. Gluck annonce hautement com-

me le meilleur de ses ouvrages. Ni les cabales, ni les jugemens hazardés de quelques journalistes n'ont pu empêcher le public d'y accourir en foule. La recette des 7 premieres représentations est un argument plus fort que toutes les critiques.

RECUEIL DE ROMANCES ET AIRS NOUVEAUX, avec accompagnement de clavecin ou piano-forte, par M. ***. *chez Mad. Hüllmandel, rue Basse, porte S. Denis, au coin du cul-de-sac S. Laurent. Prix 6 liv.*

LUCI AMATE, rondeau italien de Colla chanté au concert spirituel, par Mlle. Balconi, le 15 août 1777. Partition Italienne, prix 2 liv. 8 f. Parodie en françois, avec les parties d'accompagnement séparées, prix 1 liv. 16 f. *Chez Mlle. de Silly, rue de Montmorency, premiere porte cochere en entrant par la rue du Temple.*

Rondeau charmant, chanté par Mlle. Balconi avec le plus grand succès. Nous aurons d'autres occasions de parler de cette excellente cantatrice.

AIR des trois fermiers : *Je le compare avec*

Louis, avec accompagnement de harpe, par M. Suin. *Chez M. Cousineau, rue des Poulies. Prix 12 f.*

RECUEIL de duo & d'airs à voix seule avec symphonie ou sans accompagnement, par M. Albanese, musicien du roi. Œuvre 10. *Au Bureau du Journal de Musique*, 1777. *Prix 9 liv.*

On a réuni dans ce recueil les duo charmans du *Bouquet refusé*, de *l'Espérance*, &c. qui avoient été publiés séparément avec plusieurs autres qui n'avoient point encore paru. Cet œuvre contient 10 duo & 3 morceaux à voix seule. Les parties d'accompagnement sont séparées.

5e. RECUEIL d'ariettes d'opéra comiques & autres, avec accompagnement de guitarre & autres airs connus pour la guitarre seule, par M. Tissier de l'Académie royale de musique, œuvre 9. *Au Bureau du Journal de Musique. Prix 4 liv. 4 f.*

Les airs de ce recueil sont bien choisis & la réputation de M. Tissier est faite à l'égard des accompagnemens. Le 4e. recueil du même auteur qui parut vers la fin de 1776, se vend aussi au Bureau du Journal. Prix 4 liv. 4 f.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

Sérénade à deux violons, deux hautbois obligés, deux cors de chasse & basse, composée par M. L. Boccherini, à l'occasion du mariage de l'Infant Dom Louis. *A Lyon, chez M. Guéra, Maître & Marchand de Musique, Place des Terreaux, & à Paris, au Bureau du Journal de Musique. Prix* 2 *liv.* 8 *f.*

Sérénade légere & brillante composée de morceaux très-courts, où chaque instrument paroît à son tour & vient pour ainsi dire faire son compliment aux augustes époux.

Recueil de duo & d'ariettes pour deux cors de chasse, par D. Chiaparelli, œuvre 1. *A Lyon & à Paris, aux mêmes adresses. Prix* 1 *liv.* 16 *f.*

Trois Sonates pour le clavecin ou le piano-forté, avec accompagnement d'un violon & violoncelle, par Ferdinand Staes, œuvre 3. *A Bruxelles, chez MM. Vanypen & Pris. A Paris, chez M. Cornouaille, Montagne Sainte-Genevieve, & au Bureau du Journal de Musique, rue Monmartre, prix* 7 *liv.* 4 *f.*

SPECTACLES.

SPECTACLES.

NOUS avons rendu compte dans les six cahiers de 1773 des nouveautés de l'opéra & de la comédie italienne jusqu'au 16 Juillet de la même année : pour ne point interrompre cette notice des Spectacles, nous allons réunir dans une seule annonce tout ce qui a paru sur ces deux théâtres depuis le 16 Juillet 1773 jusqu'à la fin de l'année, & nous rendrons compte dans les cahiers suivans des spectacles de 1774, 1775 & 1776.

OPÉRA.

Vendredi 16 Juillet 1773. Premiere représentation des FRAGMENS HÉROIQUES, ballet composé de l'acte d'OVIDE ET JULIE, mis en musique par M. Cardonne, de celui du *Feu* & de celui des *Sauvages*.

L'acte d'*Ovide & Julie* qui paroissoit pour la premiere fois, a eu six representations, & a été remplacé le 30 Juillet par celui d'*Apollon & Coronis*, qui a été continué jusqu'au 5 Septembre

Mardi 7 Septembre. Premiere représentation de l'UNION DE L'AMOUR ET DES ARTS, ballet héroïque en trois actes, mis en musique

par M. FLOQUET. Cet opéra charmant, dont nous allons donner l'extrait, a eu 61 repréſentations depuis le 7 Septembre 1773 juſqu'à la fin de Janvier 1774. Il a été repréſenté devant le Roi à Choiſy le 9 Février ſuivant, & a eu deux mois après encore trois repréſentations pour la capitation des acteurs, ce qui fait en tout 65 repréſentations, ſuccès dont on ne croit pas qu'il y ait jamais eu d'exemple ſur le théâtre de l'opéra. Il a été repris depuis en 1775 & 1776, & il ſemble que le public ne puiſſe s'en paſſer.

Mardi 9 Novembre. Repréſentation de *Callirhoé*, tragédie de *Roy*, miſe en muſique par *Deſtouches*. Cet opéra, joué pour la premiere fois le 27 Décembre 1712, & repris avec des changemens en 1713, en 1732 & en 1743, avoit toujours été entendu avec plaiſir. Il n'a eu aucun ſuccès à cette repriſe, & n'a été joué qu'une fois, quoiqu'un compoſiteur eſtimé * eût cherché à le rajeunir en refaiſant les morceaux de ſymphonie & les airs de ballets. On ne ſe laſſe point de faire ces ſortes de tentatives, & elles ne réuſſiſſent jamais. Comment ne voit-on pas que c'eſt détruire le plus grand mérite d'un ouvrage fait pour le théâtre, qui

* M. Dauvergne.

eft l'enfemble ? Les fymphonies modernes ne fervent qu'à faire paroître les chants anciens plus lourds & plus froids. Que diroit-on d'un peintre qui croiroit faire valoir un ancien tableau en y repeignant des draperies fraîches & brillantes, fans rien changer au coloris fumé des têtes ?

COMÉDIE ITALIENNE.

Lundi 19 Juillet 1773. Reprife d'ACAJOU, opéra-comique en trois actes en profe & en vaudevilles par M. FAVART. Le fuccès de cette reprife eft une preuve que les pieces à vaudevilles plairont toujours aux François. C'eft un genre qui leur eft propre & qui mérite d'être confervé. Sa gaieté & fa légereté tiennent certainement de plus près à l'efprit de la nation que ce chant lourd & traînant qu'on a regardé trop long-temps comme notre mufique nationale

La fixieme repréfentation d'*Acajou* avoit été annoncée comme devant être la derniere, mais le public n'a pas voulu s'en défaifir fitôt. Il y en a eu vingt repréfentations de fuite ; il a encore été redemandé le 19 Septembre ; on l'a repris en Mai 1775, & plufieurs fois depuis.

Lundi 22 Septembre. Reprife de ZÉMIRE ET

AZOR, l'un des chefs-d'œuvre de M. GRÉTRY, & l'un des meilleurs ouvrages qu'il y ait sur aucun théâtre.

Lundi 4 Octobre. Représentation du *Stratagême découvert*, comédie en deux actes en prose mêlée d'ariettes, par M. de Monvel, musique de M. Desaides. Cette piece n'a été jouée qu'une fois.

L'UNION DE L'AMOUR ET DES ARTS, ballet héroïque en trois entrées; paroles de M. LE MONNIER, Commissaire des guerres, musique de M. FLOQUET.

Ce ballet, l'un des plus agréables que la France ait produits, est l'ouvrage d'un de ces hommes que la nature semble avoir faits exprès pour la musique. M. Floquet est né à Aix le 25 Novembre 1750. On assure que les premiers mots qu'il balbutioit dans les bras de sa mere étoient : *je veux être maître de musique*. A l'âge de six ans il sollicita lui-même la permission d'entrer à la maîtrise de l'église de St. Sauveur, & donna son premier motet à grand chœur à l'âge de 11 ans.*

* A l'avantage d'être né sous le beau climat de la

Arrivé à Paris en 1769, il cherchoit, ce qui manque souvent aux meilleurs musiciens, un poëme qui lui donnât occasion d'essayer ses talens. M. Le Monnier espérant peu d'un aussi jeune homme, hazarda de lui donner les actes de *Bathille* & de *Théodore*, qu'il avoit depuis long-tems dans son porte-feuille, & lui déclara d'avance qu'il lui en abandonnoit tout le produit. Le succès de la musique de ces deux premiers actes engagea ensuite M. Le Monnier à faire celui de *la Cour d'Amour*. Nous avons annoncé dans le n°. 3 du Journal de 1773 la répétition que M. le Marquis de F** eut la générosité d'en faire faire dans la salle du vauxhall de la foire St. Germain. Nous allons main-

---

Provence, M. Floquet réunit celui d'être d'une famille où il paroît que l'on sent fortement. On dit qu'il avoit un frere qui étoit éperduement amoureux d'une demoiselle d'Aix. Cette demoiselle eut la petite vérole, & dans une crise causée par la violence du mal, elle perdit connoissance & on la crut morte. Le jeune-homme qui l'aimoit entra alors dans la chambre. Il vit sa maîtresse pâle & sans vie, ses parens qui se lamentoient; cette vûe le saisit: il se mit à genoux aux pieds du lit, appuya sa tête dans ses mains & expira.

La demoiselle revint de sa léthargie & s'est mariée à un autre peu de tems après.

tenant rendre compte de cet opéra avec l'impartialité & la franchise qui feront toujours le caractere de ce Journal. Nous ne dissimulerons point l'intérêt que nous prenons aux succès de M. Floquet : mais cet intérêt ne nous fera point dissimuler non plus ce que nous pensons qu'il lui reste à acquérir. Nous le croyons digne d'entendre la vérité, & rien ne nous fera jamais oublier que nous la devons à nos lecteurs.

Bathille & Chloé. Le sujet de cette premiere entrée est pris du conte des trois manieres de M. de Voltaire. Hermotime, enivré de l'amour des beaux arts, ne veut donner sa fille Chloé qu'à celui qui saura le mieux la peindre sur la toile & la chanter sur la lyre. Bathille, amant de Chloé, disparoît dès qu'il entend parler de ce concours. Chloé, qui sait qu'il n'a jamais cultivé les arts, est désolée. Le terme du concours arrive, & l'on annonce que le tableau d'Harpage a remporté le prix : mais au moment qu'on s'apprête à célébrer l'hymen qui va faire le malheur de Chloé, une main inconnue fait apporter un tableau qui ravit tous les suffrages. Bathille se montre. L'amour qui lui a appris à

peindre ainsi sa maîtresse, lui apprend à la chanter, & il triomphe de tous ses rivaux.

L'ouverture qui précede cette entrée est d'un effet brillant & d'une belle harmonie. L'air, *Bathille est simple & sans fard*, (noté p. 1.) est d'une expression douce & d'un chant heureux. Nous ne saurions donner trop d'éloges à l'harmonie délicieuse du morceau chanté par Bathille : *Echo de mes soupirs, organe de mes feux*. (noté p. 2.) L'air suivant, *Jamais la naissante aurore* ne nous a pas paru d'un chant assez neuf, mais s'il manque de physionomie, ne doit-on pas l'imputer aux paroles qui n'ont point de caractere & n'expriment qu'une galanterie froide ? Les airs de ballets & le chœur qui termine cet acte ont été fort applaudis.

Théodore. C'est du ballet des Graces de M. Roy que l'on a emprunté le sujet de cette entrée. Théophile, empereur de Bysance, s'étant égaré à la chasse voit la jeune Théodore, lui plaît, & pour éprouver son cœur il a soin de lui cacher son rang. Obligé de se choisir une épouse, il fait conduire Théodore à sa cour ; avant de se faire connoître, il l'exhorte lui-même à l'oublier pour chercher à plaire à l'empereur. Théodore est décidée à préférer son amant à tout ; elle

lui reproche qu'il ne l'aime plus. Après avoir joui de son trouble, l'empereur se découvre & il la fait monter sur le trône des Césars.

Il y a dans cette entrée plusieurs airs qui ont été applaudis. Celui que chante Théodore : *Amour, cruel amour*, ressemble peut-être un peu trop à ces airs anciens où l'on sacrifioit l'effet de la situation & l'expression du sentiment à la vanité de pousser des sons & de faire de longues cadences. Le duo, *l'Amour tendre que l'on couronne* (noté p 4.) est l'un des plus beaux qu'il y ait au théâtre. La situation en est intéressante & rendue avec autant de vérité que d'énergie. La chaconne qui termine cet acte est une des plus belles qu'on ait encore entendues. Le motif en est gracieux & charmant, le style en est vigoureux ; ses effets sont brillans & bien variés. L'empressement avec lequel les musiciens se sont plu depuis une année à arranger cette chaconne pour tous les instrumens & à la présenter sous toutes les formes possibles, est une preuve de succès dont il y a peu d'exemples.

La Cour d'amour. Cet acte est celui dont l'intrigue est la moins intéressante. Floridan, amoureux depuis long-tems de l'insensible Aglaé, s'adresse à Cephise son amie &, de concert

avec elle, il se présente masqué à la cour d'amour dont Aglaé est présidente ; il feint d'être l'amant de Cephise, & se plaint de la froideur qu'elle oppose à sa constance. Aglaé, après avoir entendu Cephise, la condamne à récompenser la fidélité de son amant, & Floridan s'écrie en se démasquant :

> C'est vous, c'est vous seule que j'aime ;
> belle Aglaé, vous vous jugez vous-même.

Ceux qui croyent qu'il est de l'essence de l'opéra d'être un tissu d'absurdités & d'invraisemblances où le sens commun n'a rien à voir, doivent donner à cet acte une part distinguée dans leur admiration : mais nous, qui croyons bonnement qu'il y a des regles de poëtique communes à tous les genres de drames possibles, parce qu'elles sont fondées sur la nature du cœur humain, nous avons peine à aimer le rôle de Cephise & à comprendre le détour de Floridan. Il nous semble que pour un amant aussi tendre, il devoit être plus essentiel de toucher le cœur d'Aglaé que d'obtenir sa main en vertu d'un arrêt, & sur-tout d'un arrêt où nous craignons que la surprise faite à justice ne causât quelque nullité. Aglaé, prévenue en secret pour Floridan, le reconnoît sous son déguisement, elle reconnoît sans

doute auſſi ſon amie. Il ſemble qu'entendant parler pour la premiere fois entre eux d'une paſſion conſtante, qui, ſi elle avoit été réelle, eût été une trahiſon infâme, elle ſe preſſe un peu trop de couronner cette paſſion & de ſacrifier ſon amant à une autre. C'étoit le cas de prononcer un plus amplement informé, ou de remettre l'audience. Il nous ſemble d'ailleurs que, dès que l'auteur faiſoit tant que de mettre la cour d'amour ſur le théâtre, il devoit en ſaiſir mieux le coſtume, y faire juger plus de cauſes & en tirer un parti plus intéreſſant.

L'air par lequel Floridan ouvre la premiere ſcene : *Vole amour*, n'eſt peut-être pas d'un caractere aſſez neuf ni aſſez analogue à la circonſtance & au caractere du perſonnage, mais la romance qui ſuit (notée p. 8.) eſt du meilleur ton. C'eſt un chant délicieux & dans le vrai genre de la romance, qui va à l'ame & qu'on ne peut entendre ſans attendriſſement. L'air, *Accordez dans mou cœur*, eſt d'un ſtyle un peu ancien, mais la grande ariette, *L'amour a comblé mes deſirs*, eſt bien faite & très-avantageuſe pour faire briller la légéreté de la voix; les airs, *Il n'eſt point de belle, amans, amans, c'eſt une erreur ; les amans ſeroient charmans*, &c. ſont très-jolis. Le trio des vieillards eſt un mor-

ceau charmant qui a eu le plus grand succès & méritoit de l'avoir. Le chant de la basse sur-tout est d'une expression originale & très-piquante.

En général les chœurs de cet opéra sont bien faits & les airs de ballets ne le cèdent guères qu'aux meilleurs airs de Rameau. Le recitatif est de toutes les parties de la musique celle qui nous a fait le moins de plaisir. Il y a quelques momens heureux où M. Floquet a saisi le cri de la nature & l'accent des passions, mais ces momens sont rares & dans tout le reste il a suivi d'anciens modeles qui n'étoient propres qu'à l'égarer. Ce défaut se fait peu sentir parce que les airs agréables sont en si grand nombre dans ce ballet qu'ils ne laissent presque pas le tems de prendre garde au récitatif; il faut espérer que M. Floquet trouvera des occasions plus propres à développer ses talens dans cette partie importante de la musique théâtrale, mais il faudroit pour cela qu'il eut à mettre en musique un poëme dont l'intrigue fut intéressante & sagement conduite, dont le style fut pur, élégant & lyrique, & où des scenes préparées avec art & bien développées présentassent avec énergie le tableau du trouble & des agitations d'un cœur sensible, du reflux des passions & des déchiremens de la douleur.

Ce mérite ne peut se trouver dans un ballet composés d'actes séparés où l'on ne peut mettre que de la gaieté & où il n'est guères possible de développer aucune passion ; celui de M. Floquet lui fait beaucoup d'honneur & a un avantage très-rare qui est de ne pas donner un moment d'ennui. Nous avons déja remarqué que son succès s'est soutenu pendant 65 représentations. La premiere a été souvent interrompue par les plus grands applaudissemens, & après la fin du ballet on a demandé l'auteur, ce qui n'étoit encore jamais arrivé sur ce théâtre.



AVIS.

Collection de Musique Italienne.

Les amateurs de la bonne Musique se plaignent depuis longtems de la difficulté qu'on éprouve à se procurer celle des grands maîtres de l'Italie. Comme on n'est point dans l'usage de la graver, on ne sait à qui s'adresser pour en avoir des copies; l'embarras de les faire venir & l'ennui de les attendre ne peuvent que nuire au progrès de l'art, surtout dans le moment de crise & de fermentation où nous sommes parvenus. On disputeroit moins si l'on savoit davantage, & aujourd'hui que les esprits s'éclairent & que les préjugés commencent à se dissiper, il seroit à souhaiter qu'il n'y eût *plus d'Alpes*.

On croit donc rendre service aux amateurs & leur donner une nouvelle intéressante en annonçant qu'on a formé *au Bureau du Journal de Musique, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux Augustins*, une collection précieuse de partitions italiennes & de plus de 400 ariettes nouvelles des meilleurs maîtres, tels qu'Anfossi, Piccini, Maïo, Sacchini, Paesiello, &c.

&c. On pourra s'en procurer des copies au prix ordinaire, & pour peu que cette annonce ait de succès, on continuera d'y faire venir les opéra nouveaux qui seront les plus applaudis sur les différens théâtres d'Italie, & former ainsi une sorte de bibliotheque d'un genre unique, composée de tout ce qu'il y a de meilleur dans la musique étrangere, qu'on s'empressera de communiquer à tous ceux qui le desireront.

Le prix de ces copies est fixé à 4 f. la page.

TABLE

MÉLANGES ET ANECDOTES.

EXTRAITS ET ANNONCES.

ANNONCES DE MUSIQUE.

SPECTACLES.

AVIS.

MUSIQUE GRAVÉE.

Morceaux choisis de l'opéra de l'Union de l'amour & des arts, par M. Floquet.

FIN.

JOURNAL DE MUSIQUE.

ANNÉE 1777. N.° I.

MORCEAUX CHOISIS

DE L'OPERA

DE L'UNION DE L'AMOUR ET DES ARTS,

mis en Musique par M. Floquet.

AIR

Chloé. Bathille est simple et sans fard, son esprit est sans cultu--re. Mais s'il ne doit rien à l'art, il doit tout à la na-tu-re il doit tout à la na-tu--re. Dans ses yeux j'ai vu cent fois briller le feu du gé-ni----e, et c'est à lui que je

Majeur

dois les beaux jours de ma vi-----e. Mon a-
mant ne sçait qu'aimer, mais dans cet art il est maî-
tre; sans ta-lents, fait pour char-mer, il sçait en-
cor s'y connoî----tre: l'amour qui forma son
cœur l'amour qui forma son cœur lui don-
na le don su-prême d'enseigner cet art vain-
queur auf-si bien que lui mê---me.

Adagio

É-cho é-cho de mes sou-pirs, or-
ga-ne de mes feux ô ma ly-re fais é-
clo--re fais é-clo--re des sons harmoni-

eux, je chan----te l'ob-jet que j'a-dore.

Moins lent.

Ja-mais la naiſsante au-ro-re n'eut l'é-

clat de vos attraits, c'eſt la jeu-neſ-ſe de

Flo-re qu'on voit bril-ler dans vos traits.

belle chlo-é tout doit vous rendre homage, tout an-

non-ce que les dieux vous ont faite à leur i--

ma-ge pour le charme des cœurs et le plaiſir des

yeux ja--mais la naiſsante au-ro-re n'eut l'é-

clat de vos attraits c'eſt la jeu-neſ-ſe de Flo-re

qu'on voit bril-ler........ dans vos traits

DUO.

Théodore
Andante

L'Amour ten-dre que l'on cou-ron-ne doit-il

ê-tre si peu ja-loux doit-il être si peu ja-loux

Théophile

La beauté vous appelle au thrô - - - ne, for-

més des nœuds di-gnes de vous formés des

Théodore

nœuds dignes de vous. Vous me conseil-

lés l'incons-tan-ce, est-ce ain-si que l'on doit ai-

mer? est-ce ain - - si que l'on doit ai - - mer?

Théophile

Je sçais com-bien je vous of-fen - - se,

mais rien ne doit vous al-lar-mer.

Théod. Vous bru-lés pour d'au-tres char-mes.

Vous a-

Non mon cœur vous rends les armes rien ne

vés bri-sé vos nœuds vous a-vés bri-sé vos

peut briser mes nœuds rien ne peut briser mes

nœuds vous a-vés bri-sé vos nœuds j'aurois

nœuds rien ne peut briser mes nœuds vous de-

pu cherir la vi-e, mais je n'ai plus d'autre en-

vés cherir la vi-e, mais je n'ai point d'autre en-

vi-e que de la per-dre à vos yeux que de laper-

vi-e que de voir combler vos vœux que de voir

--- dre à vos yeux que de la per--- dre à vos

.... combler vos voeux que devoir combler vos

yeux j'aurois pu chérir la vie je n'aurai plus d'autre en-

voeux vous devés chérir la vie je n'aurai point d'autre en-

vi-e que de la per - dre à vos yeux que de la per-

vi-e que de voir combler vos voeux.. que de voir

dre à vos yeux que de la per--- dre à vos yeux

combler vos voeux que de voir combler vos voeux.

Théodore

Vous me conseil-lés l'incons-tan-ce est-ce ain-

si que l'on doit ai-mer? est-ce ain-si que l'on doit ai-mer?

Théophile

Je sçais com--bien je vous of-

fen-se mais rien ne doit vous allarmer rien ne doit

vous allarmer. Théod. Vous brulés pour d'autres charmes

Vous a-

Théophile

Non, mon cœur vous rend les armes. Rien ne

vés bri-sé vos nœuds vous a-vés bri---sé vos

peut briser mes nœuds rien ne peut bri--ser mes

nœuds vous a-vés bri-sé vos nœuds vous a-

nœuds rien ne peut briser mes nœuds rien ne

vés bri-sé vos nœuds vous a-vés bri-sé vos nœuds.

peut briser mes nœuds rien ne peut briser mes nœuds

ROMANCE.

tendrement.

Quand un cœur sen-sible et tendre sçait bien ai-

mer, sçait bien ai-mer, ne de-vrait--il pas s'at--

ten-dre à tout char-mer à tout char-mer A-

mour in--ven-te des pei-nes, fais moi souf-

frir fais moi souf-frir, mais j'ai vé-cu dans tes

chaines j'y veux mou-rir. j'y veux mou-rir. Tout

dans ma bel-le mai-tresse m'a sçu ra-vir elle occupe-

ra sans ces-se mon sou-ve--nir: ses ri--

gueurs trop in-hu-mai-nes me font lan-guir.

Mais j'ai vé - - cu dans ses chaî-nes
j'y veux mou - - rir j'y veux mou - rir

très léger

AIR Il n'est point de belle à l'amour re-
belle, qu'un amant fi - de - le ne puis - - se charmer:
l'art de tri - om - pher de la plus cru - - el - - le,
c'est de bien ai - mer c'est de bien ai - mer.
S'il en est qui se con - trai - gnent pour for - -
mer des nœuds char - mans c'est moins l'a -
mour qu'el - les crai - gnent que l'in - cons -
tan - ce des a - - mans Il n'est point.

TRIO DES VIEILLARDS DE LA COUR D'AMOUR.

ces-se des mo-mens char-mans. La beau-té s'ef-

ces-se des mo-mens char-mans. La beau-té s'ef-

ces-se des mo-mens char-mans. La beau-té s'ef-

fa-ce quand l'hi-ver des ans nous gla-ce l'amour

fa-ce quand l'hi-ver des ans nous gla-ce l'amour

fa-ce quand l'hi-ver des ans nous gla-ce l'amour

ne suit plus nos traces rien ... ne sçait nous char-mer,

ne suit plus nos traces rien ... ne sçait nous char-mer,

ne suit plus nos traces rienne sçait nous char-mer,

l'âge heureux des grâ-ces est le tems d'ai-mer. Aimable

l'âge heureux des grâ-ces est le tems d'ai-mer. Aimable

l'âge heureux des graces est le tems le tems d'ai-mer Aimable

L'Amour est doux à con-noi-tre, cher-chez sous un

L'Amour est doux à con-noi-tre, cher-chez sous un

L'Amour est doux à con-noi-tre, cher-chez sous un

si bon maître, les fleurs qu'il fait naître pour les cueil-

si bon maître, les fleurs qu'il fait naître pour les cueil-

si bon maître, les fleurs qu'il fait naître pour les cueil-

lir sa main vous les don-ne pour en former la cou-

lir sa main vous les don-ne pour en former la cou-

lir sa main vous les don-ne pour en former la cou-

ronne dont le sa-ge fait homage aux plai-sirs Aimable

ronne dont le sa-ge fait homage aux plai-sirs Aimable

ronne dont le sa-ge fait homage aux plai-sirs Aimable

Gravé par LeRoy

JOURNAL DE MUSIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ

D'AMATEURS.

ANNÉE 1777. N°. II.



A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux Auguftins.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Le prix de l'Abonnement de ce Journal est de douze livres pour Paris, & de 15 liv. 12 f. pour la Province, franc de port. Chaque volume se vend séparément 1 liv. 4 f.

Il faut s'adresser pour souscrire, à Paris, au Bureau du Journal, rue Montmartre, vis à-vis celle des Vieux-Augustins, maison de M. Frary.

Les personnes de province pourront envoyer le prix de leur abonnement par la poste, en ayant soin d'affranchir leur lettre d'avis & le port de l'argent. C'est à la même adresse qu'il faut remettre les Ouvrages à annoncer dans le Journal, les Avis qu'on voudroit y faire insérer, & tout ce qu'on voudra faire parvenir aux Auteurs.

On trouvera au Bureau du Journal *tous les Ouvrages de Musique qui y sont annoncés, & en général tous les Ouvrages de Musique vocale & instrumentale, ancienne & moderne. Les personnes de Province qui*

A ij

voudront les recevoir par la poste, ajouteront deux sols par livre au prix marqué, & on les leur fera parvenir, franc de port, jusqu'aux frontieres du Royaume.

LIBRAIRES ET MARCHANDS DE MUSIQUE, chez qui l'on trouve les nouveautés annoncées dans ce Journal.

MESSIEURS,

Bordeaux.	CAMUSAT, Maître de guitarre, rue des Remparts.
Caen.	LA FONTAINE, Maître de musique, rue Saint Pierre.
Dunkerque.	GODDAERDT, rue Morienne, n°. 19. DUPONT, Marchand & Maître de violon, rue Sainte Barbe.
Hambourg.	J. C. WESTPHAL & Compagnie.
Lille.	Mad. la veuve SIFFLET, rue Equermoise.
Lyon.	CASTAUD, Libraire & Editeur de musique.
Toulouse.	BRUBET, Marchand de Musique.
Versailles.	BLAISOT, Libraire, rue Satori.



JOURNAL
DE MUSIQUE.

ANNÉE 1777. N°. II.

MELANGES ET ANECDOTES.

CHANSON

Adressée au Portrait de Madame DE JULY, *par un Auteur qui n'avoit pas l'avantage de connoître l'Original.*

Sur l'air : *Des simples jeux de son enfance.*

ART divin, charmante imposture !
Je sens mon ame se troubler.
Que d'attraits ! combien la nature
dût se plaire à les rassembler !

A 4

O douce image d'une belle !
Le cœur se rend à chaque trait :
Dieux ! quel pouvoir a le modèle,
s'il faut adorer le portrait !

Sur son front l'enjoûment respire,
sur sa bouche est la volupté ;
de ses yeux on chérit l'empire,
même en perdant sa liberté.
O douce image d'une belle !
Le cœur se rend, &c.

LETTRE

Aux Auteurs du Journal de Paris *.

MESSIEURS,

» VOTRE goût pour les Arts me fait présumer que vous annoncerez avec plaisir un » jeune Virtuose qui vient d'arriver dans » cette Capitale, où ses talens méritent bien » d'être accueillis. M. Chateauminois, d'Aix

* Cette Lettre a été adressée aux Auteurs du Journal de Paris, par l'un des Auteurs de notre Journal. Nous l'inférons ici pour donner à M. Chateauminois des preuves de notre estime pour ses talens.

» en Provence, a porté le flûtet ou galoubé
» de son Pays à un degré de perfection que
» personne avant lui n'auroit pu croire pos-
» sible. Cet instrument, percé de trois trous,
» sembloit borné par sa nature ; on l'associoit
» au tambourin dans les fêtes champêtres
» & dans les bals ; on le faisoit aussi quel-
» quefois entendre à l'Opéra dans les airs
» connus sous le nom de *tambourins* : mais il
» étoit proscrit des Concerts, & l'on ne soup-
» çonnoit pas qu'il pût jamais y occuper une
» place. M. Chateauminois, né avec cette
» ardeur qui surmonte tous les obstacles &
» conduit à tous les succès, a trouvé l'art
» d'exécuter avec cet Instrument presque tout
» ce que peut exécuter un violon. Je lui ai
» entendu jouer, dans tous les tons, des
» airs gais, des airs tendres, & des varia-
» tions de la plus grande difficulté ; il joue
» seul des *duo* sur deux flûtets à la fois ; il
» exécute sur le flûtet des concerto très-bril-
» lans, accompagnés de simphonie. Rien n'é-
» gale la précision, la netteté de son coup
» de langue & la vivacité de son jeu. Avant
» de venir à Paris, il avoit séjourné à Lyon &
» y avoit fait d'excellens Ecoliers. Je ne doute
» pas qu'il n'en ait beaucoup à Paris dès qu'il

» y sera connu. Le flûtet est gai & brillant;
» il ne fatigue point ; il est le plus aisé des
» instrumens, & grace à l'étendue que lui a
» donnée M. Chatauminois, il deviendra
» bientôt l'un des plus agréables.

» Contribuer à fixer cet Artiste dans la Ca-
» pitale & y naturaliser le galoubé, ce n'est
» pas seulement, Messieurs, remplir l'office
» d'Amateurs, mais celui de bons Citoyens.
» Les sons perçans & la gaieté folle de cet
» Instrument, agitent l'ame & inspirent le
» plaisir. C'est un excellent spécifique pour
» les vapeurs, pour les digestions laborieuses
» des gens trop riches, &c. &c. On devroit
» aussi en conseiller l'usage au sortir d'une
» lecture de Société & d'une représentation
» de certaines Comédies modernes. Dans un
» Pays où l'air est épais, où l'abus de la jouis-
» sance rend les hommes un peu tristes, où
» l'abus de la philosophie les rend un peu
» froids, il me semble qu'il est prudent de
» multiplier les antidotes & les préservatifs
» contre l'ennui.

» M. Chateauminois a aussi le talent de
» composer pour son Instrument de la Musi-
» que très-agréable. Les Amateurs qui vou-
» dront s'en procurer s'adresseront directe-

» ment à lui ; il demeure rue de Grenelle-
» Saint-Honoré, au coin de la rue du Pélican,
» à côté d'un Papetier. Il se rendra avec plaisir
» & sans aucun intérêt à tous les Concerts
» & à toutes les Fêtes, où l'on desirera de
» l'entendre.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

Depuis cette Lettre, M. Chatauminois a eu l'honneur de jouer de son Instrument devant plusieurs personnes de la plus haute considération. Monseigneur le Duc de Chartres a bien voulu, quelques jours avant le voyage de Fontainebleau, sacrifier quelques momens au plaisir de l'entendre. M. Chatauminois a joué devant S. A. R. plusieurs *duo* sur deux flûtets, & des variations accompagnées du tambourin. Ce Prince a bien voulu lui en témoigner sa satisfaction de la maniere la plus encourageante & la plus flatteuse.



COUPLETS DE M. DORAT,

SUR UN AIR DE M. ALBANESE.

Page 1. des Airs notés.

O rêverie
chérie,
au gré de mes desirs,
peins-moi ma Zélie ;
Zéphirs,
portez-lui mes soupirs
& qu'elle en soit attendrie.
Quel tourment que l'absence !
Dès que le jour commence,
ma peine & mon ennui
semblent renaître avec lui.

✿

La Tourterelle
m'appelle ;
près de ces antres sourds,
je gémis comme elle.
Toujours,
nous contons aux Amours
quelqu'infortune nouvelle.

Ah ! que sa voix est tendre !
Je me plais à l'entendre ;
ses chants & sa douleur
ont leur écho dans mon cœur.

La foudre gronde,
cette onde
s'enfuit avec fracas ;
quelle nuit profonde !
Hélas !
il semble sur mes pas
que l'Univers se confonde.
Peut être par Zélie
mon ardeur est trahie ;
le Ciel ne ces momens
lui rappelle nos sermens.

La nue obscure
s'épure ;
mais quels nouveaux accens ?
Sous cette verdure,
j'entens
la voix de deux Amans,
& des soupirs le murmure ;
quand je meurs de tristesse,
leur paisible tendresse
jouit sans effroi,
& la tempête est pour moi.

MÉTHODE

Pour faire chanter plusieurs Couplets sur le même air, sans blesser la prosodie.

PAR M. LE CHEVALIER DE NERCIAT.

ON chante ordinairement tous les couplets d'une Chanson sur le même air. Qu'en arrive-t-il? que le Musicien s'étant conformé dans le premier couplet au sens des vers, aux repos indiqués par la ponctuation & à la quantité de chaque syllabe en particulier, se trouve pourtant en défaut dans les couplets suivans; le versificateur n'ayant pu, ni dû *

* L'Auteur nous permettra de n'être pas de son avis sur ce point. Sa méthode est ingénieuse, mais il seroit à souhaiter que la négligence de nos Poëtes ne nous obligeât pas si souvent à y recourir. Les anciens chantoient leurs Odes, & il suffit de jetter les yeux sur celles d'Horace & de tous leurs Poëtes pour voir qu'ils étoient plus attentifs que nous à conserver la même prosodie dans toutes les strophes d'une même Ode. Mais, nous dira-t-on, la prosodie de leur langue étoit fixée; — eh! qui empêche que la nôtre le soit? Ce sont leurs Poetes qui avoient fixé la leur. Ils n'avoient cependant point d'Académie pour perfectionner leur langage. Mais tous leurs desirs, tous leurs efforts tendoient à la vraie gloire. Ils marchoient à l'immortalité avec toutes leurs facultés & avec toute l'ardeur qu'on use & qu'on prodigue chez nous pour obtenir des places, pour solliciter des pensions, pour déprimer des concurrens, &c. &c.

se piquer de faire rapporter par tout des breves aux breves, des longues aux longues, ni de ponctuer absolument de même que dans le modèle. Ces différences occasionnent nécessairement de légères difformités qui blessent une oreille délicate : c'est au chanteur intelligent à les sauver. Je vais indiquer un moyen propre à suppléer en partie à cette intelligence, qui par malheur est encore bien rare, quoique maintenant tout le monde sache ou croye savoir la Musique. J'ai dit (*suppléer en partie*), parce que ma méthode n'aidera que pour le méchanisme du chant ; quant à l'expression, elle ne peut être indiquée ni fixée par aucun signe. Je n'apprendrai point à qui ne le sentira pas que tel couplet d'une Chanson doit être chanté avec plus de vigueur ou de molesse que tel autre ; la multitude des chanteurs connoît si peu les nuances, que trompée tous les jours par une mesure égale de vers, elle chante des paroles gaies sur un air triste, des épigrammes sur un air tendre. *Que ne suis-je la fougère*, se psalmodie sur l'air d'une complainte lamentable ; *Lise entens-tu l'orage, il gronde, l'air gémit*, paroit aller très-bien sur l'air de *Mon jeune cœur palpite* ; l'air *Je suis Lindor* convient à tous les quatrains de vers de dix syllabes,

&c. Je ne me charge point d'éclairer ceux qui ne sentent pas la force de ces bévues Musicales. Je ne propose ma méthode qu'au petit nombre de Musiciens qui se doutent de ce qu'il faut pour chanter correctement, font sans doute par l'instinct du goût ce que je vais leur donner le moyen de faire avec méthode.

Je suppose que sur le premier couplet d'une Chanson on a fait une bonne mélodie bien phrasée, que les vers sont bien scandés, que les repos sont bien prononcés; dans les couplets suivans, il faudra placer au-dessus de toute syllabe, qui n'aura pas la même durée nu la même situation dans la mesure, que la syllabe qui lui correspond dans le modèle, une petite note de la valeur que le cas exige, de même un signe de repos, s'il le faut; de même un petit trait perpendiculaire, si quelque part le tems fort tombe ailleurs que dans l'original. C'est ce qu'un exemple fera mieux comprendre qu'une plus ample définition.

J'applique ma méthode à une Romance d'un goût peut-être un peu bizarre, mais qui offre plusieurs cas où les petites notes & les signes ajoutés font leur effet. Plus le chant est singulier, plus les différences dans les couplets sont multipliées, plus aussi cette petite pièce

est propre à faire sentir l'utilité de ma simple invention. Les premier, troisiéme, cinquiéme, & septiéme couplets se chantent sur la reprise mineure de l'air; les second, quatriéme & sixiéme, sur la reprise majeure. On remarquera dans le troisiéme couplet que le vers *C'est le sentiment qui domine*, correspondant au vers, *Dirais-je avec humeur chagrine* du premier, commence au tems foible nu levé, tandis que *disais-je*, anticipe d'une croche sur le tems fort nu frappé. Qu'nn fasse aussi anticiper aussi, *C'est le sentiment*, tnut ce vers fera estropié; de même par-tout. *Mais tout bas*, du second couplet se chante sur trois notes, dont les premières sont deux *fa*; *celui qu'il me faut*, (*d*) du quatriéme sur quatre nntes, dont la seconde descend de tierce pour éviter la monotonie; si *mais* se prolfait sur deux sons cet *ai-ais* ferait du plus mauvais effet. En voilà déja trop; les personnes intelligentes devinent à demi mot; on ne persuade rien aux autres; l'exemple donc, & laissons aux premières le soin de l'application.



ROMANCE.

Moderato.

Voi- ci la fin de mes beaux jours, Disois je a-

vec humeur cha- gri- ne, vais-je donc vi-vre

sans a- mours Je ne connois sois pas Co-rin-

ne je ne con-nois-sois pas Co- rin- ne.

D'elle on m'avoit par- lé sou- vent comme d'u-ne

2e.

fem-me di- vi- ne {mais tout bas j'a- vois
{celui qu'il me

dit com- ment peut- on ê- tre cet- te Co-

rin- ne, peut-on ê- tre cet- te Co- rin- ne !

2e.

Voyant que dans, &c.

Voyan

Voyant que dans un mien écrit
c'est le sentiment qui domine,
en soupirant elle avoit dit,
Que n'aime-t-on ainsi Corinne!
Que n'aime-t-on, &c.

Je la vis : c'est à celle-là
dis-je, que mon cœur se destine ;
se dit en même-tems Corinne ;
celui qu'il me faut, le voilà,
se dit en même-tems Corinne.

Or, cette vive impression,
dans ses beaux yeux je la devine ;
les miens peignant la passion,
se font entendre de Corinne.
Se font, &c.

Telle d'un mutuel amour,
fut la sympathique origine...
il fut encore un plus beau jour ;
quel bien d'être aimé de Corinne!
Quel bien, &c.

y,

Eteindra-t-il auſſi nos feux,
ce tems cruel que tout ruine ?
♪ ♪ ♪ |
non ! c'eſt moi qui ſuis amoureux,
& celle que j'aime eſt Corinne.
Et celle que, &c.



Les paroles & la Muſique de cette Romance, ſont auſſi de M. le Chevalier de Nerciat.

ANNECDOTES.

BLONDEL, maître de Musique de la Chapelle de Richard, Roi d'Angleterre, étoit fortement attaché à ce Monarque. Richard étant parti pour la Terre-Sainte, son absence devint si insupportable à Blondel qu'il partit en habit de pélerin pour aller le rejoindre. Ne l'ayant point trouvé en Terre-Sainte, il en revenoit, fouillant tous les lieux par où le Prince pouvoit avoir passé, & le suivant, pour ainsi dire à la piste. Arrivé en Allemagne au Village de Losemstertt, où l'Empereur avoit un château, il s'informa secrettement si ce château étoit habité, & il apprit que l'on y tenoit, depuis un an, un prisonnier d'importance dont personne n'approchoit. Blondel soupçonnant que ce prisonnier étoit le Prince qu'il cherchoit, alla se promener autour du châtesu, & s'arrêtant au pied d'une tour grillée, il entonna une des chansons françoises qu'il avoit autrefois composées avec Richard. Il n'en chanta que les premiers couplets & prêta l'oreille pour écouter si quelqu'un lui répondoit. Du fond de la tour une

voix chanta les couplets suivans & termina la chanson. Certain alors de sa découverte, Blondel se hâta alors de revenir en Angleterre, & l'on entama avec l'Empéreur les négociations qui rendirent Richard à son Royaume.

Le célébre *Farinelli* jouoit le rolle d'un Héros captif. Il imploroit d'un air si touchant sa grace & celle de sa maitresse, auprès d'un tyran farouche qui les avoit faits ses prisonniers, que l'acteur qui représentoit le tyran fut attendri. Au lieu de refuser, conformément à son rolle, la demande du Héros, il fondit en larmes, le serra tendrement dans ses bras & lui rendit la liberté.



CHANSON NOUVELLE,

*PAR M. DE LA C**.*

Page 8. des airs notés.

LISON revenoit au Village ;
c'étoit le soir ;
elle crut voir sur son passage
(il faisoit noir).
Accourir le jeune Sylvandre . . . .
Lison eut peur ;
elle ne vouloit pas l'attendre ;
c'est un malheur.
C'étoit le soir,
il faisoit noir ;
Lison eut peur ;
c'est un malheur.

Que pouvoit faire cette belle ?
C'étoit le soir ;
Sylvandre court plus vîte qu'elle,
il faisoit noir
il l'atteint & soudain l'arrête.
Lison eut peur ;
la peur la fit cheoir sur l'herbette ;
c'est un malheur.
C'étoit le soir, &c.

B iij

Quand Lison fut ainsi tombée,
c'étoit le soir ;
le Berger à la dérobée,
il faisoit noir,
voulut ravir certaine rose ;
Lison eut peur ;
la peur ne sert pas à grand chose
c'est un malheur.
C'étoit le soir, &c.

Personne n'étoit sur la route,
c'étoit le soir,
bientôt Lison ne vit plus goûte
il faisoit noir.
Sa taille devint moins légére
Lison eut peur,
neuf mois après elle fut mere,
c'est un malheur.
C'étoit le soir, &c.



EXTRAITS ET ANNONCES.

I.

BIBLIOTÈQUE DES AMANS, Odes érotiques, par M. Silvain M*** (Maréchal). *Gnide. Paris, veuve Duchesne, in-16 de 212 pages, 2 liv. 8 sols broché.*

Nous avons, dans notre dernier Journal, invité les Musiciens à la lecture des Poëtes : le recueil que nous annonçons est un de ceux qui leur conviennent le mieux. M. Maréchal déja connu par de jolies Romances & des Odes ingénieuses, les a réunies avec d'autres Poésies légéres sous ce titre de *Bibliothèque des Amans.* Son style est facile & harmonieux ; sa maniere pourroit être plus variée ; ses vers n'offrent pas des contrastes bien saillans ; ils ne prêtent pas aux grands effets de la Musique, mais ils sont lyriques ; ils ont de la douceur & de la grâce. On en jugera par les morceaux suivans ; nous ne nous bornerons pas à ne citer

que ceux qu'on peut mettre en Musique, parce que nous sommes persuadés, qu'indépendamment de ce motif, les Musiciens doivent dire les Poetes pour y chercher de belles images & pour nourrir leur esprit de phrases harmonieuses.

PROLOGUE DU TROISIEME LIVRE.

Mes vers n'ont pas encor, dit-on,
acquis cette heureuse harmonie ;
ce charme, ces grâces, ce ton
que Catulle apprit de Lesbie.

Je ne connois que le desir :
comment chanter un doux delire ?
Les amours ne touchent la lyre
que pour célébrer le plaisir,

Plusieurs fois j'essayai de peindre
d'un baiser les brûlans transports :
Néris, j'ai fait des vains efforts ;
tu me réduis toujours à Cindre.

Souvent, lorsque je veux tracer
une voluptueuse Orgie ;
ma main se prend, sans y penser,
le ton plaintif de l'Elégie.

Loin ces Amans présomptueux
qui, même avant d'avoir sçu plaire,

vantent l'amour de leur Bergere,
dont le cœur ne sent rien pour eux.

Je publirai par-tout tes charmes,
& mon amour . . . . & ta rigueur . . .
Mais si veux sécher mes larmes,
Neris, je tairai mon bonheur.

A DES FRANCS-MAÇON

ALLEZ fixer l'éclat de la lumiere ;
fêtez, sans moi, vos jours mystérieux :
le clair-obscur seul convient à mes yeux ;
un jour trop grand blesseroit ma paupiere.

Volez, Amis, de conquête en conquête ;
dans vos filets captivez la beauté :
mais laissez-moi dans mon obscurité ;
j'applaudirai du fond de ma retraite.

Acteurs chéris sur ce brillant Thèâtre,
recevez tous le prix de vos talens ;
je brigue en paix les suffrages touchans
du seul objet dont je suis idolâtre.

Mon cœur, rempli de principes gothiques
d'un seul objet est toujours enflammé :
fidele amant, j'aime & veux être aimé ;
je tiens encore aux préjugés antiques.

A mon exemple, un jour viendra sans doute,
que fatigués de vos bruyans plaisirs,
auprès de moi, dans de plus doux loisirs,
du vrai bonheur vous reprendrez la route.

A DE NOUVEAUX MARIÉS.

Les deux Freres.

AUSSI mordant que la vipere,
(Le disoit-on à son air doux !)
l'Amour parloit mal de son frere,
en présence de deux Epoux.
L'Amour, dupe de sa finesse,
croyoit parler à deux Amans :
nos Epoux, remplis de tendresse,
se firent leurs amusemens.

L'Hymen, sans fiel & sans colère,
se contenta de se montrer ;
l'Amour lui dit : « Que viens-tu faire ?
» ici qui t'a permis d'entrer » ?
L'Hymen reprit : « Je sçais mon frere,
» qu'on ne m'eût pas reçu sans toi ;
» mais avoue ici, sans mystère,
» qu'on ne t'eût pas gardé sans moi ».



QUATRAIN.

COUTEZ l'Amour, beautés rebelles,
Envain formez-vous des projets.
Veut on fuir : l'Amour a des ailes,
Veut-on combattre, il a des traits.

PORTRAIT D'UNE VIERGE D'APRÈS L'ANTIQUE.

L'ÊTRE dans l'Univers le plus intéressant,
c'est une jeune Vierge, au port noble & décent,
qui plaît sans le chercher, sans soupçonner ses charmes;
dont l'esprit ingénu, dont l'ame sans allarmes
vient sur un front d'albâtre expliquer sa candeur,
& dans des yeux sereins fait lire la douceur.
Ses modestes appas lui servent de parures :
le sourire naïf est sur ses lèvres pures,
où la tendre amitié, dans ses épanchemens,
seule a droit de cueillir des baisers innocens.
Les paisibles vertus lui servent de compagnes :
un calme aussi profond que celui des campagnes,
avant que le Soleil darde ses traits brûlans,
règne encor dans son cœur; loin de lui ces élans,
ces desirs enfantés par une folle ivresse;
il goûte sans remords la paix de la sagesse.

toi, que jusqu'à présent rien ne put agiter,
vois sans émotion, vois son sein palpiter,
son sein éblouissant, dont la blancheur efface
le voile qui le couvre & les lys qu'on y place ;
une ceinture, encore interdite aux Amours,
de sa taille élégante exprime les contours.
Sa rencontre est toujours du plus heureux présage.
La nature sourit à son plus bel ouvrage....
Les pavots les plus doux naissent pour son sommeil,
mais il faudroit la voir à l'instant du réveil ;
sur le miroir à peine osant fixer la vue,
de ses propres attraits elle-même est émue,
& devant son image elle baisse les yeux.
L'Epouse alors lui porte un regard envieux,
rappelle ses beaux jours & compare avec peine,
sa liberté perdue à l'hymen qui l'enchaîne.
Le farouche Guerrier, qui brave les hazards,
s'adoucit & ne peut soutenir ses regards.
Le coupable, qui voit l'innocence si belle,
sent poindre le remords dans son cœur infidèle.
Le Pere, redoutant le piége des Lais,
voudroit déja la voir l'Epouse de son Fils.
Ignorant jusqu'alors si Dieu lui fit une âme,
le jeune Homme la voit : il la voit & s'enflamme.
Un feu, qui n'attendoit que ce fatal moment,
s'allume & dans ses sens porte l'embrasement ;
un regard l'a changé : non, il n'est plus le même
il se découvre un cœur ; il le sent battre : il aime.
Puisse un pareil objet, par l'hymenée un jour,
m'être offert ! je lui voue un éternel amour.

DIALOGUE

Entre une Bergere & un Enfant.

LA BERGERE, *à part.*

Quel est cet Enfant? il excite ma curiosité.....

L'ENFANT, *à part.*

Voilà une Bergere qui m'examine beaucoup....

LA BERGERE, *haut.*

Quel est ton Maître?

L'ENFANT, *haut.*

Je n'en ai point.

LA BERGERE.

Tes Parens?

L'ENFANT.

Je suis le seul de ma famille.

LA BERGERE.

Quel âge as-tu?

L'ENFANT.

Toujours Enfant.

LA BERGERE.

Où loges-tu?

L'ENFANT.

Dans le cœur.

LA BERGERE.

D'où viens-tu ?

L'ENFANT.

De ma demeure.

LA BERGERE.

Où vas-tu ?

L'ENFANT.

J'y retourne.

LA BERGERE.

Qu'y fais-tu ?

L'ENFANT.

Des heureux.

LA BERGERE.

Quelle est ta Patrie ?

L'ENFANT.

L'Univers.

LA BERGERE.

Et ton nom ?

L'ENFANT.

L'AMOUR.

A la fin de ce Recueil, l'Auteur indique dans une Table les airs sur lesquels on peut chanter chacune de ces Odes ; ce choix pourroit quelquefois être mieux fait. Ce n'est pas assez, pour qu'un air convienne à des couplets, que le nombre des notes corresponde exactement à celui des syllabes, & que le mouvement gai ou triste s'accorde avec le sens des paroles. Il y a des airs charmans, mais très-simples, qui font peu d'effet si on ne les répète pas plusieurs fois : il y en a d'autres qui ne semblent pas propres à être répétés. M. Maréchal n'a peut-être pas fait cette attention lorsqu'il a mis cinq couplets sur l'air *Quand un cœur sort de l'esclavage* *.

* M. Maréchal a mis dans son Recueil des couplets sur l'air de la Romance, *N'est-il amour sous ton empire*, & il attribue cette fameuse Romance à M. Rousseau. C'est une erreur assez répandue, mais que nous sommes en état de démentir. L'un des Auteurs de ce Journal ayant eu occasion de publier un Recueil de Romances, il a pris la liberté de recourir à M. Rousseau, & cet homme célèbre lui a assuré que cette Romance n'étoit pas de lui. Elle se trouve en effet dans un ancien Recueil de Naudé, Musicien qui n'étoit pas sans talens, mais qui n'a peut-être fait que cet air qui mérite de passer à la postérité.

Nous regrettons de ne pouvoir citer plusieurs morceaux charmans, mais où l'on trouve des expressions un peu libres. M. Maréchal parle beaucoup d'émouvoir les sens &c, à en croire sa Préface & ses Prologues, il sembleroit que les Amans ne sauroient avoir de moyen plus sûr pour assurer leur triomphe que de faire lire son livre à leurs Maîtresses. Nous nous garderons bien d'examiner si ses vers tiendroient tout ce qu'il promet. Nous avons peine à nous persuader que des Amans un peu délicats voulussent leur avoir tant d'obligation ; nous avons encore plus de peine à comprendre comment on peut afficher une prétention & un projet si contraires aux mœurs & si peu dignes d'un talent aussi estimable que celui de M. Maréchal. Après avoir deffiné sa *Vierge d'après l'antique*, d'un trait si élégant & si pur, comment n'est-il pas tenté d'écrire des vers qu'elle put lire, & de parler au cœur plutôt qu'aux sens. Il y a grande apparence que les Poëtes, les Musiciens, les Peintres, les Sculpteurs & tous ceux qui sont exposés à faire des Ouvrages licentieux, en seroient corrigés pour toujours, s'ils pouvoient se représenter à la fois les femmes qui sont capables d'applaudir à ces sortes de chefs-d'œuvres & celles qui ne voudront

voudront jamais les voir. Ils verroient d'un côté ce qu'il y a de plus vil dans la nature, & de l'autre des filles timides, des femmes modestes qui font le charme, l'ornement & la portion la plus intéressante de la Société. Ce sont celles à qui on devroit être jaloux de plaire, & c'est pour elles qu'il est doux de travailler.

II.

Essai sur la Mue de la Voix, *par M. Tissot, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Professeur à Lausanne, & Membre de plusieurs Académies, &c. &c.*

Cet Essai de dix-neuf pages *in-12* ne forme point un Ouvrage séparé, mais il a été imprimé à la suite d'une Dissertation de ce célèbre Auteur intitulée : *L'Inoculation justifiée*, qui se trouve à Paris, chez M. Didot.

Personne avant M. Tissot, n'avoit encore entrepris de chercher la cause de la mue de la voix. M. Perrault qui a donné un excellent *Traité du bruit*, M. Dodart & M. Ferrein qui ont fait des recherches sur la formation de la voix, n'avoient point examiné ce qui produisoit le changement qu'elle éprouve à l'âge

de pubetté. Cependant cet examen curieux par lui-même est d'une utilité réelle pour l'art de guérir. Les mêmes principes qui servent à expliquer la mue de la voix, peuvent s'appliquer aux changemens qu'elle subit dans les maladies, & répandre du jour sur la route que les Médecins doivent suivre.

Depuis la premiere enfance jusqu'à la décrépitude, la voix éprouve des changemens qui suffisent pour faire distinguer un enfant de trois ans d'un de sept, & celui-ci d'un de quatorze, mais le plus considérable de tous est celui qu'elle subit à l'âge de puberté.

« *Le son de la voix*, dit M. de Buffon, » *devient rauque & inégal pendant un espace de* » *tems assez long, après lequel il se trouve plus* » *plein, plus assuré, plus fort & plus grave qu'il* » *n'étoit auparavant. Ce changement est très-sensible chez les garçons, & s'il l'est moins chez* » *les filles, c'est parce que le son de leur voix est* » *naturellement plus aigu* (*). Ce changement » s'apperçoit plus distinctement chez les jeunes » gens qui, dès leur bas âge, ont accoutumé » de chanter. La voix qu'ils avoient eu claire » jusqu'alors commence à devenir rude, peu

* *Hist. Natur.* T. 2, Ch. de la puberté.

» juste, inégale ; bientôt ils ne peuvent plus » chanter, & enfin au bout d'un certain tems » plus ou moins long, depuis dix-huit mois » jusqu'à quatre ou cinq ans, ils recouvrent » graduellement la facilité & la justesse de la » voix, mais beaucoup plus grave que celle » qu'ils avoient auparavant.

.... » Si l'on entretient dans les garçons » une enfance perpétuelle, qu'on les empêche » de passer à l'âge de puberté & de devenir » jamais hommes, on prévient par ce moyen » la mue, on leur conserve la voix claire & » haute ; par la privation d'un organe on » assure la beauté d'un autre, & si, quand » ils sont déja parvenus à l'âge viril, on les » fait repasser à la puérilité, ils éprouvent » une seconde mue, mais assez courte, qui » par un effet opposé à celui de la première, » diminue la gravité de leur voix, & la rend » plus aigue qu'elle n'étoit.

» Pour expliquer ces phénomenes d'une » façon satisfaisante, il faut examiner : 1°. la » cause de la voix : 2°. celle de la difference » des tons ».

Le système d'Aristote, perfectionné depuis par M. Dodart, représente la voix comme l'effet d'un instrument à vent. Suivant ce sys-

tême, le too eſt plus ou moins grave, ſelon l'ouverture plus ou moins grande de la glotte * par laquelle l'air paſſe.

En 1741, M. Ferrein, de l'Académie des Sciences, fit quelques modifications à ce ſyſtême. Il démontra que la différente ouverture de la glotte ne cauſoit ni ne pouvoit cauſer la différence des tons.

Des expériences fures lui avoieot appris que la voix étoit en même-tems uo inſtrument à vent & à cordes, & que la différeoce des tons étoit cauſée par la différence des vibrations des deux ligamens qui forment les lévres de la glotte. « Chacun de ces ligamens eſt un » ruban muſculeux, large d'une ligne, long » de dix ou douze, couvert d'une membrane » très-fine, & que le jeu des différens carti» lages qui compoſent le larinx, peut tendre » plus ou moins comme uoe cheville tend les » cordes d'un violon, ou une clef celles d'un » clavecin. Le ſon dépend donc des vibrations

* Je crois devoir faire remarquer que c'eſt la glotte ſeule qui varie la nature de la voix dans chaque eſpece d'animal. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à prendre la trachée-artere d'un animal, à laquelle on ait ſeulement laiſſé le larinx ; en ſoufflant dedans, on reconnoit parfaitement au ton de quel animal elle eſt ; celle du chien aboye, celle du bœuf mugit, & celle du mouton bêle. *Note de M. Tiſſot.*

» que l'air imprime à ces ligamens ou à ces
» *cordes vocales*, comme les appelle M. Fer-
» rein, & la différence des tons dépend du
» degré de leur tension ».

Ici c'est l'air qui fait l'office de l'archet, & la force avec laquelle il est poussé par la poitrine, change la force du son comme la force ou la rapidité avec laquelle on presse l'archet sur le violon, sans que cela fasse changer le ton d'une maniere sensible *.

« L'organe de la voix est donc un instrument
» d'un genre entièrement nouveau, tel qu'on
» n'en connoissoit point, & que d'habiles Phy-
» siciens avoient désespéré qu'on pût en con-
» noître. M. Ferrein, qui peut à juste titre
» passer pour en être l'inventeur, l'a nommé
» *dicorde pneumatique*.

» Cet habile Médecin a trouvé parmi les
» jouets de l'enfance ce que l'on demandoit
» inutilement aux Physiciens & aux Musiciens:
» un instrument de la même nature que l'or-

* M. Tissot observe dans une note que la force de l'archet ou de l'air envoyé par la poitrine fait hausser le ton réellement, quoique ce soit d'une façon presqu'insensible. Elle produit cet effet, parce qu'en pressant les cordes du violon ou de la glotte, elle augmente leur tension. M. Mundonville a remarqué que cette différence sur les cordes lâches du violon alloit jusqu'à un demi ton.

» gane de la voix ; c'eſt à-dire à vent & à » cordes : c'eſt un composé de deux pieces de » bois & d'un ruban, qu'un ſouffle très-léger » met en mouvement & qui rend un ſon ».

Le ſyſtême qu'on vient d'expoſer étant fondé ſur des expériences que pluſieurs Phyſiciens ont répétées avec ſuccès, il a obtenu l'approbation générale des Savans, & il me ſemble qu'on peut le mettre au rang des choſes phyſiquement démontrées.

Avant d'en faire l'application aux phénomenes de la mue de la voix, M. Tiſſot ſuppoſe encore quelques principes qui ont été démontrés dans d'autres Ouvrages.

« 1°. Ce qui rend un ſon grave ou aigu, » c'eſt le plus ou moins grand nombre de » vibrations que fait le corps ſonore dans un » tems donné. Plus le nombre des vibrations » ſera grand, plus le ſon ſera aigu.

» 2°. Le ton le plus grave qu'on puiſſe entendre eſt celui qui eſt rendu par des corps » qui font douze vibrations & demi dans une » ſeconde, le plus aigu par ceux qui en font » ſix mille quatre cens. Au-deſſous du premier » terme & au-deſſous du ſecond on n'entend » plus rien *.

* Ces deux principes ſont le fruit de pluſieurs expériences faites

» 3°. Dans les cordes de même longueur » & également tendues, le ton est d'autant » plus grave qu'elles sont plus épaisses. Une » corde dont le diametre (tout le reste égal) » fera double de celle d'un autre, sonnera à » l'octave basse, c'est-à-dire, à l'octave au- » dessous.

» 4°. Dans les cordes de même longueur, » de même tension & de même diametre, » la gravité du ton est comme la flexibilité » de la matiere : si l'on a deux cordes parfai- » tement égales, l'une d'or, l'autre de fer ; » celle d'or sonne à la quinte *basse* de celle » de fer ».

C'est pour cette raison que l'on emploie des cordes de fer pour les dessus des clavecins, & des cordes de cuivre pour les basses.

A la puberté, les chairs prennent plus de fermeté, le corps plus de force ; les hommes prennent un accroissement sensible dans la quarrure, & sur-tout dans le larinx, & *les fibres cessant de s'étendre en longueur, acquierent plus de grosseur & de diamètre.*

---

sur des tuyaux d'orgue, par M. Sauveur. Le son le plus bas ou le plus grave que l'on puisse entendre est celui d'un tuyau d'orgue de quarante pieds. Le plus aigu est celui d'un tuyau de quinze seiziémes de pouce ; entre ces deux tons il y a huit octaves d'intervalle, & le milieu répond à peu près à l'*amila* ordinaire.

Cela posé, l'explication de la mue s'offre d'elle-même. Les fibres qui composent les cordes vocales, acquérant plus de diamètre sans augmenter de longueur, elles feront suivant le troisième principe qu'on vient de poser, plus de vibrations dans le même tems. Donc, suivant le premier principe, le ton qu'elles rendront sera plus grave. C'est précisement ce qui fait le changement de la voix.

« Ce changement se fait peu à peu, parce » que c'est peu à peu que les fibres contractent » une nouvelle épaisseur.

» Pendant le tems de ce changement, la » voix est foible & fausse, parce que les » différentes fibres étant inégalement tendues » ne frémissent plus ensemble ; leurs vibrations » ne sont plus isocrones ; cette inégalité affoi- » blit le ton & le rend faux ; c'est un concert » dont les instrumens ne sont pas d'accord.

» Dans les hommes, ce changement est » plus considérable, parce que celui que la » puberté produit chez eux est plus sensible, » & sur-tout comme je l'ai dit, dans le larinx ; » ce qui prouve que celui qui arrive aux *cordes* » *vocales*, doit l'être dans la même proportion.

» En conservant les hommes dans un éta

» d'enfance, on prévient les changemens que » produit la puberté : la mue en est un.

» Pourquoi quelques personnes ont-elles la » voix plus grave que d'autres ? Parce que, » ou 1°. à égal diamètre, les *cordes vocales* » sont plus longues ou moins tendues, ou 2°. » qu'à égale tension & longueur, elles ont » un diamètre plus considérable.

» Pourquoi dans la même personne la voix » est-elle quelquefois plus grave que d'autres ? » Parce que bien des raisons peuvent varier » l'état des fibres. Suivant le quatriéme prin- » cipe, toutes choses d'ailleurs égales, la gra- » vité est en raison de la flexibilité, & par » conséquent, tout ce qui augmentera cette » flexibilité rendra la voix plus grave, comme » un rhume, un catharre, une angine aqueuse. » Tout ce qui la diminuera produira une voix » plus aigue, comme une esquinancie vio- » lente, dans laquelle la voix n'est quelquefois » qu'un sifflet. Trop de rigidité peut cepen- » dant, en diminuant l'oscillabilité des fibres, » & en empêchant la facilité de leurs vibra- » tions, produire le même effet que trop de » flexibilité, & rendre la voix grave, comme » il arrive par l'échauffement, la poussière, » la vieillesse, la phtisie, le marasme.

» Il y a des personnes chez qui le fluide » nerveux, étant d'une grande mobilité, pro-» duit des tensions spasmodiques dans diffé-» rentes parties, dans les *cordes vocales* comme » ailleurs ; ce qui les expose à de fréquens » changemens de voix, suivant les différens » degrés de cette tension, & à des *aphonies* » (ou extinctions de voix) totales quand le » spasme est violent ».

Les plaisirs de l'amour sur-tout influent extrêmement sur la voix : c'est une observation d'Hippocrate, vérifiée dans tous les tems, & que les plus grands Médecins rangent dans la classe des sympathies par la communication des nerfs. M. Tissot observe que les Acteurs d'Opéra conserveroient bien plus long-tems leur voix, s'ils pouvoient préférer les applaudissemens publics à leurs plaisirs particuliers.

Il remarque en terminant son essai, que ces principes sur la mue de la voix humaine ne sauroient s'appliquer à la mue des oiseaux, parce que leur glotte cartilagineuse ne paroît point avoir de cordes vocales. D'ailleurs ce qu'on appelle la mue des oiseaux est un changement de plumes, comme la mue des quadrupédes est un changement de poil. Ce changement se fait tous les ans, & peut altérer

la voix comme beaucoup d'autres maladies : mais pour l'ordinaire, elle revient ensuite dans son état naturel ; ainsi cette mue de plumes ou de poil n'a aucun rapport avec celle de la voix, que l'homme n'éprouve qu'une fois en passant de l'enfance à l'âge de puberté.

III.

Entretiens sur l'état de la Musique Grecque, vers le milieu du quatriéme siécle, avant l'Ere vulgaire. *Amsterdam. Paris. Freres de Bure. 1777. in-8°. de 110 pages. 1 liv. 10 sols, broché.*

L'Auteur de cet excellent Ouvrage, qui vient de paroître, a remarqué que tous ceux qui ont écrit sur le système Musical des Anciens, sans en excepter le savant M. Burette, n'ont point eu assez de soin de distinguer les tems & les lieux ; pour ne pas tomber dans le même écueil, il suppose qu'un étranger qui s'est trouvé à Athenes vers l'an 360 avant J. C. rend compte de de deux Entretiens qu'il avoit eus sur la Musique avec un Disciple de Platon, qu'il nomme Philotime.

Dans le premier Entretien, il développe les

fyftêmes des Anciens fur le fon, les intervalles, les accords, les genres, les modes & le rhytme.

Pour fixer les proportions des fons & de leurs intervalles, il emploie le monocorde & les calculs de Pythagore. Par le mot d'accords, il n'entend point ce que nous appellons aujourd'hui harmonie, c'eft-à dire la réunion de plufieurs fons entendus à la fois, mais les intervalles confonnans dont l'oreille entend la fucceffion avec plaifir. Il range dans cette claffe, la quarte, la quinte, l'octave & leurs repliques, c'eft-à-dire la onziéme, la douziéme & la double octave. Il range tous les autres intervalles dans la claffe des diffonnances, & ce qui nous étonne, c'eft qu'il ne dit rien de la tierce.

L'étranger demande à Philotime, fi dans le chant les fons qui compofent un accord ne fe font jamais entendre en même-tems ?

« Le chant » lui répond, Philotime » n'eft » qu'une fucceffion de fons ; les voix chantent » toujours à l'uniffon ou à l'octave, qui n'eft » diftinguée de l'uniffon que parce qu'elle flatte » plus l'oreille. Quant aux autres intervalles, » elle ne juge de leurs rapports que par la » comparaifon du fon qui vient de s'écouler

» avec celui qui l'occupe dans le moment. Ce » n'eſt que dans les Concerts, où les Inſtrumens » accompagnent la voix, qu'on peut diſcerner » des ſons différens & ſimultanés. Car la lyre » & la flûte, pour corriger la ſimplicité du » chant, y joignent quelquefois des traits & » des variations, d'où réſultent des parties » diſtinctes du ſujet principal. Mais elles revien- » nent bientôt de ces écarts, *pour ne pas affli- » ger trop long-tems l'oreille étonnée d'une pareille » licence* ».

Ces derniers mots peignent merveilleuſement l'éloignement & la répugnance des Grecs pour ce que nous appellons harmonie.

L'Auteur explique enſuite ce que les Anciens appelloient les genres ou les différentes façons d'accorder la cythare. « Dans le diatonique, » dit-il, » les quatre cordes procedent par un » demi ton & deux tons, *mi, fa, ſol, la*; » dans le chromatique, par deux demi-tons & » une tierce mineure, *mi, fa, fa* dieze, *la*; » dans l'enharmonique, par deux quarts de » ton & une tierce majeure, *mi, mi* quart de » ton, *fa, la* ».

Après avoir parcouru les changemens que ces trois principaux genres ont éprouvés, au moyen des nouvelles cordes qu'on a ajoutées

aux premieres, & de l'étendue qu'on a donnée aux différens Instrumens, l'Auteur passe à la diversité des modes.

» Les Nations qui dans les siècles reculés, » cultiverent la Musique, ne s'accorderent » point sur le ton fondamental du tetracorde « (ou Instrument à quatre cordes) » comme » aujourd'hui encore des peuples voisins par- » tent d'une époque différente pour compter » les jours de leurs mois. Les Doriens exécu- » toient le même chant à un ton plus bas que » les Phrygiens, & ces derniers à un ton plus » bas que les Lydiens. De-là les dénominations » des modes Dorien, Phrygien & Lydien.... » L'opinion qui commence à prévaloir admet » treize modes à un demi ton de distance l'un » de l'autre.... Tous ces modes ont un carac- » tère particulier. Ils le reçoivent moins du ton » principal que de l'espèce de poësie & de » mesure, des modulations & des traits de » chant qui leur sont affectés & qui les distin- » guent aussi essentiellement que la différence » des proportions & des ornemens distingue » les ordres d'architecture.

» La voix peut passer d'un mode ou d'un » genre à l'autre, mais ces transitions ne pou- » vant se faire sur les Instrumens qui ne sont

» percés ou montés que pour certains genres » ou certains modes, les Musiciens emploient » deux movens. Quelquefois ils ont sous la » main plusieurs flûtes ou plusieurs cytharres » pour les substituer adroitement l'une à l'autre. » Plus souvent ils tendent sur une lyre toutes » les cordes qu'exige la diversité des genres & » des modes. Il n'y a pas même long-tems qu'un » Musicien plaça sur les trois faces d'un trepied » mobile trois lyres montées l'une sur le mode » Dorien, la seconde sur le Phrygien, la troi- » siéme sur le Lydien. A la plus légere impul- » sion, le trepied tournoit sur son axe, & pro- » curoit à l'Attiste la facilité de parcourir les » trois modes sans interruption. Cet Instrument » qu'on avoit admiré, tomba dans l'oubli après » la mort de l'inventeur ».

La maniere dont les anciens s'y prenoient pour solfier ou nommer les notes étoit fort simple ; voici les syllabes dont ils se servoient & qui correspondent à notre gamme :

si, ut, ré, mi, fa, sol, la,
té, ta, tè, tô, ta, tè, tô,

Il est aisé de voir combien notre gamme est préférable à celle-là : outre l'avantage de donner des noms differens à toutes les notes de l'octave & par-là d'éviter la confusion, elle

exerce les commençans à la prononciation de toutes les voyelles & à l'articulation des principales consonnes, ce que ne faisoit point celle des Grecs.

Les Grecs n'avoient point pour écrire leur Musique d'autres notes que des lettres entieres ou mutilées & posées en différens sens. M. Burette, M. Rousseau & M. Duclos, portoient le nombre de ces notes à 1620, mais l'Auteur appuyé sur des raisons qui paroissent très-plausibles les réduit à 990, dont 495 pour les voix & 495 pour les instrumens. On ne peut donc disconveoir que leur tablature ne fut beaucoup plus compliquée que la nôtre.

Dans l'origine de la Musique, le rhytme ou la mesure se modela exactement sur le rhytme de la poësie. Toute syllabe chez les Grecs étoit breve ou longue. Il falloit un instant pour prononcer une breve, deux pour une longue, & de la réunion des syllabes longues & breves, se formoit le pied, & de la réunion de plusieurs pieds la mesure du vers. Chaque pied avoit un mouvement, un rhytme, divisé en deux tems l'un pour le frappé, l'autre pour le levé.

Les variétés de rhytme que les Poëtes introduisireot successivement dans la Poësie, en introduisirent nécessairement dans la Musique.
» Des

« Des lignes placées à la tête d'une piece de » musique, dit Philotime, en indiquent le » rhytme, & le coryphée, du lieu le plus élevé » de l'orchestre, l'annonce aux musiciens & aux » danseurs attentifs à ses gestes ». J'ai observé, lui répond l'Etranger, « que les maîtres des » chœurs battent la mesure tantôt avec la main, » tantôt avec le pied. J'en ai vu même dont la » chaussure étoit armée de fer, & je vous avoue » que ces percussions bruyantes troubloient mon » attention & mon plaisir ».

Philotime développe dans sa réponse le pouvoir & la nécessité du rhytme. « Il n'est point de » mouvemens, ajoute-t-il, dans la nature & » dans nos passions, qui ne rencontrent, dans » les diverses especes de rhytme, des mouve» mens qui leur correspondent & qui deviennent » leur image. Ces rapports sont tellement fixés, » qu'un chant perd tous ses agrémens dès que sa » marche est confuse, & que notre ame ne reçoit » pas aux termes convenus, la succession pério» dique des sensations qu'elle attend. Aussi les » entrepreneurs de nos spectacles & de nos fêtes, » ne cessent-ils d'exercer les acteurs, auxquels ils » confient le soin de leur gloire. Je suis même » persuadé que la musique doit une grande partie » de ses succès à la beauté de l'exécution, &

» fur-tout à l'attention fcrupuleufe avec laquelle » les chœurs s'affujettiffent au mouvement qu'on » leur imprime ».

Ainfi finit le premier entretien. Nous avons faifi avec plaifir cette occafion de donner à nos lecteurs, une idée de l'état de la mufique chez les Grecs. Le fecond entretien eft encore plus intéreffant ; il a pour objet la partie morale de la mufique.

L'Etranger demande à Philotime pourquoi la mufique n'opéroit plus fur les Grecs les mêmes prodiges qu'autrefois?

» C'eft, lui répond Philotime, qu'elle étoit » autrefois plus groffiere ; c'eft que les Nations » étoient encore dans l'enfance. Si à des hommes » dont la joie n'éclateroit que par des cris » tumultueux, une voix accompagnée de quel- » que inftrument faifoit entendre une mélodie » très-fimple, mais affujettie à certaines regles, » vous les verriez bientôt tranfportés de joie, » exprimer leur admiration par les plus fortes » hyperboles : voilà ce qu'éprouverent les peu- » ples de la Grece avant la guerre de Troie. » Amphion animoit par fes chants les ouvriers » qui conftruifoient la fortereffe de Thebes, » comme on l'a pratiqué depuis, lorfqu'on a refait » les murs de Meffene ; on publia que les murs

» de Thebes s'étoient élevés aux sons de sa lyre.
» Orphée tiroit de la sienne un petit nombre de
» sons agréables; on dit que les tigres déposoient
» leur fureur à ses pieds.

» ... Terpandre & Solon dûrent leurs succès
» plutôt à la poésie qu'à la musique, & peut-être
» encore moins à la poésie qu'à des circonstances
» particulieres. . . Les Arcadiens avoient con-
» tracté dans un climat rigoureux & dans des
» travaux penibles, une férocité qui les rendoit
» malheureux. Leurs premiers Législateurs s'ap-
» perçurent de l'impression que le chant faisoit
» sur leurs ames; ils les jugerent susceptibles du
» bonheur, puisqu'ils étoient sensibles. Les enfans
» apprirent à célébrer les dieux & les héros du
» pays. On établit des fêtes, des sacrifices publics,
» des pompes solemnelles, des danses de jeunes
» garçons & de jeunes filles. Ces institutions,
» qui subsistent encore, rapprocherent insensible-
» ment ces hommes agrestes. Ils devinrent doux,
» humains, bienfaisans. Mais combien de causes
» contribuerent à cette révolution? La poésie,
» le chant, la danse, des assemblées, des fêtes,
» des jeux; tous les moyens enfin, qui, en les
» attirant par l'attrait du plaisir, pouvoient
» leur inspirer le goût des arts & l'esprit de
» société.

D ij

2217

» On dut s'attendre à des effets à peu près
» semblables, tant que la musique, étroite-
» ment unie à la poésie, grave & décente comme
» elle, fut destinée à conserver l'intégrité des
« mœurs. Mais depuis qu'elle a fait de si grands
» progrès, elle a perdu l'auguste privilege d'ins-
» truire les hommes & de les rendre meilleurs ».
... « Simple dans son origine.., inséparable
» de la poésie, elle en empruntoit les charmes,
» ou plutôt elle lui prêtoit les siens, car toute
» son ambition étoit d'embellir sa compagne.
» Il n'y a qu'une expression pour rendre dans
» toute sa force une image ou un sentiment. Elle
» excite en nous des émotions d'autant plus
» vives, qu'elle fait seule retentir dans nos cœurs
» la voix de la nature... Dans la musique vo-
» cale, l'expression unique est l'espece d'intona-
» tion qui convient à chaque parole, à chaque
» vers. Or, les anciens Poetes qui étoient tout
» à la fois musiciens, philosophes, législateurs,
» obligés de distribuer eux-mêmes dans les vers
» l'espece de chant dont ces vers étoient sus-
» ceptibles, ne perdirent jamais de vue ce prin-
» cipe. Les paroles, la mélodie, le rhytme, ces
» trois puissans agens dont la musique se sert
» pour imiter, confiés à la même main, diri-
» geoient leurs efforts de maniere que tout

» concouroit également à la plus forte expref-
» fion.

» Ils connurent de bonne heure les genres
» diatonique, chromatique, enharmonique ; &
» après avoir démêlé leur caractere, ils affigne-
» rent à chaque genre l'efpece de poéfie qui lui
» étoit la mieux affortie. Ils employerent les
» trois principaux modes, & les appliquerent
» par préférence aux trois efpeces de fujets qu'ils
» étoient prefque toujours obligés de traiter. Il
» falloit animer au combat une nation guerriere
» ou l'entretenir de fes exploits ; l'harmonie
» Dorienne prêtoit fa force & fa majefté. Il
» falloit pour l'inftruire dans la fcience du
» malheur, mettre fous fes yeux de grands
» exemples d'infortune ; les élégies, les com-
» plaintes empruntèrent les tons perçans, pathé-
» tiques de l'harmonie Lydienne. Il falloit enfin
» la remplir de refpect & de reconnoiffance envers
» les dieux ; la Phrygienne fut deftinée aux can-
» tiques facrés.

.... « Le chant rigoureufement affervi aux
» paroles, étoit foutenu par l'efpece d'inftrument
» qui leur convenoit le mieux. Cet inftrument
» faifoit entendre le même fon que la voix, &
» lorfque la danfe accompagnoit le chant, elle
» peignoit fidelement aux yeux le fentiment

D iij

» ou l'image qu'il tranfmettoit à l'oreille ».
... « La fimplicité des moyens employés par la » mufique, affuroit le triomphe de la poéfie, & » la poéfie plus philofophique & plus inftructive » que l'hiftoire, parce qu'elle choifit de plus » beaux modeles, traçoit de grands caracteres, » & donnoit de grandes leçons de courage, de » prudence & d'honneur.

... « Ne foyez donc point étonné qu'avant » même l'établiffement de la philofophie, les » Etats les mieux policés ayent veillé avec tant » de foin à l'immutabilité de la faine mufique, » & que depuis, les hommes les plus fages ayent » reconnu que la mufique dirigée par la philo- » fophie, eft un des plus beaux préfens du Ciel, » une des plus belles inftitutions des hommes ».

Ici Philotime préfente le tableau des innovations que la mufique & la poéfie avoient éprouvées environ un fiecle avant l'époque de ces entretiens. « La mufique, dit-il, jufqu'alors fou- » mife à la poéfie, en fecoua le joug avec l'au- » dace d'un efclave révolté ; les muficiens ne » fongerent plus qu'à fe fignaler par des décou- » vertes. Plus ils multiplioient les procédés de » l'art, plus ils s'écartoient de la nature. La lyre » & la cithare firent entendre un plus grand » nombre de fons. On confondit les proprietés

» des genres, des modes, des voix & des instru-
» mens. Les chants assignés auparavant aux di-
» verses especes de poësie, furent appliqués sans
» choix à chacune en particulier. On vit éclore
» des accords inconnus, des modulations inusi-
» tées, des inflexions de voix souvent dépour-
» vues d'harmonie. La loi fondamentale & pré-
» cieuse du rhytme fut ouvertement violée, & la
» même syllabe fut affectée de plusieurs sons :
» bisarrerie qui devroit être aussi révoltante
» dans la musique, qu'elle le seroit dans la dé-
» clamation ».

Philotime attribue aux Ioniens la plupart de ces changemens, & le mépris qu'on commence d'affecter pour l'ancienne musique. « C'est ce » peuple, dit-il, qui n'a pu défendre sa liberté » contre les Perses, & qui dans un pays fertile » & sous le plus beau ciel du monde, se console » de cette perte, dans le sein des arts & de la » volupté. Sa musique légere, brillante, parée de » graces, se ressent en même tems de la mollesse » qu'on respire dans ce climat fortuné. Nous » eûmes quelque peine à nous accoutumer à ses » accens. Un de ces Ioniens, Timothée, dont » je vous ai parlé, fut d'abord sifflé sur notre » théatre : mais Euripide, qui connoissoit le » génie de sa nation, lui prédit qu'il régneroit

» bientôt sur la scène, & c'est ce qui est arrivé ».

C'est ce même Timothée que les Lacédémoniens condamnerent par un décret à retrancher quatre cordes de sa lyre, en lui reprochant d'avoir blessé la majesté de l'ancienne musique, & entrepris de corrompre les jeunes Spartiates. L'Auteur observe que ce décret est à peu près du tems où les Lacédémoniens remporterent à Œgos-Potamos cette celebre victoire qui les rendit maîtres d'Athènes.

Les Philosophes ne cessoient de s'écrier que, souffrir des innovations dans la musique, c'étoit renverser les fondemens de l'Etat. En effet, la licence fit en Grece des progrès effrayans. L'Auteur le remarque dans une note: « après avoir » altéré les institutions dont elle ignoroit l'objet, » elle détruisit par des entreprises successives, » les liens les plus sacrés du corps politique. On » commença par varier les chants consacrés au » culte des dieux; on finit par se jouer des ser» mens faits en leur présence. A l'aspect de la » corruption générale, quelques Philosophes ne » craignirent pas d'avancer que dans un état qui » se conduit encore plus par les mœurs que par » les loix, les moindres innovations sont dan» gereuses, parce qu'elles en entraînent bientôt » de plus grandes. Aussi n'est-ce pas à la musique

» seule, qu'ils ordonnerent de ne pas toucher : la » défense devoit s'étendre aux jeux, aux specta- » cles, aux exercices du gymnase, &c ».

... « Parlez de bonne foi, dit l'Etranger, » n'avez-vous pas quelquefois éprouvé la séduc- » tion générale ? Très-souvent, répond Philo- » time, je conviens que la musique actuelle est » supérieure à l'autre par ses richesses & par ses » agrémens, mais je soutiens qu'elle n'a pas » d'objet moral ».

... « Je crois devoir établir ce principe : un » objet n'est digne de notre empressement, que » lorsqu'au-delà des agrémens qui le parent à nos » yeux, il renferme en soi une bonté, une uti- » lité réelle. Ainsi la nature, qui veut nous » conduire à ses fins par l'attrait du plaisir, & » qui jamais ne borna la sublimité de ses vues à » nous procurer des sensations agréables, a mis » dans les alimens une douceur qui nous attire, » & une vertu qui opere la conservation de » notre espece .... Mais quelle leçon me donne » ce joueur de flûte, lorsqu'il contrefait sur le » théatre le chant du rossignol, & dans nos jeux » les sifflemens d'un serpent, lorsque dans un » morceau d'exécution, il vient heurter mon » oreille d'une multitude de sons rapidement » accumulés l'un sur l'autre ? J'ai vu Platon

» demander ce que ce bruit fignifioit, & pendant
» que la plupart des fpectateurs applaudiffoient
» avec tranfport aux hardieffes du muficien, le
» taxer d'ignorance & d'oftentation : de l'une,
» parce qu'il n'avoit aucune notion de la vraie
» beauté ; de l'autre, parce qu'il n'ambitionnoit
» que la vaine gloire de vaincre une difficulté.

... « Peu fatisfaits d'avoir anéanti les pro-
» priétés affectées aux différentes parties de la
» mufique, nos artiftes violent encore les regles
» des convenances les plus communes. Déjà la
» danfe, foumife à leurs caprices, devient tu-
» multueufe, impétueufe, quand elle devroit
» être grave & décente ; déjà on infere dans les
» entr'actes de nos tragédies, des fragmens de
» poéfie & de mufique étrangers à la piece, &
» les chants ne fe lient plus à l'action.

» Je ne dis pas que de pareils défordres foient
» la caufe de notre corruption ; mais ils l'en-
» tretiennent & la fortifient. Ceux qui les re-
» gardent comme indifférens, ne favent pas
» qu'on maintient la regle autant par les rites
» & les manieres, que par les principes ; que
» les mœurs ont leurs formes comme les loix,
» & que le mépris des formes détruit peu à peu
» tous les liens qui uniffent les hommes ».

« Mais, dit l'Etranger, puifque l'ancienne

2224

» musique a de si grands avantages, & la mo-
» derne de si grands agrémens, pourquoi n'a-
» t-on pas cherché à les concilier ? » Philotime lui répond qu'un musicien nommé Telesias l'a tenté inutilement. « Non, s'écrie-t-il ensuite, la
» musique ne se relevera plus de sa chûte. Il
» faudroit changer nos idées & nous rendre
» nos vertus. Or, il est plus difficile de réfor-
» mer une nation que de la policer. Nous n'avons
» plus de mœurs, nous aurons des plaisirs.
» L'ancienne musique convenoit aux Athéniens
» vainqueurs à Marathon : la nouvelle à des
» Athéniens vaincus à Œgos-Potamos.

» Je n'ai plus qu'une question à vous faire,
» lui dit l'Etranger. Pourquoi apprendre à votre
» éleve un art si funeste ? A quoi sert-il en effet ?
» A quoi il sert, reprend Philotime en riant ?
» De hochet aux enfans de tout âge, pour les
» empêcher de briser les meubles de la maison.
» Il occupe ceux dont l'oisiveté feroit à craindre
» dans un gouvernement tel que le nôtre ; il
» amuse ceux qui n'étant redoutables que par
» l'ennui qu'ils traînent avec eux, ne savent à
» quoi dépenser leur vie.

» Lysis apprendra la musique, parce que des-
» tiné à remplir les premieres places de la Ré-
» publique, il doit se mettre en etat de donner

» son avis sur les pieces que l'on présente au » concours, soit au théatre, soit aux combats » de musique. Il connoîtra toutes les especes » d'harmonie, & n'accordera son estime qu'à » celles qui pourront influer sur ses mœurs. Car » malgré sa dépravation, la musique peut nous » donner encore quelques leçons utiles. Ces » procédés pénibles, ces chants de difficile » exécution, qu'on se contentoit d'admirer » autrefois dans nos spectacles, & dans lesquels » on exerce si laborieusement aujourd'hui les » enfans, ne fatigueront jamais mon éleve. Je » mettrai quelques instrumens entre ses mains, » à condition qu'il ne s'y rendra jamais aussi » habile que les maîtres de l'art. Je veux qu'une » musique choisie remplisse agréablement ses » loisirs, s'il en a, le délasse de ses travaux, » au lieu de les augmenrer, & modere ses pas- » sions s'il est trop sensible. Je veux enfin qu'il » ait toujours cette maxime devant les yeux, » que la musique nous appelle au plaisir, la » philosophie à la vertu, mais que c'est par le » plaisir & par la vertu que la nature nous invite » au bonheur ».

Nous avons donné à cet extrait plus d'étendue qu'aux extraits ordinaires, parce qu'il est rare d'avoir à rendre compte d'ouvrages aussi

bien faits. On trouve dans ces entretiens, avec les charmes & l'harmonie du ſtyle & une forte de ſévérité de goût qui tient de l'antique, une érudition profonde, une philoſophie ſaine, l'amour du vrai & du beau, & l'enthouſiaſme de la vertu. Nous ignorons qui en eſt l'auteur, &, nous ne le diſſimulerons pas, c'eſt un chagrin pour nous d'ignorer à qui nous devons une des productions les plus eſtimables que nous ayons vues depuis long-tems.

IV.

RÉFLEXIONS SUR L'OPÉRA. *Amſterdam, Paris, Delormel* 1777, *in-8°. de* 58 *pages,* 1 *livre* 4 *ſols broché.*

V.

LETTRE DE M. CAMILLE TRILLO, fauſſet de la Cathédrale d'Auch, ſur la muſique dramatique. *Chez M. Quillau, rue Chriſtine. in-12 de* 43 *pages,* 12 *ſols broché.*

VI.

MÉTHODE POUR EXERCER L'OREILLE A LA MESURE, dans l'art de la danſe, par M. Bacquoy-Guédon, ci-devant danſeur du théatre françois. *Amſterdam. Paris. Valade, in-8°. de*

56 *pages, suivies de* 20 *pages d'airs gravés*, 1 *liv.* 16 *sols broché.*

Nous rendrons compte de ces ouvrages dans les Journaux suivans.

ANNONCES DE MUSIQUE.

MUSIQUE VOCALE.

LAURETTE, comédie en un acte & en prose, mise en musique par N. J. de Mereaux. *Chez Mad. le Menu*, 18 *liv. avec les parties séparées.*

AIRS détachés de LAURETTE. *Chez Mad. le Menu*, 2 *livres* 8 *sols.*

RONDO *se ben mio fedel tamai*, del sig. Giovanni Paësiello nella Sconfitta di Dario, nel teatro d'Argentina in Roma. *A Florence, chez Pagani; à Paris, au Bureau du Journal de Musique*, 1 *l.* 4 *s.*

CAVATINA, *Ah sio fossi come Orfeo*, del sig. Pajesiello per il sig. Caribaldi in Roma nel teatro alla valle, nelle Due contesse per il carnevale dell anno 1776, e cantata dal medesimo in Firenze nel real teatro di via della Pergola nell autunno dell istesso anno. *A Florence, chez Pagani; à Paris, au Bureau du Journal de Musique*, 1 *l.* 16 *s.*

Ces deux ariettes du célebre Paësiello ont été gravées à Florence.

AIRS détachés d'ERNESTINE, comédie en trois actes mise en musique par M. de Saint-Georges. *Chez M. Houbaut*, 1 *livre* 16 *sols.*

AIRS détachés de MYRTIL ET LYCORIS, ballet en un acte (par MM. Bocquet & Bouteiller), mis en musique par M. Desormery, (représenté pour la premiere fois par l'Académie Royale de musique le 2 Décembre 1777). *Au Bureau du Journal de Musique*, 1 *livres* 16 *sols.*

Cet acte a eu le plus grand succès. On grave la partition, & elle se vendra à la même adresse à la fin de Janvier.

Recueil ou choix d'airs anciens & nouveaux, (chant & paroles) arrangés en pieces avec des variations pour le clavecin, le piano-forte ou la harpe, par M. Clement, Auteur du Journal de Clavecin. *Au Bureau du Journal de Musique*, 3 *l.*

Trois sonates pour le clavecin ou forte-piano avec accompagnement de violon, par Ferdinand Staes, œuvre 4. *A Bruxelles chez MM. Van-Ypen & Prts ; à Paris, chez M. Cornouaille*, 4 *liv.* 4 *f.*

Six sonates pour le clavecin ou le forte-piano

avec un violon obligé, par Conrad Breunig de Deydesheim, maître de chapelle, œuvre 5. *Aux mêmes adresses*, 7 *livres* 4 *sols*.

Ouverture d'Alceste par M. Gluck, arrangée pour la harpe avec accompagnement de violon par M***. *Chez M. Naderman Luthier de la Reine*. 3 *livres*.

Six quatuor pour deux violons alto & basse, par M. B Lorenziti, œuvre 1. *Au Bureau du Journal de Musique*, 9 *liv.*

Sei quartetti per due violini, viola e basso del sig. de Ordoniz, op. 1. *A Lyon chez M. Guera*; *à Paris au Bureau du Journal de Musique*, 9 *liv.*

Sei sinfonie da orchestra da Giuseppe Misliwecek, detto il Boëmo, Academico Filarmonico. *Florence. Paris, au Bureau du Journal de Musique*. 12 *liv.*

Sei quartetti per flauto o due violini viola e violoncello, da nicolo Dothel, virtuoso di camera di gran Duca di Toscana. *A Florence chez Ranieri*; *à Paris au Bureau du Journal de Musique*. 6 *liv.*

SPECTACLES.

SPECTACLES.

Pour ne point interrompre cette notice des Spectacles, il nous reste à dire un mot des spectacles donnés à la Cour en Octobre, Novembre & Décembre 1773, à l'occasion du mariage de Mgr. le Comte d'Artois ; & à présenter à nos lecteurs, le tableau des nouveautés qui ont été données sur les théatres de l'Opéra & de la Comédie Italienne en 1774, 1775 & 1776.

Spectacles de la Cour.

30 Octobre 1773. Représentation de Semire et Melinde, comédie en deux actes de M. Anseaume, mise en musique par M. Philidor.

Cette comédie, tirée d'un poëme de Gessner, avoit paru quelque tems auparavant, & elle étoit alors intitulée *Le Premier Navigateur*. Elle n'a eu, sous chacun de ces titres, qu'un succès médiocre. On a cependant retenu une jolie romance : *De mes moutons le nombre augmente*.

17 Nov. Premiere représentation d'Ismenor, ballet héroïque en trois actes, par M. Desfontaines, Censeur Royal, mis en musique par M. Rodolphe, ordinaire de la musique du Roi.

27 Novembre. BELLEROPHON, tragédie-lyrique de Fontenelle, musique de Lulli, remise avec des changemens faits par M. le Berton, maître de musique du Roi, directeur de l'Opéra, & M. Granier, ordinaire de la musique du Roi.

En refaisant les symphonies & les airs de ballets de cet opera, on avoit cru pouvoir le réduire à quatre actes, mais presque tous les connoisseurs se sont élevés contre les retranchemens qu'on y avoit faits.

4 Décembre. SABINUS, tragédie-lyrique en cinq actes, mise en musique par M. Gossec.

Le Duc de Glocester & la Duchesse de Würtemberg-Stutgard ont assisté à cette représentation. La musique de cet opéra a fait honneur à M. Gossec. La partie instrumentale sur-tout à été fort applaudie ; il y a des bruits de guerre d'un grand effet & de beaux airs de ballets, mais on auroit desiré un peu plus de vérité dans le récitatif, & plus de chant dans les airs.

11 Décembre. ERNELINDE, tragédie-lyrique en cinq actes, par M. Poinsinet, mise en musique par M. Philidor.

Cet opéra avoit été donné pour la premiere fois à Paris le 24 Novembre 1767. Il étoit alors en trois actes. M. Philidor l'ayant mis en cinq

actes pour les fêtes du mariage, quelques personnes crurent y voir des longueurs; mais ce jugement étoit vraisemblablement un effet de la prévention & de l'habitude. On donna à Bruxelles ce même opéra en cinq actes, le 4 Novembre 1774, pour la fête du Prince Charles; il y fut reçu avec transport, & le succès qu'il vient d'avoir sur le théatre de l'Opéra de Paris en 1777, décide la question en faveur des changemens que M. Philidor y avoit faits.

18 Décembre. Issé, pastorale héroïque en cinq actes de la Motte, musique de Destouches, avec des changemens dans les fêtes par M. le Berton.

30 Décembre. CÉPHALE ET PROCRIS, ou l'Amour conjugal, tragédie-Lyrique en trois actes par M. Marmontel, musique de M. Gretry.

Cet opéra a été donné à Paris en 1775 & 1777, & nous aurons occasion d'en parler dans les Journaux suivans.

SPECTACLES de l'année 1774.

OPÉRA.

25 Janvier 1774. Premiere représentation des FRAGMENS, composés des actes du *Feu* & de

Vertumne & Pomone, du ballet des Élémens, musique de Campra, & du *Devin du Village*.

On a applaudi dans l'acte du Feu à une sarabande & à une chaconne nouvelles ; nous ne dirons rien du Devin du Village ; depuis quelques années on n'est guere plus de cinq ou six mois sans le reprendre, & il est toujours plus applaudi & toujours revu avec plus de transport.

22 Février. Premiere représentation de SABINUS, musique de M. Gossec.

Nous venons d'annoncer cet opéra en parlant des spectacles de la cour.

19 Avril. Premiere représentation d'IPHIGENIE EN AULIDE, tragédie-opéra en trois actes, mise en musique par M. le Chevalier Gluck.

Cet opéra est, de tous les chefs-d'œuvres de M. Gluck, celui qui a été le plus généralement admiré. Il y a de trop grandes beautés, il a excité trop de débats & causé une fermentation trop violente, pour nous en tenir à une simple annonce. Nous en donnerons incessamment l'extrait, & nous tâcherons en même tems de donner une idée du caractere qui distingue M. Gluck de tous les musiciens qui l'ont précédé, de la révolution qu'il a opérée, des obstacles

qu'il a eus à combattre, des cabales qu'il a essuyées, &c. &c.

15 Juin. Reprise du CARNAVAL DU PARNASSE, ballet en trois actes de Fuselier, musique de Mondonville.

Ce ballet, représenté pour la premiere fois le 23 Septembre 1749, avoit été repris en 1750, 1759 & 1767. Il a été foiblement applaudi à cette derniere reprise, & c'est de tous les ouvrages de Mondonville, (à l'exception d'Isbé), celui dont le style a le plus vieilli, & qui offre le moins de beautés.

2 Août. ORPHÉE ET EURYDICE, tragédie-opéra de M. le Chevalier Gluck, (paroles de M. Moline).

Nous donnerons aussi l'extrait de cet opéra dans l'un de nos premiers Journaux : on a fait au poëme, en le traduisant de l'italien, plusieurs changemens qui ne paroissent pas heureux.

22 Novembre 1774. AZOLAN, ballet héroïque en trois actes, (de M. le Monnier), mis en musique par M. Floquet.

Ce ballet a eu beaucoup moins de succès que l'Union de l'amour & des arts des mêmes auteurs, dont nous avons donné l'extrait dans notre précédent Journal. Le poëme est sans intérêt. On a

applaudi la musique en plusieurs endroits. On y a trouvé de jolis airs & une chaconne qui avoit des beautés, mais qui ressembloit un peu trop à celle de l'Union.

COMÉDIE ITALIENNE.

10 Février 1774. LE RENDEZ-VOUS BIEN EMPLOYÉ : comédie en un acte & en vers de M. Anseaume, mêlée d'ariettes mises en musique par M. Martini.

Cette comédie n'a eu que trois représentations.

28 Février. LA ROSIERE DE SALENCI, comédie de M. de Pezai, musique de M. Gretry.

Cette comédie étoit d'abord en quatre actes; on l'a réduite à trois, le 18 Juin de la même année, & elle est restée au théâtre. On a critiqué avec raison les baisers que la jeune Rosiere donne à son amant. La musique fait honneur à M. Gretry, mais il y avoit dans les vers beaucoup plus d'esprit que de sentiment, & la musique a bien plus d'avantage pour peindre les passions, que pour exprimer les épigrammes & les combinaisons de l'esprit.

25 Juin. PERRIN ET LUCETTE, comédie en deux actes & en prose, mêlée d'ariettes, par

M. Davesne, mise en musique par M. Cifolelli.

L'intrigue de cette piece a paru foible, mais elle est écrite agréablement. La musique étoit bien faite & du style le plus moderne : on y auroit desiré plus d'originalité & d'expression.

18 Juillet. LA FAUSSE PEUR, comédie en un acte par M. Ner.... musique de M. d'Arcis le fils.

Sujet déjà traité par M. Carmontel dans ses *Proverbes Dramatiques*. Musique d'un jeune homme qui annonçoit du talent, mais dont le style n'étoit pas encore formé.

11 Août. Reprise des NYMPHES DE DIANE ; opéra-comique en un acte & en vaudevilles, par M. Favart.

Cette piece avoit été jouée pour la premiere fois à Bruxelles en 1747, & à Paris en 1753. Il y a de l'esprit, de la gaieté & quelques tableaux galans un peu nus. Le choix des airs est agréable. On l'a donnée souvent depuis cette reprise.

1er. Octobre. LE RETOUR DE TENDRESSE, comédie en un acte & en vers, mise en musique par M. de Mereaux.

Piece tirée de la *Réconciliation villageoise* que M. Poinsinet avoit mise au théatre en 1765, d'après un plan que M. de la Ribardiere lui avoit donné. On a trouvé dans la musique de l'expres-

sion & de l'effet, mais pas assez d'attention à se conformer au genre, & à observer les nuances convenables au caractere, à l'âge & à l'état des différens personnages.

14 Novembre. HENRI IV, drame lyrique en trois actes & en prose, par M. de Rozoi, musique de M. Martini.

Le nom d'Henri IV, & quelques réponses de ce grand Roi, enchâssées bien ou mal dans la piece, lui ont valu un grand succès. Plusieurs morceaux de musique, & sur-tout l'entr'acte ont été fort applaudis.

ANNÉE 1775.

OPÉRA.

10 Janvier 1775. Reprise d'IPHIGENIE de M. Gluck.

16 Février. Premiere représentation des FRAGMENS, composés de l'acte Turc des Indes galantes de Rameau, d'Hilas & Eglé par MM. le Gros & Desormery, & de la Provençale de Mouret.

La pastorale d'Hilas & Eglé formoit une des entrées du triomphe de l'harmonie, mis en musique par M. Grenet, & représenté en 1737. La

nouvelle musique de MM. le Gros & Desormery a été fort applaudie & méritoit de l'être. Il y avoit des airs charma .s.

2 Mai. Premiere représentation de CEPHALE ET PROCRIS, ballet héroïque de M. Marmontel musique de M. Gretry.

30 Mai. Reprise de l'*Orphée* de M. Gluck.

23 Juin. Reprise de l'*Union de l'Amour & des Arts*, de M. Floquet.

1er Août. Premiere représentation de CYTHERE ASSIEGÉE, ballet en trois actes de M. Favart, remis en musique par M. le Chevalier Gluck.

Ce ballet fait pour un autre théatre, & destiné dans son origine à être mis en vaudevilles, n'a pas eu, à beaucoup près, le succès des grands opéra de M. le Chevalier Gluck.

26 Sept. Premiere représentation d'ALEXIS ET DAPHNÉ, pastorale en un acte, & de PHILEMON ET BAUCIS, ballet héroïque en deux actes, (par M. de C ***), musique de M. Gossec.

Le sujet d'*Alexis & Daphné* étoit tiré d'une idylle de Gessner.

COMÉDIE ITALIENNE.

1er. Février 1775. LA FAUSSE MAGIE, comédie

en deux actes mêlée d'ariettes par M. Marmontel, musique de M. Gretry.

Piece sans intérêt, dont la versification étoit fort négligée. Elle est applaudie au théatre en faveur de la musique.

20 Mars. LES FEMMES VENGÉES, ou les *Feintes infidélités*, comédie en un acte par M. Sédaine, mise en musique par M. Philidor.

Sujet tiré du *Conte des Rémois* de la Fontaine. La musique a été justement applaudie en plusieurs endroits, mais en général elle étoit fort inférieure a celle des premiers opéra-comiques de M. Philidor.

13 Mai. ROGER BONTEMS ET JAVOTTE, parodie d'Orphée, (par MM. Moline & d'Orvigny).

28 Juin. LA FÊTE DU VILLAGE, par M. Dorvigny, Musique de M. Deformery.

Divertissement fait pour une société particuliere. Musique agréable.

14 Août. LA BELLE ARSENE, opéra-comique de M. Favart, mis en musique par M. Monsigni.

Sujet peu intéressant, tiré du conte de *la Bégueule*, attribué à M. de Voltaire. Il y a dans la musique beaucoup d'airs charmans, & un des plus beaux trio qu'il y ait au théatre.

16 Août. LA COLONIE, opéra-comique en deux actes imité de l'Italien, & parodié sur la musique de M. Sacchini par M. Framery.

Nous rendrons compte de cette piece qui a eu un succès inoui.

30 Septembre. LA RÉDUCTION DE PARIS, opéra-comique de M. de Rozoi, musique de M. Bianchi.

On a donné dans la même année, à la Comédie Françoise, le *Barbier de Séville*, comédie de M. de Beaumarchais, dont nous faisons mention ici, non-seulement à cause de la romance *Vous l'ordonnez*, qui a été fort goûtée, mais à cause de plusieurs autres bons morceaux de musique, & entr'autres un orage de la composition de M. Baudron, premier violon de la Comédie Françoise, qui a été très-applaudi.

On a donné sur le même théatre, à la fin d'Octobre, PYGMALION, scène lyrique de M. Rousseau, mêlée de morceaux de symphonie. Cette scène d'un genre absolument neuf, a eu du succès. Nous l'avions insérée en entier dans le n°. 3 de l'année 1773 de ce Journal.

Le 27 Février 1775 on a donné à Versailles, pour les fêtes du carnaval, l'ARBRE ENCHANTÉ, opéra-comique de Vadé, mis en vers par M.

Moline, & en musique par M. le Chevalier Gluck. Il n'est guere possible de juger par une seule représentation du succès que cette piece auroit pu avoir; on en a gravé la partition & les petits airs.

ANNÉE 1776.

OPÉRA.

23 Avril. Premiere représentation d'ALCESTE, tragédie en trois actes, imitée de l'Italien par M***, mise en musique par M. le Chevalier Gluck.

Excellent opéra dont nous rendrons compte.

Août. LES ROMANS, ballet héroïque en trois entrées, musique de M. Cambini.

Ce ballet a eu quatre représentations.

Premier Octobre. FRAGMENS, composés du nouvel acte d'*Euthime & Lyris*, par M. Bouteiller, musique de M. Desormery, de celui d'*Arueris* de Rameau, & de celui d'*Apelle & Campaspe*, musique de M. Rodolphe.

COMÉDIE ITALIENNE.

11 Janvier. LES SOULIERS MORDORÉS, opéra

bouffon en deux actes par M. de S***, mis en musique par M. Alexandre Friner, dit Frizeri.

L'Auteur de la musique est aveugle depuis l'âge d'un an, & s'étoit déja fait connoître par d'autres ouvrages estimés.

22 Février. LE LORD SUPPOSÉ, comédie en trois actes & en vers mêlée d'ariettes, par M. d'O***, musique de M. Chartrain.

Cette piece a eu trois représentations.

8 Mai. LE MAI, comédie en trois actes mêlée d'ariettes & de vaudevilles, par M. Desfontaines.

12 Juin. Premiere représentation des MARIAGES SAMNITES, drame lyrique en trois actes & en prose, par M. de Rozoi, mis en musique par M. Gretry.

7 Juillet. LA BONNE FEMME, parodie d'Alceste.

Cette parodie est l'ouvrage de trois amis; les airs sont arrangés par M. Moulinghen.

19 Août. FLEUR D'ÉPINE, comédie en deux actes de M. de Voisenon, mise en musique par Mad. Louis.

16 Septembre. LE DUEL COMIQUE, opéra bouffon en deux actes, parodié de l'Italien par M. Moline, sur la musique de M. Paesiello.

Cette piece qui n'avoit eu aucun succès à Paris, a été jouée à la Cour en 1777, & elle y a été applaudie.

AVIS.

Cours public de Danse.

Ce Cours, ouvert le 15 Décembre 1777, chez M. Bacquoy-Guédon, ci-devant Danseur du Théatre François, & Maître de Danse à Paris, durera six mois. Les jours indiqués sont les lundi, mercredi & vendredi, depuis cinq heures du soir jusqu'à huit.

On souscrira pour le Cours entier, ou seulement pour la moitié du Cours, chez M. Bacquoy-Guédon, rue de la Poterie, premiere porte cochere à gauche, en entrant par celle de la Tixeranderie.

Aucune personne du sexe n'y sera admise.

TABLE.

MÉLANGES ET ANECDOTES.

EXTRAITS ET ANNONCES.

ANNONCES DE MUSIQUE.

SPECTACLES.

AVIS.

MUSIQUE GRAVÉE.

FIN.

JOURNAL
DE MUSIQUE

ANNÉE 1777. N° 2.

COUPLETS de M. DORAT
AIR de M. ALBANESE

O rê-ve--ri---e ché ri---e,

au gré de mes de-firs, peins-toi, ma Zé-li--e;

Zéphirs, portez lui mes foupirs et qu'elle en foit atten-

dri---e. Quel tourment que l'ab-fen--ce!

Dès que le jour commen-ce, ma peine et mon en-

nui . . . . . femblent re-naître a-vec lui;

ma peine et mon en--nui semblent

re-naître a-vec lui.

Voyez les autres couplets page 10 de ce Journal.

L' ESPERANCE

DUO de M. ALBANESE

Allegretto

Ah! qu'une espè-ran--ce nouvelle

Ah! qu'une espè-ran--ce nouvelle

a d'attraits pour un ten-dre amant a d'at-

a d'attraits pour un ten-dre amant a d'at-

traits pour un tendre a-mant Que j'aime a

traits pour un tendre a mant. Li-se, que

te pa-roî-tre bel- - -le! Que ce jour me pa-

tu me parois bel- - -le! Que ce jour me pa-

roît char- -mant! que ce jour me pa-roît

roît char- -mant! que ce jour me pa-roît

char-mant! que ce jour me pa-roît

char-mant! que ce jour me pa-roît

char-mant!... Qu'elle est dou- -ce

char-mant! Qu'elle est dou- -ce

la récompen- -se que l'amour promet

la récompen- -se que tu pro-mets à

au dé--ſir Je ſens que mon bonheur com-

mon dé--ſir Je ſens que mon bonheur com-

mence. eſpe-rer, c'eſt dé-ja jou-ir eſpé-rer,

mence eſpe-rer, c'eſt dé-ja jouir eſpé-

c'eſt dé--ja jou--ir. je ſens que mon bon-

rer c'eſt dé--ja jou--ir je ſens que mon bon-

heur que mon bonheur commence, eſpérer c'eſt dé-

heur que mon bonheur commence, eſpérer c'eſt dé-

ja jou--ir c'eſt dé---ja jou--ir

ja jou--ir. c'eſt dé---ja jou-ir.

LE DANGER DES SOUPÇONS,

Duo italien.

Andante Amoroso

Lorsque je te donnai mon cœur, je pro-

Lorsque je te donnai mon cœur, je pro-

-mis je promis de t'aimer sans cesse, si tu dou-

-mis je promis de t'aimer sans cesse,

-tois, si tu doutois Mirtil, de ma tendresse,

si tu doutois Eglé de ma tendresse,

6

tu dé-trui-rois tout mon bon-heur

tu dé-trui-rois tout mon bon-heur

Oui, oui, tu détruirois, tu détruirois tout

Oui, oui, tu détruirois tout

mon bonheur Comment pourrois-je

mon bonheur Comment pourrois-je

t'exprimer mon ardeur fi-delle et fin-

t'exprimer mon ardeur fi-delle et fin-

-cère! Je cesse---rai, cher Mir-

-cère! Je ces-se---rai belle E-

-til, de te plai-re, a-vant de cesser

-glé, de te plai-re, a-vant de cesser

de t'ai-mer. Oui, oui, je cesse-

de t'ai-mer. Oui, oui,

-rai, je cesse-rai, cher Mir-til, de te plaire,

je cesse-rai, belle É-glé, de te plaire,

avant de ces-ser de t'ai-mer avant de

avant de ces-ser de t'ai-mer. avant de

ces-ser de t'ai-mer.

ces-ser de t'ai-mer.

CHANSON NOUVELLE.

Lison re-venoit au vil-lage, c'étoit le soir,

Cembalo

elle crut voir sur son pas-sage, il faisoit noir,

accourir le jeune Silvandre Lison eut peur,

Segue

MORCEAUX CHOISIS de SARA
ou la Fermiere Ecossoise, Ariette du 2.e Acte, Scène 7.

Clarinette

Oui pour Fan-ni, le sort m'a des-ti-né, je l'aime sans sa main je suis in-for-tu-né l'amour sous son em-pi-re ne connoit quel'égali-té. et tout cœur qui sou-pi-re devient su-jet de la beau-té. De l'ardeur qui m'est chè-re peut on blâmer les feux, la rai-son les é-clai-re, j'en at-test-te les cieux, si Fan-ni sçait me plaire si j'a-dore ses traits c'est quelle u-nit comme sa mère les ver-tus a-vec les at-traits. Oui

DUO du 2.e Acte Scène 2.e

Charlotte: Gros george et moi not bon maître j'nons cessé de nous che-rir, bien loin de se ral-len-tir, nos feux n'ont fait que s'accroi-tre. j'ons a nous ai-mer j'ons a nous ai-mer le plai-sir le plai-sir que j'a-

Gros george: Char-lotte et moi not bon maître j'nons cessé de nous che-rir, bien loin de se ral-len-tir, nos feux n'ont fait que s'accroi-tre. j'ons a nous ai-mer j'ons a nous ai-mer le plaisir le plai-sir que j'a-

vons a vous ſer-vir. j'ons a nous ai-mer

vons a vous ſer-vir. j'ons a nous ai-mer

j'ons a nous ai-mer le plai-ſir le plai--

j'ons a nous ai-mer le plaiſir

ſir que j'a-vons a vous ſer-vir. le plai-

le plaiſir que j'a-vons a vous ſer-vir

ſir le plai-ſir que j'a-vons a vous ſer-

le plaiſir le plaiſir que j'a-vons a vous ſer-

vir. Souffrez que no-tre ten-dreſ-ſe vous rap-

vir.

pel-le le souve-nir de la flatteu-se pro-

mes-se que vous fi-tes de nous u-nir.

pour rem-

plir cet-te pro-messe quel instant plus propre a sai-

sir pour rem-plir cet-te pro-mes-se quel ins-

Gros-george et 𝄋

tant plus propre a sai-sir. Char-lotte et 𝄋

JOURNAL DE MUSIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ

D'AMATEURS.

ANNÉE 1777. N°. 3.



A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Le prix de l'Abonnement de ce Journal est de douze livres pour Paris, & de 16 liv. 12 s. pour la Province, franc de port. Chaque volume se vend séparément 1 liv. 4 s.

Il faut s'adresser pour souscrire, à Paris, au BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre, vis à-vis celle des Vieux-Augustins, maison de M. Frary.

Les personnes de province pourront envoyer le prix de leur abonnement par la poste, en ayant soin d'affranchir leur lettre d'avis & le port de l'argent. C'est à la même adresse qu'il faut remettre les Ouvrages à annoncer dans le Journal, les Avis qu'on voudroit y faire insérer, & tout ce qu'on voudra faire parvenir aux Auteurs.

On trouvera au Bureau du Journal *tous les Ouvrages de Musique qui y sont annoncés, & en général tous les Ouvrages de Musique vocale & instrumentale, ancienne & moderne. Les personnes de Province qui*

A ij

voudront les recevoir par la poste, ajouteront deux sols par livre au prix marqué, & on les leur fera parvenir, franc de port, jusqu'aux frontieres du Royaume.

LIBRAIRES ET MARCHANDS DE MUSIQUE, chez qui l'on trouve les nouveautés annoncées dans ce Journal.

MESSIEURS,

Bordeaux.	CAMUSAT, Maître de guitarre, rue des Remparts.
Caen.	LA FONTAINE, Maître de musique, rue Saint Pierre.
Dunkerque.	GODDAERDT, rue Moñenne, n°. 19. DUPONT, Marchand & Maître de violon, rue Sainte Barbe.
Hambourg.	J. C. WESTPHAL & Compagnie.
Lille.	Mad. la veuve SIFFLET, rue Equermoise.
Lyon.	CASTAUD, Libraire & Editeur de musique.
Toulouse.	BRUNET, Marchand de Musique.
Versailles.	BLAISOT, Libraire, rue Satori.



JOURNAL
DE MUSIQUE.

ANNÉE 1777. N°. 3.

MELANGES ET ANECDOTES.

LETTRE
AUX AUTEURS DU JOURNAL,

Sur les différentes Échelles Diatoniques.

MESSIEURS,

UN Amateur a fait dans le N°. 3 de votre Journal de Musique de 1773, une question sur la basse fondamentale, que je ne me propose pas de

résoudre, mais cette question m'a donné le desir d'analyser plusieurs Echelles Diatoniques; j'ai choisi la gamme moderne d'après M. Rameau, fig. A; celle des Grecs, par M. d'Alembert, fig. B; celle des Egyptiens, par M. l'Abbé Roussier, fig. C; & une autre gamme tirée du tempérament de M. Rameau, fig. D; j'ai réduit les fractions du nombre de vibrations des tons de ces differentes gammes au même dénominateur, & comme je ne crois pas qu'on puisse mieux connoître l'intervalle de deux tons que par le rapport de ces deux mêmes tons, j'ai formé une colonne d'intervalles; chacun de ces intervalles est toujours le quotient de la division d'un ton par celui qui le précéde immédiatement; ainsi dans la gamme moderne, fig. A, premiere colonne, le nombre 1.3333 ou $1.\frac{3333}{10000}$ exprime celui des vibrations du ton *fa*, en supposant que l'*ut* d'en bas ou le premier *ut* n'en fasse qu'une; le nombre 1.5000 ou $1.\frac{5000}{10000}$ exprime de même & dans la même supposition le nombre des vibrations du ton *sol*; *

* Si au lieu de représenter le ton *sol* par 1.5000, on le représentoit par $\frac{10000}{15000}$, on auroit la longueur de la corde qui doit donner ce ton, en supposant que la longueur de la corde qui donne le ton *ut*, soit prise pour l'unité; il en est de même des autres tons. *Note de l'Auteur de cette Lettre*

enfin l'intervalle de ces deux tons est exprimé par 1.1250 ou $1.\frac{1250}{10000}$ quotient de la division du nombre des vibrations de *sol*, 1.5000 par celui des vibrations de *fa* 1.3333.

Je me suis apperçu que si en partant de la quinte de chacune de ces gammes, on forme une suite de quintes *sol*, *re*, *la*, *mi*, *si*, *fa*, *ut*, & qu'on baisse chaque ton d'autant d'octaves qu'il est nécessaire pour les remettre à leur place, on obtient une nouvelle gamme ; les demi tons de ces nouvelles gammes seront changés de place & se trouveront entre l'*ut* & le *ré*, & entre le *fa* & le *sol*, au lieu d'être entre le *si* & l'*ut* & entre le *mi* & le *fa*, voyez fig. F & G ; en partant de cette observation, j'ai cherché quelle seroit la gamme qui donneroit à la fois des quintes, des tierces & des octaves justes, & j'ai trouvé qu'il n'y en avoit qu'une composée de sept intervalles égaux, que j'ai nommé pour cela gamme naturelle. Il se pourroit bien en effet que cette gamme fut celle que la nature donne ; car, en supposant qu'une corde qui rend le son *ut* ait un pied, le tiers de cette corde qui est de quatre pouces, doit rendre l'octave de *sol* ; mais ne se peut-il pas qu'au lieu de quatre pouces ou quarante-huit lignes, ce soit quarante-huit lignes cinq points & demie

qui rendent cette octave de sol ; on nous dit aussi que le cinquiéme de cette même corde doit donner la double octave de *mi*, mais ce *mi* est reconnu trop haut ; ne se pourroit-il pas qu'il fut juste en allongeant ce cinquiéme de corde de deux tiers de ligne ? enfin, seroit-on bien étonné de ne pas trouver la nature absolument d'accord avec la justesse de ces divisions ? à la vérité, la nature, en donnant cette gamme, ne nous fournit pas les ressources que nous avons dans notre Musique, & nos anciens peuvent avoir eu grande raison d'introduire dans la gamme deux demi tons, ou si l'on veut un demi ton dans chaque tétracorde. Ils évitèrent, par ce moyen, la monotonie de la gamme naturelle, * & se rendirent maîtres de varier la Musique à l'infini & de lui donner beaucoup d'expression, mais vraisemblablement tout cela ne fût que convention ; outre les deux demi tons, les Grecs introduisirent aussi un ton mineur dans chaque tétracorde, fig. B ; leur gamme se trouvoit par ce moyen composée, savoir, le premier tétracorde de deux intervalles majeurs,

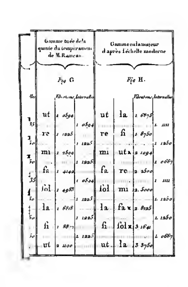
* On n'assureroit pas que cette gamme ne produisît toujours une Musique monotone, si chaque ton étoit partagé en demi tons, & qu'on fût exercé sur les demi tons comme sur les tons. *Note de l'Auteur de cette Lettre.*

d'un intervalle mineur & d'un demi intervalle; & le second tétracorde d'un intervalle majeur, d'un intervalle mineur & d'un demi intervalle ; dans le premier tétracorde, le demi intervalle est précédé d'un intervalle mineur, & dans le second, le demi intervalle est précédé d'un intervalle majeur, au lieu de l'être d'un mineur comme dans le premier tétracorde : défaut qui a été corrigé dans l'Echelle mod rne, fig. A, ce qui fait que les *fa* de ces deux Echelles diffèrent entre eux d'un comma, c'est-à-dire, que l'Echelle moderne est à l'Echelle des Grecs comme 81 est à 80 *. Il résulte de ce que je viens d'avancer qu'il y a au moins une forte présomption pour croire que ni la basse fondamentale, ni notre gamme, ni aucun de nos accords, excepté l'octave, ne sont exactement pris dans la nature ; que la quinte de notre gamme est à peu près d'un comma trop haute, que la tierce est un peu moins juste ; qu'à la

* Une corde de quatre pouces qui rend un son quelconque, rendra un son d'un comma plus haut, si on allonge cette corde de sept points & un cinquième, ensorte que le *sol* de la gamme que j'ai nommé naturelle, ne diffère de celui de la gamme moderne que des trois quarts d'un comma. *Note de l'Auteur.*

vérité ces différencesfont dans bien des cas nulles pour l'oreille, mais quelles sont beaucoup pour le calcul qui ne pardonne rien, & que par conséquent le calcul ne peut pas fournir aux Musiciens des ressources qu'ils ne trouveront que dans leur génie & dans une connoissance parfaite des conventions établies.

Il me reste quelque chose à dire sur la transposition ; ce mot révolte la plupart des Musiciens : ils aiment mieux laisser languir les éléves dans l'étude des diezes & des bémols, que de leur enseigner par cette méthode qui est infiniment plus courte, plus sure & plus juste. Oui, Messieurs, elle est la plus juste, parce qu'elle rend tous les modes semblables aux deux modes primitifs, & que ce n'est qu'en suivant eette méthode qu'on peut faire les tons majeurs & les tons mineurs réellement à leur place. Je sai que la différence qui se trouve entre ces tons majeurs & mineurs, n'est pas grande, mais elle est démontrée par le calcul, & puisqu'elle existe,on doit croire que la confusion & le déplacement continuel que l'on fait nécessairement de ces tons lorsque l'on ne transpose pas, n'est point indifférente en Musique. Il me semble que cette raison devroit suffire pour ranger tous les



Gamme tirée de la quinte du tempérament de M. Rameau			Gamme en la majeur d'après l'échelle moderne			
Fig G			*Fig* H.			
	Vibrations	*Intervalles*			*Vibrations*	*Intervalles*
ut	1 0594		ut	la	1 6875	
		1 0594				1 1111
re	1 1225		re	ſi	1 8750	
		1 1225				1 1250
mi	1 2500		mi	ut ✕	2 1094	
		1 1225				1 0667
fa	1 4142		fa	re	2 2500	
		1 0594				1 1111
ſol	1 4983		ſol	mi	2. 5000	
		1 1225				1 1250
la	1 6818		la	fa ✕	2 8125	
		1 1225				1 1250
ſi	1 88[illegible]		ſi	ſol ✕	3 1641	
		1 1225				1 0667
ut	2 1190		ut	la	3 3750	

Muſiciens du parti de M. Rouſſeau: on peut voir ce que cet homme de génie dit de la tranſpoſition aux articles *notes* & *ſolfier* de ſon Dictionnaire de Muſique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BRUNET.



VERS

De M. MILCENT à M. le Chevalier GLUCK, en sortant de l'Opéra D'ALCESTE.

L'œil humide des pleurs que tu m'as fait verser,
ô Gluck ! j'écris ces vers, enfans de mon délire ;
le sentiment me les inspire....
Je retiens mes sanglots, & je vais les tracer.
Dieux ! quels transports, quel oubli de soi-même,
tes sublimes concerts font naître dans les cœurs !
Oui, tu m'as fait oublier les acteurs :
d'un Peuple pour son Roi j'ai vu l'amour extrême ;
d'Alceste j'ai senti les mortelles douleurs,
avec ceux de ses fils j'ai confondu mes pleurs....
Mais quel autre tableau ?... Sous des voûtes sacrées,
ces Prêtres vers le Ciel élevant leurs concerts ;
au culte du Soleil ces Vierges consacrées,
dont les pas innocens, cadencés sur tes airs,
peignent de la candeur le calme & l'assurance ;
ces chants qui dans mon cœur r'animent l'espérance,
tout m'annonce des Dieux l'auguste majesté....
Helas ! ils vont parler.... Ah ! malheureuse Alceste !
tes pleurs n'ont pu fléchir la colere céleste ;
ton Epoux doit mourir, son arrêt est porté....
O Gluck ! heureux rival du Dieu de l'harmonie ;
dis-moi donc par quel art, cédant à ton génie,
j'éprouve, à ton gré, tour à tour,

l'espérance, la crainte & l'horreur & l'amour.
Ah ! cessez pour jamais d'étonner mes oreilles,
du chantre des Thébains
disparoissez fabuleuses merveilles.
Si le marbre animé par ses accords divins,
en fastueux remparts s'arrangeoit en cadence,
ces prodiges par Gluck ont été surpassés :
à l'orgueilleuse & stupide opulence,
à ces êtres glacés,
dont notre Sybaris abonde,
& qu'un Peuple frivole a nommé le beau monde,
ses chants ont arraché des sanglots & des pleurs ;
je les ai vus surpris de répandre des larmes,
ces hommes sans vertus, & ces femmes sans mœurs,
respecter des époux les liens pleins de charmes,
& rendus vertueux par tes divins tableaux,
pour la premiere fois pleurer au nom de mere ;
mais peu faits pour gouter des transports si nouveaux,
qui les font trop rougir pour ne pas leur déplaire
peu faits pour écouter l'accent de la douleur,
ces cris du désespoir, ces airs pleins d'énergie,
qui dans l'ame attendrie
portent des passions, le trouble séducteur,
leur mollesse n'a pu supporter ton génie.
Ils eussent préféré ces fades roulemens,
ces fredons éternels, ces éclats glapissans,
& ces frivoles airs dont la froideur extrême
laisse le spectateur s'occuper de lui-même,
& fait de nos Linus les merveilleux talens.
Laissons-les dédaigner les chants de la nature :
ils ne sont pas faits pour sentir.

Avec les tendres cœurs allons les applaudir;
viens goûter ma Zélis une volupté pure;
d'une Epouse pour son Epoux
viens voir le dévoûment sublime :
sur un cœur qui s'estime
ce spectacle est si doux !
L'ame aimante d'Alceste & son courage extrême,
sur ton beau sein feront couler tes pleurs;
en te voyant ressentir ses malheurs,
je me dirai : c'est ainsi qu'elle m'aime.
Et toi qui vis l'orgueil, l'ignorance & l'envie
vouloir envain flétrir le fruit de ton génie,
& pour quelques instans la France dédaigner
ce chef-d'œuvre immortel qu'admiroit l'Italie,
reviens, & tu verras ton buste s'élever,
monument que le goût, consacre à la mémoire!
Tu le verras, figurer avec gloire,
à côté des Lullis, à côté des Rameaux,
& pour ne pas blesser ton air simple & modeste,
pour tout éloge on y lira ces mots :
Tu vois l'Auteur d'ALCESTE.



ANECDOTES.

UN jeune homme, nommé Fariau, en sortant de chez le Supérieur du Séminaire de Laon, s'arrêta au milieu de la chambre, les yeux fermés & debout, sans être appuyé, dans un état vraiment cataleptique. Le Superieur ne s'apperçut de cet événement qu'au bout de trois quarts d'heure ; il appella du secours ; on fait au jeune homme tout ce qu'on imagine être utile en pareil cas, mais le mal résiste à tous les remédes : alors le Supérieur se rappellant que le jeune cataleptique avoit toujours été sensible aux impressions de la Musique, envoie chercher un Séminariste qui jouoit assez bien de la flûte. Cet Amphion d'un nouveau genre, ranima insensiblement le cataleptique, & les accords de son Instrument lui rendirent le sentiment & la gaieté. Le sieur Fariau, interrogé sur son état, a répondu qu'il entendoit fort bien ce qu'on lui disoit, mais qu'il ne pouvoit ni agir, ni parler.

Ce fait que l'on peut regarder comme incontestable, offre aux Médecins observateurs, un sujet de réflexions qui ne peuvent que tourner au profit de l'humanité *Voyez la gazette de santé, N°. 3, 1776.*

La Princeſſe de Belmonté-Pignatelli de Naples, protectrice de tous les gens à talens, & particuliérement des Muſiciens, étant malade & environnée de la Faculté, reçut la viſite du fameux Chevalier Raaff. A peine fut-il entré qu'elle le pria de chanter une des ariettes dont ſon claveçin étoit couvert, Le ſort tomba ſur une du célébre Haſſe ſurnommé le Saxon. Pendant tout le tems que dura l'ariette, la fiévre dont la Princeſſe étoit dévorée, ceſſa totalement. Etonné d'un changement auſſi prompt, la Faculté ne trouva point de reméde auſſi propre à la guériſon de la malade que le chant de Raaff. *Voilà Madame*, lui dit un des Eſculapes, *voilà votre véritable Médecin.* La ſenſation que cette Princeſſe éprouva fut ſi vive, qu'ayant appellé Raaff auprès d'elle pour lui donner une marque de ſa ſatisfaction, elle tira de ſa main ſa plus belle bague, & la mit elle-même au doigt de ce nouvel Amphion. Ce fait rappellera ſans doute aux lecteurs inſtruits, ce qu'on lit dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences de Paris, au ſujet d'un Muſicien qui fut guéri d'une violente fiévre par un Concert exécuté dans ſa chambre.

Dan.

2274

DANS l'une de nos Villes de Province * où ce font les Officiers Municipaux qui tiennent la Police du Spectacle, un de ces messieurs manda dernièrement un musicien & lui fit des reproches sur sa négligence. Le pauvre diable qui connoissoit toute l'étendue du pouvoir Municipal, ne le contraria qu'avec tout le respect possible, & lui demanda très-timidement quels étoient les griefs qu'il avoit contre lui, ou si on lui avoit porté des plaintes.

« Oh ! je n'ai besoin de personne, Monsieur, » j'ai deux yeux, & je vois bien que vous vous » reposez la moitié du tems pendant que les » autres violons jouent. — Mais je ne joue pas » du violon, Monsieur. — Vous mentez, je » vous en ai vu un. — Je vous demande par- » don, je joue de la quinte. — De la quinte ! » de la quinte ! Ne faites pas l'insolent, croyez- » moi, & qu'il ne vous arrive plus de rester les » bras croisés quand les autres jouent, comme » vous avez fait hier dans l'Opéra. — Ah ! » Monsieur, je comptois mes pauses. — Qu'est-

* Nous tirons cette Anecdote du Journal de Paris, 1778, N°. 13 ; & elle nous a paru trop plaisante & trop bien contée pour y changer un seul mot.

» ce que c'est, Monsieur, compter des pauses, » compter des gaudrioles. — Mais oon, Monsieur, il y avoit uo *tacet allegro*, &c... — Commeot? commeot? *tacet allegro!* Je crois que » vous me teoez des propos. En prison. — Mais, » Monsieur. — En prison, vous dis-je! Ah! je » vous appreodrai à vous moquer d'un homme » en place ».

CHANSON A BOIRE,

MORALE ET PHILOSOPHIQUE.

Air de M. ALBANESE.

Page 1. des Airs notés.

CROYEZ-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis! & buvons frais.
Laissez les Sages de la Grèce;
quittez les rêves creux Anglois.
Je tiens école de sagesse,
d'après Horace & Rabelais.
Du vin qui cause son ivresse,
Horace chante les attraits.
L'autre, pour ne mourir jamais,
nous prescrit de boire sans cesse.
Croyez-moi, buvons à longs traits,
ô mes amis! & buvons frais.

Qu'est-ce que la foudre qui gronde ?
Combien est-il d'astres aux cieux ?
La terre n'est elle plus ronde
comme l'ont cru nos bons aïeux ?
Dans cette obscurité profonde ;
nos Messiers ont ils de bons yeux ?
Je n'en sais rien. . . . mais le vin vieux
est le point sur quoi je me fonde.
Croyez-moi, &c.

Oui, toute la philosophie
est au fond d'un verre de vin.
Est-il souci que ne défie
ce fiere du nectar divin ?
A la sombre mélancolie,
un raisonneur est trop enclin :
mais auprès d'un flacon bien plein,
la raison n'est qu'une folie.
Croyez-moi, &c.

Du monde, le tableau nous flâche ;
les fripons y menent les sots.
La vertu gémit sans relâche ;
la foi, l'amitié sont des des mots.
Au grand cœur, on préfére un lâche ;
au bon esprit, un esprit faux.

Réformerons-nous ces défauts ? ....
Laissons aux Dieux faire leur tâche.
Croyez moi, &c.

Héraclite pleure & soupire,
en contemplant cet univers.
Démocrite n'en fait que rire ;
il voit la médaille à l'envers.
Un siécle est mauvais, l'autre est pire.
Nos aïeux avoient leurs travers :
nos neveux seront des pervers ;
tout dégénére & tout empire.
Croyez-moi, &c.

Du sort, l'influence sinistre,
vous force-t-elle, ô mes amis !
d'essuyer des airs de Ministre,
dans l'anti-chambre d'un Commis ?
Je sais bien que l'épreuve est triste :
mais pour éclaircir vos ennuis,
prendrez-vous le chantre des nuits
ou Séneque le moraliste ?
Croyez-moi, &c.

Monsieur l'Auteur, soyez moins sombre,
quoiqu'on ait siflé vos essais.
Croyez vous aller sans encombre

au sommet du Pinde François?
Souvent on n'embrasse qu'une ombre;
le parterre est sot à l'excès:
mais lui ferons-nous son procès
par un appel au petit nombre?
Croyez-moi, &c.

Vous pâlissez, grands nouvellistes!
Parlez? qui vous trouble? auroit-on
malignement rogné les listes
des nombreux Héros de Boston?....
Laissons mentir les Journalistes,
& prenant un plus joyeux ton,
à la santé de Washington,
faisons tosler les royalistes.
Croyez-moi,

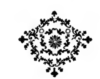
Mais ces misères politiques
nous touchent moins que l'Opéra;
grace aux merveilles dramatiques,
que parmi nous Gluck opéra.
Vaugirard même a ses critiques:
qui l'auroit cru de ce sol là?....
Pour l'art d'*ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*,
nous battrons-nous en fanatiques?
Croyez-moi, &c.

Et vous, que l'amour désespère,
amans trompés, amans jaloux!

B iij

martyrs de la vieille Cythère,
s'il en est encor parmi nous....
O vous aussi que je révère,
pauvres maris !.... accourez tous ;
point de fureur, point de courroux !
Bacchus vous présente son verre,
Croyez-moi, &c.

Par M. François de Neufchateau.



2280

EXTRAITS ET ANNONCES.

I.

VOYAGES autour du monde entrepris par ordre de Sa Majesté Britannique (par les Capitaines Byron, Carteret, Wallis & Cook, MM. Banks & Solander, &c.) *Paris, Hôtel de Thou, 1774, 4 vol. in-4°. 57 liv. broché.*

En lisant ces célèbres voyages, nous avons été curieux d'observer l'état de la musique chez les différentes nations que les Anglois ont visitées ou découvertes. Nous avons vû que les sauvages regardoient presque par-tout la musique & la danse comme les premiers besoins & les premiers plaisirs après la faim & l'amour. Ils chantent pour invoquer leurs Dieux, pour déclarer la guerre, pour s'exciter au combat, pour pleurer leurs amis, pour déplorer leurs infortunes, pour témoigner leur joie. Avec des chants simples & des instrumens grossiers, ils sont peut-être plus près que nous de la véritable

perfection de l'art, puisqu'ils expriment avec plus d'énergie & qu'ils ont plus de plaisir.

Nous rapprocherons tous les endroits de ces voyages, où il est question de danse ou de musique, pour les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Dans l'entrevue du capitaine Byron avec les Patagons, il vit, lorsqu'il s'approcha d'eux, un certain nombre de vieillards qui d'un air grave chantoient d'un ton si plaintif, que M. Byron s'imagina qu'ils célébroient quelque acte de religion. L'approche de trois ou quatre gens armés de l'équipage, leur fit prendre la fuite ; mais ils revinrent de leur frayeur & reprirent leurs places, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de M. Byron pour lui chanter une longue chanson qu'il regrettoit beaucoup de ne pas entendre.

Ce capitaine eut près du cap Upright, une aventure qu'il raconte fort plaisamment ; les Américains s'approcherent du vaisseau dans des pirogues, & on vint à bout d'en engager quelques-uns à monter à bord. « Voulant leur faire fête » dit le Capitaine » un de mes bas- » officiers joua du violon & quelques mate- » lots danserent. Ils furent enchantés de ce » petit spectacle. Impatiens d'en marquer leur

» reconnoissance, l'un d'eux se hâta de descen-
» dre dans la pirogue ; il en rapporta un petit
» sac de peau de loup de mer, où étoit une
» graisse rouge, dont il frotta le visage du
» joueur de violon ; il auroit bien souhaité me
» faire le même honneur, auquel je me refusai,
» mais il fit tous ses efforts pour vaincre ma
» modestie, & j'eus toutes les peines du monde
» à me défendre de recevoir la marque destime
» qu'il vouloit me donner ».

Le Vaisseau de M. Byron s'approcha d'un village des Indiens, dans les isles du roi George. « Nous vîmes alors » dit-il » un vieillard des-
» cendre du village vers le bord de la mer. Il
» étoit suivi d'un jeune homme. Sa taille étoit
» haute & il paroissoit vigoureux ; une barbe
» blanche qui lui descendoit jusqu'à la ceinture,
» lui donnoit un air vénérable. Il sembloit avoir
» l'autorité d'un chef ou d'un roi. Les Indiens,
» à un signe qu'il fit, se retirerent à une petite
» distance, & il s'avança sur le bord du rivage.
» D'une main il tenoit un rameau verd, & de
» l'autre il pressoit sa barbe contre son sein.
» Dans cette attitude, il fit un long discours ;
» sa prononciation cadencée pouvoit faire croire
» qu'il chantoit, & cette espece de chant n'a-
» voit rien de désagréable. Nous ne regretions

» pas moins de ne pouvoir pas l'entendre que » de n'en pouvoir pas être entendu nous-mê- » mes. Cependant, pour lui donner des mar- » ques de bienveillance, nous lui jettâmes quel- » ques présens de peu de valeur, lorsqu'il par- » loit encore, mais il n'y toucha point, & il » ne voulut pas permettre aux siens de les ra- » masser, avant qu'il eut achevé sa harangue. » Alors il s'avança dans la mer, jetta à nos gens » son rameau verd & prit ensuite les présens » qu'on lui avoit faits ».

C'est ainsi que depuis la naissance du monde, un rameau verd a été par-tout un gage de paix, & que ce n'est pas toujours, même chez les Nations les plus sauvages, le plus jeune & le plus fort qui commande, mais quelquefois celui qui a le mieux, par ses chants & ses discours, l'art d'adoucir & de conduire les autres.

Il n'est point question de musique dans le voyage du capitaine Carteret. Ce capitaine attaqué d'une maladie bilieuse & inflammatoire, toujours triste & mécontent, en veut à toutes les nations, se défie de tout le monde, & laisse quelquefois massacrer, sans beaucoup de nécessité, les Sauvages qu'il rencontre sur sa route. L'amour des arts est un bienfait de la nature, qu'elle accorde rarement aux hommes de cette

trempe. Le capitaine Carteret a observé seulement qu'il y avoit des musiciens dans un joli bâtiment que le gouverneur de Macassar envoya vers son bord, pour lui porter une réponse; il ne dit point si ces musiciens avoient essayé le pouvoir de leur art pour adoucir son humeur chagrine, & il n'y a gueres d'apparence qu'ils eussent pu y réussir.

Le Capitaine Wallis permit aux Patagons de venir voir son vaisseau; on les y conduisit dans des canots; ils chanterent en y allant & en retournant à terre. Avant que de se rembarquer, un vieillard fit une sorte de discours ou de priere, qu'il prononça d'une maniere qui ressembloit beaucoup à un chant.

Le même capitaine eut un combat avec les Otahitiens. Un peu avant le signal de l'attaque, quelques-uns des Indiens chantoient d'une voix rauque, quelques autres souffloient dans des conques marines, & d'autres jouoient de la flûte.

Le voyage du capitaine Cook, contient beaucoup plus de particularités curieuses, surtout sur la musique de l'Isle d'Otahiti.

« Tootahah, (l'un des chefs des Indiens), » nous donna » dit M. Cook » un essai de la » musique de son pays; quatre personnes

» jouoient d'une flûte qui n'avoit que deux » trous & par conséquent ne pouvoit former » que quatre notes en demi-tons ; ils jouoient » de ces instrumens à peu près comme on joue » de la flûte traversiere, excepté seulement que » le musicien au lieu de se servir de la bouche, » souffloit avec une narine dans l'un des trous, » tandis qu'il bouchoit l'autre avec son pouce ; » quatre autres personnes joignirent leurs voix » au son de ces instrumens, en gardant fort » bien la mesure, mais on ne joua qu'un seul » air pendant tout le concert ».

Tootahah donna aussi aux Anglois le spectacle d'un combat de lutte. « Lorsque le combat » étoit fini, les vieillards applaudissoient au » vainqueur, par quelques mots que toute » l'assemblée répétoit en chœur sur une espece » de chant ».

Dans une visite que les Anglois rendirent au même Tootahah, M. Banks entendit vers minuit de la musique, « & il vit des lumieres à » peu de distance sur le rivage : c'étoit un con- » cert ou assemblée, que les Otahitiens appel- » lent *Heiva*, nom général qu'ils donnent à » toutes les fêtes publiques....... Le concert » étoit composé de quatre tambours, de trois

» flûtes & de plusieurs voix ; il dura environ
» une heure.

» M. Banks » dit ailleurs M. Cook » rencon-
» tra dans sa promenade du matin, quelques
» naturels du pays qu'il reconnut, après quel-
» ques questions, pour des musiciens ambu-
» lans ; dès que nous eûmes appris l'endroit où
» ils devoient passer la nuit, nous nous y ren-
» dîmes tous ; ils avoient deux flûtes & trois
» tambours, & un grand nombre d'Indiens s'é-
» toient assemblés autour d'eux. Ceux qui bat-
» toient du tambour accompagnoient la musique
» avec leurs voix, & nous fûmes fort surpris
» de découvrir que nous étions l'objet de leurs
» chansons. Nous ne nous attendions pas à ren-
» contrer, parmi les habitans sauvages de ce
» coin solitaire du globe, une profession pour
» qui les nations les plus distinguées par leur
» esprit & leurs connoissances, avoient de l'es-
» time & de la vénération ; tels sont pourtant
» les Bardes & les Menestrels d'Otahiti : ils im-
» provisoient & joignoient la musique de leurs
» instrumens au son de leurs voix ; ils alloient
» continuellement d'un lieu à un autre, & le
» maître de la maison & l'assemblée, leur don-
» noient en récompense les choses dont ils pou-

» voient se passer, & dont ces Bardes avoient
» besoin.

» .... Les flûtes & les tambours sont les seuls
» instrumens de Musique que les Otahitiens
» connoissent; les flûtes sont faites d'un bambou
» creux d'environ un pied de long, &, comme
» nous l'avons déja dit, elles n'ont que deux
» trous, & par conséquent que quatre notes,
» avec lesquelles ils ne semblent avoir composé
» jusqu'ici qu'un air; ils appliquent à ces trous
» l'index de la main gauche & le doigt du mi-
» lieu de la droite.

» Le tambour est composé d'un tronc de bois
» de forme cylindrique, creusé, solide à l'un
» des bouts & recouvert à l'autre avec la peau
» d'un goulu de mer: ils n'ont d'autres baguettes
» que leurs mains, & ils ne connoissent point
» la maniere d'accorder ensemble deux tam-
» bours de tons différens. Ils ont un expédient
» pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent
» ensemble; ils prennent une feuille qu'ils rou-
» lent & qu'ils appliquent à l'extrémité de la
» flûte la plus courte, ils la racourcissent ou ils
» l'allongent, comme on tire les tuyaux des
» télescopes, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le
» ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille
» paroît juger avec beaucoup de délicatesse.

2288

» Ils joignent leurs voix à ces instru-
» mens, & comme je l'ai remarqué ailleurs,
» ils improvisent en chantant : il appellent *pehai*
» ou chanson chaque distique ou couplet : ces
» vers sont ordinairement rimés, & lorsqu'ils
» étoient prononcés par les naturels du pays,
» nous y reconnoissions un mètre. M. Banks
» prit beaucoup de peine pour en écrire quel-
» ques-uns qui furent faits à notre arrivée ; il
» tâcha d'exprimer leurs sons, par la combinai-
» son de nos lettres, le plus parfaitement qu'il
» lui fut possible ; mais en les lisant, comme
» nous n'avions pas leur accent, nous ne pou-
» vions pas y retrouver ni le mètre ni la rime.
» Le lecteur appercevra facilement que ces vers
» sont d'une structure très-différente :

Tede pahai de parouw-a
Ha Maru no mina
E pahah Tayo malama tai ya
No Tabane tonatou whannomi ya.
E Turay eattu terara patee whennua toai
Ino o maio Pretane to Whennuaia no Tute (*).

» Nous connoissons trop imparfaitement la

(*) » Le lecteur doit remarquer qu'un François qui auroit
» entendu ces vers ne les auroit pas écrits de cette maniere,
» & que pour en aprécier les sons & la rime, il faut savoir
» prononcer l'Anglois ».

» langue d'*Otahiti*, pour entreprendre de tra-
» duire ces vers. Ils s'amusent souvent à chanter
» des couplets pareils à ceux-ci, lorsqu'ils sont
» seuls ou avec leur famille, & quand il est
» nuit.

».... Parmi les divertissemens de ces Insu-
» laires, il y a une danse appellée *Timorodée*,
» exécutée par de jeunes filles, toutes les fois
» qu'elles peuvent se rassembler au nombre de
» huit ou dix. Cette danse est composée de pos-
» tures & de gestes extrêmement lascifs, aux-
» quels on accoutume les enfans dès leurs pre-
» mieres années; elle est accompagnée d'ailleurs
» de paroles qui expriment encore plus claire-
» ment la lubricité. Les Otahitiens observent la
» mesure avec autant d'exactitude que nos meil-
» leurs danseurs sur les théâtres d'Europe. Ces
» amusemens, permis à une jeune fille, lui sont
» interdits dès qu'elle est mariée.

».... En passant dans une maison de l
» d'Ulietea, » dit M. Cook » le maître à q
» elle appartenoit, voulut donner à MM. Banks
» & Solander, le divertissement d'une danse dif-
» férente de toutes celles que nous avions vues
» ailleurs. Elle fut exécutée par un homme qui
» mit sur sa tête une espece de grand panier
» cylindrique d'osier, d'environ quatre pieds
de

» de long & de huit pouces de diamètre, garni
» de plumes placées perpendiculairement, &
» dont les sommets étoient courbés en avant;
» il y avoit tout autour une garniture de dents
» de goulus & de queues d'oiseaux du tropique:
» dès que l'Indien fut paré de cet ornement,
» appellé *Whow*, il commença à danser en se
» remuant lentement, & tournant la tête à plu-
» sieurs reprises, de maniere que le haut de son
» chapeau d'osier décrivoit un cercle; quelque-
» fois en pirouettant il s'approchoit brusque-
» ment du visage des spectateurs, ce qui les
» faisoit tressaillir & reculer: cette farce amu-
» soit beaucoup les Insulaires; ils poussoient
» de grands éclats de rire, sur-tout lorsque le
» danseur feignoit de vouloir donner un coup
» de panier à un des étrangers.

» .... Pendant notre promenade, nous ren-
» contrâmes une troupe de danseurs qui nous
» retinrent pendant deux heures & nous firent
» beaucoup de plaisir. Il y avoit deux danseuses,
» six hommes & trois tambours; Tupia, (c'est
le nom d'un Otahitien que M. Cook avoit
pris à son service), « nous apprit que quel-
» ques-uns des principaux personnages de l'Isle
» étoient de ce nombre, qu'ils couroient de
» place en place, mais qu'ils ne recevoient

„ point de falaire des fpectateurs, comme les
» danfeurs ambulans d'*Otahiti*. Les femmes por-
» toient fur leurs têtes une grande quantité de
„ *Tamou* ou cheveux treffés, ornés en plufieurs
» endroits de fleurs de jafmin du Cap, & arran-
» gés avec tant de goût que cette coëffure étoit
» très-élégante ; elles avoient le col, les épaules
» & les bras nuds ; la gorge étoit auffi décou-
„ verte jufqu'à la hauteur de l'aiffelle, & revê-
» tue au-deffous d'une étoffe noire qui leur
» ferroit le corps. Elles avoient placé de chaque
» côté de la poitrine près du bras un petit plu-
„ met noir, reffemblant aux bouquets de nos
» femmes. Elles avoient en outre fur les han-
» ches un vêtement plifſé qui fe relevoit fur le
» ventre & retomboit par le bas en grand jupon
» qui cachoit entièrement leurs pieds, qu'elles
» remuoient avec autant de dextérité que nos
» danfeurs d'Opéra. Les plis au-deffus de la
» ceinture étoient alternativement bruns &
» blancs, & ceux du jupon tout blancs.

» Dans cet équipage, elles s'avancerent de
» côté en faifant des pas mefurés, très-bien
» d'accord avec les tambours, qui battoient
» avec beaucoup de force & de viteffe. Bientôt
» après, elles fe mirent à remuer les hanches,
» en donnant à leur habillement un mouvement

2292

» très-vif. Elles continuerent le même mou-
» vement pendant toute la danse, quoique le
» corps prît différentes attitudes. Elles se te-
» noient tantôt debout ou assises, & s'ap-
» puyoient quelquefois sur leurs genoux ou
» leurs coudes ; elles remuoient en même-tems
» les doigts avec une promptitude qu'il est
» presque impossible d'imaginer.

» Entre les danses des femmes, les hommes
» exécutoient une espece de farce dramatique
» où il y avoit du dialogue & des danses ; mais
» nous ne connoissions pas assez leur langue
» pour entendre quel en étoit le sujet.

» Quelques-uns des Officiers du même équi-
» page virent un spectacle plus régulier & par-
» tagé en quatre actes. Quelques jours après,
» M. Banks alla à terre dans l'après-midi
» avec son dessinateur, pour peindre l'ha-
» billement des danseurs qu'il avoit vus un
» ou deux jours auparavant. Excepté une
» nouvelle danseuse, il trouva la bande d'his-
» trions dans l'état où il l'avoit laissée. Les
» femmes exécuterent la même danse, mais les
» hommes varierent un peu leur farce ; il en
» vit jouer cinq ou six qui étoient différentes
» les unes des autres, & qui ressembloient beau-
» coup aux drames de nos baladins.

» Il retourna le lendemain à terre avec le » Docteur Solander ; ils dirigerent leur marche » vers les danseurs, qui, depuis le tems de » notre second débarquement, s'étoient avan- » cés à deux lieues dans l'Isle ; ils virent d'au- » tres danses & des farces différentes : dans » une de ces farces, les acteurs, au nombre » desquels il n'y avoit que des hommes, étoient » divisés en deux parties, distingués par la cou- » leur de leur vêtement ; l'un étoit vêtu de » brun, l'autre de blanc : le parti brun repré- » sentoit un maître & ses domestiques, & le » parti blanc une troupe de voleurs. Le maître » chargea ses gens de garder un panier de pro- » visions ; les blancs exécuterent plusieurs dan- » ses pour tâcher de le dérober, & les bruns en » exécuterent d'autres pour les empêcher d'y » réussir. Après quelques altercations, les ac- » teurs chargés de veiller sur le panier, se pla- » cerent à terre autour de leur dépôt, s'appuye- » rent dessus & parurent s'endormir ; les autres » profitant alors de la circonstance, s'appro- » cherent doucement, & soulevant leurs adver- » saires de dessus le panier, ils emporterent » leur proie : les bruns s'éveillerent bientôt ; » ils virent que le panier étoit volé, mais il se » mirent à danser, sans s'embarrasser davantage

» de la perte qu'ils avoient faite. L'action dra-
» matique de cette danse observoit rigoureu-
» sement l'unité, suivant toutes les régles de la
» critique, & nos grands admirateurs de la sim-
» plicité auroient été très-satisfaits de ce spec-
» tacle, parfaitement conforme à la pureté de
» leur goût.

On tira sur les Indiens dans la baie de *pauvreté*, & l'on en prit trois. » Le soir on leur
» dressa des lits, & ils allerent se coucher très-
» satisfaits en apparence de leur état. Cependant
» l'agitation de leurs esprits s'étant un peu cal-
» mée pendant la nuit, & ayant fait place à la
» réflexion, on les entendit soupirer souvent &
» très haut. Tupia qui étoit près d'eux pour les
» observer, se leva & fut si bien les consoler &
» les encourager, qu'il leur rendit non-seule-
» ment la tranquillité, mais même la gaieté,
» au point qu'ils se mirent à chanter une chan-
» son avec un goût qui nous surprit : l'air en
» étoit lent & grave comme ceux de nos
» pseaumes, & contenoit plusieurs semi-tons ».

A la nouvelle Zélande, « les Indiens qui
» étoient au lieu de l'aiguade, chanterent à no-
» tre priere leur chanson de guerre ; les femmes
» prirent part à cette Musique en faisant des
» contorsions de visage épouvantables, roulant

» les yeux, tirant la langue, pouſſant ſouvent
» de gros & profonds ſoupirs, & tout cela ſe
» faiſoit en meſure.

» . . . La danſe de guerre conſiſte en un grand
» nombre de mouvemens violens & des con-
» torſions hideuſes de membres ; le viſage y
» joue un grand rôle ; ſouvent ils font ſortir de
» leur bouche une langue d'une longueur in-
» croyable, & relevent leurs paupieres avec tant
» de force, qu'on apperçoit tout le blanc de
» l'œil en haut & en bas, de maniere qu'il
» forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négli-
» gent rien de tout ce qui peut rendre la figure
» de l'homme difforme & effroyable ; pendant
» cette danſe, ils agitent leurs lances, ils ébran-
» lent leurs dards, & frappent l'air avec leurs
» patou-patous. Cette horrible danſe eſt accom-
» pagnée d'une chanſon, ſauvage il eſt vrai,
» mais qui n'eſt point déſagréable, & dont cha-
» que refrain ſe termine par un ſoupir élevé &
» profond qu'ils pouſſent de concert. Nous vî-
» mes dans les mouvemens des danſeurs une
» force, une fermeté & une adreſſe que nous
» ne pûmes pas nous empêcher d'admirer ; dans
» leurs chanſons, ils gardent la meſure avec la
» plus grande exactitude ; j'ai entendu plus de
» cent pagaies frapper à la fois avec tant de pré

» cision contre les côtés de leurs pirogues,
» qu'elles ne produisoient qu'un seul son, à
» chaque tems de leur musique.

» Ils chantent quelquefois, pour s'amuser &
» sans l'accompagner de danse, une chanson qui
» n'est pas fort différente de celle-là; nous en
» avons entendu aussi de tems en tems d'autres
» chantées par les femmes, dont les voix sont
» d'une douceur & d'une mélodie remarquable,
» & ont un accent agréable & tendre. La me-
» sure en est lente & la chûte plaintive. Toute
» cette Musique, autant que nous en pûmes
» juger sans avoir une grande connoissance de
» l'art, nous parut exécutée avec plus de goût
» qu'on n'a lieu de l'attendre de Sauvages pau-
» vres & errans dans un pays à moitié désert.
» Nous crûmes que leurs airs étoient à plusieurs
» parties; du moins est-il certain qu'ils étoient
» chantés par plusieurs voix ensemble.

» Ils ont des Instrumens sonores, mais on
» peut à peine leur donner le nom d'Instrumens
» de Musique: l'un est la coquille appellée *la
» trompette des Tritons*, avec laquelle ils font
» un bruit qui n'est pas différent de celui que
» nos bergers tirent de la corne d'un bœuf. L'au-
» tre est une petite flûte de bois ressemblant à
» une quille d'enfant, mais beaucoup plus pe-
C iv

» tite, & auſſi peu harmonieuſe que le ſifflet
» que nous appellons *peawhiſtle*. Ils ne paroiſſent
» pas regarder ces Inſtrumens comme fort pro-
» pres à la Muſique ; car nous ne les avons ja-
» mais entendu y joindre leurs voix ni en tirer
» des ſons meſurés qui euſſent la moindre reſſem-
» blance avec un air.

» Les Bougis, les Macaſſars & les Boetons
» (Habitans de Batavia & du Pays adjacent) »
» ſont ſi fermement perſuadés qu'ils ont des
» parens crocodiles dans les rivieres de leur
» pays, qu'ils font en leur ſouvenir une céré-
» monie périodique. Ils vont par troupes ſur
» un bâteau, fourni d'une grande quantité de
» proviſions & de toute ſorte de Muſique ; ils
» chantent & pleurent alternativement ; chacun
» invoque ſes parens juſqu'à ce qu'un crocodile
» paroiſſe, & dès lors la Muſique s'arrête, &
» ils jettent dans l'eau les proviſions, le bétel
» & le tabac. Par ces honneurs qu'ils rendent
» à l'eſpece, ils eſpérent être agréables aux in-
» dividus qui ſont leurs parens, & que ceux-ci
» accepteront ces offrandes générales qu'ils ne
» peuvent pas leur adreſſer en particulier.

» Les Hottentots du Cap de Bonne-Eſpérance
» ſont tous d'une modeſtie qui va juſqu'à la
» ſtupidité : nous ne pouvions les engager que

» très-difficilement à danser ou à parler entr'eux » dans leur langue naturelle devant nous ; nous » les avons cependant vû danser & entendu » chanter : leurs danses sont alternativement » emportées ou lentes à l'excès ; elles consistent » quelquefois en mouvemens vifs & prompts » avec des contorsions étranges de corps, & » des sauts forcés en avant & en arrière, qu'ils » font en croisant les jambes : elles sont quel- » quefois si peu animées, que le danseur frappe » seulement la terre d'un pied & ensuite de » l'autre, sans changer de place & sans mou- » voir aucune autre partie du corps. La mesure » de leurs chansons est aussi tour à tour, com- » me leur danse, d'une lenteur ou d'une » promptitude extrême ».

Ces différentes observations réunies, peuvent donner une idée assez juste de la Musique des Indiens. Si parmi ces Peuples sauvages cet art est encore simple & borné, du moins est-il tourné en jouissance. Ils sont en deçà du but, mais peut-être l'avons nous passé. Ils s'en approchent, tandis que nous nous en éloignons ; ils ne connoissent ni la manie d'applaudir sans être ému, ni celle de cabaler contre ce qu'on n'entend pas, ni ce funeste esprit de parti qui trouble la société, deshonore les arts & fait le malheur de la vie des artistes.

II.

Les A-propos de Société ou Chanſons de M. L * * (Laujon) 1776. 2 *vol. in-8°. de* 302 *&* 316 *pages.*

Les A-propos de la Folie ou Chanſons groteſques, grivoiſes & annonces de parades 1776. *in-8°. de* 319 *pages. Les* 3 *vol. avec gravures,* 24 *liv. brochés.*

Pluſieurs Chanſons de M. Laujon qui avoient eu le plus grand ſuccès, ont engagé l'Auteur à réunir dans ce Recueil tout ce qu'il avoit fait en ce genre. Ces trois volumes contiennent deux cens ſoixante-quatre Chanſons ou Duo; on y trouve des épithalames, des bouquets, des complimens de clôture, des chanſons pour des convaleſcences, pour des anniverſaires, &c. Nous ne diſſimulerons pas que le choix en auroit pu être plus ſévère; il eſt rare que les vers de ſociété, & ſur-tout les vers faits pour les grands, puiſſent ſupporter le jour de l'impreſſion. Peut-être ce Recueil auroit-il beaucoup gagné à être réduit à un ou tout au plus deux volumes, mais cette obſervation ne doit pas faire oublier qu'on y trouve beaucoup de chanſons charmantes, qui aſſurent à M. Laujon une

place distinguée parmi nos meilleurs chansonniers. Il dit dans son avertissement qu'il espere que le choix de ses airs pourra faire excuser les négligences de sa poësie, & dans cette idée il est tenté de dire à son lecteur *prends & chante*, au lieu de *prends & lis*. Aussi non-seulement il a eu soin de faire imprimer les airs de ses chansons, mais il y a presque toujours ajouté le *timbre*, c'est-à-dire le refrain ou le vers qui sert à indiquer & à rappeller l'air de la chanson.

Nous citerons dans cet extrait celles de ces chansons qui nous ont paru propres à faire à la fois le plus d'honneur à M. Laujon & le plus de plaisir à nos lecteurs.

Chanson des Paysans de Chatou,

Pour la fête de leur Seigneur.

Sur l'air : *Laissons-nous charmer du plaisir d'aimer.*

A Quoi sert un cœur ?
C'est, aut'bon Seigneur,
à sentir son bonheur ;
& pour nous, d'honneur,
s'en est un ben doux
que de pouvoir tous,
réunis en ces lieux
vous offrir nos vœux.

On vous aime
pour vous-même,
on le dit en vous fêtant;
on soupire,
on aspire
après ce moment,
moment où l'on sent
à quoi sert un cœur,
c'est, not'bon Seigneur,
à sentir son bonheur,
& pour nous, d'honneur,
ç'en est un ben doux
que de pouvoir tous,
réunis en ces lieux
vous offrir nos vœux.

A vos yeux que de vers,
que d'hommages divers,
ô Phœbus & l'Amour font éclore!
L'un implore...
jusqu'à Flore;
chacun vent trouver
l'art de mieux prouver
à quoi sert un cœur,
c'est, not'bon Seigneur,
à sentir son bonheur;
& pour nous, d'honneur,
ç'en est un ben doux
que de pouvoir tous,
réunis en ces lieux
vous offrir nos vœux.

PASTORALE.

Air : Printems dans nos bocages.

MA belle,
ma toute belle
que j'aimerai toujours,
ma belle,
ma toute belle,
répond à mes amours.
Quand j'aurois cent voix,
toutes ne parleroient que d'elle ;
quand j'aurois cent voix,
toutes lui diroient à la fois :
Ma belle,
ma toute belle
que j'aimerai toujours,
ma belle,
ma toute belle,
réponds à mes amours.

Lui plaire,
toujours lui plaire,
c'est l'objet de mes vœux,
lui plaire,
toujours lui plaire,
c'est vivre dans les cieux.
Elle dit de moi,
(& ce qu'elle dit est sincère),
elle dit de moi,

ce que je dis quand je la vois.
Lui plaire
toujours lui plaire,
c'est l'objet de mes vœux;
lui plaire
toujours lui plaire,
c'est vivre dans les Cieux.

L'AMOUREUX DE VILLAGE.

Air du *Tambourin de Medée & Jason.*

Page 2. des airs notés.

NINON, t'as biau dire,
Ninon, t'as biau rire!
Mes yeux savont lire
ce qu'est dans les tiens,
tiens.
Vois si je devine;
quand tu fais la mine,
je dis, sauvons-nous,
Ninon a du courroux:
mais quand tu ris,
je reste & je dis,
baise-moi, Ninon,
& Ninon ne dit pas non.

Tiens ces damoiselles,
avec leux dentelles

paroissont moins belles
que tu n'es pour moi,
toi.
C'est à leur parure
mieux qu'à leux figure
que toutes devont
l'éclat qu'elles avont.
Mais tes habits
sans toi sont sans prix :
Ninon est toujours
plus belle que ses atours.

EPITHALAME.

Sur l'air : *Comme v'là qu'est fait.*

Que de plaisirs ce jour apprête !
La nuit n'en apprête pas moins;
mais ne célébrons que la fête,
dont tous nos yeux sont les témoins.
Ne perçons pas d'autres mystères.
L'Amour est jaloux du secret ;
mais on peut à deux cœurs sincères
dire (étant bien sûr de son fait),
» Oh ! qu'c'est bien fait !
» Oh ! qu'c'est bien fait;

On dit que l'Amour n'y voit goûte,
qu'en aveugle il blesse les cœurs ;
que s'il rend heureux il en coûte ; ...
qu'il ne se plaît que dans les pleurs :

hélas! quelle erreur est la nôtre!
Ce Dieu voit clair à ce qu'il fait;
car il fit vos cœurs l'un pour l'autre;
demain vous direz tout-à-fait:
» Oh! qu'c'est bien fait!
» Oh! qu'c'est bien fait!

Cet ami qui vous sert de pere,
(tendres Amans! Epoux heureux!)
dispute à l'enfant de cythere
le plaisir de combler vos vœux;
votre bonheur est son ouvrage;
voyez qu'il en est satisfait!
mais vous avez cet avantage.
qu'on dit en voyant son bienfait:
» Oh! qu'c'est bien fait!
» Oh! qu'c'est b en fait!

LA FÊTE A HUIS CLOS.*

Sur l'air: *Dedans mon petit réduit.*

DEDANS mon petit réduit
l'Amour ma suivie,
pour y fêter, loin du bruit,
ta fête chérie;
heureuse! si la gaîté

* Ces couplets furent faits pour être chantés par une jeune Dame qui se trouvoit, le jour de la fête de son Mari, seule à sa terre avec lui & son fils.

fait

fais honneur à la bonté
du cœur de ta Mie, ô gué,
du cœur de ta Mie.
Je ne t'offre point de fleur
de notre prairie,
mais les vœux d'un jeune cœur
qui te doit la vie;
s'il m'a dit la vérité,
il tient la sincérité
du cœur de ta Mie, ô gué,
du cœur de ta Mie.
Tiens, si tu lis dans ses yeux,
son ame est ravie;
de me voir parler pour deux
elle est attendrie;
si l'offrande t'a flatté,
viens baiser avec gaîté
ton Fils & ta Mie, ô gué,
ton Fils & ta Mie.

BERGERIE.

Air : *Votre cœur, aimable Aurore.*

AIMES-TU, dis-moi, Colette?
Puis je encor plaire à tes yeux?
Quand on est si gentillette,
on n'est pas sans amoureux.
Si c'est fait; adieu Colette!
Tu ne peux en aimer deux.

Je ne fonge qu'à Colette ;
elle charme mes loifirs ;
je donnerois ma houlette
pour un feul de fes foupirs ;
un baifer de ma Colette
vaut lui feul tous les plaifirs.

Des Bergers de ce village
ma Colette a tous les vœux ;
fi fon cœur eft le partage
du cœur le plus amoureux,
des Bergers de ce village
je ferai le plus heureux.

Nous terminerons cet extrait par deux chanfons burlefques qui nous paroiffent les meilleures que l'on ait faites depuis Vadé. Nous les tranfcrivons ici avec leur titre & avec toutes les notes que l'Auteur y a ajoutées.



HISTOIRE MORALE

Des amours de M. Pierre & de Mlle. Du Rosier, la fille d'un marchand de Plumes.

Où c'que l'on verra la Morale, que la forteune va & vient sans qu'on s'en doute, & qu'elle est ben près quand on la croit ben loin.

A celle qui jouoit du Violon,

Allons la p'tit'Mere, l'air.

Sur l'air : *Du Vaudeville des Ecossoises.*

Page 3. des airs notés.

J'AIMOIS Man'sell' Du Rosier,
la fille d'un plumassier.
Mon pes' qu'est un p'tit fermier
s'en vint le prier
de nous marier;
la d'mand' plut, on m'agréa :
v'la qui va ben jusques là. *bis.*

Comme quoi la forteune change le monde. (a)

Sur sa porte étoit écrit,
à l'enseign' *du Gagn'p'tit*;
je l'vallions ben dans c'tems là;

(a) Tous les titres de chaque couplet se parlent, & l'on montre avec la baguette du Chansonnier, le tableau qui a rapport au couplet.

à deux mois d'ilà,
ce n'est plus cela ;
plus riche il tourne à tout vent,
comme les pleumes qu'il vend. *bis.*

Tristesse & doleiance de M. Pierre, en apprenant que ses espérances étoient sans espoir.

Qui m'avoit dit oui, m'dit non ;
v'là mon amour beau garçon !
sa fille & moi, tout le jour,
j'pleurinns ; quand l'amour
m'avisit d'un tour ;
car un cœur ben amoureux
a toujours d'l'esprit pour deux. *bis.*

Comme il est bon queuquefois de pleurer devant son cher Pere.

J'vas cheux nous ; tout en entrant,
j'parle à mon ch'pere en pleurant ;
ça l'afflige, & j'dis sus ça :
quand i' vous plaira (*a*)
ça s'arrangera.
I'm'dit : parle, & dans l'moment (*b*)
tu verras qu't'es mon enfant. *bis.*

Tartagem' de M. Pierre.

I'm'permet d'fai', de son bien,
tout comme je ferois du mien. (*c*)
cheux les fermiers d'nos cantons

(*a*) En pleurant.
(*b*) En pleurant plus fort & en imitant l'attendrissement du pere.
(*c*) Avec joie.

j'mene ſes moutons,
ſes veaux, ſes dindons ;
je les troque & je les vends,
pour des cocqs & pour des paons. *bis.*

Comme l'eſprit i' ſait ouvrir les yeux à tout le monde.

Quand la fille au per' l'apprit,
i'fut ſurpris d'mon eſprit ;
ça l'fit r'venir tout d'un coup ;
i'dit : v'là du goût ! *(a)*
C'eſt toujours beaucoup,
qu'à ſon âge on ait l'bon ſens
de s'accommoder au tems. *(b)* *bis.*

Dénoument agriable des amours des deux Amoureux, à la ſatisfaction des deux chers peres.

Vite i'm'rappell', & tant y a,
qu'tous deux y nous maria ; *(c)*
quand la fill' a m'vit choiſir ! ....
Jugez du plaiſir ! .... *(d)*
Ça vint nous ſaiſir,
ça prouv' que l'plaiſir dépend
des pleum' de coq & de paon. *bis.*

(a) Avec le ton important.

(b) C'étoit dans le moment où les bonnets en plumes étoient le plus à la mode.

(c) Avec joie.

(d) Comme ſi la joie lui coupoit la reſpiration.

CHANSON VÉRIDIQUE ET HISTORIQUE

De l'hiſtoire des amours malheureux & heureux de l'amoureux monſieu Chriſtophe & de man'ſell' ſon amoureuſe Georgette ;

Où c'que l'on verra la Morale qu'une fille qui n'a point de ſecrets pour ſon cher pere & ſa chere mere, ça a toujours une bonne fin ; & de ce qui s'en enſuivit pour l'heureux ſuccès de leux amours. (a)

Comme quoi M. Chriſtophe qui eſt parti d'Pontoiſe, il arrive à Paris pour cogner za la porte de ſon amoureuſe. (b)

Allons, la p'tit'mere, joue nous l'air.

Sur l'air : *De la Contredanſe des Pandours.*

Page 3, des airs notés.

Je v'nois tout courant d'Pontoiſ'
pour
dire à mon amoureuſ'
que
je m'ennuyois loin d'ell'
trop fort

Nota. Dans cette chanſon faite pour être jouée, il faut peindre les trois caractères qui y ſont en action.

(a) Le but de l'Auteur étoit de parodier les fauſſes rimes qui ſe trouvent aſſez ſouvent dans ces ſortes de chanſons, où l'on fait volontiers rimer hallebarde avec miſéricorde.

(b) Tous les titres de chaque couplet ſe parlent.

j'croyois la trouver seul'
dà.
Le plaisir m'rendoit alert'
oui :
gaiment j'frapp' à sa port'
mais
c'est son cher per' qui d'mand'
» qu'est-là ? »
fallut ben que j'répond',
moi. (a)

Comme quoi M. Christophe i' fut tout penaud z'en cherchant son amoureuse, de ne trouver que son cher pere au lieu d'elle.

Lui qui mont' l'arismetiqu',
fait
qu'il a d'l'esprit ben plus qu'
moi,
mais tenez quoiqu'il caus'
très bien,
sa fille à mon gré jas' (b)
mieux ;
j'fut surpris de ma surpris',
car
j'n'avois pas l'air ben ais' ; (c)
non :
aussi m'dit i', « Christoph'

(a) D'une voix tremblante.

(b) Avec un rire niais qui annonce le plaisir qu'il a de parler de son amoureuse.

(c) Avec l'air chagrin.

» qu'as-tu ? (a)
» T'as l'air d'une épitaph'
» dà.

Comme quoi M. Christophe rassemble tout son esprit, pour ne pas paroître partroublé, & répondre juste aux questions du cher pere qui lui demande, « qu'as-tu ? »

J'ly dis d'un air politiqu'
rien ; (b)
je m'rassur' & j'dis « c'est qu'
» l'air
» raffroidit & rend pal' (c)
» queuqu'zun ;
» & sur-tout quand il gel'
» fort ;
i'm'dit » v'la du feu. J'm'approch' ;
mais,
quoi qu'i' mett' buch' sus buch'. . . .
Boh !
l'on sent, pour peu qu'l'on aime,
queuqu'fait
sus l'cœur, eun' chaleur comm' (d)
ça.

Comme quoi le cher pere i' fait mine de ne savoir rien, & qu'il embarasse ben plus fort l'amoureux.

J'allois lui parler d'Georgett',
quand

(a) En rian.
(b) Du ton d'un homme qui cherche à ne pas avoir l'air déconcerté.
(c) En riant.
(d) Avec le ton de l'humeur & du chagrin.

lui-même m'dit tout d'suit'
que
sa mere, *à la grand'pint* *
la m'uoit,
pour dîner cheux sa tant'
là;
à dîner v'là qu'i' m' propos'
lui;
moi qui sais que je jas'
trop,
je r'fus' comm' eun' pécor',
d'autant
qu'on croit que j'n'avois guér' (a)
faim.

Comme quoi M. Christophe fut ben triste, & ben gai par après, de ce qu'on s'gouailloit de lui.

« Avant tout les affair' pass'; (b)
» pars;
j'li tir' ma révérenc';
quand
je vois mon amoureus'
qui vient (c)
& m'dit » qu'est c'qui vous press' (d)
» tant ?

(a) En pleurant.

* Guinguette.

(b) D'un ton sérieux : mais un peu ironique.

(c) Avec l'air de la plus grande surprise & de la plus grande douleur.

(d) En reproche tendre.

» I'r'part pour Pontoif', dit l'per'; (a)
moi
je n'pouvois plus lui dir', (b)
» non;
& le per' de rir' comm'
un fou,
en m'difant » j'fais qu'tu l'aim';
» vas. (c)

Heureux fuccès des amours de M. Chriftophe & de Mademoifelle Georgette.

» Deformais plus de myftèr', (e)
» viens,
» je permets qu'tu l'ador';
» oui.
» Sois content, j'ferons ta nôc'
» bientôt;
i'm'faute au cou; j'l'embraff'
moi; (d)
fa fill' ly avoit fait ma d'mand';
lui,
qu'eft l'meilleur per' du mond',
dit;
» amant qui vient d'Pontoif' (f)
» pour toi,
» ça vaut ben que j'ly dif'
» oui.

(a) Jouant l'air férieux.
(b) Du ton le plus trifte.
(c) En fouriant à M. Chriftophe, de l'air le plus franc.
(d) Avec bonhomie & fatisfaction.
(e) En fautant d'aife. (f) Avec la plus grande joie.

Le troisième volume intitulé *les à propos de la folie* est composé de chansons plus libres que celles des deux premiers volumes, mais cet arrangement n'a peut être pas été observé avec assez de soin, car il y a beaucoup de chansons fort libres dans les deux premiers volumes & il y en a dans le troisième qui n'ont rien de répréhensible. Nous y avons remarqué entr'autres une jolie musette : *Pour si peu déplait-on à sa mere ?* qu'on trouvera à la suite de ce Journal, p. 4 des airs notés.

ANNONCES DE MUSIQUE.

MUSIQUE VOCALE.

L'OLYMPIADE, ou le triomphe de l'amitié, drame héroïque en vers & en trois actes, musique del sig. Sacchini, représenté pour la première fois le 2 octobre 1777. *Chez M. d'Enouville, rue de Vannes. 24 liv.*

Nous rendrons compte incessamment de cet opéra qui excite doublement l'intérêt par le mérite de son auteur & par les obstables qu'on a voulu mettre à son succès.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

Six sonates de clavecin avec accompagnement de violon, par F. Bambini, œuvre 3. *Au bureau musical. 9 liv.*

Sei sonate per il violino solo con basso, del sig. Wagenhofer. op. 1. *A Lyon, chez M. Guéra; à Paris, au bureau du Journal de musique. 7 liv. 4 f.*

Duo pour deux harpes ou clavecins, par Simon Hartmano, op. 1. *Aux mêmes adresses. 2 liv. 8 f.*

Premier Recueil de douze airs d'harmonie pour deux clarinettes, deux cors & un basson, par M. J. Vitzthumb. *A Bruxelles, chez MM. Van-Ypen & Pris; à Paris, chez M. Cornouaille. 6 liv.*

Sinfonia del sig. Paësiello, nelle Due contesse. *A Florence, chez Pagani; à Paris, au bureau du Journal de musique. 2 liv. 8 sols.*

SPECTACLES.

Nous avons donné dans les deux cahiers précédens la notice des nouveautés qui ont paru sur les théâtres de la Cour, & sur ceux de l'Opéra & de la Comédie Italienne, pendant tout le tems de la suspension de ce Journal. Nous nous bornerons à rendre compte dans celui-ci des Spectacles des premiers mois de l'année 1777.

OPÉRA.

Vendredi 10 Janvier 1777. On a donné avec l'*Orphée* de M. Gluck, une Pastorale en un acte, intitulée ALAIN ou LA BERGERE INGÉNUE, paroles de M. Bouteiller, musique de M. Ponteau. Cette petite pièce, dont le genre rappelle au spectateur l'idée du Devin du Village, ne pouvoit en soutenir la comparaison. L'Auteur de la musique est un organiste distingué par ses talens. Ses chants ont paru agréables, & l'on a applaudi à un joli rondeau. (Voyez ci-après page 6 des airs gravés). On auroit desiré dans quelques airs des motifs plus neufs & un style plus frais, mais il faut observer qu'il y a sept à huit ans que cette piece étoit faite & avoit été

présentée à l'Opéra ; elle auroit certainement eu alors plus de succès. Personne n'ignore que le style de la musique change d'une année à l'autre, & sur-tout qu'il a éprouvé depuis quelques années, en France, une révolution totale. Il auroit donc fallu donner cette petite Pastorale quand elle a été faite ou ne la pas donner du tout, & sur-tout en la donnant, la placer dans des fragmens composés d'actes connus & non à la suite d'Orphée, l'un des chefs-d'œuvres de M. Gluck, à côté de qui il n'y a peut-être, excepté le Devin du Village, aucun acte françois qui put se soutenir.

Mardi, 21 Janvier. Premiere représentation des HORACES, ballet en trois actes du célèbre M. Noverre. Ce ballet, digne d'éloges à beaucoup d'égards, n'a pas eu cependant autant de succès qu'on auroit dû l'espérer d'un aussi beau sujet & d'un aussi grand maître.

Jeudi, 30 Janvier. Premiere représentation de la reprise du DEVIN DU VILLAGE, à la suite d'*Orphée*. Jamais encore ce chef-d'œuvre de M. Rousseau n'avoit été mieux senti & applaudi avec plus de transport. Mademoiselle le Vasseur y a joué le rolle de Colette avec le plus grand succès ; le public a vu avec plaisir que les pro-

grès étonnans que cette excellente actrice avoit faits depuis un an dans le genre tragique, ne lui avoient rien fait perdre des grâces & de la naïveté qui l'avoient auparavant fait applaudir dans le genre pastoral.

Mardi, 18 Février. Reprise d'IPHIGÉNIE de M. Gluck.

Jeudi, 6 Mars. Premiere représentation des RUSES DE L'AMOUR, ballet pastoral de M. Noverre, qui a été très-applaudi.

COMÉDIE ITALIENNE.

Jeudi, 16 Janvier. Premiere représentation de la reprise de SOLIMAN SECOND ou LES TROIS SULTANES, comédie en trois actes & en vers de M. Favart, suivie du *Couronnement de Roxelane*. M. Gibert qui étoit encore très-jeune lorsqu'il fit pour la premiere fois la musique de cette piece, il y a quinze ou seize ans, l'a refaite en entier pour cette reprise, à l'exception de l'air de *Mahomet*, qui méritoit bien d'être conservé. Cette reprise a eu treize représentations.

Mercredi, 12 Février. Représentation du

MORT MARIÉ, comédie en deux actes de M. Sedaine, musique de M. Bianchi.

Cette comédie que quelques connoisseurs & sur-tout des musiciens du plus grand mérite, avoient jugée digne de succès, n'en a eu aucun à la premiere représentation : mais comme plusieurs des meilleures pieces de M. Sedaine avoient eu le même sort, & que la seconde représentation que les Comédiens avoient annoncée, n'a pas eu lieu par des raisons étrangeres à la piece, nous allons en donner l'extrait, afin de la faire connoître à ceux de nos lecteurs qui n'ont pu la voir représenter.

Il n'y a point eu à la comédie italienne d'autre nouveauté jusqu'à la clôture des théâtres. Nous reprendrons dans le Journal prochain cette notice des Spectacles depuis l'époque de leur rentrée.

EXTRAIT DU MORT MARIÉ, comédie en deux actes en prose, mêlée d'ariettes de *M. Sedaine*, mise en musique par *M. Bianchi*.

Le sujet de cette piece est tiré d'un conte inféré dans le Mercure. M. Sedaine en avoit fait d'abord une comédie qui a été jouée en Province avec succes & qui est imprimée dans

ses œuvres. Il y a mis ensuite des ariettes pour la faire paroître sur le théâtre des Italiens.

La scène est à Issoudun. M. Desbarres, pere de trois filles, est sur le point d'y marier l'aînée à Sainville, Président du Présidial. Un capitaine au régiment de Picardie, nommé Déternois, a eu occasion de voir la seconde pendant que cette aînée étoit au couvent. Il en est amoureux & a entretenu avec elle un commerce de lettres. Il apprend à son régiment le mariage de mademoiselle Desbarres d'Issoudun, & ne doute point que ce ne soit sa maitresse. Aussitôt il renvoie à celle-ci toutes ses lettres, & écrit à Sainville une lettre insultante pour lui demander un rendez-vous.

Angélique, (l'amante de Déternois), ouvre la scène par cette ariette, *page 7 des airs notés.*

Ah! grands Dieux, quels sont mes malheurs!
Je sens que je me meurs
J'expire ; . . .
Je me meurs & je n'ose dire,
je n'ose dire, je me meurs.

Mes yeux sont inondés de pleurs :
sur mes lévres est le sourire ;
je triomphe de mes douleurs,
mais ma feinte accroît mon martyre.
Je me meurs

2323

& je n'ose dire,
je n'ose dire, je me meurs.

Mademoiselle Desbarres l'aînée survient avec son chapeau de mariée, & fait à sa sœur de tendres reproches sur la tristesse qu'elle s'efforce en vain de cacher. Cette scène amene un joli duo entre les deux sœurs, *page 8 des airs notés.*

Déternois n'est pas le seul qui soit tourmenté par une méprise. Sainville qui vient de recevoir sa lettre, au moment même où il alloit s'habiller pour le mariage, vient demander une explication à mademoiselle Desbarres « Il est encore » tems » lui dit-il » . . . Lorsque je me suis fait » présenter chez M. votre pere, ma premiere » attention n'a-t-elle pas été de vous demander » si votre cœur étoit libre ? . . . . Pourquoi m'a- » voir caché que vous aviez une inclination & » des engagemens peut-être plus sérieux que » ceux que la vertu . . . .

Mlle. DESBARRES.

Arrêtez, monsieur ; si vous n'étiez que mon amant, je ne vous dirois qu'un mot : cela n'est pas ; mais vous allez être mon mari, & ma vertu doit être à vos yeux aussi visible qu'elle est pure . . . . . Je suis surprise . . . . . mais voici mon pere.

M. Desbarres les interrompt pour venir chanter une ariette de basse-taille, & dire à son futur gendre qu'il convient qu'il se marie en robe. Quand il est sorti, Sainville montre à Mlle. Desbarres la lettre qu'il vient de recevoir de Déternois ; il est sur tout offensé de cette phrase : *On dit que vous avez de l'esprit : c'est du cœur que je vous souhaite, mais la robe n'en est pas soupçonnée* : Il lui fait remarquer cette autre ligne qui a été rayée, mais qu'on peut encore lire : *Je lui ai renvoyé ses lettres*. Mlle. Desbarres croit d'entrevoir le mot de l'énigme ; elle fait cacher Sainville derriere une charmille & appelle Angélique. « Ma sœur » lui dit-elle » je » viens d'avoir un éclaircissement cruel avec » M. Sainville ».

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma sœur, il sembloit que j'avois un pressentiment. Ah ! les hommes !

Mlle. DESBARRES.

Je crois, ma sœur, que vous en êtes la cause.

ANGELIQUE.

Moi !

Mlle. DESBARRES.

Oui, vous. Connoissez-vous M. Déternois ?

répondez-moi, je vous en prie, sans détour. Il s'agit de votre bonheur & de ma tranquillité.

ANGELIQUE.

Oui, je le connois.

Mlle. DESBARRES.

Ne vous a-t-il jamais écrit?

ANGELIQUE.

Eh! mais oui.

Mlle. DESBARRES.

Vous lui avez fait réponse?

ANGELIQUE, *portant la main à ses yeux.*

Quelquefois....

Mlle. DESBARRES.

Mais, vous pleurez, ma sœur!

ANGELIQUE.

C'est la cause de mon chagrin.... Hier il m'a renvoyé toutes mes lettres, avec un mépris...

Mlle. DESBARRES.

Toutes vos lettres! hé, comment se peut-il que vous fussiez assez liés pour avoir un commerce de lettres?

ANGELIQUE.

Il y a trois ans que M. Déternois m'a fait

demander en mariage; vous étiez alors au couvent. Mon pere a dit que le parti lui convenoit, mais il a déclaré qu'il ne me marieroit pas si jeune. Vous savez combien mon pere est absolu dans ses volontés. Alors j'ai demandé à être mise au couvent.

Mlle. DESBARRES.

Et la raison ?

ANGELIQUE.

Vous l'avouerai-je, ma sœur ? Je soupçonne que mon pere ne vouloit pas marier sa cadette avant son aînée. Quelques personnes disoient que j'étois plus jolie que vous. (Ce qui cependant n'est pas). J'ai craint que ma présence ne nuisît à votre établissement; & puis M. Déternois est si vif, si pressant, si importun; j'appréhendois ses étourderies. Depuis ce tems-là nous n'avons pas cessé de nous écrire, & hier il m'a renvoyé toutes mes lettres.

Mlle. DESBARRES.

Vous l'aimiez donc ?

ANGELIQUE.

Ariette.

Il m'aimoit, la même flâme
avoit uni notre sort.

Elle devoit dans notre ame
ne s'éteindre qu'à la mort. . . .
Qu'à la mort ! & le parjure
éteint lui-même nos feux !
Et le mépris & l'injure
hier ont brisé nos nœuds.
Qu'à la mort ! ah quelle injure !
& lui-même, le parjure,
hier a brisé nos nœuds.

Mlle. DESBARRES.

Consolez-vous, ma sœur, il vous aime toujours.

ANGELIQUE.

Qui peut vous l'avoir dit ?

Mlle. DESBARRES.

M. Sainville ? M. Sainville ?

ANGELIQUE.

Ah ! ma sœur, qu'allez-vous faire ? je n'oserai jamais dire devant lui. . . .

Mlle. DESBARRES.

Bon ! bon ! ne va-t-il pas être votre frere ? à qui vous confierez-vous ? ».

On fait lire à Angelique la lettre de Deternois. Tout est éclairci. Sainville & Mlle. Desbarres font la paix, & Angelique supplie Sainville d'oublier la vivacité de Deternois.

Au même inſtant un domeſtique apporte une lettre à Sainville. C'eſt un ſecond cartel de Déternois, qui a quitté ſon Régiment pour arriver auſſi-tôt que ſa premiere lettre. Il prie Sainville de fixer ſur le champ le lieu du rendez-vous, & celui-ci lui fait dire qu'il l'attend.

Sainville a encore ſur le cœur la phraſe inſultante que Deternois s'eſt permiſe contre la robe. Il ne veut point ſe battre avec l'amant de ſa belle-ſœur ; mais il ſe propoſe de lui faire peur & de lui ménager une ſcène qui le corrige de ſon étourderie.

Deternois arrive furieux. Il preſſe Sainville d'aller prendre une épée. Celui-ci ſort & revient en robe tenant deux piſtolets. « Vous » avez inſulté la robe, « dit-il à Deternois » » c'eſt à elle à préſider à la vengeance. D'ail» leurs » ajoute-t-il » je ne l'ai miſe qu'afin » d'être tout prêt pour la cérémonie de mon » mariage... Allons, Monſieur, on m'attend » à l'Egliſe. »

Deternois prend un des piſtolets, s'éloigne à une diſtance convenue & tire. Sainville tombe, ſa perruque d'un côté & lui de l'autre. Deternois troublé ramaſſe une clef que ſon généreux rival lui avoit jettée pour qu'il pût ſe ſauver par la porte de derriere du jardin, & il s'enfuit. E iv

Les pistolets n'étoient chargés qu'à poudre ; Sainville se releve en riant, & on vient le chercher pour aller à l'autel.

En qualité de président du présidial, Sainville fait arrêter Deternois par la maréchaussée ; il envoie chercher Madame de Terlan, sa mere, & il se réunit avec elle pour engager M. Desbarres à lui accorder la main d'Angelique ; mais pour lui donner une leçon qui le rende sage pour la vie, on se dispose à déguiser son contrat de mariage sous l'appareil effrayant d'une procédure. On fait prendre au notaire une robe de greffier. Les parens, les amis, & sur-tout Angelique, prennent tous des robes de conseillers.

Avant que ce tribunal soit assemblé, on amène Deternois, qui est fort étonné de se voir arrêté, & qui se prépare à nier un crime dont il se persuade qu'il n'y a point eu de témoins. Il chante une ariette du plus grand effet ;

Ah ! je sais un témoin qui blâme
la fureur de mes transports :
c'est moi-même, & dans mon âme
j'entends la voix des remords.
O douleur ! douleur amere !
tu feras toujours dans mon cœur !
& de celle qui m'étoit chere
tu vengeras le malheur.

On fait sortir Deternois pendant que les juges s'assemblent ; quand ils ont pris place & que tout est prêt, on le fait rentrer.

DETERNOIS.

Messieurs, il est fort surprenant qu'on m'arrête dans mon auberge, lorsque je suis prêt de monter à cheval; qu'on me renferme pendant trois heures, & qu'on me conduise ici.

SAINVILLE.

Monsieur, il est arrivé dans ce même lieu un délit de la plus grande conséquence, & qui de la part de la justice mérite les considérations les plus profondes & les attentions les plus scrupuleuses.

DÉTERNOIS, *à part.*

Je connois cette voix là.

SAINVILLE.

On vous accuse du crime...

DÉTERNOIS.

Il y a loin de l'accusation à la preuve.

SAINVILLE.

C'est à quoi nous allons proceder. Qui êtes vous, Monsieur ?

DÉTERNOIS.

Je m'appelle Déternois, officier dans Picardie.

SAINVILLE.

Dans Picardie : écrivez greffier. Que venez vous faire a Iſſoudun ?

DÉTERNOIS.

Voir, ma mere, Madame de Terlan.

SAINVILLE.

Madame de Terlan.

DÉTERNOIS, *à part.*

Ah ! parbleu ſi je ne l'avois pas tué, je croirois que c'eſt lui.

SAINVILLE.

Oui, il eſt queſtion d'avoir tué, d'avoir tué Monſieur de Sainville.

DÉTERNOIS.

Moi je ne le connois pas. (*à part*) Hé parbleu c'eſt lui.

SAINVILLE.

Ecrivez qu'il dit que c'eſt lui.

DÉTERNOIS.

Comment, Monſieur ? Qu'eſt-ce que cela veut dire ? je dis que c'eſt lui ? vous cherchez à me faire avouer ce qui n'eſt pas.

SAINVILLE.

Monſieur, la juſtice emploie toujours le plus honnêtement du monde les moyens les plus ſubtils pour convaincre un coupable. C'eſt le fin du métier.

DÉTERNOIS.

Ce n'est pas ce qu'elle fait de mieux : il ne ſuffit pas que la juſtice ſoit juſte, il faut qu'elle ſoit honnête. Enfin Monſieur, je ne connois Monſieur de Sainville ni de près ni de loin ; je ne l'ai jamais vu, & je ne ſais ce que vous voulez dire.

SAINVILLE.

Monſieur, vous ne direz pas toujours de même en la préſence de l'homme que vous avez tué. Faites entrer cette dame qui a vu Monſieur de ſa fenêtre.

DÉTERNOIS.

Je défie qui que ce ſoit de m'avoir vu & de pouvoir atteſter... Peut-être quelqu'un de ma taille... quelqu'un habillé comme moi...

On fait entrer Mad. de Terlan.

DÉTERNOIS.

Ciel ! c'eſt ma mère ! ah ! Madame, que je vous embraſſe.

Mad. DE TERLAN.

Votre mere, monſieur ! votre mere ! je ne vous connois pas, ni ne veux vous connoître.

DÉTERNOIS.

N'êtes-vous pas madame de Terlan.

Mad. DE TERLAN.

Oui, monſieur, c'eſt moi.

DÉTERNOIS.

Quoi, Madame vous ne connoiſſez pas votre fils.

MAD. DE TERLAN.

Non, Monſieur, je ne vous connois pas; mon fils eſt à ſon régiment. Mon fils ne feroit pas venu ici ſans me l'écrire. Mon fils connoît trop ſes devoirs, reſpecte,trop les loix de l'Etat pour enfreindre ce qu'il y a de plus reſpectable. Il n'eſt pas capable de quitter ſa garniſon, d'accourir dans une Ville pour chercher à en égorger un des premiers Magiſtrats, le propre jour de ſa nôce; & quelque raiſon qu'il eut de lui en vouloir, il eſt trop dans les principes de mon fils de ne point violer les ordonnances du Prince & les droits de l'humanité. Non, Monſieur, je ne vous connois pas.

DÉTERNOIS.

O ciel! Comment, ma mère!... Madame, puis-je vous dire un mot en particulier?

MAD. DE TERLAN.

Moi, Monſieur, du particulier avec vous! les têtes-à-têtes ſont trop dangereux. Vous avez peut-être quelques piſtolets dans votre poche.

DÉTERNOIS.

O ciel!

SAINVILLE.

Madame, persistez vous.

MAD. DE TERLAN.

Oui, Monsieur, je persiste; j'ai vu Monsieur tirer un coup de pistolet sur Monsieur de Sainville; Monsieur de Sainville est tombé; l'assassin a ramassé une clef & s'est enfui.

SAINVILLE.

Madame, signez-vous votre déposition?

MAD. DE TERLAN, *prenant la plume.*

Oui, Monsieur. »

Ici Déternois veut arreter sa mère & l'empêcher de signer. Elle lui resiste & signe. Angélique attendrie laisse, malgré sa robe de conseiller, échapper quelques plaintes; son père lui impose silence. Tout cela forme un quatuor qui nous a paru d'un bon effet.

SAINVILLE.

Monsieur, connoissez-vous cette écriture? voici une lettre trouvée dans la poche de M. Sainville.

Le notaire lui fait voir la lettre avec précaution.

DÉTERNOIS.

Oh ciel! je suis... non, non... je ne connois pas... je ne sais ce qu'on veut dire... je voudrois que la terre s'entr'ouvrit.

SAINVILLE.

Faites entrer Mademoiselle Desbarres, cette infortunée Demoiselle qui voit changer en Cyprès toutes les roses dont l'Hymen & l'Amour s'empressoient de la couronner.

DÉTERNOTS.

Ah! perfide, je vais jouir de tes larmes.

Mlle. DESBARRES, *arrivant & se jettant aux genoux du président.*

Justice, justice, je me jette à vos pieds.

SAINVILLE.

Relevez Mademoiselle.

DÉTERNOIS.

Enfin perfide... (*voyant Mlle Desbarres.*) O ciel! que vois-je? quoi, quoi! c'est là Mlle Desbarres? quoi, celle dont j'ai tué... celle qui épousoit M. de Sainville?

SAINVILLE.

Oui, cette Demoiselle destinée à être la plus heureuse de femmes si la probité la plus exacte & l'amour le plus vrai peuvent rendre une femme heureuse.

DÉTERNOIS.

Comment se peut-il faire?

SAINVILLE.

C'est la sœur ainée de celle dont vous par-

lez dans votre lettre, la sœur aînée de Mlle Angélique qui vous aimoit, & que votre action a plongée dans la plus amère douleur, puisqu'elle ne peut plus être a vous.

DÉTERNOIS

Que je suis malheureux! O Ciel! mon imprudence a fait périr un honnête homme! Ma violence... Mon désespoir... Oui, Messieurs, oui, c'est moi qui ai tué Monsieur de Sainville; c'est là que je l'ai tué; qu'on me fasse mon procès: aussi bien mourrai-je de douleur de tout le mal que je cause, & du désespoir de perdre ce que j'aime.

ANGELIQUE, *à part.*

Ah! Dieux!

M. DESBARRES, *à Angelique.*

Tais toi.

SAINVILLE, *à Déternois.*

Signez vous votre interrogatoire?

DÉTERNOIS.

Oui, oui, donnez-moi la plume. Fils abandonné, homme barbare, amant détestable, je ne mérite que la mort. Donnez.

Il signe & Angelique paroît touchée jusqu'aux larmes.

SAINVILLE, *à Angelique.*

Signez, Monsieur le conseiller.

DÉTERNOIS, *en voyant passer Angélique*

Voilà des conseillers bien jeunes.

SAINVILLE.

Lisez, Monsieur, lisez votre déposition.

DÉTERNOIS, *à part.*

Mais j'ai tué cet homme là.

SAINVILLE.

Lisez, Monsieur, lisez.

DÉTERNOIS, *lit.*

Par devant les conseillers du Roi notaires. Par devant... hé! mais... c'est un contrat de mariage. (*Il paroît en lire davantage. Pendant qu'il lit, les femmes quittent leur robe leur perruque & leur rabat*).

MAD. DE TERLAN.

C'est le vôtre mon fils.

DÉTERNOIS

Le mien! ma Mère! que vois-je? avec... ah! Mademoiselle! ah! ma Mère... Monsieur, expliquez moi... seroit-il vrai? que vois-je? Angélique...

ANGELIQUE.

Oui, Déternois, je suis a vous, si mon Père y consent, & vous n'avez pas tué mon beau-Frère ».

La piece eſt terminée par un vaudeville. On a dû reconnoître dans les ſcènes que nous venons de citer la maniere de M. Sedaine, c'eſt-à-dire, une peinture fidelle des mœurs & un dialogue naturel. L'interrogatoire qui ſe trouve changé en un contrat de mariage, produit une ſituation neuve & des plus intéreſſantes qu'il y ait au théâtre. Le but moral de la piece eſt bien marqué, & les remords de Déternois, qui ſe croit homicide, ſont une excellente leçon pour les jeunes gens.

La muſique eſt telle qu'on devoit l'attendre d'un homme élevé dans le Conſervatoire de Naples, la meilleure école de l'Italie : les chants en ſont agréables, l'harmonie pure & le ſtyle élégant. L'ariette, le duo & la chanſon qu'on trouvera gravés à la ſuite de ce journal, nous ſemblent propres à faire regretter que cette piece n'ait été vue & entendue qu'une fois.



TABLE.

MÉLANGES ET ANECDOTES.

EXTRAITS ET ANNONCES.

ANNONCES DE MUSIQUE.

SPECTACLES.

MUSIQUE GRAVÉE.

JOURNAL
DE MUSIQUE

ANNÉE 1777. N° 3.

CHANSON
de M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,
AIR de M. ALBANÈSE.

Gaiment

Croyez-moi, buvons à longs traits, ô mes a-

-mis, et buvons frais. Quittez les ſages de la

Grèce, quittez les rêves creux anglois, je tiens é-

-co-le de ſa-geſſe, d'après Horace et Ra-be-

-lais Du vin qui cauſe ſon i-vreſſe, Horace

chante les attraits; l'autre pour ne mourir ja-

-mais nous prescrit de boire sans cesse Croyez

moi, buvons à longs traits, ô mes amis, et buvons frais.

Voyez les autres couplets, page 6 de ce Journal.

L'AMOUREUX DE VILLAGE,

Parodie de M. LAUJON, Sur un Tambourin de Médée et Jason.

Ninon, t'as biau dire, Ninon t'as biau

rire; mes yeux savont li-re ce qu'est dans les

tiens, tiens, Vois, si je devi-ne; quand tu fais la

mine, je dis sauvons nous, Ninon a du cour-

-roux mais quand tu ris... je reste et je dis...

baise moi, Ninon, et Ninon ne dit pas non.

Voyez le 2e couplet, page 46 de ce Journal.

LES AMOURS de M. PIERRE,
Par M. LAUJON.
Air du Vaudeville des Ecosseuses

J'aimois Man'fell' du Rofier, la fille du
plumaffier. Mon per' qu'eft un p'tit fer-
mier, f'en vint le pri-er de nous mari-
-er, la d'mand' plut, on m'agré-a v'la qui va ben
jufques-là, v'la qui va ben jufques là.

Voyez les autres couplets, page 81 de ce Journal

Chanson veridique et historique de M. LAUJON
Air de la Contredanse des Pierrots

Je v'nois tout courant d'Pon-tois'
pour dire à mon amoureuf' que je m'ennuy
-ois loin d'ell' trop fort, j'croyois la trouver feul'

dà. Le plaisir m'rendoit alert, oui gaiment j'frapp'

à sa port' mais, c'est son cher per' qui d'mand' qu'est-

là? fallut ben que j'ré-pond' moi.

Voyez les autres Couplets, page 54.

L'AVEU FAIT PAR L'AMOUR,
ou le Oui qui coute à dire, Bergerie de M. LAUJON. Parodiée sur une musette

Pour si peu déplait-on à sa mere? c'est un

rien, mais c'est tout pour Julien. Son cœur sin-

-cère prend pour colère ce que maman exige du

mien. Un mot bergère, un mot ma chère un *oui* chè-

-ri, feroit tout mon bien. hem? rien! hem?

-rien! Pour si peu déplait-on à sa mere, c'est un
rien, mais c'est tout pour Julien. « Mais l'amour
dit ce que je n'osois dire, lui même il
sert d'interprete à mes voeux Ainsi que
toi, ta bergere soupire, Ju-lien, l'a-
-mour va parler pour nous deux, oui dans tes
yeux son feu m'éclai--re, est-ce ton
cœur qui dit au mien? « Pour si
-peu déplait-on à sa mere, c'est un
-rien, mais c'est tout pour Ju-lien.

Rondeau d'ALAIN et ROSETTE, Pastorale
Musique de M. POUTEAU.

AIRS et DUO du MORT MARIÉ, Comédie en deux actes de M. SÉDAINE, Musique de M. BIANCHI.

Andante sostenuto.

Ah! grands dieux, quels sont mes malheurs! ah! grands dieux, quels sont mes malheurs! je sens que je me meurs, je sens que je me meurs et je n'o-se dire, je me meurs, j'ex - - pire. ah! grands dieux, quels sont mes malheurs! je sens que je me meurs, et je n'ose di-re je me meurs. Mes yeux sont inondés de pleurs, sur mes lèvres est le sourire, je tri-om-phe de mes douleurs, mais ma fein-te accroit mon mar

-ſire, mais ma feinte accroît mon mar-ty-re

Ah! grands dieux, quels ſont mes malheurs! ah! grands

dieux, quels ſont mes malheurs! quels ſont mes malheurs

ah! grands dieux, quels ſont mes malheurs! Je

ſens que je me meurs, et je n'o-ſe di-re

je me meurs je ſens que je me meurs.

DUO. Mlle Darbarres

Ma ſœur, pourquoi me cacher le cha-

-grin qui vous dévo-re? je ne veux point arra-

Angelique

-cher vo-tre ſecret que j'igno-re Je n'ai point à vous ca-

-cher de chagrin qui me dévo-re je n'ai point à vous ca-

-cher le chagrin qui me de-vo--re Mais ma

Mais ma ſœur?

ſœur? mais pourquoi? pourquoi cacher mes cha-

mais ma ſœur? pourquoi cacher vos cha

-grins? cacher mes chagrins?

-grins? cacher vos chagrins? oui, vous avez du chagrin,

non, je n'ai point de chagrin,

vos yeux ſont mouillés de

Je ne ſçais pourquoi ces larmes, je ne

larmes, vos yeux

10

ſçais pourquoi ces lar- - - mes,

ſont mouillés de lar- - - mes ma

je n'ai

ſœur pourquoi me cacher le chagrin qui vous dé

point à vous cacher de chagrin qui me dévore,

-vore,

non, je n'ai point de cha-

oui, vous avez du cha grin,

-grin, non, ma

oui, vous avez du chagrin, oui, ma

sœur, non ma sœur, je n'ai point de chagrin ;

sœur, oui ma sœur, vous avez du chagrin oui

non, non, non ma sœur, non ma sœur je n'ai point de cha

oui, oui ma sœur, oui ma sœur, vous a-vez du cha

-grin non, non, non ma sœur, non ma sœur je n'ai

-grin, oui oui oui ma sœur, oui ma sœur, vous a-

point de cha-grin, je n'ai point de cha-

-vez du cha-grin, vous a-vez du cha-

-grin, je n'ai point de chagrin.

-grin, vous a-vez du chagrin

CHANSON.

Le plaisir a l'om-bra- - - ge, raf-

-femble les bergers, l'amour fous le feuill a-ge, pré

Refrain

-pa re le danger. Bergè- - -re, Bergè- - -

-re n'avancez pas, n'avancez pas, ne foyez

pas téméraі- -re, n'avancez pas, n'avancez

Fin

pas, ne foyez pas téméraі- - -re.

Mais, au fond du bocca-ge, O ciel! j'entends des

cris, par un loup plein de rage, quelqu'enfant eſt fur-

-pris Ber - N'importe, a fa deffense, courons, je n'ai pas peur;

les pleurs de l'innocence, pourront tout fur mon cœur. Ber-

Gravé par le Roy

JOURNAL DE MUSIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ

D'AMATEURS.

ANNÉE 1777. N°. 4.



A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Le prix de l'Abonnement de ce Journal est de douze livres pour Paris, & de 15 liv. 12 s. pour la Province, franc de port. Chaque volume se vend séparément 1 liv. 4 s.

Il faut s'adresser pour souscrire, à Paris, au BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins, maison de M. Frary.

Les personnes de province pourront envoyer le prix de leur abonnement par la poste, en ayant soin d'affranchir leur lettre d'avis & le port de l'argent. C'est à la même adresse qu'il faut remettre les Ouvrages à annoncer dans le Journal, les Avis qu'on voudroit y faire insérer, & tout ce qu'on voudra faire parvenir aux Auteurs.

On trouvera au Bureau du Journal *tous les Ouvrages de Musique qui y sont annoncés, & en général tous les Ouvrages de Musique vocale & instrumentale, ancienne & moderne. Les personnes de Province qui*

voudront les recevoir par la poste, ajouteront deux sols par livre au prix marqué, & on les leur fera parvenir, franc de port, jusqu'aux frontieres du Royaume.

LIBRAIRES ET MARCHANDS DE MUSIQUE, chez qui l'on trouve les nouveautés annoncées dans ce Journal.

MESSIEURS,

Bordeaux.	CAMUSAT, Maître de guitarre, rue des Remparts.
Caen.	LA FONTAINE, Maître de musique, rue Saint Pierre.
Dunkerque.	GODDAERDT, rue Morienne, n°. 19. DUPONT, Marchand & Maître de violon, rue Sainte Barbe.
Hambourg.	J. C. WESTPHAL & Compagnie.
Lille.	Mad. la veuve SIFFLET, rue Equermoise.
Lyon.	CASTAUD, Libraire & Editeur de musique.
Toulouse.	BRUNET, Marchand de Musique.
Versailles.	BLAIZOT, Libraire, rue Satori.



JOURNAL DE MUSIQUE.

ANNÉE 1777. N°. 4.

MELANGES ET ANECDOTES.

RÉFLEXIONS DES AUTEURS DE CE JOURNAL,

Sur une Question concernant la basse fondamentale.

PLUSIEURS personnes nous ont fait demander si nous avions reçu quelque réponse à la question suivante, insérée dans le N°. 3. de nos Journaux de 1773.

A 3

On demande un exemple noté avec sa basse & les parties de dessus, par lequel il soit prouvé que la basse fondamentale de M. Rameau est insuffisante, c'est-à-dire, comment la marche fondamentale peut & doit être abandonnée sans que la véritable harmonie en souffre.

Cette questioo avoit déjà été proposée par M. Blainville dans l'avertissement de soo traité d'harmonie : personne n'y avoit donné de réponse satisfaisaote. Depuis qu'elle a été proposée dans notre Jouroal, nous n'y avoos reçu aucuoe réponse, & oous ne croyons pas qu'il soit jamais possible d'y donner de solution vraimeot décisive.

On trouve dans les ouvrages de nos plus grands Musiciens modernes, & sur-tout dans ceux des plus célebres compositeurs Italieos, des exemples d'harmonie qui s'écartent des regles de la basse fondamentale, mais chacun les trouve bons ou mauvais, seloo le systême qu'il a embrassé & selon l'habitude que son oreille s'est faite d'après ce systême.

Il eo est peut-être de cette question comme de beaucoup d'autres, qui oe peuvent être bien jugées que par des ignoraos ; ils sont du moins sans préjugés, & ils *se laissent faire.* Il

faudroit faire exécuter ces passages d'harmonie devant des hommes & des femmes sensibles & d'un goût exercé, mais qui n'eussent aucune connoissance de la basse fondamentale; il faudroit observer leurs sensation & recueillir les voix, mais sur-tout que les exécutans ne fussent point prévenus, afin que leur bonne ou leur mauvaise volonté ne pût point faire pencher la balance, ni induire l'auditoire en erreur.

En attendant cette expérience, s'il nous est permis de hasarder notre sentiment, nous ôserons dire que nous croyons qu'on a donné trop souvent à tous les arts des entraves dangereuses. Pour croître & s'élever, le génie veut être libre, & on le serre dans des langes. Les faiseurs de systêmes sont toujours trop entiers dans leurs opinions, & leurs humbles disciples, trop dociles & trop *moutonniers*. Il n'y a peut-être point d'accord, ni de succession d'accords qui ne puisse servir à produire certains effets, comme il n'y a point dans la peinture de couleur ni de nuance qui ne puisse quelquefois servir à peindre quelques objets. C'est une prétention un peu trop ambitieuse de la plupart des faiseurs de systêmes, que de vouloir qu'il ne puisse point y en avoir d'autre que le leur,

A 4

que la nature ait indiqué elle-même toutes les regles qu'ils viennent d'imaginer, & que ce soit elle qui ait posé les bornes qu'ils ne veulent pas qu'il soit permis de franchir. Dans tous les arts, c'est à l'expérience de toutes les nations & de plusieurs siécles à éclairer & à fixer la théorie. Notre Musique est composée de tons & de demi tons. Les Grecs avoient des quarts de ton; on assûre que les Chinois poussent encore plus loin la division de leurs intervalles. Il n'est donc pas impossible qu'il y ait dans la Musique plusieurs langues, quoique nous n'en connoissions qu'une en Europe; mais que nous importe? cultivons la nôtre, & tâchons de l'enrichir. Les systêmes de Rameau & de Tartini feront peut-être place un jour à d'autres systêmes: il n'y a qu'une regle vraiment sûre & invariable, c'est qu'il faut juger des arts par leurs effets, que le génie est au-dessus des regles, & qu'il peut toujours s'en dispenser quand il le juge nécessaire.



ROMANCE DE M.**.

SUR UN AIR ÉCOSSOIS.

Page 1. des Airs notés.

DE tes jours, belle Thémire
le Destin a moissonné la fleur ;
pour jamais mon cœur soupire
& se plaît dans sa douleur.
Le Destin qui nous sépare
n'ôte rien à mon ardeur ;
en dépit du sort barbare
ton image est dans mon cœur.

Dieu d'amour, vois ma constance,
& rends-moi toujours plus amoureux ;
par un trait de ta puissance
ajoûte encore à mes feux.
Viens marquer ma derniere heure
si je dois être inconstant ;
Hâte-toi, fais que je meure
pour l'aimer même en mourant.



OBSERVATIONS SUR LA TARENTULE,

Tirées d'un Voyage en Italie de M. DE LA LANDE.

« La Tarentule est un des animaux les plus » singuliers dont on ait parlé, & même une » des choses extraordinaires du royaume de » Naples; c'est une grosse araignée à huit pattes, & dont le corps est composé de deux » parties séparées par un canal très-mince; elle » tire son nom de Tarente, ville qui est à soixante lieues de Naples, où elle est plus commune. On a dit & imprimé mille fois que » sa piqûre causoit la mort, si l'on ne faisoit » danser le malade jusqu'à défaillance, & que » la musique étoit le spécifique de cette espece de poison; M. Geoffroy même le croyoit » (Hist. de l'Acad. 1702, p. 16.) Le P. Gouye » lut à l'Académie, en 1702, une lettre d'un » Jésuite de Toulon qui avoit vu danser plusieurs jours de suite un soldat Italien, mordu » d'une Tarentule; mais combien de person-

» nes ont vu danser des convulsionnaires à
» Paris dans le Cimetiere de S. Médard, & cependant
» personne actuellement ne croit aux
» convulsions. Il en est de même de la Tarentule,
» tous les physiciens mettent au nombre
» des erreurs populaires sa piqûre & tous les
» effets qu'on en raconte. *

» M. le docteur Serrao, célebre physicien
» de Naples, a publié il y a quelques années
» un ouvrage fort ample sur cette matiere ; il
» y donne la description de l'insecte, il y
» parle de tous les auteurs qui ont cité ce
» prétendu pouvoir de la musique, depuis
» Perotto, auteur qui mourut en 1480, jusqu'à
» M. Nicolas Cirillo, médecin moderne,
» car cet auteur a donné dans ses notes sur
» Etmuller une observation faite à l'hopital
» de Naples, des effets de la musique, dans
» une maladie attribuée à la Tarentule. Cependant
» M. Serrao raconte des expériences
» faites sans aucun inconvénient de la morsure

* Voyez les Mémoires de l'Académie pour 1707, l'Encyclopédie, au mot *Araignée*, le Dictionnaire d'Histoire naturelle de M. Bomare, & le Journal étranger, Mai 1751.

» de cette araignée, & il assure que le mal
» qu'elle fait n'est pas plus considérable que
» celui d'une guêpe ; d'ailleurs la Tarentule se
» trouve dans des pays plus chauds que la
» Pouille, où l'on n'a jamais fait de pareils
» contes à son sujet. Enfin M. Serrao prouve
» que si le grand nombre d'autorités qui pa-
» roissent favorables au tarentisme avoient
» quelque force pour l'établir, la grande di-
» versité de sentimens qu'on trouve dans les
» mêmes auteurs, seroit encore plus forte
» pour le faire rejetter. Il conclut que c'est
» une opinion vulgaire & ridicule qui n'a de
» fondement que la stupidité & l'ignorance du
» peuple.

» M. Serrao pense néanmoins que les habi-
» tans de la Pouille étant singulierement paf-
» sionnés pour la musique, il peut y avoir des
» cas d'hypocondsie où la musique a produit
» des effets salutaires sur ces malades, sur-tout
» à l'aide du préjugé, de l'exemple & de l'i-
» magination, dont le pouvoir est aussi grand
» dans le pays dont il s'agit, que l'ignorance
» y est profonde : il ne manque pas de gens
» qui racontent que les *Tarentati* peuvent se
» déchirer le corps sans se faire mal, qu'ils de-

» vinent les secrets, qu'ils prédisent l'avenir,
» & autres puérilités qui marquent le carac-
» tere du peuple toujours porté au merveil-
» leux. Le peuple en France même n'est-il
» pas généralement persuadé que les araignées
» sont venimeuses, & je sais cependant très-
» bien par expérience qu'elles ne le sont point
» du tout, non plus que les scorpions, dont
» M. de Maupertuis a voulu éprouver exprès
» la piquûre. »



2365

LETTRE D'UN PHILOSOPHE A UN JEUNE MUSICIEN,

Sur le désintéressement convenable aux grands Artistes.

VOUS commencez donc à vous lasser, Monsieur, de l'inutilité des démarches auxquelles on vous a entraîné ; vous regrettez le tems qu'on vous a fait perdre à courir après la fortune, & vous paroissez indigné de vous voir le jouet de tant de promesses vagues & d'espérances fausses. Souffrez que je saisisse cet instant pour vous parler avec la franchise austere qu'autorise une ancienne amitié. Personne ne s'intéresse plus vivement à votre bonheur, vous le savez, mais avec de la liberté, une fortune médiocre & de vrais talens, j'ai peine à comprendre quel souhait il vous reste à faire. Je ne m'étonne pas que le tourbillon de la Capitale ait pu vous enivrer un moment. L'éclat des richesses a dû vous séduire ; mais vous vous plaignez de ce qu'après trois mois de sollicitations & de fatigues vous n'êtes en-

core parvenu à rien, & moi je vous en félicite. Que demandoit-on pour vous? des emplois, des places. J'admire de combien d'écueils ces refus qui vous donnent de l'humeur vous ont préservé. Si ces places exigeoient quelques fonctions, elles vous auroient détourné de votre carriere; si elles n'en exigeoient point, elles vous auroient fait rougir. Je ne connois guere de tache plus triste que ces titres vuides de sens qui affichent l'inutilité de celui qui les porte, & qui ne semblent faits que pour constater à la fois d'une maniere qui ne puisse laisser aucun doute, & la vanité & le néant.

Les richesses valent-elles le moindre sacrifice de votre liberté? Il y a des gens qui leur doivent toute leur existence, leur considération, mais elles sont inutiles à ceux qui ont comme vous des titres plus légitimes & plus sûrs pour y parvenir. Seriez-vous capable de préférer l'éclat du faste à celui des talens, ou les jouissances bientôt émoussées du luxe & de la vanité, aux plaisirs purs de la Nature, & aux voluptés immortelles du génie?

Tous les vrais biens de la vie, la vertu, la gloire, l'amour, l'amitié, le bonheur, ne peu-

vent pas se donner. Tous ces biens ne dépendent que de vous : pour les acquérir, vous n'avez qu'à le vouloir. Ne songez qu'à vous faire un nom : efforcez-vous de devenir le rival des Gluck, des Anfossi, des Sacchini, & s'il vous est possible d'y réussir, j'ose vous prédire que vous ne penserez plus à regretter aucun titre.

Il y a quelque tems qu'une Académie a proposé un prix pour celui qui prouveroit le mieux que *le désintéressement est la marque la plus sûre d'une grande ame*. On peut ajouter que c'est aussi celle des grands talens. L'amour de la gloire ne veut que des ames libres & pures. C'est une passion céleste qui ne souffre point de partage. Elle s'empare de toutes nos facultés, & son enthousiasme ne permet d'écouter ni les distractions de la vanité, ni celles de l'intérêt.

On ne sçauroit aimer avec force & avec énergie deux choses. Me citerez-vous l'exemple de quelques virtuoses plus avides de profit que de gloire? La médiocrité de leurs talens est au contraire la meilleure de mes preuves. Ils avoient sans doute été destinés par la Nature au commerce ou à la finance : ils ont méconnu leur vocation, quand ils sont entrés dans la

la carriere des arts ; leur génie n'a de hardieſſe que pour les ſpéculations d'intérêt. Pourvu qu'ils parviennent à uſurper une forte de réputation, c'eſt tout ce qu'il leur faut, jamais ils ne s'embarraſſeront d'en mériter une véritable.

L'amour du luxe, des femmes, des bijoux, fait qu'on néglige ſon talent pour s'occuper de ſa fortune, & l'abus de cette même fortune acheve enſuite d'affoiblir le talent, & de le faire évanouir.

C'eſt à cette épidémie qu'il faut attribuer la baſſeſſe avec laquelle on cherche à ſe faire des protecteurs, ſouvent plus nuiſibles qu'utiles, & l'empreſſement de ſe répandre dans la ſociété avant le tems, empreſſement qui fait perdre au génie ſon caractere & ſon originalité. On eſtimoit autrefois les vertus domeſtiques : à préſent comment y en auroit-il ? il n'y a pas même de vie domeſtique. On pourroit chez ſoi vivre de peu, mais au dehors il faut briller ; delà viennent cette avidité exceſſive & ces beſoins imaginaires qui corrompent les mœurs, affoibliſſent le génie, & font diſparoître les talens.

Je vous le répete, Monſieur, je vous félicite de ce que vous avez échappé au danger de

vous enrichir. Si j'avois en ma disposition les trésors des Souverains, je craindrois de vous rendre un mauvais service, si je les ouvrois pour vous. La fortune médiocre dont vous jouissez est celle qui procure le plus sûrement le bonheur, & sur-tout celle qui est la plus favorable au développement des talens. Une vie douce & commode énerve trop ceux qui ont besoin de conserver toute leur vigueur, & de faire des efforts continuels pour s'élever à la perfection. Des richesses de plus ne vous donneroient qu'un embarras inutile, des entraves nuisibles, des superfluités dangéreuses, une considération trop au-dessous de vous, puisque vous êtes digne d'en mériter une autre, beaucoup d'envieux, & ce qu'il y a de pis encore, des flatteurs & de faux amis.



EXTRAITS ET ANNONCES.

I.

THE *present state of Music in France and Italy*, &c. *Etat présent de la Musique en France & en Italie*, ou *Journal d'un Voyage de ces contrées entrepris pour ramasser des matériaux pour une Histoire générale de la Musique*, par M. Charles Burney, Mus. D. *, (seconde édition corrigée) *Londres*, *T. Beckes*, 1773, *in-8o*.

Ce Voyage, unique dans son genre, est certainement l'une des productions les plus singu-

* Cette abbréviation *Mus. D.*, veut dire *Docteur en Musique*, genre de Doctorat inconnu par-tout ailleurs qu'en Angleterre, mais auquel les Anglois doivent peut-être l'avantage d'avoir des Musiciens plus instruits & de meilleurs Livres sur la Musique qu'aucune autre Nation de l'Europe.

lieres & les plus intéressantes qui ayent paru concernant la Musique. M. Burney, occupé à faire des recherches pour une histoire générale de cet art dont il a publié le premier volume en 1776, mécontent du peu de lumieres qu'il pouvoit tirer des ouvrages qui ont été publiés jusqu'à présent sur le même sujet, s'est déterminé à voyager dans la France, l'Italie, l'Allemagne & les Pays-Bas, pour voir par ses yeux & s'instruire dans la conversation des plus grands musiciens de l'Europe. Il a publié le Journal de son voyage de France & d'Italie en un volume, & celui de son voyage d'Allemagne & des Pays-Bas en deux volumes. Ces voyages n'ayant point encore été traduits en François, nous les avons traduits nous-mêmes pour être à portée de mettre sous les yeux de nos lecteurs tout ce qu'ils contiennent de plus intéressant. L'étendue que nous donnerons à ces extraits pourra suppléer, en quelque sorte, à la publication même de l'ouvrage, & nous commencerons par le voyage de France & d'Italie, comme celui qui est le plus propre à exciter la curiosité.

M. Burney observe dans son Introduction que parmi les descriptions nombreuses que les

voyageurs ont publiées de l'Italie, il n'y en a aucune où l'on se soit attaché à ce qui concerne la Musique. « Il n'y a, dit-il, pas un seul morceau de peinture, une statue ou un bâtiment „ qui n'ait été décrit, pas une seule inscription qui n'ait été copiée, & à peine a-t-on „ fait mention des Conservatoires ou écoles de „ Musique, des Opéra, des *Oratorio*. Toutes „ les bibliothèques sont remplies d'ouvrages „ concernant la peinture & les autres arts, & „ de vies de leurs plus illustres professeurs : la „ Musique & les musiciens ont été absolument oubliés; ce qui est d'autant plus inconcevable, que la Musique est aujourd'hui celui de tous les arts qu'on cultive & qu'on „ encourage le plus, & le seul dans lequel „ l'Italie ait conservé sur le reste de l'Europe „ une supériorité qu'on lui a enlevée dans tous „ les autres..... La Musique, ajoûte-t-il, respire encore en Italie, tandis que la plûpart „ des autres arts n'y ont plus qu'un langage „ mort ».

Quelques personnes graves regardent peut-être cet art comme une volupté frivole, mais M. Burney leur oppose l'autorité de Montesquieu, qui a dit dans son *Esprit des Loix*,

que c'est le seul de tous les Arts qui ne peut corrompre l'esprit ; il cite plusieurs hôpitaux & plusieurs établissemens utiles qui ne se soutiennent en Angleterre qu'à l'aide du produit de quelques concerts. « La Musique est „ tellement liée avec les objets les plus sacrés „ & les plus importans, ainsi qu'avec nos plai-„ sirs, qu'elle semble nécessaire à notre exis-„ tence. Elle forme une partie considérable du „ service Divin dans nos églises ; elle est es-„ sentielle à la discipline militaire, les théâtres „ languiroient sans elle ; il n'y a point dans les „ nations civilisées de famille sans une flûte, „ un violon, un clavecin ou une guitarre ; cela „ égaye le travail, allége la peine, & ce qui „ est encore une plus grande bénédiction pour „ l'humanité, cela préserve des fautes & des „ passions auxquelles on seroit exposé par l'oi-„ siveté * ».

---

* Nous ne pouvons nous dispenser d'ajoûter ici à ce que M. Burney dit en faveur de la Musique, une réflexion très sage que nous avons entendu faire il y a quelques années à un Citoyen également recommandable par son état, ses vertus & l'utilité de ses travaux. *J'ai préféré*, disoit-il, *la Musique à tous les autres arts, pour me distraire de mes*

M. Burney partit de Londres au commencement de Juin 1770 ; il rend compte jour par jour de tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a fait. Chacune des villes qu'il a parcourues forme un article séparé ; nous fuivrons le même ordre dans cet extrait, & nous mettrons, comme l'auteur, le nom de chaque ville à la tête de l'article qui la concerne.

LILLE.

Cette capitale de la Flandre Françoife eft la premiere ville dans laquelle M. Burney fe foit arrêté. Il y fit connoiffance avec M. de Villers, Organifte de la cathedrale, homme aimable & intelligent dans fa profeffion. Il alla auffi chez M. Anneufe, (*aveugle*) Organifte de S. Maurice, mais il ne le trouva point. Il fut étonné de reconnoitre dans les cérémonies de l'églife les mêmes chants qui font en ufage en Angleterre, & cela le convainquit que Tallis ne les avoit point compofés, mais qu'il n'avoit fait,

études & en faire mon amufement, parce que pour cultiver la Peinture & tous les arts qui tiennent au deffin, il falloit refter feul dans mon cabinet, au lieu que la Mufique me rapproche de la focieté.

dans le tems de la reformation, que les ajuster sur des mots anglois.

L'instrument, coonu daos nos églises sous lo nom de *serpent*, o'est poiot employé en Angleterre. Daos le commeocemeot M. Burney en confondnit le son avec celui de l'orgue. Il observe que ces instrumens dnrs & rauques couvrent trop les voix, & qo'eo général on eo joue mal, mais qu'il ont cependaot sur l'orgue deux grands avantages, celui de pouvoir enfler ou diminuer les sons à volooté, & celui de n'être pas obligé de détruire, comme l'orgue, par un mauvais tempéramment, le ton oaturel & vrai que les voix peuvent donner.

PARIS.

Le Mardi 12 Juin, jour même de soo arrivée, M. Burney alla aux boulevards; il y vit le Waux-Hall, qui lui parut fort élégant, mais qu'il ne trouva pas plus ressemblant à celui de Londres, qu'au palais de l'Empereur de la Chine. Les Musiciens des cafés lui parurent encore plus mauvais que ceux de Sadler's-Wels eo Angleterre.

Mercredi 13. L'auteur alla le matio faire des

recherches à la bibliothéque du collége des Quatre Natinns, & le fnir à la comédie Italienne. On y dnnnnit un Opéra-comique de M. de S. Amans, qu'il plaignit beaucnup d'avnir travaillé sur de si mauvaises parnles : « la » modulatinn, dit-il, étoit trnp étudiée, & » ne satisfaisoit point l'oreille, mais l'ouverture » étoit de bonne Musique, remplie d'une mélndie élégante & agréable, avec différens » passages d'effet.

» Le hautbois de ce théâtre * est admirable. » Je peux hardiment assurer n'avoir jamais entendu de maniere de jnuer plus agréable. » Quelques-uns des airs auroient aussi été admirables s'ils avoient été chantés avec la véritable expression Italienne, mais c'est à quni » les voix Françoises ne parviendrnnt jamais. » Les François n'ayant point la *voce di petto*, » ni la véritable maniere de pnrter la voix.

M. Burney donne cependant les plus grands éloges à M. Caillnt. « Il est constamment, dit-il, » l'acteur & le chanteur favori de l'Opéra-» Comique de Paris. Sa vnix, qu'il peut rendre » à son gré, basse ou *tenor*, est admirable, & il

* M. Rostene, aujourd'hui de la Musique du Roi.

» eft à tous égards un exécutant accompli.

Jeudi 14. Ce jour étant la Fête Dieu, M. Burneyalla entendre la grand-messe à Notre-Dame. L'orgue lui parut bon, mais dans les pleins-jeux, l'écho & le retentissement étoient si forts, que tout lui paroissoit en confusion. La maniere de l'organiste lui parut nette & judicieuse.

Le même jour il alla au concert spirituel, qui commença par le *Dominus regnavit* de Lalande. Les chœurs furent exécutés avec plus de force que de sentiment. Malgré les applaudissemens fréquens de l'auditoire, tout, dans ce motet, lui parut détestable, à l'exception du second chœur, où il remarqua de la conduite, du génie, de l'agrément, & des idées neuves.

M. Bezzozi, neveu du célebre hautbois de ce nom, exécuta ensuite un concerto de hautbois, dont M. Burney fut délicieusement affecté. Il ne pouvoit assez s'étonner de ce que les mêmes auditeurs qui venoient d'applaudir le *Dominus regnavit* donnoient à M. Bezzozi les applaudissemens les plus vifs. Selon lui c'étoit admirer en même-tems les ténébres & la lumiere.

» Après la charmante exécution du concerto » de Bezzozi, Mlle. D*** cria un *Exaudi deus* de

„ toutes ses forces, & fut aussi applaudie que „ si Bezzozi n'eût pas joué. Le sig. Traversa „ exécuta ensuite un concerto de violon. Son „ exécution est brillante & facile, du meilleur „ ton, de la plus grande délicatesse, mais il ne „ fut pas aussi applaudi que l'*Exaudi* de Mlle. „ D***.

» Madame Philidor chanta un motet de la » composition de son mari, qui *boit hardiment* „ *à la fontaine Italienne* *; mais quoique la bonté „ de la Musique, & l'agrément du chant l'em- „ portassent sur la plûpart des pieces qui l'a- „ voient précédé, ce motet ne fut pas applaudi „ avec cette furie, qui décele une satisfaction „ générale.

* « Les François doivent beaucoup à M. Philidor, parce » qu'il est le premier parmi eux qui les ait accoûtumés à » tolérer la musique Italienne, & à l'adapter aux mots » François, & parce qu'il a imité le style Italien dans plu- » sieurs Opera comiques qui ont eu un grand succès, par- » ticulièrement *le Maréchal*, *le Bucheron*, *le Sorcier* & » *Tom Jones*. Il a aussi composé un grand Opera, intitulé » *Ernelinde*, qui est fort admiré par les amateurs de la » mélodie Italienne; mais ceux qui fréquentent l'Opera » n'ont pas encore assez oublié Lully & Rameau pour don- » ner de grands encouragemens à de pareils essais ».

» Le concert finit par un *Beatus vir* à grand » chœur..... La haute-contre cria comme si » sa vie eût été en danger, & le couteau ap- » puyé sur son sein ; quoique ce beuglement » me causât le plus grand étonnement, & » m'affectât désagréablement l'oreille, l'audi- » toire ravie, applaudit avec transport, ... » & la salle retentissoit de ce cri général, » *c'est superbe*.

„ Dans le dernier chœur qui exprime la ven- » geance, on surpassa en bruit tous les débats » que j'ai entendus dans ma vie. J'ai souvent » remarqué que les chœurs de nos *oratorio* » étoient trop forts, trop bruyans, mais com- » parés à ceux de France, ils sont doux, & » serviroient au besoin à endormir l'héroïne » d'une tragédie. »

Vendredi 15. L'auteur alla le matin visiter les manuscrits de la bibliotheque du Roi, & le soir à l'Opera entendre *Zayde*. Le théâtre lui parut bien orné, les décorations belles, les machines ingénieuses, les danses exquises, mais dans la musique, tout lui parut misérable & digne de toutes les critiques ; « ce n'est pas » dit- „ il » que les voix en France ne soient belles, „ & même leurs intonations justes, mais leur

„ direction est fausse & leur expression vicieuse.

„ Il y a parmi eux des Compositeurs d'un „ vrai mérite, qui imitent très-heureusement „ le style Italien, mais c'est peine perdue, quand „ ces compositions doivent être exécutées par „ des Acteurs nés François, parce que leur ma„ niere de chanter ne peut convenir à aucune „ sorte de musique, & ne peut paroître suppor„ table qu'à cette nation.

L'avantage qu'on ne peut contester à l'Opera François du côté des danses, ne parolt d'aucun prix à M. Burney. "Il y a, dit-il, peu „ de sujets où la danse puisse se lier naturelle„ ment à l'action du Drame. Si la danse & la „ musique sont également bonnes, elles doivent „ tellement distraire & partager l'attention, „ qu'il est impossible de bien jouir d'aucunes. „ Si l'on mangeoit à la fois de deux mets ex„ quis, ou si l'on buvoit de deux liqueurs ex„ cellentes, l'effet de l'une détruiroit nécessaire„ ment l'effet de l'autre ».

Dimanche 17. M. Burney fit demander à M. Balbâtre s'il devoit toucher ce jour-là, & ce célebre organiste eut la complaisance de le faire exprès pour lui. Après l'office, il lui fit voir chez lui un magnifique Rucker. « Le

» son de cet instrument, dit l'auteur, est plus
» délicat que fort; un des unissons est de bu-
» ffle, mais très-doux & très-agréable.... M.
» Balbâtre a dans le même endroit un très-
» grand orgue avec des pédales, instrument
» trop grand & trop fort pour une chambre,
» mais qui peut être nécessaire à un Organiste
» françois pour s'exercer. M. Balbâtre en tou-
» che très-souvent, & j'eus lieu dans cette
» visite d'être aussi satisfait de sa politesse, que
» de son exécution.

» *Lundi* 18, je fus à S. Gervais, dont M.
» Couperin est Organiste.... C'étoit la veille
» de la Dédicace de l'Eglise. M. Couperin tou-
» cha le *Te Deum* avec beaucoup d'habileté.
» Chaque verset fut admirable. Variété, mé-
» thode, connoissance parfaite de cet instru-
» ment, égalité des mains, extrême facilité
» à rendre avec autant de précision que de
» rapidité toutes les difficultés qui prouvent
» des talens supérieurs, voilà ce qui caracté-
» rise cet organiste célebre.... M. Balbâtre
» me présenta à lui, & je fus enchanté de
» voir ces deux grands rivaux de profession
» conserver entr'eux cette candeur, cette amé-
» nité qui n'est pas la vertu favorite du siecle.

» On peut dire de M. Couperin qu'il est bril-
» lant dans l'exécution, varié dans sa mélodie,
» & supérieur dans ses modulations. »

Mercredi 20. M. Burney eut l'honneur de voir Madame Brilon à Passy. « Cette dame, dit-il, » est une des plus habiles claveciniftes de l'Eu-» rope. Non-seulement elle joue les pieces les » plus difficiles avec beaucoup de précision, de » goût, de sentiment, & à livre ouvert, mais » elle compose, & eut la complaisance d'exé-» cuter quelques-unes de ses sonates, tant sur » le clavecin que sur le forte-piano, accom-» pagnée de M. Pagin. Ses talens ne sont point » bornés au clavecin; elle joue de différens » instrumens, & connoît le génie de tous ceux » ceux qui sont en usage; elle dit que cette » connoissance lui est nécessaire, pour éviter, » en composant, ce que ces instrumens ne » pourroient pas exécuter. Elle peint, elle » grave; c'est une femme aimable & très-accom-» plie. Plusieurs des fameux Compositeurs d'I-» talie & d'Allemagne, qui ont fait quelque » séjour en France, lui ont dédié leurs ouvra-» ges, entr'autres Schobert & Boccherini ».

M. Burney donne aussi des éloges à M. Pagin, qui ne cultive plus la Musique que comme

amateur, mais qu'il regarde comme le meilleur élève du célebre Tartini.

« *Jeudi* 21, j'eus le plaisir de faire connoissance avec M. l'Abbé Arnaud, de l'Académie » Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Sa » conversation me confirma dans l'idée que » m'avoient donnée ses écrits, qu'il étoit non- » seulement très-savant, mais rempli de goût. » Sa dissertation sur les accens de la langue » Grecque est tout à la fois ingénieuse & pro- » fonde. Ses idées sur les arts ont un caractère » de vérité & de précision, auquel les esprits » ouverts à la conviction ne peuvent résister. » J'eus l'honneur de discuter avec lui diffé- » rens points relatifs à la Musique des anciens, » & l'avantage d'être confirmé dans quelques- » unes des opinions que je m'étois déjà formées » & éclairé sur d'autres.

» *Vendredi* 22. Je vis M. l'Abbé Roussier, & » j'eus avec lui un long entretien sur la Mu- » sique ancienne. Ses mémoires sur ce sujet lui » ont mérité une grande réputation. Il semble » avoir découvert par le moyen de la triple » progression le véritable fondement de tous les » systêmes des Grecs.

Le même jour M. Burney dîna chez M. l'Abbé

l'Abbé Arnaud avec M. Grétry & le célebre Liotard, peintre de Geneve. Pendant qu'il s'entretenoit avec M Grétry, à qui il donne de justes éloges, un jeune Poëte lyrique lui lut des vers pleins de chaleur, d'invention, de beauté, mais très peu faits pour la Musique. Il observe, à cette occasion, que parmi la foule d'Ecrivains ingénieux & élégans, Métastase est le seul Poëte lyrique.

» Pour qu'un drame soit propre à la Musique, » il faut que le sujet soit simple & exprimé en » très-peu de mots, aussi doux qu'il soit possible » de les imaginer...Les ariettes doivent être liées » à l'action, sans épigramme, sans pensées hé- » térogènes, sans métaphores choquantes...Il » faut que le Poëte n'y exprime qu'une idée & » le plus laconiquement possible. Il arrive trop » souvent que chaque vers d'un même couplet » présente une pensée différente. Il faut alors » que le Musicien change, à chaque vers, le style » & le genre de sa Musique, ou qu'il se trouve » en contradiction avec le Poëte, & ces deux » partis sont également intolérables.

» Dans un air, c'est par des coups réitérés » qu'on exprime la passion, & la plus expressive » de toutes les Musiques est peut-être celle où

» un passage rempli de beautés est repeté, & » où le premier sujet est ramené avec adresse, » tandis que la vibration des mêmes sons » retentit encore dans l'oreille, & est récente » dans la mémoire : mais les Musiciens portent » cet usage trop loin, si l'on en excepte ceux » qui ont beaucoup de goût & de génie.

M. Burney a bien raison de dire que les Musiciens portent l'usage de ces répétitions trop loin, mais nous ne sommes pas convaincus comme lui que la Musique *la plus expressive de toutes* soit celle où le même passage se trouve repeté plusieurs fois. Dans la musique, comme dans la poesie, les rondeaux ont quelquefois de la grace. L'art avec lequel le refrain est ramené, les nuances délicates & l'espece de coquetterie avec lesquelles on le retarde, & on feint, pour ainsi dire de le refuser, font valoir l'habileté de l'exécution, & ont coutume d'exciter les applaudissemens, mais ce n'est-là qu'un jeu, dans lequel il faut bien se garder de faire consister la force de l'expression & le principal effet de la Musique. Il peut y avoir même dans le pathétique, des cas où certaines répétitions ajoutent à l'expression ; mais ces cas sont rares, & en général dans la musique comme dans la

poësie & l'éloquence, les répétitions affoiblissent l'effet, deviennent fastidieuses, & ne prouvent que la stérilité du génie.

Le samedi 23, jour même de son départ, M. Burney alla à la Comédie Italienne, où l'on donnoit *On ne s'avise jamais de tout* & *le Huron*. « On trouve, dit-il, dans la Musique de cette » derniere piece des passages agréables, ingé- » nieux, & dans le meilleur goût Italien, qui » prouvent que M. Grétry a très-bien employé » les huit ans qu'il a passés en Italie ; mais je » ne puis m'empêcher de remarquer que nos » jeunes compositeurs, amateurs du genre Ita- » lien, ne laissent pas échapper, quoi qu'ils » n'ayent jamais été en Italie, autant de Mu- » sique purement Angloise que M. Grétry en » laisse échapper de Françoise. La plûpart de » ses mélodies sont pleines de François, & il » ne me paroît pas difficile d'en trouver la » cause. En France on ne représente point d'opéra » vraiment Italien ni tragique ni comique, au » lieu qu'en Angleterre nous en avons d'excel- » lens dans ces deux genres. Nous les représen- » tons dans leur langue naturelle ; ils sont com- » posés & exécutés par des Italiens, ce qui » devient pour nos jeunes gens un avantage qui

» manque absolument aux François. Un jeune » homme dont le goût s'est formé sur les modeles » Italiens est moins exposé à le perdre dans un » pays où il peut entendre souvent d'excel-» lantes choses, que dans celui où l'harmonie » Italienne ne fait jamais retentir les théâtres

LYON.

La situation de cette ville, qui est voisine de l'Italie faisoit espérer à M. Burney qu'il y trouveroit quelque teinture du goût Italien, mais il fut trompé dans son attente. Il admira la construction du théâtre, & fut fort mécontent des voix qu'il y entendit; il le fut encore davantage de la musique qu'il entendit dans un Café Italien. « Le premier violon » de cette ville est un homme d'un certain » âge, Vénitien, & l'un des meilleurs éleves » de Tartini. Son nom est Carminati. Le signor » Leoni est le meilleur claveciniste de la ville, » mais ils sont tous les deux depuis si long-» tems à Lyon, qu'ils se sont pliés eux-mê-» mes au genre de musique & au gout de » cette contrée. »

GENÈVE.

» On fait peu de musique à Genève, parce » que les Spectacles y sont interdits. Il n'y a » dans toute la ville que deux orgues sur les- » quels on exécute des pseaumes selon le rit » de Calvin. Cependant M. Fritz, habile dans » la composition, & excellent pour l'exécu- » tion, y fait son séjour depuis trente ans. Il » a étudié à Turin sous Somis; pendant son » séjour à Paris, il s'est fait entendre au Con- » cert spirituel, & il est connu de tous les » amateurs de musique que la curiosité attire » à Genève..... Il voulut bien me jouer un » *solo* de sa composition, qui quoique extrê- » mement difficile, me parut très-agréa- » ble. Il a soixante-dix ans, & il exécute avec » autant de feu que s'il n'en avoit que trente. » La souplesse & l'expression de son jeu sont » admirables, & il faut qu'il aime beaucoup » son art, pour l'avoir porté à une si haute » perfection, avec si peu de motifs d'encou- » ragement. »

L'Auteur eût aussi le plaisir de faire dans le même jour deux visites à M. Serre, peintre en migniature, connu par des essais sur la théo

rie de l'harmonie, à qui il communiqua le plan de son histoire de la musique.

Malgré la résolution que M. Burney avoit prise en partant de Londres, d'imposer un frein à sa curiosité, & de ne voir nulle part que ce qui auroit rapport à son objet, il ne put résister au desir d'aller chez M. de Voltaire; il hésitoit à se présenter chez lui sans lettres de recommandation; cependant il se fit conduire à Ferney, & demanda s'il étoit permis à un étranger de voir la maison & les jardins. M. de Voltaire étoit alors à la promenade. On fit à M. Burney la faveur de le conduire dans le cabinet où il se retire ordinairement pour travailler; on lui fit voir sa bibliotheque. En sortant du château, il rencontra M. de Voltaire qui sortoit du jardin, & qui traversoit la cour avec son sécretaire. Son cœur palpita à la vue d'un homme si extraordinaire. M. de Voltaire appercevant sa chaise, & le voyant prêt à y remonter, appella le domestique qui l'accompagnoit, & lui fit quelques questions. M. Burney le contemploit en silence; mais voyant que M. de Voltaire faisoit quelques pas de son côté, un mouvement irrésistible l'entraîna vers lui. M.

de Voltaire se plaignit de sa décrépitude, & lui dit qu'il croyoit qu'il avoit été curieux de se former l'idée d'un corps qui cheminoit après sa mort. Cependant ses yeux & sa contenance avoient une vivacité qu'il n'est pas possible d'imaginer. Il s'informa des nouvelles angloises, & observa que les querelles des poëtes ressembloient aux différends politiques, & que l'esprit d'opposition étoit aussi nécessaire aux progrès des lettres qu'au soutien du gouvernement. « Les querelles d'auteurs » dit-il « sont utiles à la littérature, comme dans » un gouvernement libre, les querelles des » grands, & les clameurs des petits, sont né- » cessaires à la liberté. Quand la critique se » tait, cela ne prouve que la foiblesse du siè- » cle, & non ses progrès. » Il s'informa ensuite de l'état de la poësie en Angleterre, & remarqua que Mason & Gray écrivoient peu, & que les Anglois n'avoient aujourd'hui personne qui pût aller de pair avec Dryden, Pope & Swift. Pendant cette conversation, on approchoit d'un bâtiment qu'il faisoit construire dans l'avenue de son château. « Voilà » dit-il « le plus » innocent, & cependant le plus utile de tous » mes ouvrages. » M. Burney lui répondit qu'il

avnit fait des chefs-d'œuvres, dont l'utilité surpassnit celle de ce pavillnn, & dont la durée s'étendrnit au-delà des tems. M. de Voltaire lui mnntra encnre plusieurs métairies qu'il avoit fait bâtir; ensuite M. Burney prit congé de lui, pour ne pas dérober au public un bien aussi précieux que les momens qui peuvent rester à ce grand & universel génie.

TURIN.

Cette ville est la patrie du célebre Giardini, & elle se glorifie aussi d'avnir dnnné la naissance au comte Benevento, amateur doublement célebre par ses compositinns & snn exécution sur le vinlnn. Les deux Bezzozi & Pugnani sont attachés à la chapelle du Roi. Dnm Quiricn Gasparini est le maître de chapelle. Tnus les matins pendant la messe du Rni, la Musique, partagée en trnis nrchestres placés dans trois différentes galeries, exécutent une symphonie. Les musiciens s'entendent si bien, malgré la distance qui les sépare, qu'ils n'ont aucun besnin qu'nn batte la mesure, comme nn le fait à Paris, à l'Opera & au Concert spirituel.

L'Opera sérieux commenee à Turin le 6

Janvier, & continue tous les jours, excepté le vendredi, jusqu'au carême. Il y a un petit Théâtre pour l'Opera-comique, pour lequel on fait venir tous les ans une troupe. Ce spectacle a lieu depuis le mois d'Octobre jusqu'à Noël. Pendant l'Eté on donne sur ce même Théâtre, tous les jours, excepté le vendredi, une farce & un intermede à quatre voix. M. Burney y alla le soir même de son arrivée. La musique lui parut agréable, mais d'un style ancien. Il avoue que les Opera-comiques François ont un grand avantage sur ceux des Italiens, c'est qu'en ne comptant la musique pour rien, il reste encore une fort jolie Comédie, au lieu que si l'on ôtoit la musique de ceux des Italiens, le reste ne seroit pas supportable.

Vendredi 13 *Juillet*. L'auteur rendit une visite à MM. Bezzozi. Ces deux célebres artistes sont freres, & l'union dans laquelle ils ont toujours vécu ne leur fait pas moins d'honneur que leurs talens. L'aîné avoit soixante-dix ans, & l'autre soixante. Une exacte conformité de goûts & de penchans les unit plus étroitement que le sang. On remarque jusques dans leurs vêtemens la plus parfaite res-

semblance. Ils ne se sont mariés ni l'un ni l'autre, & si l'un des deux venoit à mourir, on ne croit pas que l'autre put lui survivre. „ L'aîné joue du hautbois, & le cadet du „ basson, qui est celui de tous les instrumens „ qui s'unit le mieux avec le hautbois, & sa „ véritable basse. Leurs compositions consistent „ principalement en un choix de passages dé„ tachés & travaillés avec le plus grand soin, „ qu'on pourroit comparer à des pensées ou des „ maximes choisies..... Mais quelle exécution ! „ que d'expression, de délicatesse ! la diversité, „ l'agrément s'y trouvent par-tout. Ils ne cher„ chent point à étonner par le brillant de l'e„ xécution, mais toutes les notes sont senties „ & exprimées : les imitations sont exactes, les „ variétés des mouvemens saisies & observées „ avec une perfection qui ne peut-être que le „ fruit d'une longue étude..... La mélodie est „ distribuée également entre les deux instru„ mens..... & si l'on pouvoit leur reprocher „ quelque défaut, ce seroit l'égale perfection „ des deux parties qui fait que l'oreille ne sait „ à laquelle des deux mélodies s'attacher * „.

* Grande preuve de la vérité des principes de M. Rousseau, sur l'*unité de mélodie*.

Le même jour M. Burney alla voir la Salle de l'Opera, qui eſt l'une des plus grandes & des plus belles de l'Europe. Il examina tout en détail, & viſita juſqu'aux habits. L'entrepriſe de l'Opera appartient au Roi. Les loges ſe louent, & l'on paye à la porte pour entrer au parterre.

Il y a ſur la grande place de Turin deux petits théâtres ſur leſquels des muſiciens ambulans exécutent des ballades vénitiennes ou d'autres morceaux de muſique accompagnés d'inſtrumens.

Le Samedi 14, le célebre Pugnani exécuta pendant la meſſe du Roi un concerto de violon, avec une habileté au-deſſus de tous les éloges.

Pendant le peu de ſéjour que M. Burney fit à Turin, M. Baretti, à qui il étoit recommandé, le préſenta au célebre P. Beccaria, chez qui il eut un entretien ſur l'électricité avec M. Francklin & le Docteur Prieſtly. Il alla auſſi à Verceil voir le Signor C. G. Teſtori, auteur d'un ouvrage ſur la Muſique.

MILAN.

La musique est extrêmement cultivée dans cette ville. M. G. B. San-Martini, frere du célebre hautbois de Londres, y est organiste de plusieurs églises.

Le chant Ambroisien fut le premier objet qui fixa l'attention de M. Burney. Ce chant qui est particulier à l'église de Milan, est plus ancien que le chant Grégorien ou Romain. On en attribue communément l'introduction à S. Ambroise, mais sans aucune preuve. Le savant P. Martini a fait des recherches sur ce sujet, & n'a rien pu découvrir de satisfaisant.

La principale église de Milan, appellée *la Duomo*, est aussi grande que Saint Pierre de Rome. Il y a deux orgues, qui servent alternativement de deux jours l'un. Le Signor Corbelli, l'un des plus savans hommes de sa profession, & Jean Bach en étoient alors les organistes. Le maître de chapelle s'appelloit André Fiorini.

Le célèbre M. Piccini avoit passé le carnaval de cette année (1770) à Milan. Il y avoit composé un Opera sérieux, dont le Signor Aprile & la Signora Piccinelli avoient rempli

les principaux rôles. Après le carnaval il composa, pour le profit des Acteurs, un Opera bouffon intitulé *Il Regno nella Luna*, le Royaume dans la Lune, & quitta Milan peu après l'arrivée de M. Burney.

Il n'y a d'Opera sérieux à Milan que dans le tems du carnaval. Le premier Opera-comique que M. Burney y vit représenter étoit *l'Amour Artisan*, Musique de M. Floriano Gasman, excellent claveciniste de la musique de l'Empereur. Les lampions qui éclairoient le théâtre étoient colorés, ce qui parut nouveau à M. Burney, & produisoit un effet très-agréable. Le spectacle commença à huit heures du soir, & finit à minuit. Le bruit qui s'y faisoit étoit insupportable. On n'écouta que deux ou trois airs, & un *duo*, mais alors le silence sembloit tenir de l'enchantement.

Le second opera-comique que l'auteur entendit, fut *la Blanchisseuse rusée*, musique de Piccini. Caribaldi y jouoit le premier rôle. Cet acteur chante très-bien: il a de l'expression, du goût & de l'agrément. Le principal rôle de femme étoit rempli par l'une des Baglioni. Ces célebres cantatrices sont de Bologne. Ce

font fix fœurs, & il y en avoit alors trois à Milan. *

En Italie, on donne aux concerts particuliers le nom d'*Académies*. Le premier où M. Burney alla, étoit composé d'amateurs. La partie du premier violon étoit remplie par le maître de la maison, & les autres parties par ses amis. Ce fut la maîtresse de la maison qui chanta. Sa voix étoit charmante. Son goût, son expression & sa maniere de chanter aisée & naturelle, faisoient le plus grand plaisir.

“ Ces concerts valent beaucoup mieux que „ ceux qu'on donne en Angleterre. On y exé„ cute de meilleures choses. L'exécution y est „ plus rapide & plus brillante, & les voix sont „ plus parfaites que celles qui ont acquis de „ la réputation à Londres....

„ Le lendemain il y eut musique en trois „ différentes églises : j'aurois desiré pouvoir me „ trouver à toutes. J'entendis à *Sainte-Marie* „ *secrete* une messe en musique, composée & „ dirigée par le signor Monza.... La musique

* On espere que le Signor Caribaldi sera engagé pour l'Opera-bouffon Italien qu'on se propose de donner sur le Théâtre du grand Opéra.

„ m parut jolie, la symphonie longue, mais „ ingénieuse. L'orgue, les hautbois, & quel- „ ques-uns des violons détruisoient absolument „ l'effet général. Luccini, qui tenoit le pre- „ mier violon, n'est pas de la premiere „ force. Sa main est brillante, mais son jeu „ n'est pas fini. La partie du chant, qui est „ ordinairement meilleure en Italie qu'en An- „ gleterre, ne me parut pas si bien rendue „ que dans nos Opera Italiens de Londres....

„ J'allai aux Carmes, où San-Martini fit exé- „ cuter de la musique charmante de sa com- „ position. La partie instrumentale étoit bien „ écrite, & l'accompagnement des violons mé- „ nagé de maniere qu'ils ne pouvoient couvrir „ la voix. Cependant l'auteur ne sait gueres „ résister à la fougue de son génie, & sa mu- „ sique plairoit davantage, s'il l'avoit moins „ surchargée de notes....

„ J'allai le même jour au meilleur concert „ de Milan, qui est exécuté par une trentaine „ d'amateurs. Madame Dé y chanta. La froi- „ deur & l'affectation de son chant n'empê- „ choient pas d'appercevoir son habileté; après „ quelques airs d'exécution, elle chanta un „ adagio avec un goût infini. Scotti l'accom-

„ pagnoit sur le clavecin. On joua deux ou „ trois ouvertures de Bach, une de Martini, & „ un concerto pour deux violons de Raimondi. „

M. Burney alla un autre jour chez trois sœurs qui sont éleves de Lampugnani, & qui lui font beaucoup d'honneur. Elles étoient accompagnées par un excellent violon nommé Pasqualini.

„ Le Dimanche 22 Juillet, „ dit l'auteur, „ j'allai au couvent de sainte Magdelaine, où „ les religieuses exécuterent différents motets. „ Martini est leur maître de chapelle. Une re„ligieuse chanta un motet accompagné sur „ l'orgue par une autre. Depuis mon arrivée „ en Italie, je n'avois encore rien entendu „ de si excellent.... C'étoit une voix au-dessus „ de tout éloge. Sons pleins, riches, doux & „ flexibles, expression exquise, tout en étoit „ délicieux....

„ On se plaint assez généralement en An„gleterre que les accompagnemens sont trop „ forts, mais ce n'est rien en comparaison de „ l'Italie. On n'entend à l'opera que le bruit „ des instrumens, à moins que la basse-taille „ ne chante. Alors c'est un bruit confus, & „ un mélange désagréable pour l'oreille; une voix

„ voix légere est absolument couverte. Non-„ seulement l'orchestre joue trop fort, mais „ je crois qu'il est composé de trop d'instru-„ mens. C'est l'idée que m'a fait naître la „ charmante exécution de cette religieuse.... „ Quand une voix rassemble tous les genres „ d'harmonie, qu'est-il besoin d'autre chose „ que d'un soutien qui forme l'accord? Dans „ ce cas, tout le jargon des différentes parties „ ne peut être comparé qu'à un masque hi-„ deux qui couvriroit une figure charmante.... „ Une seule note formée par une voix telle „ que celle dont je viens de parler, pénetre „ l'ame, mieux que ne le pourroit faire l'ac-„ cord le plus parfait des meilleurs instru-„ mens. „

M. Burney retourna l'après-dînée à Sainte Magdeleine. Il y entendit la même voix, & en fut toujours plus enchanté. On lui assura qu'il y avoit des Couvens où l'on exécutoit encore mieux, mais il ne put se le persuader.

A Milan les chanteurs de ballades ne montent point sur un théâtre comme à Turin; ils chantent dans les rues des duo, avec ou sans instrumens, & les exécutent avec beaucoup de précision.

Le même jour on donna un concert au lieu d'opéra. Les acteurs étoient assis deux à deux sur le théâtre. Ils se levoient pour chanter & venoient sur le bord du théâtre. « Les signore » Baglioni y parurent avec plus d'avantage » qu'à l'opéra, sur-tout Clementine qui chante » fort agréablement, mais dont la voix se perd » dans l'immensité du théâtre.

BRESCE, VERONE, VICENCE.

M. Burney ne passa qu'un jour à Bresce. Il y entendit un jeune Musicien, âgé de 14 ans, nommé Moschetti, dont le chant lui fit plaisir. Il alla à l'hôpital de la Magdeleine, où toute la Musique est exécutée par des femmes. L'orgue, les violons, les basses, tout est touché par elles, mais la Musique est d'un style ancien & fort mal exécutée.

Il n'entendit point de Musique à Verone, où il n'y a opéra que pendant l'hiver. Il comptoit encore moins en entendre à Vicence, où il n'y a jamais ni opéra ni comédie, mais il eut pendant son dîné un concert, auquel il ne s'attendoit pas. C'étoient des enfans de chœur de différens âges qui parcouroient la ville en chantant des pseaumes à trois parties. Le prêtre

qui les conduisoit chantoit la basse. Cette Musique étoit d'une mélodie très-agréable, & quoique ces jeunes chanteurs marchassent fort vîte, leur exécution étoit d'une précision singuliere.

PADOUE.

Quand M. Burney arriva à Padoue, il n'y avoit que quelques mois que Tartini étoit mort. Ce grand homme étoit universellement regretté de toute l'Italie. Sa piété & ses vertus égaloient ses talens. Ses éleves sur-tout le pleuroient comme un pere. Il étoit né à Pizano en Istrie en 1691. Il forma, étant encore très-jeune, une inclination qui ne plut pas à ses parens; son pere le fit enfermer. Il s'amusa pendant sa détention à jouer de plusieurs instrumens, pour se distraire de sa mélancolie, & dut à cet incident le développement du talent sublime qu'il porta au plus haut degré. M. Burney, pénétré de regret d'être arrivé trop tard pour s'entretenir avec ce grand homme, se fit conduire dans la rue où il demeuroit & parcourut sa maison; il entra dans l'église où il repose, & se fit montrer sa tombe; il visita sa statue, son successeur, ses parens, avec

D 2

autant d'empressement & de respect qu'un Mahometan qui fait le pélerinage de la Mecque.

Il y dans le chœur de la célebre église de S. Antoine de Padoue quatre orgues immenses, dont on joue à la fois dans toutes les fêtes qui ne sont pas solemnelles ; ce n'est que depuis peu que le P. Valloti, maître de chapelle, a obtenu que les orgues seroient réduits à deux dans les fêtes solemnelles, & comme les organistes n'ont pas comme en Angleterre l'attention de prendre le petit jeu pour accompagner les voix, ils les couvrent absolument.

Quarante Musiciens sont employés au service de cette église ; savoir, 8 violons, 4 quintes, 4 violoncelles, 4 contrebasses, 4 instrumens à vent, & seize voix. Le célebre Gaëtano Guadagni, qui occupe la premiere place parmi les voix, a 400 ducats par an, & ne chante que les quatre grandes fêtes de l'année. Les appointemens du premier violon sont aussi de 400 ducats. Bissioli est attaché à cette église comme hautbois, & Vandini comme violoncelle. Ils ont tous les deux une grande réputation en Italie, mais M. Burney ne put les entendre, parce qu'ils ne jouerent pas seuls le jour où il assista à l'office à S. Antoine. La Musique fut

confiée ce jour-là à des Musiciens de la seconde force, dont l'exécution lui déplut. Le chœur est immense ; les basses sont placées d'un côté, les violons & les hautbois de l'autre, & les voix partagées dans les deux orgues. Cet arrangement singulier ne réussit pas aussi bien qu'à Turin, & il arrive souvent aux Musiciens de n'être pas ensemble.

Nous donnerons dans le Journal prochain la suite de ces extraits, qui contient les articles de Venise, Bologne, Florence, Naples, Rome, &c.

II.

MÉTHODE POUR EXERCER L'OREILLE à la mesure dans l'art de la danse, par M. Bacquoy-Guédon, ci-devant danseur au théâtre François. *Amsterdam. Paris, Valade*, in-8°. *de 56 pages, suivies de 10 pages d'airs gravés*, 1 *liv.* 16 *sols broché.*

Rameau avoit indiqué dans son traité d'harmonie, p. 151, un moyen de former l'oreille à la mesure. Ce moyen consistoit à faire battre la mesure un peu lentement, en ne passant d'abord qu'une note à chaque tems, ensuite en passant deux notes, puis successivement

quatre, huit, feize, & enfin trois ou fix notes & en réfervant les points, les fyncopes, & autres difficultés pour la fin, & en accélerant ou ralentiffant le mouvement à mefure que l'oreille de l'éleve commence à fe former.

M. Bacquoy Guédon a fenti la néceffité de mettre des gradations à-peu-près femblables, non-feulement dans le choix des airs dont on fait battre la mefure aux éleves de qui l'on veut former l'oreille, mais auffi dans les moyens de marquer la mefure avec les mains, les pieds, les genoux, &c. Il propofe dans cette brochure 12 moyens de battre la mefure pour le menuet, & 12 pour la contredanfe. Nous n'examinerons point ici fi ces moyens étoient tous néceffaires, ni fi les gradations en font bien ménagées : c'eft à l'expérience à faire voir quel cas on doit faire de cette méthode. M. Bacquoy-Guédon affure que les effais qu'il en a faits lui ont parfaitement réuffi. Il indique enfuite les moyens de reprendre en danfant la mefure fans s'arrêter, foit dans le menuet, foit dans la contredanfe. Il termine fa brochure par des réflexions fur les *phrafes* du menuet. On a dit de tous tems qu'il falloit que chaque reprife d'un menuet fut de 4, 8, 12 ou 16 mefures;

l'objet de cette regle eft de faire correfpondre les phrafes de l'air avec celle de la danfe, mais il y a plufieurs menuets défectueux qu'il faudroit corriger ou profcrire. Il arrive auffi quelquefois que le moment qu'on choifit pour faire la révérence dérange toutes les phrafes du menuet jufqu'à la fin; le nombre des pas qu'on fait, en donnant la main, en dérange auffi les phrafes; M. Bacquoy-Guedon indique les moyens de prévenir ces inconvéniens, & on ne peut qu'applaudir à fes vues, & fur-tout à fon zéle.

III.

LETTRE de M. Camille Trillo, fauffet de la cathédrale d'Aufch, fur la mufique dramatique; *Chez M. Quillau, rue Chriftine, in-12 de 43 pages*, 12 *f.*

Brochure ironique & un peu vague. Le but en eft fi peu facile à faifir, qu'un journalifte l'a trouvée favorable aux fyftêmes de M. Gluck, & un autre affure qu'elle ne peut avoir été faite que par un fauteur de M. Piccini. * L'auteur, quelqu'il foit, ne paroit pas beaucoup

* Voyez les affiches des Provinces du 11 Février 1778, & le Courier de l'Europe, n°. 10. p. 78.

aimer la musique. Il dit *que l'opera est un monstre, que c'est un plaisir de convention, & qu'un homme médiocre, pour peu qu'il soit porté, peut y avoir une réussite passagere.* Nous avons un peu de peine à nous persuader que des plaisirs goûtés par toutes les nations pendant plusieurs siecles ne soient que des plaisirs de convention, & nous ne croyons point aux succès des génies médiocres. M. Camillo Trillo avance (à la vérité sans le garantir) que M. Traetta a dit en passant à Paris, que les françois ne seroient jamais bons musiciens, parce qu'ils n'avoient pas l'oreille juste. Nous osons lui assurer que M. Traetta n'a point dit ni pu dire cette absurdité. L'un des auteurs de ce journal a eu l'honneur de le voir deux fois pendant son dernier voyage, & de converser longtems avec lui sur l'état de la musique en France. M. Traetta donnoit les plus grands éloges à notre orchestre (qui ne seroit pas le meilleur de l'Europe comme il l'assuroit, si nos musiciens n'avoient pas l'oreille juste) il trouvoit les voix des françois belles, mais leur maniere de chanter mauvaise, & croyoit qu'il étoit aisé de former chez eux d'excellens chanteurs, en y établissant une bonne école.

ANNONCES DE MUSIQUE.

MUSIQUE VOCALE.

JOURNAL D'AIRS CHOISIS avec accompagnement de Harpe, par les meilleurs maîtres, avec Privilége du Roi.

PROSPECTUS.

LA préférence que l'on donne, depuis quelques années à la Harpe, fur-tout pour accompagner la voix, & l'empreffement avec lequel les amateurs de cet inftrument ne ceffent de demander des accompagnemens pour les airs nouveaux, dans le moment même de leur fuccès, a fait naître l'idée de ce Journal.

Si ce moyen paroît être le feul qui puiffe fatisfaire pleinement l'impatience du Public, on ne négligera rien pour que les connoiffeurs y trouvent auffi tous les avantages qu'ils ont droit d'en attendre.

On voit fouvent paroître des accompagnemens fi contraires à l'efprit des airs pour lefquels ils font faits, qu'ils les rendent entièrement méconnoiffables; on évitera ce défaut

comme le plus grand de tous ; on s'efforcera de transporter dans les accompagnemens des airs d'Opéra & Opéra-comiques, tous les effets de l'orchestre, autant que la Harpe peut les imiter, afin de conserver aux accompagnemens de chaque air, le caractère particulier & distinctif que l'Auteur y a voulu imprimer.

Les accompagnemens de ce Journal feront faits exprès pour la Harpe, & ne ressembleront en aucune façon à ceux des recueils qu'on annonce fastueusement comme propres pour la Harpe, le Clavecin ou le Forte-piano, & qui, quand on veut les exécuter, ne conviennent parfaitement à aucun de ces instrumens *.

* On nous a assuré que des compositeurs, dont nous estimons les talens, s'étoient offensés de cette phrase, mais nous pouvons assurer que nous n'y avions point leurs ouvrages en vue. D'ailleurs aucune considération ne doit empêcher de dire la vérité. Or il est certain que de tous les accompagnemens qu'on a publiés comme propres au clavecin & à la harpe, il n'y en a point qui puissent convenir *parfaitement* à ces deux instrumens. Comme ils ont chacun leurs difficultés & leur caractère, vouloir travailler pour tous les deux à la fois, c'est se donner de doubles entraves, & s'imposer la triste nécessité de sacrifier tantôt à l'un & tantôt à l'autre des beautés réelles qui ne pourroient pas s'exécuter sur tous les deux. A force de sacrifices l'ac-

On n'oubliera point que les accompagnemens sont faits pour être joués presque sur le champ, & qu'ils ne doivent pas exiger autant d'étude que des pieces; on s'attachera à saisir un juste milieu entre la trop grande facilité qui devient insipide, & les difficultés excessives qui rebutent & donnent plus de peine que de plaisir. On veillera sur-tout à ce que les accompagnemens soient toujours subordonnés au chant : si jusqu'à présent on n'a pu faire bien entendre à aucun orchestre ce que signifie ce mot, ACCOMPAGNER, au moins faut-il ne pas obliger une personne qui s'accompagne elle-même à couvrir sa voix par ses propres accords & à faire à la fois, par cette confusion bisarre, son tourment & celui de ses auditeurs.

La variété de ce Journal sera sans doute un de ses principaux avantages. Chaque maître a sa maniere : il est bon de les connoître toutes. Cette raison n'est pas la seule qui nous ait décidés à réunir les accompagnemens de plusieurs Auteurs. Les grands maîtres sont trop

---

compagnement reste chétif & appauvri. C'est ainsi que dans la société ceux qui veulent se conserver l'amitié de deux partis opposés finissent ordinairement à force de détours & de foiblesses par se faire mépriser de tous les deux.

occupés pour pouvoir s'assujettir à publier un Journal, & il n'y en a aucun dont nous ne puissions espérer d'obtenir de tems en tems quelques airs. Nous nous sommes fait une loi de n'en insérer aucun dans ce Journal, qu'avec le consentement de l'Auteur ou de son cessionnaire. Nous aurions mieux aimé renoncer à cette entreprise, que de nous adresser à un homme d'un talent médiocre. Nous oserons même l'avouer, si un virtuose d'un mérite supérieur avoit pu renoncer à tout, pour prendre avec nous des engagemens, nous ne les aurions formés qu'avec inquiétude. Il arrive ordinairement qu'un homme seul s'use & se lasse par la continuité du même travail. Il y a peu de recueils faits par un seul homme, dans lesquels on ne trouve des morceaux médiocres, que des amis sévéres auroient dû lui faire rejetter. Si nos premiers Journaux sont faits un peu à la hâte, & avant que nous ayions assez de secours, nous espérons du moins que tous les autres n'offriront rien que d'excellent, & qu'on jouira à la fois des charmes de la variété la plus piquante & de tous les avantages de l'émulation parmi les artistes d'un vrai talent.

Ce Journal sera composé chaque année de douze cahiers de huit pages chacun. Ils seront

gravés avec autant de ſoin que d'élégance. Le dernier cahier ſera ſuivi d'une table exacte des airs de l'année, où l'on indiquera en deux colonnes les Auteurs de tous les airs & ceux des accompagnemens. Le prix de l'abonnement eſt de quinze livres pour Paris & pour la Province, franc de port. Chaque cahier ſe vendra ſéparément 1 liv. 16 ſ.

On ſouſcrit à Paris, au Bureau du Journal de Muſique, rue Montmartre, vis-à-vis celle des vieux Auguſtins, & chez les principaux marchands de Muſique de l'Europe.

Le premier cahier a paru le 11 Février.

RECUEIL de différens morceaux de muſique, ariettes, chanſons & duo, avec accompagnement de violons, baſſe & alto, ou de pianoforte & harpe, par MM. Albaneſe & Mongenot; *au bureau muſical*, 7 *liv.* 4 *ſ.*

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

Six ſonates pour violon & baſſe, par M. Garnier, op. 1; *à Lyon, chez M. Guera; à Paris, au bureau du Journal de Muſique*, 7 *liv.* 4 *ſols.*

Sei sonate per il forte-piano o cembalo solo, del sig. G. Barta, op. 2; *à Lyon, chez M. Guera; à Paris, au bureau du Journal de Musique, 7 liv. 4 sols.*

Sei trii concertanti per due violini e violoncello, del sig Prospero Cauciello, op. 4; *à Lyon, chez M. Guera; à Paris, au bureau du Journal de Musique, 9 liv.*

Cinquieme concerto pour le violon, par M. Jarnovick; *chez M. le Duc, 4 liv. 4 sols.*

Abregé des regles de composition & d'accompagnement, par M. de V**; *chez Mad. Tarade, 18 liv.*



SPECTACLES.

OPERA.

VENDREDI, 23 mai 1777. Reprise de CEPHALE ET PROCRIS, ballet héroïque, en trois actes de M. Marmontel, musique de M. Grétry.

Ce ballet avoit été donné en 1775. Il a eu plus de succès à cette reprise. On y a fait plusieurs changemens heureux. Quelques personnes ont paru regretter que le rôle de Cephale eut été transposé de la basse taille à la haute contre. Le beau duo du premier acte leur paroit moins satisfaisant pour l'oreille, & cette basse-taille leur sembloit nécessaire pour contraster avec les autres voix, & jetter de la variété dans tout l'opéra. Nous avouerons aussi que nous avons quelque peine à comprendre qu'un rôle écrit pour l'une de ces deux voix puisse passer à l'autre avec tant de facilité : c'est un sacrifice passager fait sans doute pour quelques convenances dont nous ne pouvons pas juger. Le sujet de ce ballet est intéressant. Il y a dans le

poëme des traits ingénieux & des choses heureuses, quoiqu'il ait été critiqué avec une sorte de déchaînement. Ce premier essai de M. Grétry, dans le genre sérieux, est une preuve qu'il pourra y avoir des succès.

COMÉDIE ITALIENNE.

10 Mai. Premiere représentation DES GÉMEAUX, parodie de Castor & Pollux, en trois actes, par M. Gondot. Cette piece, faite pour être jouée en société, & imprimée en 1753, a été retirée par l'auteur après deux représentations.

24 Mai. Premiere représentation DES TROIS FERMIERS, comédie en deux actes, par M. Monvel, Musique de M. Desaides.

Cette piece a eu le plus grand succès; nous allons en donner l'extrait, & nous réserverons pour les deux cahiers suivans l'annonce des spectacles des six derniers mois de 1777.



EXTRAIT

EXTRAIT DES TROIS FERMIERS, comédie en deux actes, en prose, mêlée d'ariettes, par M. *Monvel*, musique de M. *Dejaides*.

Un trait qui fait honneur à l'humanité, rapporté dans les Ephémerides du citoyen, année 1769, tome 2, a fourni à M. Monvel le sujet de cette piece. Comme il ne sauroit être trop répandu, nous le transcrirons ici.

» Les fermiers & les vassaux de M. de Kergroadez, en basse Bretagne, ayant appris qu'il » vouloit vendre sa terre, s'assemblerent, & » députerent les principaux d'entr'eux, pour le » prier de ne pas la vendre à des Financiers, & » pour savoir quelle sorte de mécontentement » ils pouvoient lui avoir donné. *Mes amis*, dit » le Seigneur attendri, *j'y suis forcé par le dé-* » *rangement de mes affaires; je ne puis plus jou-* » *venir mon état, & il faut que je vende, pour con* » *server au moins à mes enfans les débris de ma-* » *fortune.* — *Vos enfans*, reprirent les vieillards » *ne sauroient être en meilleures mains que les* » *nôtres. Nous savons cependant qu'ils ne sont pas* » *faits pour nous devoir leur subsistance; il s'agit* » *seulement d'établir leur maison; daignez nous*

» *confier vos affaires. A combien se montent vos* » *dettes ? Ce sont les nôtres à nous. — Votre bonne* » *volonté me perce le cœur*, leur dit M. de Kergroadez, *mais je dois cent mille écus. Mes enfans, il* » *faut que je vous perde.* A ces mots les députés se » retirèrent, en lui promettant de lui rendre » réponse dans peu. Ils revintent en effet au » bout de quelque tems, lui remirent les cent » mille écus dont il avoit besoin, & signerent » avec lui un acte d'arrangement, dont la mi- » nute subsiste encore. Par cet arrangement, » ils laisserent au Seigneur la moitié du revenu » de sa terre, pour vivre selon sa condition, » & se remboursèrent de leur capital en qua- » rante années, sur une portion de leurs rede- » vances. Ensuite, pour ne pas faire les choses » comme des syndics de direction, ils finirent » par le prier d'accepter un présent de huit » beaux chevaux d'attelage, *afin*, dit l'acte, » *que la dame puisse venir à la paroisse d'une* » *maniere convenable*».

On ne sauroit trop applaudir au choix que M. Monvel a fait d'un tel sujet. Sa *Suite de Julie* contenoit déjà des leçons de vertu, dont toutes les ames honnêtes lui ont su gré. Doublement attaché au théâtre comme auteur &

comme acteur, il ne peut mieux s'y prendre pour mériter l'estime publique, & pour ennoblir sa carrière.

Acte I. Jacques, l'un des Fermiers de M. de Belval, doit marier le lendemain Louise, l'une de ses filles, avec son cousin nommé Louis. C'est M. de Belval qui a obtenu les dispenses nécessaires pour ce mariage. Ce seigneur est le protecteur & le pere de ses fermiers, & il en est tendrement aimé. On l'attend ce même jour; on croit qu'il vient renouveller les baux de ses terres, & tandis que l'on s'occupe de la réception qu'on veut lui faire, & des préparatifs de la nôce, le vieux Mathurin, grand-pere des deux époux, arrive & vient surprendre ses enfans. On l'entoure, on le caresse. Toute la famille est dans la joie, & ils partent tous pour aller à la rencontre du seigneur.

Acte II. Ils sont tous à table, à la réserve de Jacques, qui est resté avec M. de Belval, & qui arrive vers la fin du dîné.

MATHURIN.

J't'attendons commodément comme tu vois, l'verre à la main.

ALIX.

Vians, not'homme.... vians t'mett' à ta place.... Tu dois avoir bon appétit, j'vas t'sarvir.

JACQUES.

Ah! j'nons pus ni faim ni soif.

MATHURIN *reculant sa chaise.*

Queuqu't'as donc?

. . . .

JACQUES.

M. d'Belval.... not' bon seigneur.... Je l' pardons.... y nous quitte.

TOUS.

Y nous quitte!

JACQUES.

Y vend les tarres qu'il a dans l' pays.... C'monsieur qu'étoit aveuc li dans sa chaise, est sti la qui les achette.

. . . .

MATHURIN.

Vendre ses biens!.... faut qu'y li soit arrivé queuqu' chose à Paris.... faut qu'il ait éprouvé queuqu' malheur.

ALIX.

Mon pere a raison, faut qu'y li soit arrivé queuqu'accident à ce cher homme-là.

Ils forment tous la résolution d'engager M. de Belval à leur dire son secret. Ce Seigneur vient pour faire voir les biens à son ami, à qui il veut les vendre. Les Fermiers sont accompagner l'acquéreur par Alix & ses deux filles, & demandent avec instance un moment d'entretien à leur bon maître. Alix le recommande en sortant à son mari, Louise regarde tendrement Louis & semble le lui recommander de même. Enfin les Fermiers restent seuls avec M. de Belval.

MATHURIN, JACQUES & PIERRE.

Monseigneur, pourquoi nous quittez-vous?

M. DE BELVAL.

Mes enfans, il le faut.

MATHURIN.

Dans quelqu'endroit que vous alliais, je sais bian que vous serez d'z'heureux; j'sais bian qu'on vous bénira: mais ils n'vous auront pas vu naître comme nous; gni aura pas quarante ans que vous s'rez leux bienfaiteur, y n'vous

connoîtront pas comme j'vous connoissons, y ne pourront jamais vous aimer comme nous, je leux en défie, & bonne amitié pour bonne amitié, vous voyais bian que j'meritons la préférence, puisque j'sommes les premiers en date.

M. DE BELVAL.

Eh, mon ami, crois-tu, si je pouvois m'en dispenser, que je me deferois d'un bien aussi cher à mon cœur qu'avantageux à ma fortune; mais la nécessité n'a point de loix.

PIERRE.

La nécessité! vous êtes riche.

M. DE BELVAL.

Je l'étois.... un procès que je viens de perdre a renversé toute ma fortune. J'ai des enfans, qui ne sont que d'entrer dans le monde, il faut que je veille à leur avancement, & je ne puis soutenir leur état qu'en retranchant absolument du mien, en vendant la meilleure partie de mes biens, & en me retirant dans la petite terre que j'ai en Bourgogne. Cent mille écus retranchés à ma fortune m'imposent cette loi dont je gemis, mais qu'il faut subir.

LOUIS, *après un petit silence & avec fermeté.*

C'est vot'terre de Bourgogne qu'il faut vendre; si all'ne suffit pas..... (*Après un tems, & regardant Pierre, Jacques & Mathurin, comme s'il leur disoit, c'est à nous de pourvoir au reste.*) Mon pere.... Mon oncle.... Cher pere.

JACQUES, *l'embrassant.*

Ah! Louis, mon cher Louis!

MATHURIN.

Y nous a d'viné.

PIERRE.

Tout, tout.... J'donnerois ma vie.

TOUS TROIS.

Monseigneur.

M. DE BELVAL.

Mes amis, que voulez-vous dire?

LOUIS.

J'vous d'vons not'bian, je l'mettons à vos pieds.

MATHURIN.

J'n'en pouvons faire un meilleur usage.

JACQUES, *à M. de Belval.*

Not'fortune, not'vie, celle de nos enfans, tout est à vous.

MATHURIN, PIERRE & LOUIS.

Tout, tout, tout.

M. DE BELVAL.

Je respire à peine..... Ce trait est sans exemple..... Mes amis, mes enfans.

LOUIS.

Eh bien, soyez not'pere..... Des enfans n'avont rian à eux.. . . . Tout ce qu'ils possédont appartient de droit à ftila d'qui ils tenont la vie.

M. DE BELVAL.

Que me proposez-vous ? de m'enrichir en détruisant votre fortune.

JACQUES.

Nous vous la d'vons.

M. DE BELVAL.

Elle est le fruit de vos travaux.

MATHURIN.

Je n'sommes rian qu'par vous, d'pis deux cens ans, d'pere en fils, j'faisons valoir les bians d'vot'famille; nos peres ont farvi vos peres, ils ont été enrichis par eux; j'vôt'augmenta ma fortune, y n'eut pas d'cesse que je n'devinsse

le plus gros fermier de co canton; vous avez pris soin d'nes enfans; gnien a pas un qui n'ait eu part à vot'bienfaisance. Vous étiez heureux, & vous n'vouliez voir que d'z'eureux. Eh bian, morgué, j'suivons vot'exemple. Not'cour eft v'ou d'faire une bonne action; vous en avez tant fait, Monseigneur, & sarpejeu, n'nous disputez pas lo droit qu'j'avons à celle-ci.

M. DE BELVAL.

Qu'exiges-tu de moi, char Mathurin?..... L'humanité t'égare.....Moi j'envahirois un bien gagné à la sueur de ton front, & le fruit de soixante ans de travaux? Que deviendrois-tu, bon vieillard, que deviendrois tu?

MATHURIN.

Ils sont jeunes, ils m'nourriront, & vous n'nous abandonnerez pas.

M. DE BELVAL.

Tu m'arraches le cœur.

LOUIS.

Non, Monseigneur..... Nous sembleroit n'êt' pas dans not'pays, s'il falloit qu'j'appartenions à un aut'Seigneur. J'sommes riches, vous l'savez & pus qu'à des paysans n'appartient. A peu

de chose près, je reparerons votre perte; j'ons d'z'amis, si y faut du surplus & j'garderons l'secret, n'craignez rien.....

TOUS QUATRE, *à M. de Belval.*

N'nous r'fusez pas, Monseigneur, n'nous r'fusez pas.

. . . .

M. DE BELVAL.

Je n'en puis plus... ses larmes..... ah! mes amis!..... quels hommes êtes vous?

LOUIS.

D'bonnes gens qui sentont tout ce qu'vaut un bon maître.

JACQUES, PIERRE & LOUIS, *en se jettant à genoux.*

Rendez-vous à nos larmes, j'embrassons vos genoux.

MATHURIN, *se jettant aux pieds de M. de Belval, mais avec effort & soutenu par Jacques, qui le seconde en pleurant.*

Rendez-vous, Monseigneur; rendez-vous à nos prières; ayez pitié d'mes cheveux blancs. Encore un jour heureux pour le pauvre Mathurin, Monseigneur, & que j'vous l'doive. C'est p'têt'le seul qui m'reste à vivre.

2426

L'acquéreur revient avec Alix & ses filles, & il surprend les fermiers aux pieds de son ami. Il ne savoit point que ce fut un dérangement de fortune qui l'obligeât de vendre ; dès qu'il l'apprend il le prie de conserver ses biens, & lui offre toutes les sommes dont il peut avoir besoin. Les Fermiers reclament la préférence à grands cris ; enfin M. de Belval attendri, se laisse vaincre ; il consent à recevoir des paysans tout ce qu'ils pourront lui prêter sans déranger leur fortune, & à accepter le reste de son ami.

C'est ainsi que se termine cette pièce. Quelques personnes ont trouvé ce trait de générosité des paysans peu vraisemblable. L'auteur auroit peut-être dû dès le premier moment de leurs offres à M. de Belval, leur faire expliquer plus clairement qu'il ne s'agit que d'un prêt. Ce Seigneur s'en défend comme s'il s'agissoit d'un présent : *Moi j'envahirois*, &c. Non-seulement un présent aussi immense pour des paysans ne seroit pas vraisemblable, mais comme il n'est pas possible à un homme d'honneur de l'accepter, il ne seroit pas décent à des inférieurs de l'offrir. Le fait, tel qu'il est dans les Ephémérides, a bien plus de vraisemblan-

ce; c'eſt une contribution des fermiers & de tous les vaſſaux. M. Monvel a mis l'ami ou l'acquéreur de M. de Belval à la place des vaſſaux, ce qui a l'air un peu romaneſque & n'eſt pas auſſi touchant. Nous ne faiſons ces obſervations que pour prouver que le défaut de vraiſemblance ne tombe pas ſur le trait en lui-même, mais ſur quelques circonſtances qu'il ſeroit aiſé de corriger.

Il faut auſſi l'avouer : le premier acte ne tient point aſſez au ſecond, & l'action commence trop tard. Le rôle d'Alix eſt un peu chargé ; il y a dans la pièce quelques traits un peu libres qui ſemblent déplacés dans le tableau d'une famille capable des traits de vertu les plus héroïques. Les queſtions que la jeune Babet fait à ſa ſœur, ſur le mariage, peuvent bien amuſer le parterre, mais ca qu'une fille ignore à cet âge, elle n'ôſe pas le demander, & ſurtout il n'eſt point naturel que Louiſe ait fait des queſtions ſemblables à ſon amant.

La muſique eſt faire pour ajoûter à la réputation brillante que M. Deſaides a déjà méritée. Nous en citerons à la ſuite de ce Journal deux morceaux charmans. Ce compoſiteur a une tournure piquante & originale. Cette derniere

piece fur-tout a uo avantage très-rare, c'eft que tous les airs font à citer.

NOUVELLES ETRANGERES,

Concernant la Musique.

CET article eft l'un de ceux que nous avions le plus à cœur, lorfque nous avons eu la premiere idée de publier un Journal de Mufique; nous efpérons qu'il ne fera ni le moins intéreffant, ni le moins utile de ce Journal. Non-feulement nous y donnerons la plus grande attention, mais nous invitons tous ceux qui aiment les arts, & qui s'intéreffent à la gloire des grands artiftes dans quelque nation que ce foit, de vouloir bien nous mettre à portée d'annoncer & de célébrer leurs fuccès.

27 *Novembre* 1777. Le célebre Marc Coltellini, poëte de la cour impériale de Péterfbourg, eft mort dans cette ville à l'age de cinquante-deux ans, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui plufieurs opera fort eftimés, favoir *Almerie*, *Iphigénie*, *Telemaque*, *l'Amour & Pfyché*, *Piramo*

& Thisbé, Armide, le Jardin des Hespérides, Antigone, les Nôces de l'amour, Lucinde & Armidore.

26 *Décembre.* On a donné à Venise pour l'ouverture du théâtre, un opera comique du chevalier Bertati, mis en musique par le signor Traetta, intitulé *le Chevalier errant.* La signora Baglioni & les signor Pozzi & Viganoni s'y sont fort distingués.

3 *Janvier* 1778. On a donné à Londres, avec le plus grand succès, l'opera de *Crésus*, musique de Sacchini.

7 *Janvier.* On a ouvert à Rome le théâtre d'*Argentina* par la premiere représentation de l'*Olympiade*, mise en musique par le célebre Anfossi. Cet opera a été fort applaudi, mais les ballets n'ont eu aucun succès.

Le lendemain on a ouvert dans la même ville le théâtre d'Aliberti par *la Dédaigneuse abandonnée*, de Bernardin Ottani, maître de chapelle Bolonois, qui a été aussi fort bien accueillie.

20 *Janvier.* On a donné à Londres la premiere représentation de *La vera costanza* d'An-

fossi, composée à Rome en 1776, qui a eu le succès le plus brillant.

21 *Janvier*. Ouverture des célebres concerts que MM. Bach & Abel ont coutume de donner tous les hivers à Londres.

7 *Fevrier*. L'opera de Londres a donné pour la premiere fois *Eriphile*, tragédie nouvelle, composée pour ce théâtre, par M. Gamera, officier au service de l'Empereur, mise en musique par le célebre Sacchini. On regarde cet opera comme l'un des chefs-d'œuvres de ce célebre compositeur.



TABLE.

MÉLANGES ET ANECDOTES.

EXTRAITS ET ANNONCES.

ANNONCES DE MUSIQUE.

SPECTACLES.

NOUVELLES CONCERNANT LA MUSIQUE.

MUSIQUE GRAVÉE.

JOURNAL
DE MUSIQUE

ANNÉE 1777. N° 4.

ROMANCE
SUR UN AIR ECOSSOIS.

De tes jours, belle Thé-mi-re, le deſ-
-tin a moiſſonné la fleur. Pour jamais mon cœur ſou-
-pi-re et ſe plaît dans ſa dou-leur. Le tré-
-pas qui nous ſé-pa-re, n'ôte rien à mon ar-
-deur. En dépit du ſort bar-ba-re, ton i-
-ma-ge eſt dans mon cœur.

—— *Voyez le 2e Couplet page 9 du Journal*

LA PAIX DU HAMEAU,

PASTORALE.

Andantino a mezza voce

Qui veut connoître la paix, n'a qu'a
Qui veut connoître la paix, n'a qu'a
voir dans nos a-zyles, nos prés, nos vergers fer-
voir dans nos a-zyles nos prés, nos vergers fer-
ti-les et nos a-bondans guérets. Qui
-ti-les et nos a-bondans guérets. Qui

veut connoître la paix, n'a qu'à voir dans nos a-

veut connoître la paix, n'a qu'à voir dans nos a-

-zyles, nos prés, nos vergers fer-ti-les et nos

-zyles, nos prés, nos vergers fer-ti-les et nos

a-bondans gué-rets, n'a qu'à voir le foin au

a-bondans gué-rets, n'a qu'à voir le foin au

frais fo-la-trer sur nos fougè--res, nos Ber-

frais fo-la-trer sur nos fougè--res, nos Ber-

-gers et nos Bergères sans de-sirs et sans re-

-gers et nos Bergères sans de-sirs et sans re-

-grets, sans de-sirs et sans re-grets *fin*

-grets, sans de-sirs et sans re-grets *fin*

Mineur

L'amitié qui pour ja-mais est le nœud d'u-ne fa-

-mil-le

L'inno-cen-ce d'une fil-le dont les

P F P F

des cœurs purs et satis-
sen-ti-mens sont vrais
-faits.
P
le tant
le tant doux baiser d'un pe-re, le tant
doux baiser d'un pere, les ca-res-ses d'u-ne
F
doux baiser d'un pere, les ca-res-ses d'u-ne
me-re! d'u-ne me- - -re! Qui... Da Capo
me-re! d'u-ne me- - -re! Qui... Da Capo

DUETTO del SIG.^R PAËSIELLO.

nella FRESCATENA.

Or che son con te ben

Or che son con te ben.

mi-o con te ben mi-o più non tremo e non pa-

mi-o con te ben mi-o più non tremo e non pa-

-vento più non tremo ben mi-o più non

-ven-to più non tremo ben mi-o più non

tremo e non pa-vento an-zi tut-to perfe

tremo e non pa-vento an-zi tut-to perfe

P F P

sen-to questo core a giu-bi-lar anzi
sen-to questo core a giu-bi-lar anzi
tutto tutto per te sen--to questo core a giubi-
tutto tutto per te sen--to questo core a giubi-
-lar anzi tutto tutto per te sen--to questo
-lar anzi tutto tutto per te sen--to questo
core a giu-bi-lar.
core a giu-bi-lar.

AIRS CHOISIS des TROIS FERMIERS,

Comédie en deux actes de M. MONVEL Mus de M. D. Z.

Je le compare avec Lou-is qui pens'tou-
-jours comme Lou-ise Blaise est de d'même et quoique
j'dise Blaise est toujours de mon avis quand on est
deux et quand on s'aime quand on est deux et quand on
s'aime c'est bian doux c'est bian doux de penser de d'mê-
-me, de penser de d'mê-me c'est bian doux c'est bian
doux de penser de d'mê-me de penser de d'mê-me.

Ton cher Lou-is ne voit que toi tout à fes
yeux peint ton image parmi les filles du village
Blaise jamais ne voit que moi quand on est deux et

2440

quand on ſ'aime quand on eſt deux et quand on ſ'aime

c'eſt bian doux c'eſt bian doux de ſe voir de dinê-me

de ſe voir de dinê - me c'eſt bian doux c'eſt bian doux

de ſe voir de dinê-me de ſe voir de dinê - me

Si dans nos jeux ſ'donne un baiſer c'eſt toujours

toi que Louis embraſſe Blaiſe veut toujours même grace

et puis-je-ti la lui r'fuſer quand on eſt deux et quand on

ſ'aime quand on eſt deux et quand on ſ'aime c'eſt bian doux

c'eſt bian doux d'ſembraſſer de dinême d'ſembraſſer de

dinê - - me c'eſt bian doux c'eſt bian doux d'ſembraſ

-ſer de dinê - me d'ſembraſſer de dinê - me

Babet

Co-let-te un jour dit à Co-lin

dis moi donc pourquoi je soupi - - - re c'est

comme un feu qu'est dans mon sein n'sçais tu pas Co-

-lin c'qça veut di - - - re quand je te vois

Bl. Ba. Bl. Ba.

Qui moi? Oui toi Moi Toi je veux par-

-ler et je res-te mu-et-te. Bl. Tu veux parler et tu

res-te mu-et-te j'en éprouve autant sur ma

foi et je ne m'en plains pas Co-let-

ça fait plaisir à ta Colet- - - te,

-te, et je ne m'en plains pas Colet- - - te

Babet

Je crains hélas q'ça n'soit queuq'

Bl

tour qu'on nous ait joué par ma gi - e. J'croi

Ba

-rois plûtôt que c'est d'l'amour Tu l'as devi-

Bl Ba

-né je l'pa-ri - - e. Qu'en di rois-tu Qui

Bl. Ba Bl Ba

moi? Oui toi Moi Toi Colin à ça je n'vois

Bl

rien qui m'déplai-se. Co-lette à ça tu n'vois

rien qui t'déplai-se ça m'fait tant d'plaisir

sur ma foi que d'en parler me rend bien ai-

que d'en parler te rend bien ai - se.

-se que d'en parler me rend bien ai - - se

Blaise

C'étoit d'amour l'de-fir naif-fant qui caufoit leur pei-ne fe cret- - - te, pour mieux l'favoir à chaque inftant Co-lin re-pe- -te à Colet- - - te qu'en penfes tu? Qui moi? Oui toi. Moi. Toi. Eh bien Colin près d'l'objet qu'on a- -do-re Colette eh bien près d'l'objet qu'on a- -do-re Le mal eft bien doux fur ma foi mais l'remède eft plus doux en-co- -re mais l'remede eft plus doux enco- - re. mais l'remede eft plus doux enco- - re.

Bl. Ba. Bl. Ba. Bl. Ba. Sans ralentir

Gravé par Le Roy

2444

JOURNAL
DE MUSIQUE,
PAR UNE SOCIÉTÉ
D'AMATEURS.

ANNÉE 1777. N°. 5.



A PARIS,
AU BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Le prix de l'Abonnement de ce Journa est de douze livres pour Paris, & de 15 liv. 12 f. pour la Province, franc de port. Chaque volume se vend séparément 1 liv. 4 f.

Il faut s'adresser pour souscrire, à Paris, au BUREAU DU JOURNAL, rue Montmartre, vis à-vis celle des Vieux-Augustins, maison de M. Frary.

Les personnes de province pourront envoyer le prix de leur abonnement par la poste, en ayant soin d'affranchir leur lettre d'avis & le port de l'argent. C'est à la même adresse qu'il faut remettre les Ouvrages à annoncer dans le Journal, les Avis qu'on voudroit y faire insérer, & tout ce qu'on voudra faire parvenir aux Auteurs.

On trouvera au Bureau du Journal *tous les Ouvrages de Musique qui y sont annoncés, & en général tous les Ouvrages de Musique vocale & instrumentale, ancienne & moderne. Les personnes de Province qui*

Aa

2447

voudront les recevoir par la poste, ajouteront deux sols par livre au prix marqué, & on les leur fera parvenir, franc de port, jusqu'aux frontieres du Royaume.

LIBRAIRES ET MARCHANDS DE MUSIQUE, chez qui l'on trouve les nouveautés annoncées dans ce Journal.

MESSIEURS,

Bordeaux.	CAMUSAT, Maître de guitarre, rue des Remparts.
Caen.	LA FONTAINE, Maître de musique, rue Saint Pierre.
Dunkerque.	GODDAERDT, rue Murienne, n°. 19. DUPONT, Marchand & Maître de violon, rue Sainte Barbe.
Hambourg.	J. C. WESTPHAL & Compagnie.
Lille.	Mad. la veuve SIFFLET, rue Equermoise.
Lyon.	CASTAUD, Libraire & Editeur de musique.
Toulouse.	BRUEET, Marchand de Musique.
Versailles.	BLAISOT, Libraire, rue Satori.



JOURNAL
DE MUSIQUE.

ANNÉE 1777. N°. 5.

MELANGES ET ANECDOTES.

RÉFLEXIONS

Sur les meilleurs moyens de naturaliser en France le goût de la bonne Musique.

JE ne prétends point examiner ici quelle musique est la meilleure. Mon goût s'accorde avec les suffrages de l'Europe entiere pour préférer la musique italienne. Depuis que les chefs-d'œuvres de M. Gluck ont porté M. Rousseau lui-même à reconnoître que notre langue

étoit ſuſceptible de toutes les beautés muſicales, il me paroît qu'il ne s'agit plus que de déterminer les meilleurs moyens de tranſporter en France le vrai goût de l'Italie, &c, s'il eſt poſſible, de le perfectionner.

Dans la fameuſe guerre que les bouffons exciterent en 1753 & 1754, chacun, comme de raiſon, garda ſon ſentiment : mais depuis cette époque de fermentation & de debats le parti de l'ancienne muſique a vu mourir plus des trois quarts de ſes défenſeurs, & ils n'ont point été remplacés, tandis qu'il s'eſt élevé, pour ainſi dire, une génération nouvelle de jeunes amateurs qui ont tous embraſſé le parti de l'Italie. Quelques-uns s'y ſont déterminés avec connoiſſance de cauſe : le plus grand nombre l'a fait par air & pour ſuivre l'exemple. Il n'eſt pas beſoin de dire que ces derniers ſont préciſément ceux qui parlent le plus haut. Les autres ont beſoin d'être émus pour applaudir ; mais qu'on chante juſte ou non, que la muſique ſoit bien ou mal faite, ceux-ci ſont toujours prêts à battre des mains, & à crier *bravo* à perte d'haleine.

Il y a peu de jours que j'ai entendu dire à un homme d'eſprit qui aſſiſtoit à un concert

des amateurs, que quoique ce concert fut l'un des meilleurs de l'Europe, & que la salle fut remplie de l'élite des amateurs de Paris, en hommes & en femmes, il étoit persuadé qu'un virtuose très-médiocre, ou la plus mauvaise cantatrice de l'Italie, y seroient applaudis, pourvu que dix ou douze connoisseurs, faits pour donner le ton, parurent satisfaits & donnassent les signes d'approbation qui déterminent ordinairement les applaudissemens de l'assemblée.

Mais cela pourroit arriver à Londres comme à Paris. Par-tout la musique, la peinture, tous les arts qui dépendent du goût sont sujets aux méprises de l'ignorance, aux caprices aveugles de la multitude, &, ce qu'il y a de pis encore, aux faux jugemens de ces prétendus amateurs, qui sans aimer vraiment les arts, sans les avoir jamais cultivés, épousent un parti, jugent sans connoître, parlent sans sentir, applaudissent en baillant, & cabalent pour exister.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'aujourd'hui que tous les suffrages semblent réunis en France en faveur de la musique italienne, on ne cherche cependant à la connoitre qu'imparfaitement. Les Anglois ont depuis longtems

un opera comique & un opera férieux vraiment italiens, & repréfentés en langue italienne. Ils font venir à grands frais pour ce théâtre des compofiteurs & des acteurs d'Italie. Cette forte de colonie italienne, toujours fubfiftante au milieu de Londres, y conferve & y perpétue le goût italien dans toute fa pureté. M. Burney obferve judicieufement * que c'eft pour cette raifon que les compofiteurs anglois imitent mieux le ftyle italien, quoiqu'ils ne foient jamais allés en Italie, que ceux de nos muficiens qui y ont fait le plus long féjour.

Il en eft de la fenfibilité de l'oreille & de la délicateffe du goût en mufique, comme de l'accent dans le langage. L'habitude fait qu'on contracte fans s'en appercevoir celui des gens avec qui l'on vit. Un gafcon tranfporté à Paris, perd peu-à-peu fon accent natal; il le reprend quand il retourne dans fa Province. C'eft ainfi que les Italiens qui s'établiffent en France, & qui s'y trouvent fouvent expofés à faire de la mufique avec des François,

* Dans le Journal de fon Voyage de France & d'Italie, dont nous avons rendu compte dans le n°. précédent.

en contractent le goût à la longue. Les compositeurs françois qui sont allés étudier en Italie, en rapportent un style italien, mais il leur arrive souvent de le perdre après quelques années de séjour en France.

En Italie les chanteurs renommés & les cantatrices célèbres évitent avec soin de donner des leçons, parce qu'ils craignent que les vices de chant des écoliers n'égarent leur imagination, & ne souillent leur mémoire. Les amateurs de la belle latinité, jaloux d'en conserver le goût dans toute sa délicatesse, sont attentifs à ne lire que les auteurs du siécle d'Auguste. Quel mélange monstrueux de tous les styles & de tous les genres ne doit donc pas faire dans nos têtes l'habitude d'entendre tour-à-tour de la musique dans le goût italien composée par des auteurs françois, de la musique d'Italie exécutée par des voix françoises, quelques ariettes italiennes rendues tantôt bien, tantôt mal, & des opera dont l'exécution bigarrée rappelle le souvenir des ports de mer ou de ces grandes foires où se réunissent les étrangers de toutes les nations, où chacun parle sa langue, où l'on répond quelquefois en grec à des propositions faites en anglois, ou en arabe à des offres faites en espagnol.

On nous fait espérer de voir bientôt sur le grand théâtre de l'opera, une nouvelle troupe de bouffons italiens. C'est faire un pas de plus vers les connoissances dont nous avons besoin ; mais pourquoi ne nous feroit-on pas entendre des opera sérieux. Ils ont des défauts, nous pouvons avoir des préventions injustes, mais pour juger, il faut connoître ; il est impossible que les chefs-d'œuvres de Métastase embellis par la musique des Sacchini, des Piccini, des Ansossi, des Paësiello, ne fussent une source de plaisirs nouveaux pour les vrais amateurs, & d'instructions précieuses pour nos poëtes lyriques, nos compositeurs, & la nation entiere.

Pour assurer les progrès de l'art, il me semble qu'il nous faudroit ensuite un conservatoire, une bibliothèque générale de musique toujours ouverte au public, une véritable académie de musique à Paris, avec des hospices à Naples, à Rome, à Bologne & à Venise.

Je ne m'arrêterai point à développer l'utilité d'un conservatoire. On a depuis quelques années prouvé la nécessité de cet établissement dans plusieurs ouvrages relatifs à la musique& à l'opera. L'examen des moyens de le rendre

auſſi avantageux qu'il pourroit l'être, exigeroit des diſcuſſions & des détails qui ne ſauroient trouver place ici.

Le beſoin que les muſiciens auroient d'être inſtruits de tout ce qui a été écrit concernant leur art, & l'impoſſibilité où ils ſont preſque tous d'en faire l'acquiſition ſuffiſent pour démontrer la néceſſité d'une bibliotheque qui leur fut toujours ouverte. Pour achever d'exciter l'émulation, pour établir un centre de ralliement & de communication entre tous les eſprits, il me ſemble qu'il faudroit auſſi qu'il y eut une académie de muſique compoſée d'artiſtes & d'amateurs, qui en faiſant part de leurs idées, acheveroient de les développer, s'éclaireroient mutuellement, & contribueroient au progrés de l'art. Les reproches qu'on peut faire à quelques établiſſemens ſemblables, aideroient ſans doute à éviter dans celui-ci les écueils qui pourroient lui être funeſtes. Si l'eſprit de corps eſt ſouvent dangereux, il eſt quelquefois utile; ſi les cabales ſont odieuſes, l'émulation eſt néceſſaire, & le choc des eſprits eſt de tous les moyens le plus propre à faire naitre la lumiére.

Je desirerais enfin l'établissement de quatre hospices dans les principales villes d'Italie, & voici quel en seroit l'objet. Personne n'ignore combien l'académie françoise établie à Rome, a contribué parmi nous aux progrès de la peinture & de la sculpture. On convient que la musique est aujourd'hui le seul art dans lequel l'Italie ait conservé quelque supériorité. C'est donc pour la musique qu'il faudroit faire maintenant ce que Louis XIV a fait autrefois pour les autres arts. Les éleves qui se seroient le plus distingués dans le conservatoire, & dont les représentations des opera italiens auroient commencé en France à développer le génie, seroient envoyés en Italie aux frais de l'académie. Il conviendroit qu'ils fissent quelque séjour dans chacune des villes que j'ai indiquées; d'ailleurs ce n'est pas sortir de son pays, pour ainsi dire, que de se trouver entouré de ses compatriotes dans une ville étrangère; plus ils seroient dispersés & séparés, mieux ils profiteroient de leur voyage pour la langue & pour le caractère de la musique.

Si les idées que je viens d'esquisser à la hâte peuvent jamais se réaliser, c'est alors peut-être qu'on verra se vérifier ce que disoit un de nos musiciens qui s'étoit formé à Rome : *Allez en Italie*, répetoit-il sans cesse, *c'est la véritable source ; cependans je ne désespere pas que les Italiens ne viennent quelque jour apprendre chez nous, mais je n'y serai plus.*



CHANSON.

Page 1. des Airs notés.

IL est un berger du hameau
pour qui mon cœur soupire :
c'est le plus tendre & le plus beau,
tout bas j'ose le dire.
Depuis qu'il trouble mon repos,
il me trouve févere ;
mais ma feinte cause les maux,
dont s'allarme ma mere.

Tous deux brûlans des mêmes feux,
tous deux sûrs de nous plaire ;
l'amour, loin d'enhardir nos vœux,
nous engage à les taire.
Je ne puis nommer séducteur
ce berger plein de charmes :
si je lui cache ma rougeur,
il me cache ses larmes.

Lorsqu'en tremblant il prend ma main,
bientôt mon sein palpite :
dans ses yeux je vois son dessein,
& le dieu qui l'agite.

Mais par un égal mouvement,
de crainte & de tendresse;
nous donnons tout au sentiment,
& rien la foiblesse.

❁

Quand verrai-je naître le jour,
où pour ma destinée
s'uniront les roses d'amour,
au flambeau d'hymenée?
L'autel où je ferai serment,
d'une flâme éternelle,
sera le cœur de mon amant,
où je la renouvelle.

Par Madame DE MONTANCLOS.



ANECDOTES.

ON raconte que la célebre demoifelle Camargo, étant encore peu connue, figuroit un jour modeftement dans un ballet infernal où Dumoulin, furnommé *le Diable*, devoit danfer une entrée feul. Son air s'annonce; il ne paroît point: auffitôt la demoifelle Camargo, infpirée par le génie de fon art, s'élance de fa place, & remplit, de caprice, le pas entier du danfeur abfent, avec un fuccès incroyable.

Moreau, Muficien, né à Angers, étoit à Paris, mal dans fes affaires, & très-mal vêtu. Il trouva le moyen d'entrer à la toilette de la Dauphine, Victoire de Baviere, eut la hardieffe de la tirer par la manche, & lui demanda la permiffion de chanter devant elle un air de fa compofition. La princeffe rit, & la lui accorda. Moreau lui fit tant de plaifir, qu'elle en parla au Roi, qui voulut le voir, l'entendre, & dans la fuite l'employa à plufieurs divertiffemens.

Rebel

Rebel (pere de celui qui est mort en 1775) n'avoit que huit ans, & il jouoit du violon à Saint-Germain-en-Laye, aux Opera qu'on représentoit devant le Roi. Un jour qu'on faisoit une répétition générale en présence de la Cour, Lully s'étant apperçu d'un gros rouleau de papier de musique que le petit Rebel avoit dans sa poche, le prit, & l'ayant développé, vit que c'étoient les parties d'un acte d'Opera de la composition de cet enfant. Curieux d'entendre une production aussi précoce, Lully engagea son auditoire à rester, & dit au petit Rebel de distribuer les rôles & les parties de cet acte, & de le faire exécuter. On dressa une table dans l'orchestre, sur laquelle on le fit monter pour battre la mesure, & l'on parut très-content de sa musique.

Un Directeur des fermes, qui n'avoit aucune connoissance de la musique, avoit quitté sa place pour avoir l'entreprise de l'Opera de Marseille. Il se disposoit à donner Castor &

Pollux, & l'on vint lui demander cent écus pour en faire tirer les parties : *Comment*, s'écria-t-il, *cent écus pour tirer les parties de Caſtor & Pollux ! me prend-t-on pour un ſot ? Il n'y a qu'à faire ſervir celles de Titon & l'Aurore, qui ſont encore toutes neuves.*





EXTRAITS ET ANNONCES.

I.

SUITE DE L'EXTRAIT *du Voyage d'Italie de* M. BURNEY.

NOUS en sommes reftés dans le dernier Journal à l'article de VENISE. M. Buroey efpéroit de faire dans cette ville de grandes découvertes, tant fur la mufique ancienne que fur la moderne. L'églife de Saint Marc a toujours eu d'habiles maîtres de chapelle, depuis Adrieo, prédéceffeur de Zarlin, vers le milieu du feiziéme fiécle, jufqu'à Galuppi, qui remplit aujourd'hui cette place. Venife eft auffi l'une des premières villes de l'Europe qui ayent eu un Opera. Elle fe glorifie d'avoir produit pour la mufique d'églife un Lotti & un Marcello. Ses confervatoires font célebres, &

B 2

jusqu'aux chansons des Gondoliers, tout y est propre à exciter la curiosité.

En arrivant, M. Burney rencontra dans la rue une troupe ambulaote de deux violons, un violoncelle & une voix de femme. Les violons exécutoient des passages difficiles avec beaucoup de netteté : la voix étoit étendue, brillante & légere. Ces sortes de concerts ambulans sont si communs en Italie, qu'on n'y fait pas plus d'attention qu'on en fait en Angleterre aux chansons des charbonniers & des marchandes d'huîtres; mais par-tout ailleurs ces musiciens seroient entendus avec plaisir & vivement applaudis.

Il y a à Venise quatre Conservatoires ou écoles de musique : l'Hôpital de la Pitié, les Mendiants, les Incurables & l'*Ospedaletto*, ou petit Hôpital de Saint Paul & Saint Jean. Dans chacun de ces Conservatoires il y a de la musique tous les Samedis & les Dimanches & Fêtes au soir. M. Burney alla le lendemain de son arrivée (Samedi 4 Août 1770) à celui de la Pitié, dont le maître de chapelle étoit le signor Furlanetto, Prêtre. Cet Hôpital est destiné à des enfans-trouvés. Toute la musique y étoit exécutée par de jeunes filles,

2464

jusqu'à l'orgue, aux violoncelles & au cors-de-chasse, mais M. Burney trouva la composition, les voix & l'exécution médiocres, à la réserve du premier morceau d'une symphonie qui lui parut écrit & rendu avec feu.

Dimanche 5 *Août.* L'Auteur alla à l'église grecque, qui est tolérée à Venise depuis le regne de Léon X. Le Service s'y fait en Grec. Les Epîtres & Evangiles sont chantés en chaire par un Grand-Prêtre. Les prieres & les répons le sont dans une espece de mélodie qui ne ressemble point à rout ce qu'on peut entendre ailleurs. Il n'y a point d'orgue dans cette église; elle est fort ornée, & les cérémonies y sont plus nombreuses que dans toutes les églises Romaines.

M. Burney alla delà à Saint Marc, où il entendit une messe en musique exécutée par les Prêtres, accompagnée de l'orgue seulement. Il entendit aussi à Saint Luc une partie d'une messe accompagnée d'instrumens. Il y avoit quelques bons *tenores*, & les airs étoient écrits & chantés avec goût. La musique étoit composée par un Prêtre. Il y avoit dans le dernier chœur une excellente fugue qui fut très-bien exécutée.

« L'après-dînée du même jour, dit l'auteur, » j'allai à l'Hôpital des Mendiants, où des » filles orphelines apprennent à chanter & à » jouer des instrumens. Les Dimanches elles » chantent le Service Divin en chœur. Leur » maître de chapelle est le signor Bertoni. Il » y eut un Hymne chanté en solo & en » chœur, & un motet à voix seule qui fut » très-bien exécuté, sur-tout un récitatif qui » fut rendu avec beaucoup de force & d'é- » nergie. Il y avoit dans la composition d'af- » sez jolies choses, & d'autres qui n'étoient » pas neuves. Les sujets des fugues & des » chœurs étoient communs & cousus sans goût. » Je trouvai que les jeunes filles accompa- » gnoient mieux les voix qu'à la Pitié. Les » chœurs ne sont composés que de voix de » femmes, & ne sont jamais à plus de trois » parties; souvent même ils sont à deux, mais » soutenus pas les instrumens, ils font tant » d'effet qu'on ne s'apperçoit point que les ac- » cords ne sont pas remplis, & la mélodie est » plus sensible & plus marquée, étant moins » chargée d'harmonie. Beaucoup de jeunes filles » dans ces Hôpitaux, chantent le *contre-tenor* » (ou basse-taille) & descendent au *la* & au

» *sol*, ce qui les tient toujours au-dessous du » dessus & du bas dessus (*soprano e mezzo soprano*) dont elles font la basse. Il paroît que » cet usage est pratiqué depuis longtems en » Italie, car on remarque dans beaucoup d'e- » xemples de composition donnés par les an- » ciens maîtres, tels que Zarlino, Glariano, » Kircher, & autres, que la plus basse des » trois parties est écrites sur le clé de *contra- » tenor* «.

Delà M. Burney alla à l'*Ospedaletto*, dont M. Sacchini est maître. Il donne les plus grands éloges à un *Salve Regina* qu'on chantoit lorsqu'il entra dans l'église. La musique n'y est exécutée que par de jeunes orphelines. « La *Ferrarese*, l'une d'elles, chante très- » bien, & a la voix d'une étendue fort extraor- » dinaire; elle monte au *mi* le plus haut du » clavecin, & y soutient de longues tenues » d'un son plein & qui n'a rien de forcé ».

L'auteur entendit ensuite à la place Saint-Marc un grand nombre de musiciens ambulans. Les uns étoient en troupe, & accompagnoient une ou deux voix. Ailleurs c'étoit une seule voix avec une guitarre, ou quelquefois deux ou trois guitarres ensemble. « Il

B 4

» n'eſt pas étonnant que ces muſiciens ambu-
» lans ſoient négligés en Italie ; il n'y a pas
» de coin de rue où le peuple n'en ſoit étourdi.
» Il faut rendre juſtice au diſcernement des
» Italiens ; ils n'admirent rien que d'excellent,
» & alors on ne peut pas dire d'eux *qu'ils
» condamnent un ouvrage par des louanges trop
» foibles*. Ils expriment leur raviſſement d'une
» maniere qui leur eſt particuliere : on diroit
» qu'ils tombent en agonie , & que la force
» du plaiſir ſurpaſſe celle de leurs ſens ».

Il y avoit eu à Veniſe, dans le carnaval de 1770 trois Opera ſérieux, & quatre comiques ouverts à la fois, outre quatre ſalles de Comédie, & tout cela étoit plein tous les jours.

Lundi 6. M. Burney entendit à l'*Ofpedaletto* une meſſe à quatre parties , ſans autre inſtrument que l'orgue. « Elle étoit » dit-il »
» d'un ſi bon genre , ſi bien exécutée & ſi bien
» accompagnée, que je ne me rappelle pas qu'au-
» cune muſique m'ait jamais fait plus de plai-
» ſir..... Les voix étoient bien choiſies , bien aſ-
» ſorties, l'une n'étoit pas plus forte que l'autre ;
» la compoſition étoit du ſignor Lotti : le
» ſtyle en étoit très-grave & très-majeſtueux,

» Elle consistoit en fugues & en imitations
» dans le goût de nos meilleurs services d'é-
» glise anciens, recueillis & publiés avec ma-
» gnificence par le docteur Boyce. Tout étoit
» clair & distinct ; nulle confusion, point de
» notes inutiles ; il y avoit même une sorte
» d'expression, sur-tout dans un morceau qui
» étoit si bien tendu par les exécutans, que j'en
» étois affecté jusqu'aux larmes. L'organiste lais-
» soit très-judicieusement entendre les voix
» dans toute leur pureté, & si bien, que j'ou-
» bliois souvent qu'elles étaient accompagnées.
» En général, cela paroît être le véritable
» style de l'église; il ne rappelle à l'esprit au-
» cune idée frivole ni profane ; il dispose l'ame
» à la philantropie, & la distrait de ses pas-
» sions sensuelles & grossieres ». M. Burney
avoue en même tems que si ce genre de mu-
sique paroît fait pour l'église, il n'est point
favorable à la poësie, & ne sauroit convenir
au théâtre.

L'auteur reçut le même jour la visite du
signor Latilla, célebre compositeur de cette
ville ; c'est un homme d'environ soixante ans,
d'une physionomie ouverte & engageante. Il
a beaucoup lu & beaucoup réfléchi sur la mu-

fique des anciens & fur celle des modernes. Les Opera exécutés avec tant de fuccès à Londres du tems de Pertici & de Lafchi, tels que *la Comédia in Comedia*, *Don Calafcione*, &c. étoient de lui. Il eft oncle de M. Piccini. M. Burney admira fa candeur dans le confeil qu'il lui donna d'aller le même jour aux Incurables entendre la mufique de Galuppi, qui en eft maître de chapelle. « Je ne fais » dit-il » ce » qui me fit le plus de plaifir de la compofi- » tion ou de l'exécution ; l'un & l'autre étoient » admirables. Le fignor Galuppi (dit Buranello) » a confervé tout fon feu, toute fon imagi- » nation au milieu des brouillards glacés de la » Ruffie, d'où il ne fait que d'arriver. Cet in- » génieux, cet amufant, cet élégant compofi- » teur abonde en traits neufs, en efprit, en » délicateffe ». Les jeunes filles qui exécutoient cette mufique avoient des gofiers de roffi- gnols & une facilité pour les roulades les plus difficiles dont on n'a point d'idée. Tout marquoit un génie fupérieur dans la compofition & la conduite de cet ouvrage. La mufique étoit dans le ftyle du théâtre, mais du plus grand genre. Elle n'étoit point mêlée avec le Service Divin, & l'auditoire refta toujours affis, comme à un Concert fpirituel.

Mardi 7. Il y eut à Saint Gaëtan une messe en musique très-médiocre. Le signor Menagatto, Prêtre, l'avoit composée & il en dirigeoit l'exécution.

« A Venise, pendant l'été, il semble qu'on » ne commence à vivre qu'à minuit : c'est » alors que les canaux sont couverts de gon- » doles, & que la place Saint-Marc est remplie » de monde. Les quais qui regnant le long des » canaux sont aussi fort peuplés, & la mu- » sique se fait entendre de toutes parts. Si » deux personnes du commun se promènent » ensemble, elles paroissent converser en chan- » tant. S'il y a une compagnie sur l'eau dans » une gondola, c'est la même chose. On n'en- » tend jamais dans cette ville de mélodie simple » sans être accompagnée d'une seconde partie. » Toutes les Chansons chantées dans les rues le » sont en duo. Cette nuit même une barque » de musiciens s'arrêta justement vis-à-vis de » la maison où je logeois : c'étoit une sérénade » qu'un *Inamorato* donnoit à sa maitresse. Il y » avoit des violons, flutes, cors, basses, une » timbale avec un fort joli tenore..... Que ce » soit le tems, le lieu, la maniere d'exécuter

» qui donnoit à cette musique des charmes
» étrangers & nouveaux, c'est ce que je ne
» saurois dire. Tout ce que je sais, c'est que
» les symphonies me paroissoient admirables,
» pleines d'imagination & de feu, les passages
» bien contrastés, tantôt gracieux, tantôt
» pathétiques, quelquefois mêmes aussi extraor-
» dinaires qu'on puisse l'imaginer. Le bruit
» même & la furie faisoient de l'effet.

» Je crois que personne à présent ne peut
» nier la nécessité des dissonances dans l'har-
» monie: elles paroissent aussi essentielles à la
» musique que les ombres le sont à la pein-
» ture, non-seulement parce qu'elles donnent
» par leur opposition plus d'agrément & de
» douceur aux consonnances, mais plutôt en-
» core parce qu'elles servent à aiguillonner
» l'attention qui pourroit se relâcher à une
» succession de pures consonnances. Elles occa-
» sionent un moment de peine à l'oreille,
» qui reste en suspens, & même mal à son
» aise, jusqu'à ce qu'elle entende quelque
» chose de meilleur, car une phrase musicale
» ne peut finir sur une dissonance; il faut que
» l'oreille soit satisfaite à la fin.

» Maintenant ainsi qu'une dissonance est recevable, & même nécessaire pour l'opposer aux consonnances, pourquoi le bruit ou quelque chose qui y ressemble ne pourroit-il pas être opposé de même aux sons distincts & aux successions d'accords. On a introduit dans la musique moderne quelques dissonances inconnues jusqu'à ce siécle, & qui sont à peine supportables à l'oreille, mais dont le contraste produit cependant un très-bon effet. Je suis convaincu que les diverses loix qu'on a données pour préparer & sauver les dissonances, ne doivent pas être suivies trop rigoureusement quand on veut produire de grands effets; pourvu que l'oreille soit à la fin satisfaite il y a peu de dissonances trop fortes pour elle. Si, par exemple, on frappe à la fois sur le clavecin ces cinq notes, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, pourvu que le *ré* & le *fa* soient bientôt sauvés, & que les trois autres demeurent, l'oreille n'est pas très-offensée par le premier choc, ou encore plutôt si à la place de ces cinq notes on touche les suivantes, *ut*, *ré* dièze, *mi*, *fa* dièze, *sol*, pourvu que le *ré* & le *fa* ne soient pas tenus aussi

» longtems que le reste, tout finira à la satisfaction de l'oreille d'abord offensée* ».

Le 8 & le 9, M. Burney eut deux grandes conversations avec M. l'Abbé Martini, l'un des meilleurs juges qu'il eut jamais connus pour tout ce qui regarde la musique ancienne & moderne. Il est fort bon mathématicien, bon compositeur, bon exécutant, & grand admirateur de Marcello. Il a voyagé en Grèce, où il a fait beaucoup d'observations sur la musique des Grecs modernes, dans l'espérance de jetter quelque jour sur celle des anciens, & il fit présent à M. Burney de tous ses manuscrits sur la musique Grecque.

Le 9 au soir, M. Sacchini fit exécuter à l'église de Sainte Laurence de la musique qui fit moins de plaisir à M. Burney que tout ce qu'il avoit entendu jusques-là de cet ingénieux compositeur. Il est vrai que la chaleur étoit si ex-

* Nous saisissons avec plaisir l'occasion de citer ce morceau qui semble confirmer les réflexions que nous avons hasardées dans le Journal précédent sur la basse fondamentale. Il faut remarquer que M. Burney n'est pas seulement un amateur & un simple philosophe exposé à s'égarer dans des spéculations de pure théorie, mais un *Docteur en musique*, organiste estimé & bon compositeur.

cessive qu'on en étoit incommodé. D'ailleurs, il n'y avoit d'autres chanteurs que ceux de l'église de Saint Marc, qui excellent dans la musique d'église, accompagnée seulement de l'orgue, mais dont les voix ne sont ni assez parfaites pour exécuter des solo un peu longs, ni assez fortes pour soutenir un grand orchestre. « Cependant il y eut des morceaux » très-bons, très-agréables & des chœurs bien » faits en fugues & à la manière des oratorio; » mais dans cette espèce de musique, celle de » Handel sera toujours supérieure à celle de tous » les autres compositeurs. Au moins je n'ai » rien entendu jusqu'ici dans aucun pays de la » même force & d'un égal effet. Il y a souvent » dans les compositions modernes plus de chant » dans les solo, plus de délicatesse & de clair » obscur, mais pour le contrepoint & l'harmonie il n'y en a aucun qui en approche, » même de très-loin. J'avouerai qu'avant mon » voyage j'avois entendu de la musique de » Handel, si longtems & si souvent mal » exécutée, que j'en étois comme ennuyé & » dégoûté, mais ce que j'ai entendu en Italie » m'a appris à estimer davantage les productions de ce grand musicien, & j'ai éprouvé,

» à mon retour plus de plaisir à les entendre....
» Depuis Handel la mélodie a fait de grands
» progrès ; elle est plus gracieuse, plus pathé-
» tique, & même plus gaie : mais pour le
» contrepoint, les fugues & les grands chœurs
» accompagnés d'instrumens, je n'ai rien en-
» tendu, & je ne crois pas entendre jamais rien
» qui puisse l'égaler ».

20 *Août*. M. Burney entendit à Sainte Laurence une messe du Sacchini, avec un concerto de violon exécuté par le signor Nezzari, premier violon de Venise. « Nous avons » dit-il » possédé en Angleterre de si grands vio-
» lons, que nous n'avons rien à desirer à cet
» égard, mais le signor Nezzari a le jeu agréa-
» ble & très-net : ses sons sont doux & pleins ;
» il joue avec expression & facilité ; c'est le
» meilleur violon que j'aye entendu au-delà
» des Alpes ».

Le même jour l'auteur fut invité à un concert où l'Abbé Martini & quelques autres amateurs exécuterent les Pseaumes du célèbre Benedicto Marcello & sa cantate de *Cassandre*, sans autre accompagnement que celui d'un clavecin. Dans cette fameuse cantate le compositeur a entierement sacrifié la musique à

la

2476

la poësie, en variant ses mouvemens & ses phrases à chaque idée nouvelle du poëte. Cet assujettissement scrupuleux à la poësie, prouve plus de bon-sens que d'enthousiasme musical; Marcello est mort vers l'an 1736. Il étoit d'une famille noble, dont le chef étoit, en 1770, ambassadeur à la Porte.

Le 11, M. Burney se trouva à la Pitié avec une grande affluence d'auditeurs. Les jeunes cantatrices donnerent les plus grandes preuves d'habileté, sur-tout dans les *duo*. C'étoit une sorte de combat à qui donneroit les sons les plus hauts & les plus agréables, ou fileroit des tenues & exécuteroit des roulades avec plus de précision & de rapidité. L'orchestre étoit nombreux & bien exercé. Cette maison contient environ cent filles, parmi lesquelles il y en a soixante-dix de musiciennes, tant pour la voix que pour les instrumens. Les autres hôpitaux n'en contiennent qu'une quarantaine chacun. Quoique ces établissemens soient consacrés aux orphelines, on y a vu recevoir pour la beauté de la voix une fille qui avoit encore ses parens. Les villes voisines de Venise y envoyent des enfans. La célebre Françoise Ga-

briéli est de Ferrare, & c'est pourquoi on lui avoit donné le surnom de *Ferrarese*.

Le Conservatoire de la Pitié a joui pendant longtems de la plus grande célébrité pour les instrumens, & celui des Mendiants pour les voix. Mais le tems, le changement de maître & les dispositions des élèves font quelquefois changer la balance. Le Conservatoire de la Pitié étant le plus nombreux, on devroit s'y attendre à y rencontrer plus aisément de belles voix. Cependant la supériorité des talens du signor Galuppi donne aujourd'hui le premier rang au Conservatoire des Incurables. L'*Ospidaletto* du signor Sacchini vient après, & la *Pitié*, qu'on regarde, par habitude, comme la meilleure école, ne mérite réellement que la troisiéme place.

Dimanche 12. Ce jour là M. Burney, après avoir entendu la grand'messe de Saint Marc & celle de Saint Pierre, alla entendre toucher l'orgue au Couvent des Franciscains. Il remarqua dans cette église un tableau de *San Croce*, qui représente un concert de chérubins & de séraphins. Parmi une grande variété de luths & de guitarres, il observa un instrument à

archet, posé sur l'épaule du musicien comme le violon, mais qui avoit six cordes.

Lundi 13. L'auteur eut l'honneur d'avoir une longue conférence avec M. le Comte de la Tour-&-Taxis, surintendant général des postes Impériales & Véniciennes. Ce Seigneur, quoique dans la premiere jeunesse, a beaucoup de connoissance en musique; il est bon compositeur & grand claveciniste; il étoit l'ami de Tartini, qui lui a laissé ses manuscrits en mourant. Il donna à M. Burney un pamphlet qu'il avoit répandu pour défendre le *Trattato di musica* de Tartini, contre quelques observations du Dictionnaire de musique de M. Rousseau. Il possède un grand clavecin fait à Berlin sous la direction de Sa Majesté Prussienne, & qui, au moyen d'une méchanique intérieure, imite tour-à-tour la harpe, le clavecin, le luth ou le piano-forté.

Le même jour M. Burney fut si enchanté de la musique qu'il entendit aux Incurables, qu'il compare Galuppi au Titien, dont le génie prenoit de nouvelles forces à mesure qu'il avançoit en âge. Galuppi avoit en 1770 soixante-dix ans, & ses dernières compositions, tant pour l'église que pour l'opera, étoient su-

périeures pour l'esprit, le goût & l'imagination a toutes celles qu'il avoit données pendant sa vie. Dans ses motets il n'y a rien de médiocre. Ses récitatifs accompagnés sont excellens ; tout abonde en passages nouveaux, où le goût, l'harmonie & l'intelligence se font admirer. Ses accompagnemens sont très-ingénieux, & quoique d'une harmonie pleine, ils n'ont rien de confus, & ne couvrent point le chant ; l'orchestre est sous la plus rigoureuse discipline. Jamais un instrument ne se permet de briller aux dépens des voix, & ils sont tous dans la subordination d'un inférieur à son supérieur.

Les spectacles étant fermés à Venise pendant l'été, il n'y a de grande musique qu'aux Conservatoires. Dans les autres églises il n'y a de musique que les jours de fêtes. Les autres jours le Service Divin se fait en plain-chant, & le plus souvent même sans orgue. La musique des églises a conservé le style majestueux qui lui est propre, mais celle des Conservatoires approche beaucoup du genre du théâtre, avec la seule différence que les chœurs sont plus longs & travaillés avec plus de soin. Les chœurs des opera étant faits pour être en action & récités de mémoire, il faut nécessairement qu'ils soient

plus courts & moins travaillés, au lieu que dans les *oratorio* & les grands motets, rien ne gêne le compositeur: il peut hardiment y déployer toutes les ressources de son talent & toutes les richesses de l'harmonie.

Au sortir des Incurables M. Burney fut conduit à la maison Grimani, où la plus haute noblesse de Venise se trouvoit rassemblée pour un concert. Il y entendit la signora Bassa, noble Vénicienne, & la plus célèbre claveciniste de la ville. Son jeu est net, & elle y met beaucoup de goût & d'intelligence. M. Burney eut le plaisir d'entendre faire dans cette assemblée l'éloge de Mistriss Cassandra Wynn, angloise distinguée par ses talens, qui avoit passé à Venise l'année précédente.

La veille de l'Assomption l'auteur entendit à *la Celestia* des vêpres composées & dirigées par le signor Furlanetto, maître de la Pitié. Quelques morceaux de cette musique lui parurent un peu au-dessus de ce qu'il avoit entendu jusques-là du même maître. Il se rendit ensuite à l'*Ospidaletto*. « Lorsque j'entrai » dit-il « on » exécutoit un *oratorio* latin, intitulé *La Mere » des Machabées*. La Gabrieli chantoit un ad» mirable récitatif accompagné d'une maniere

» entierement nouvelle pour moi ; il fut terminé par un air de bravoure dans le style des » *oratorio* de Jomelli pour le pathétique. Il y » eut ensuite un récitatif par *Laura Conti*, qui » a peu de voix, mais une expression infinie » & un goût exquis. Ce récitatif fut suivi d'un » autre, & d'un duo sublime exécuté par *Do-» menica Pasquati & Ippolita Santi*. Cette mu-» sique ajouta encore à mon estime pour M. » Sacchini, qui me parut mériter à Venise le » second rang immédiatement après le signor » Galuppi. Je suis persuadé que les élèves de » ce Conservatoire obtiendroient, ainsi que » ceux des Mendiants, les plus grands applau-» dissemens sur les premiers théâtres de l'Eu-» rope ».

Le jour de l'Assomption, M. Burney entendit à Saint Marc une messe de Galuppi, qui en dirigeoit lui-même l'exécution, avec l'aide du signor Latilla. Il y avoit six orchestres. La musique fit, en général, un grand effet, quoique l'église fut peu favorable, à cause des cinq dômes qui brisent les sons, & produisent quelquefois des échos désagréables.

L'auteur entendit ensuite à *la Celestia* une messe très-médiocre du signor Furlanetto,

fuivie d'un joli concerto de violon de Nazzari.

L'après-dinée il y eut à Sainte Marie Majeure de fi mauvaife mufique, que M. Burney avoit peine à comprendre comment on ofoit l'exécuter devant des Italiens, & qu'il courut aux Incurables chercher les roffignols de Galuppi pour appliquer du baume fur fes oreilles affligées.

Jeudi 16. L'auteur fit une vifite au fignor Galuppi, dont il vit avec plaifir que les années refpectoient la perfonne auffi-bien que les ouvrages. Son caractère lui parut auffi digne d'eftime que fes talens. On ne peut lui reprocher qu'un peu trop de facilité à protéger & à avancer des compofiteurs médiocres, plus propres à retarder les progrès de l'art qu'à y concourir. A Venife, fi l'on excepte Sacchini, le fignor Galuppi paroît comme un géant entouré de pigmées; c'eft, felon M. Burney, le plus grand compofiteur & le génie le plus original que l'Italie ait jamais produit. Il eft maître de la chapelle de Saint-Marc & des Incurables, Organifte de la maifon Gritti & d'une des églifes de Venife. On connoît peu en Angleterre fa mufique d'églife, mais l'auteur la trouve excellente, & quoique la plûpart de fes

airs soient dans le genre de l'opera, il sait dans l'occasion prendre le style grave qui convient à la majesté du Service Divin.

M. Burney retourna le même jour au concert de la maison Grimani ; il y entendit la signora *Regina Zocchi*, élevée aux Incurables sous le fameux Hasse. Elle étoit mariée depuis peu, & non-seulement admise, mais recherchée dans les principales maisons de la ville. Sa voix est étendue, & de la lus grande légèreté. L'Abbé Flaminio Tomi chanta avec peu de voix, mais un goût exquis, & la signora Baffa exécuta plusieurs concerts de clavecin.

Vendredi 17. L'auteur fut admis dans l'intérieur du Conservatoire des Mendiants, où l'on donna un concert exprès pour lui sous la direction d'une Prieure déjà âgée. *Antonia Cubli*, Grecque d'origine, exécutoit le premier violon ; *Francesca Rossi*, maitresse de chœur, accompagnoit du clavecin, & étoit souvent remplacée par de jeunes élèves. C'étoit un spectacle surprenant de voir ces jeunes filles jouer de tous les instrumens sans en excepter les cors & les contre-basses. *Laura Risegari* & *Giacoma Frari*, chantetent plusieurs airs de bravoure ; *Francesca Tomi* (sœur de l'Abbé de ce

nom) & *Antonia Lucuvich*, Sclavonienne, qui avoient des voix plus délicates, se réservoient pour le pathétique, le goût & l'expression; jamais deux airs du même genre ne se succédoient de suite. C'est de ce Conservatoire que sont sorties les signore *Gughelmi* & *Magdalena Lombardini Sirmen*, qui ont reçu en Angleterre de si justes applaudissemens. La dépense de ces Conservatoires est considérable, pour la musique seulement: il y a cinq ou six maîtres de chant, & autant d'instrumens, sans compter les élèves déjà avancées qui enseignent aux plus jeunes de leurs compagnes.

L'impossibilité de faire un plus long séjour à Venise, empêcha M. Burney de profiter des offres qu'on lui fit de le recevoir de même dans les autres Conservatoires. Il se loue beaucoup de l'accueil qu'il reçut dans cette ville, dont il n'espéroit pas de trouver les habitans si communicatifs. Il y a à Venise de très-grands musiciens, même parmi les amateurs, entr'autres le signor *Giovan Cornaro*, qui s'est distingué par de savantes compositions. En général, quoique les Vénitiens soient bons contrepointistes, leur principal caractère est la délicatesse du goût & la fertilité de l'invention. Plusieurs causes con-

tribuent à y rendre la musique plus florissante que dans les autres villes d'Italie. Les Vénitiens n'ont d'autre amusement que leurs théâtres; la promenade, l'exercice du cheval, tous les plaisirs de la campagne leur sont interdits par la position même de leur ville. Ils permettent aux gondoliers de remplir aux spectacles les loges vuides, parce qu'ils estiment leur chant. Le goût de la bonne musique est répandu dans la bourgeoisie, & même dans le peuple, au moyen des filles des Conservatoires qui s'y marient.

L'amour de la nouveauté, que les Italiens poussent jusqu'à l'excès, & le grand nombre de copistes qui, comme en Turquie, n'ont point d'autre ressource pour vivre, sont cause que l'usage de graver la musique est peu cultivé en Italie. Un célebre imprimeur, nommé Castro, avoit proposé une souscription pour faire imprimer de la musique à la maniere de Fought, mais il a reçu si peu d'encouragemens, qu'il n'en a publié que des essais.

BOLOGNE.

Ce qui attira M. Burney dans cette ville,

fut le desir de voir le P. Martini & le célebre Farinelli.

Le Pere Martini est un maître de chapelle Franciscain, bon compositeur, mais renommé principalement comme l'un des plus habiles hommes qu'il y ait jamais eu pour la théorie de la musique. Il a employé une partie de sa vie à écrire une histoire générale de la musique. Le premier volume parut en 1757, & on en donna deux éditions à la fois, l'une *in-folio*, l'autre *in-4°*. Le second volume étoit sous presse en 1770. Le premier volume contient l'histoire de la musique des Hébreux; le second & le troisieme, celle des Grecs; le quatriéme, celle des Romains & de la musique de l'église; les autres volumes seront consacrés à la musique moderne & aux vies abrégées des plus grands musiciens.

Il est impossible, selon ce que dit M. Burney, de se former une idée de la bonté du P. Martini. L'excellence de son caractere inspire à la fois le respect & la tendresse. L'innocence de sa vie, la simplicité de ses manières, sa patience, sa philanthropie sont vraiment admirables. Il a rassemblé une bibliothèque immense & beaucoup de manuscrits pré-

rieux concernant la musique. Les Papes & les autres Souverains d'Italie ont favorisé ses recherches. Il communiqua à M. Burney tout ce qu'il avoit de plus rare, lui fit présent d'une copie du fameux *Miserere* d'Allegri, qui se chante tous les ans à la chapelle Sixtine, & lui promit sa correspondance & tous les secours qui pourroient dépendre de lui.

14 *Aoû.* L'auteur entendit à l'église de Saint Barthelemi une messe exécutée sous la direction du signor Gibelli, maître de chapelle. La composition & l'exécution ne lui firent aucun plaisir. Il alla le soir au grand théâtre, où l'on représenta une Tragédie ridicule, qui lui fit juger que chez les Italiens l'art tragique étoit retombé dans l'enfance. L'orcheftre étoit médiocre. En général la musique est plus rare & moins bonne à Bologne qu'à Venise.

Samedi 25. M. Burney alla dîner avec le P. Martini à la maison de campagne de Farinelli, éloignée de Bologne d'une lieue. Il y a longtems que cet homme célebre a cessé de chanter, mais il s'amuse sur le clavecin & la viole d'amour. Il a un grand nombre de clavecins faits dans différens pays, auxquels il a donné les noms des principaux peintres Italiens. Son pre-

mier favori est un piano-forte fait à Florence en 1730, sur lequel il a fait écrire en lettres d'or : RAPHAEL D'URBINO. Les autres sont *le Correge*, *Titien*, *le Guide*, &c. Il joua longtems sur son Raphael avec autant de jugement que de délicatesse ; il a même composé des pieces exprès pour cet instrument. Quelques jours après, l'auteur, étant allé lui faire ses adieux, eut le plaisir de lui entendre chanter quelques airs avec un goût & une expression infinis, en s'accompagnant de son Raphaël *.

On parle beaucoup à Bologne de deux musiciens aveugles, dont l'un joue du violon, l'autre du violoncelle. Le célebre Jomelli les faisoit jouer souvent devant lui. L'auteur fut privé du plaisir de les entendre, parce qu'en été ils ne restent pas à Bologne, & vont à Rome, à Naples & dans les villes voisines.

Le 28, on exécuta à l'église de Saint Augustin de la musique médiocre du signor Caroli, maître de chapelle de *la Duomo*. M. Burney différa son départ de deux jours pour entendre la

* M. Burney a recueilli plusieurs anecdotes curieuses de la vie de ce chanteur célebre ; nous en ferons usage dans le Journal prochain.

musique que la société des Philarmoniques, fondée en 1666, fait exécuter tous les ans le 30 Août dans l'église de Saint Jean *in monte*. Il y avoit trois orgues, & près de cent musiciens. Chaque morceau de musique étoit d'un auteur différent, & chacun dirigeoit l'exécution de son ouvrage. Le *Kyrie* & le *Gloria* étoient de *Petronio Lanzi*, président de l'académie. Le style en étoit grave & majestueux; il y avoit des airs bien faits & de belles fugues. Le Graduel du signor Caroli étoit foible; il y avoit quelque mérite dans le *Credo de Gibelli*, élève du Pere Martini. L'office du matin fut terminé par une sonate exécutée par *Giovanni Piantanida*, premier violon de Bologne, qui à l'âge de soixante ans avoit tout le feu de la jeunesse, & jouoit dans le goût moderne de maniere à étonner.

Le soir chaque pseaume de vêpres, l'hymne & le *Magnificat* étoient d'autant d'auteurs différens, savoir, du signor *Fontana di Carpi*, de l'Abbé Zanotti, (neveu du célebre Zanotti, si connu de tous les savans) & des signors Vignati, G. Coretti, B. Ottani, F. Orsoni, & A. Mazzoni; ce dernier est fort connu par ses Opera, tant à Naples, qu'à Madrid & à Pétersbourg. M. Burney donne à chacun de ces compositeurs

de justes éloges, & trouva que cette fête faisoit beaucoup d'honneur à la société des Philarmoniques, & même à la ville de Bologne.

FLORENCE.

« Cette ville est, selon les historiens, la premiere de l'Europe où l'on ait cultivé la musique. Le Dante, né à Florence en 1265, parle de l'orgue & du luth comme de deux instrumens cultivés par ses compatriotes. Il célebre même dans le second Chant de son Purgatoire les talens d'un musicien de ses amis, nommé Casella.

» Villani, contemporain de Pétrarque, dit que les chansons de ce poëte étoient chantées à Florence par des personnes des deux sexes & de tout âge. On dit que pendant le carnaval Laurent le Magnifique sortoit tous les soirs de son palais, suivi d'une nombreuse cavalcade masquée, & de trois cens hommes de pied qui portoient des flambeaux. Cette cavalcade brillante chantoit des madrigaux & des chansons sur les sujets en vogue, avec une *musique harmonieuse*, à quatre, huit, douze, & même seize parties, accompagnée d'instrumens ». On a publié à Florence un recueil

de ces chants *Carnafcialefchy* (ou de Carnaval) en 1559.

« Avant cette époque les *Laudifti* ou chan-
» teurs de pfeaumes exiftoient, & ils fe font
» confervés jufqu'à préfent : on les appelle la
» *Compagnie*. Le lendemain de mon arrivée ils
» pafferent fous mes fenêtres, fingulièrement
» vêtus, avec des flambeaux à la main. Ils al-
» loient à la cathédrale, où ils entonnerent un
» hymne à trois parties, qu'ils exécuterent très-
» bien. Les artifans forment ainfi diverfes com-
» pagnies, & vont à l'églife les lundis & les
» jours de fêtes. Crefcembeni parle de ceux de
» la paroiffe de Saint Benoît comme des plus
» fameux de toute l'Italie. Pendant le grand Ju-
» bilé ils chantoient dans les rues de Rome
» de maniere à furprendre & à fe faire admi-
» rer ».

3 *Septembre*. « J'allai au petit théâtre de la
» rue Sainte-Marie entendre l'opera-comique
» des *Pefcatrice* du fignor Piccini. Les quatre
» perfonnages de ce drame étoient repréfentés
» par les fignoré *Giovanna Baglioni*, *Coftanza*,
» fa fœur, que j'avois entendu à Milan, & les
» fignors *Paolo Bonaveri* & *Conftantino Ghigi*.
» *Coftanza Baglioni* y parut avec beaucoup plus
» d'avantage

„d'avantage qu'à Milan ; ce théâtre moins „étendu, lui étoit plus favorable ; elle chante „ très-bien ; sa voix est sonore & toujours „ harmonieuse ; son goût & son expression ne „ laissent rien à desirer. Elle fut très-applaudie. „ La salle étoit pleine, l'orchestre bon, & la „ musique digne du signor Piccini, & rem- „ plie de ce feu qui caractérise toutes les com- „ positions de ce compositeur ingénieux & ori- „ ginal ».

Le lendemain M. Burney étant retourné à l'opera, fut étonné de trouver la porte fermée ; il apprit que les acteurs étoient allés à Figline, petite ville à trente milles de Florence, où l'on devoit célébrer le lendemain une sorte de Jubilé en l'honneur de Sainte Maxime, patrone de la ville. La curiosité l'engagea à se rendre pendant la nuit au lieu de cette fête. Il fut fort surpris en y arrivant de n'y voir que du peuple, mais avec une grande affluence.

La messe étoit de la composition du signor *Feroce* Florentin ; elle fut exécutée par des voix fort communes, à la réserve de l'Abbé Fibbietti, qui est un excellent tenore.

L'après-dînée quinze cens paysans, qu'on

exerçoit depuis trois mois, repréſenterent le combat de David contre Goliath. On ſe rendit enſuite à l'égliſe où la même hiſtoire fit le ſujet d'un *oratorio*. Le ſoir la ville fut illuminée, & un feu d'artifice termina la fête. M. Burney remarque, à la louange des Toſcans, que dans cette foule de vingt mille perſonnes, ſans troupes & ſans gardes pour les contenir, il n'arriva pas le moindre accident, ce qu'il attribue à la ſobriété des Italiens, chez qui il ne lui eſt jamais arrivé dans ſon voyage, d'en voir aucun qui ſe fut laiſſé ſurprendre par les vapeurs du vin.

Vendredi 6. L'auteur vit repréſenter *La Donna Vindicata* de Piccini. Il fus très-content de *Coſtanza Baglioni*. Le public montroit la plus grande prédilection pour Paolo Bonaveri, qui eſt, à la vérité, un bon tenore, mais fort inférieur pour la voix & le goût au célebre Lovattini.

M. Burney aſſiſta les deux jours ſuivans aux offices de l'égliſe de l'Annonciation. Il y entendit un motet du P. Dreyer, chanté par Veroli, premier Soprano de l'opera de Florence. Le 9, il alla au Couvent de Portico, à un mille de Florence, où il y avoit une profeſſion de huit religieuſes. Cette fête coutoit trois cens ſe-

quins. La messe étoit de la composition du signor Soffi, de Lucques. Il y eut un trio chanté par le célebre Manzoli, Veroli & le maître de chapelle des religieuses. Manzoli chanta ensuite un motet charmant du signor Monza, de Milan.

Le célebre Guarducci & le signor Ricciarelli étoient partis de Florence peu de tems avant l'arrivée de l'auteur, qui les regretta beaucoup. Cette ville n'abonde pas en grands musiciens comme autrefois. Mais les libéralités du grand Duc y suppléent. Outre les musiciens dont on a déjà parlé, le signor Campione est attaché au service de ce prince, comme maître de chapelle, Dothel, comme flûte, & Nardini comme premier violon. La sig. Aonc Fond, de Vienne, est aussi attachée à cette Cour. M. Burney l'entendit pincer de la harpe. Le jeune Linley, Anglois, est aussi établi à Florence, sous le nom de *Tommasino*; il est éleve de Nardini, pour le violon, & parmi les jeunes musiciens qui sont en Italie, il est un de ceux qui promettent le plus de talens. L'auteur eut le plaisir de l'entendre jouer avec son maître chez M. Hempson, gentilhomme Anglois.

Dans un autre grand concert qui se donnoit

chez le ſignor Baldigiani, M. Buroey eut le bonheur de ſe rencontrer avec la célebre improviſatrice Corilla. Non-ſeulement cette fille extraordinaire a le talent de faire ſur le champ des vers ſur tous les ſujets qui ſe préſentent; elle eſt éleve de Nardini pour le violon, & elle chante avec beaucoup d'expreſſion & la plus grande intelligence.

Le ſignor Campione a épouſé à Florence une jeune perſonne qui peint ſupérieurement, & qui touche du clavecin. Il a formé une collection conſidérable de muſique ancienne. C'eſt la plus complette en madrigaux du ſeiziéme & dix-ſeptiéme ſiécle que l'auteur ait vue après celle du P. Martini. Depuis qu'il eſt en Italie il a compoſé beaucoup de muſique d'égliſe, entr'autres un *Te Deum* rempli d'idées heureuſes, qui fut exécuté à la naiſſance de la fille aînée du grand Duc, par deux cens muſiciens.

Parmi les amateurs de Florence, le Marquis de Ligneville paſſe pour grand théoricien & bon compoſiteur: il fait graver ſa muſique pour en diſtribuer des copies à ſes amis. Il a fait un *Salve Regina* en canon à trois voix, dont un de ſes muſiciens donna un exemplaire à M. Burney. Sur le frontiſpice de cet ouvrage il prend les

titres de prince de Conca (dans le Royaume de Naples) chambellan de Leurs Majestés Impériales, directeur de la musique de la Cour de Toscane, & membre de la société des Philarmoniques de Bologne. C'est le fils du fameux maréchal de Ligneville, qui fut tué dans la guerre de 1733.

M. Burney vit aussi à Florence le clavecin de Zarlin, dont il est parlé dans ses institutions harmoniques, p. 140. Cet instrument fut inventé par Zarlin, & exécuté sous sa direction en 1548 par Dominique Pesarese. Il appartient aujourd'hui à la sig. Moncini, veuve du compositeur Piscetti.

SIENNE.

A l'occasion de cette ville, M. Burney rapporte un exemple frappant du peu de consistance de la faveur du public en Italie comme ailleurs. On avoit donné cette année à Sienne un opera pendant le mois d'Août. Le signor Nicolini, qui y jouoit le principal rôle, obtint les plus grands applaudissemens. Au mois de Septembre suivant il alla jouer cet Opera à Lucques, & quoique ce fut le même ouvrage, les mêmes acteurs, la même voix &

le même talent, il y fut dédaigné & tout-à-fait négligé.

MONTEFIASCONE.

18 *Septembre.* En passant dans cette ville pour aller à Rome, l'auteur rendit une visite au signor Guarducci, qui y fait sa résidence. » Il me » fit le plaisir » dit-il » de chanter un air de » Sacchini, & s'en acquitta divinement. Sa » voix paroît encore plus forte & plus belle » qu'elle ne l'étoit en Angleterre. Son goût » & son expression semblent avoir acquis le » plus haut degré de perfection. Il exécute avec » la plus grande fidélité, & ajoûte peu de notes, » mais ce peu est si bien choisi, qu'il produit le » plus grand effet, & que l'oreille en est pleine-» ment satisfaite..... Il a totalement quitté le » théâtre; c'est une perte pour l'Italie; tout » Rome parle encore avec transport de son » exécution dans la *Didon abandonnée* de Pic-» cini ».

Les bornes de ce Journal nous obligent de réserver pour le cahier suivant les articles de Rome & de Naples qui terminent ce Voyage.

II.

ÉLOGE FUNEBRE DE PIERRE BUISSON, organiste de Gisors, prononcé dans cette ville devant une société d'amateurs le 2 Septembre 1775, par M. Langlois, de Gisors. (Rouen, le Boucher fils, 1776), *in*-8°. de 27 pages.

S'il est rare qu'on entreprenne un voyage uniquement pour la musique, comme celui dont nous venons de rendre compte, il ne l'est pas moins qu'on prononce & qu'on fasse imprimer l'éloge d'un simple citoyen, sans titres, sans prôneurs, qui ne tient, comme celui-ci, à aucune académie, & qu'on ne peut louer que pour lui-même.

Pierre Buisson, né à Saint-Germain-en-Laye de parens pauvres & obscurs, parut si affecté la premiere fois qu'il vit un clavecin, & courut y promener ses doigts avec tant d'empressement & d'agilité, que M. Lafond, organiste de S. Germain, ami de son pere, se chargea de lui donner des leçons. Il ne tarda pas à égaler son maître. L'orgue de Beauvais étant venu à vaquer, le concours fut annoncé à Paris; M. Buisson

s'y présenta, & enleva tous les suffrages. Quelques mécontentemens, joints à un peu d'inconstance, lui firent quitter l'orgue de Beauvais pour celui de Gisors, & il se maria dans cette derniere ville: bientôt après il la quitta encore pour prendre l'orgue de Caen. Une maladie de sa femme, qu'il avoit laissée à Gisors, l'y rappella : il y resta quelque tems sans place, & enfin l'orgue lui fut rendu.

M. Buisson étoit doux, simple dans ses mœurs, tendre époux, plein de probité, de patience & de modération. Son penchant extrême pour le plaisir a nui à sa santé, aussi-bien qu'à sa fortune. Il est mort d'une maladie de poitrine. Son jeu ressembloit à ses mœurs : la délicatesse, la douceur, & peut-être un peu trop de facilité, en faisoient le caractère. Son succès dans trois concours, les offres qu'on lui fit de l'orgue de Chalons lorsqu'il étoit sans place à Gisors, l'estime qu'avoit pour lui M. Demazure, célebre organiste de Rouen, le souvenir qu'on en a conservé à Beauvais & les honneurs qu'on lui a rendus à Gisors, sont des preuves en faveur de ses talens. Trente habitans de Gisors se sont réunis pour lui faire faire un service à leurs frais, & c'est au sortir de cette cé-

rémonie qu'ils se sont rassemblés avec une foule d'autres habitans dans une maison particuliere où l'auteur a prononcé cet Eloge.

Le reproche qu'on faisoit à M. Buisson d'avoir manqué de conduite, & de s'être exposé par sa faute à l'indigence qui a fait le malheur de sa vie, fait faire à son panégyriste une réflexion judicieuse : « On s'étonne « dit-il dans une note » & l'on cherche tous les jours la rai-» son de ce que le défaut d'ordre & d'éco-» nomie, le goût immodéré des plaisirs, & l'a-« mour excessif du changement sont communs à » presque tous les grands artistes. Voici, je » pense, la véritable manière d'expliquer ce » phénomène..... Le succès dans les arts dépend » de la vivacité de l'imagination : or les défauts » dont on vient de parler, ce désordre dans les » affaires, cette disposition voluptueuse, cette » inconstance, cette légereté résultent pareille-» ment de l'activité extrême de cette faculté de » l'ame. Ils tiennent donc à la même cause que » les talens, & dès lors il n'est pas étonnant » qu'ils se rencontrent ensemble ».

III.

LE MALHEUREUX IMAGINAIRE, Proverbe dramatique en un acte& en vers libres, orné de chants & de danses, (par M. le Chevalier du Coudray.) *Paris, Cailleau.* 1776, *in-8°. de 20 pages.*

LE PREMIER JOUR DE L'AN, amphigouri dramatique, en un acte & en prose, mêlé de chants & de danses, par le même, *Paris, Cailleau.* 1777, *in-8°. de 48 pages.*

LE BAL DE L'OPERA, Comédie en un acte, en prose, ornée de chants & de danses, par le même, *Paris, Couturier fils*, 1777, *in-8°. de 48 pages.*

Ces pièces nous ont été adressées pour être annoncées dans ce Journal, parce qu'elles sont mêlées de chants & de danses. Nous n'en examinerons ni les intrigues, ni les caractères, ni le dialogue. Le titre d'*Amphigouri dramatique* que l'auteur a donné à la seconde, conviendroit assez à toutes les trois. Dans la premiere, c'est un malheureux imaginaire que son valet entreprend de guérir par un moyen fort singulier. Il fait entrer deux musiciens qui exécutent

une sonate. Le Maitre baille & s'ennuie, ce qui arrive quelquefois en pareil cas à de fort honnêtes gens, qui n'ont point d'ailleurs le travers de se croire malheureux. Le hazard lui fait rencontrer ensuite un exempt content de son sort, & des bucherons qui chantent & qui dansent. Cette vue le guérit de son erreur, & il comprend qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux, puisqu'on peut l'être dans des conditions fort inférieures à la sienne.

Dans *le premier Jour de l'An*, l'auteur amene tour-à-tour sur le théâtre un Facteur de la petite poste, une revendeuse à la toilette, un marchand d'Almanachs, un poëte, une actrice qui veut engager un paysan à entrer à son service, & qu'un cocher de fiacre reconnoît pour sa sœur, &c, &c, &c. Cette derniere situation est prise de la comédie des Courtisannes de M. Palissot; M. du Coudray en a pris aussi quelques vers, quoique le reste de sa pièce soit en prose. Cette bigarrure est chez lui sans conséquence, & grace au titre d'Amphigouri, tout lui est égal.

Son *Bal de l'Opera* est de même une suite de scènes sans objet, placées les unes à la suite des autres; elles sont entremêlées de contredanses,

pendant lesquelles lés acteurs se rangent de côté, comme on le fait dans presque tous les Opera, pour les ballets. Ces contredanses ne sont liées à rien, mais on ne peut pas dire qu'elles suspendent l'action, ni qu'elles refroidissent l'intérêt, parce qu'il n'y en a pas.

Nous ne dirons rien du style de ces piéces. Il nous a paru bien assorti à tout le reste : d'ailleurs, M. le Chevalier du Coudray a publié depuis quelques années tant d'autres piéces ou brochures, que sa réputation est faite, & que nous n'imaginons pas qu'il y ait aucun de nos lecteurs qui ne le connoisse. Nous avons rendu compte en 1773 de sa *Cinquantaine Dramatique*. Il a une manière qui lui est propre, & l'on peut dire hardiment qu'il écrit comme personne n'écrit.



ANNONCES DE MUSIQUE.

MUSIQUE VOCALE.

NOUVEAU RECUEIL DE ROMANCES, de Chanſons & de Vaudevilles, avec accompagnement de harpe, de clavecin & de guitarre.

M. BERQUIN, connu par la jolie romance *Dors mon enfant*, & d'autres poëſies agréables, eſt l'éditeur de ce Recueil. Il commence dans ſon *Proſpectus* par paſſer en revue les principaux Recueils de Chanſons qui ont précédé le ſien.

« *Le nouveau Chanſonnier François*, le plus » complet de tous, & au-delà duquel il ſeroit » par conſéquent inutile de remonter, a l'avan- » tage de réunir en un ſeul corps tout ce qu'il » falloit chercher auparavant dans un grand nom- » bre de collections oubliées & difficiles à ſe » procurer. Mais auſſi de combien de pièces » barbares eſt bouffie cette monſtrueuſe com- » pilation? & qui pourroit aujourd'hui entre- » prendre de pſalmodier les airs monotones & » funéraires dont elles ſont preſque toutes ac- » compagnées?

» *L'Anthologie Françoise*, qui a succédé à ce
» Recueil, est faite avec beaucoup plus de goût.
» Il est peu de piéces qu'on en voulut retran-
» cher ; mais outre qu'on n'y trouve pas un
» grand nombre de morceaux dont elle auroit
» pu encore s'enrichir, elle a conservé le mê-
» me défaut pour la partie de la musique ; en-
» sorte que depuis l'heureuse révolution que
» nous avons vu naître dans le goût du chant,
» il n'est peut-être pas dans toute l'*Anthologie*
» *Françoise* une vingtaine d'airs qu'on ose encore
» chanter dans nos société.

» A l'exception d'un très-petit nombre de
» morceaux du bon genre, épars dans le pre-
» mier volume de *Romances* publié il y a quel-
» ques années ; on n'y trouve qu'une musique
» triste, lourde, sans expression, & sur des pa-
» roles dont le choix n'est pas à beaucoup près
» aussi heureux que celui de l'*Anthologie Fran-*
» *çoise*. Le second volume renferme un plus
» grand nombre d'airs agréables & de paroles
» choisies, & c'est celui qui approche le plus
» du double degré de perfection auquel on de-
» sireroit de voir porter un Recueil de ce
» genre.»

Nous devons des remerciemens à M. Berquio,

pour l'indulgence avec laquelle il parle de ce second volume de romances, dont l'un des auteurs de ce Journal est l'éditeur, mais il nous semble qu'il traite avec trop de sévérité les airs de l'*Anthologie*, & peut-être même ceux du Chansonnier François. Il ne faut pas que le juste décri où est tombée la musique françoise, fasse commettre de méprise à l'égard des chansons. Nous avons eu de tout tems d'excellens airs languedociens, & d'autres airs charmans de romances & de vaudevilles, dont M. Rousseau lui-même & tous les partisans de la bonne musique font le plus grand cas. Ces airs sont d'un style simple, qui est celui de la nature. Ils n'ont rien de commun avec cette psalmodie lourde, fade & traînante, qu'on appelloit musique Françoise. Ils n'en ont ni les défauts, ni le caractère, & ils ont toujours, comme les airs Ecossois, formé, pour ainsi dire, une famille à part. Il faut donc bien se garder de les comprendre dans la proscription générale. Ce seroit une source de regrets pour les personnes sensibles & tendres, & une perte réelle pour les plaisirs de la nation, d'autant mieux qu'après y avoir renoncé, il est fort à craindre qu'on n'en eut jamais d'aussi bons.

M. Berquin destine son récueil à tenir lieu de tous ceux qu'on a publiés jusqu'à ce jour. Toutes les jolies pièces dispersées de loin en loin dans ceux-ci, viendront se réunir dans le sien. « Comme on se propose de le rendre » aussi agréable pour la lecture que pour le chant, » une égale sévérité sera exercée sur les airs & » sur les paroles. On prévient cependant qu'on » sera quelquefois un peu plus facile pour celles-» ci, lorsqu'on ne pourroit les rejetter qu'en » perdant un air dont le sacrifice causeroit des » regrets, & sur-tout lorsque les négligences » tiendront un peu au caractere de la chanson.

„ Pour répandre dans cette collection tout » l'intérêt dont elle est susceptible, on aura soin „ d'y entretenir une agréable variété en en-„ tremêlant toujours les différens genres, en „ faisant succéder, par exemple, une romance „ tendre à une chanson gaie, un vaudeville ma-„ lin à des couplets anacréontiques, une bru-„ nette naïve à des stances ingénieuses, une „ ronde vive ou une chanson de table d'une „ verve bachique à des paroles d'une sensibilité „ douce & d'une expression pleine de grace & „ de molesse.

„ Le choix des morceaux destinés à former ce recueil

„ recueil, & la variété qu'on se propose d'y faire „ regner ne font pas les seuls avantages qu'il doit „ offrir ; afin de lui donner encore le charme de „ la nouveauté, il y aura dans chaque feuille „ une chanson ou romance nouvelle de M. Berquin & deux airs nouveaux, choisis dans des „ recueils de musique Allemande & Italienne „ inconnus en France ; à l'égard des airs connus „ dont on fera usage, ils feront rajeunis par un „ accompagnement de harpe, de clavecin & de „ guitarre de nos meilleurs compositeurs en ce „ genre „.

Conditions de la Souscription.

Il paroîtra tous les quinze jours, à commencer du 1 Mars 1778, une feuille de 16 pages *in-8*., contenant les airs avec tous leurs couplets, imprimés sur le même format que l'anthologie & les recueils de romances.

On publiera séparément, & sur le même format, les accompagnemens de harpe, par MM. Petrini & Meyer le jeune. Ceux de deux violons & basse par M. Benaut, & ceux de guitarre par M. Tissier, seront aussi publiés séparément, ensorte qu'on aura le choix de prendre les airs sans accompagnement, ou d'y joindre

tel accompagnement qu'on jugera à propos. La souscription pour les airs sans accompagnement sera de 12 liv. pour Paris & 15 liv. pour la Province, franc de port. Chaque accompagnement gravé à part coûtera 12 liv. de plus; ainsi on aura pour 24 liv. à Paris, & pour 27 liv. en Province, les airs avec celui des accompagnemens qu'on voudra choisir, & pour avoir les airs avec tous les accompagnemens, il en coûtera 48 liv. pour Paris, & 51 l. pour la Province.

Nous rendrons compte incessamment des premieres feuilles de ce recueil, dont l'exécution nous a paru très-élégante.

On souscrit à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente.

Et chez Benaut, maître de Clavecin, rue Dauphine, la premiere porte cochere à droite en entrant par le Pont-Neuf.

A Versailles, chez Blaisot, au Cabinet Littéraire.

Et chez Fournier, Libraire.

Et en Province, chez tous les Libraires & Marchands de musique.





SPECTACLES.

OPERA.

MARDI 8 Juillet 1777, premiere représentation de la reprise D'ERNELINDE, tragédie lyrique de Poinsinet, mise en musique par M. Philidor.

Cet opéra, remis en cinq actes au lieu de trois, a été applaudi plus généralement à cette reprise, qu'il ne l'avoit été en 1767 dans sa nouveauté. Quelques personnes en trouvent encore les effets trop bruyans & d'une majesté un peu monotone, mais on ne peut s'empêcher d'y reconnoître une grande maniere & l'empreinte d'un talent supérieur. Le quatuor *Jurons sur nos glaives sanglans*, est un des plus frappans & des plus beaux qu'il y ait au théâtre. En applaudissant avec tout le public ce fameux morceau, nous avons cependant cru remarquer que l'expression auroit pu en être mieux choisie. Il a un caractere religieux, dont la nuance, si l'on peut parler ainsi, nous sembleroit convenir mieux à des prêtres qu'à des guerriers. Ces mots *reçois nos sermens* sont ex-

primés comme il l'auroit fallu pour dire, *foyez sensible à nos prieres*. *Promettre* & *prier* sont cependant deux choses bien différentes. Le moment même du serment, ce moment auguste (1) où des guerriers contractent à la face des Dieux l'engagement de mourir pour la cause qu'ils embrassent, devroit être marqué par une révolution totale dans l'harmonie, sans toutes ces répétitions qui en affoiblissent l'effet & le délayent. Ce n'est pas que ce morceau ne soit très-estimable & très-beau, mais il ne nous paroît pas que le genre de beautés que l'auteur y a employées soit précisément celui qu'il auroit convenu de choisir.

31 *Août*. Jusqu'à présent nous n'avons point annoncé de début dans ce Journal, parce que les vrais talens sont tres-rares, & que nous n'aimons ni à faire des complimens fades ni à donner des conseils pédantesques, ni à hasarder des prédictions que l'événement démente. On nuit souvent aux artistes en se livrant trop tôt

(1) Le moment dont nous parlons ici, où l'ame s'exalte & s'engage par un serment, a été assez bien saisi dans l'ancien Opera de Jephté. Il est difficile d'éprouver une sensation plus forte & plus terrible que celle que fit éprouver dans un concert M. Larrivée, en prononçant ces mots du rôle de Jephté, JE JURE *de te l'immoler*.

au plaisir de leur donner des éloges, & il est bien dur d'humilier encore par des critiques ceux qui ont eu le malheur de ne pas réussir. C'est au public, & sur-tout au tems, à fixer la réputation des bons acteurs. Toutes ces raisons ne sauroient nous empêcher d'annoncer le début de Mlle. Gavaudan l'aînée, premiere chanteuse du concert de Montpellier, dans le rôle de l'Aurore de Céphale & Procris. Cette jeune cantatrice a l'organe le plus intéressant & le plus flatteur, le timbre le plus net & le plus brillant. Si elle peut joindre un jour aux avantages que la nature lui a donnés pour charmer l'oreille, le talent encore plus estimable & plus rare de parler à l'ame & d'exprimer les passions, elle deviendra une actrice très-séduisante & très-accomplie.

23 *Septembre.* Premiere représentation d'ARMIDE, remise en musique par M. le chevalier Gluck. Nous terminerons cet article par quelques observations sur cet opéra. Cette représentation a été l'époque du début de Mad. de St. Huberty, excellente acquisition faite à ce théâtre, & qui mérite bien aussi qu'on fasse une exception en sa faveur. Elle réunit à une voix agréable, l'art & la méthode des meil-

leures cantatrices d'Italie, avec un jeu rempli de finesse, de grace & d'expression.

COMÉDIE ITALIENNE.

19 *Juillet.* Représentation d'ERNESTINE, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, mise en musique par M. le chevalier de S. George. Le sujet de cette piece étoit tiré d'un très-joli conte de Madame Riccoboni. L'auteur de la comédie n'a su en conserver ni les caractères, ni les gradations. Il y avoit d'excellentes choses dans la musique, & nous en avons cité à la suite de ce Journal un air qui nous a paru charmant.

23 *Juillet.* Premiere représentation de LAURETTE, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, mise en musique par M. de Mereaux.

Quelques personnes intéressées au succès de cet opéra-comique, ont trouvé mauvais que nous eussions dit dans l'almanach musical, que l'auteur de la musique *avoit du talent, mais que dans cette piece il n'avoit pas pris le style convenable à la comédie.* Nous nous abstiendrons ici d'en porter aucun jugement, nous nous contenterons de rapporter ce qu'en ont dit les autres journalistes.

« M. Merault, compositeur distingué, a fait „ la musique de cette pièce, où il a développé „ ses talens & ses connoissances ; plusieurs airs „ & quelques morceaux d'ensemble ont été „ fort applaudis. On a trouvé seulement *qu'il „ s'est souvent élevé au-dessus du genre qu'il de- „ voit traiter*, & qu'il n'a pas toujours propor- „ tionné sa musique aux caractères des per- „ sonnages & à l'expression des paroles ». *Mercure de France, Août 1777, p. 173.*

« La musique a paru brillante & souvent „ pleine d'expression. Beaucoup de personnes „ ont cru y reconnoître plusieurs passages, pris „ dans d'autres opéra-comiques larmoyans ». *Journal de Paris*, No. 205.

« La musique qu'on avoit trop vantée, a „ paru bien au-dessous de sa réputation. *L'auteur a embouché la trompette quand il n'auroit „ dû se servir que du flageolet*, & on a reconnu „ l'organiste à la quantité prodigieuse de notes „ dont cet ouvrage est surchargé ». *Courier de l'Europe*, No. 19.



ARMIDE, drame héroïque de QUINAULT, mis en musique par M. le chevalier GLUCK, représenté pour la premiere fois le 23 Septembre 1777.

Les vues nouvelles de M. Gluck, & la révolution qu'il a commencé d'opérer forment, sans doute, une des époques les plus intéressantes de l'histoire de la musique & les plus dignes d'être discutées dans ce Journal; mais nous attendons pour en entretenir nos lecteurs, que les nuages aient commencé de se dissiper & que le fanatisme des différens partis se soit assez refroidi, pour qu'il soit possible à une voix foible de se faire entendre. Notre intention n'est donc pas de donner ici un extrait approfondi de l'opéra d'Armide, parce qu'il feroit nécessaire que cet extrait eut été précédé de quelques observations générales, sur le genre de musique & sur le caractère distinctif des opéras de M. Gluck; nous nous contenterons d'indiquer les morceaux les plus remarquables de cet opéra, & sur-tout ceux sur lesquels les avis ont été le moins partagés.

Le poëme d'Armide est l'un des moins fa-

vorables que M. Gluck put choisir pour sa musique. Cet homme célebre excelle sur-tout dans la marche théâtrale & l'expression des grandes passions : mais le poëme d'Armide n'est point une tragédie, & le peu d'intérêt qui s'y fait sentir, ne commence qu'au cinquieme acte. En faisant cet opéra, M. Gluck s'est donc vu dans la position d'un homme accoutumé à porter une massue, qu'on obligeroit de se battre avec un roseau, & le succès d'Armide est peut-être la preuve la plus surprenante des ressources de son génie.

Acte I. L'ouverture est belle, noble, harmonieuse ; tout l'art du musicien n'a pu sauver la premiere scène, entre Armide & ses suivantes, d'un peu de froideur, mais celle d'Hidraot & sur-tout le fameux chœur, *Armide est encor plus aimable qu'elle n'est redoutable*, font du plus grand effet. Le moment où Armide apprend qu'un seul guerrier a délivré tous ses captifs, & ce petit chœur à mi-voix qui peint l'étonnement & la consternation : *un seul guerrier! que dites-vous?* font beaucoup d'honneur à M. Gluck. Le chœur qui suit, *poursuivons jusqu'au trépas*; mérite les plus grands éloges. Il commence

d'une maniere neuve & sublime, & nous ne croyons pas que le génie d'aucun musicien se soit jamais élevé aussi haut.

Acte 2. La scène de Renaud avec un des captifs qu'il a délivrés, est froide & devoit nécessairement l'être. Nous avons remarqué que M. Gluck produisoit rarement de demi-sensations. Comme le grand Corneille, il vous transporte & vous enleve, ou ne produit aucun effet. Il s'identifie tellement avec le poëte, dans sa maniere de composer, que quand le poëte est froid & que la marche de l'action ne lui offre point de grands mouvemens à peindre & à développer, il reste au-dessous de lui-même & dédaigne de suppléer & de tirer de son propre génie des beautés qui ne tiendroient à rien, & formeroient en quelque sorte des contresens.

On a beaucoup applaudi au duo, *Esprits de haine & de rage*. Le morceau de symphonie qui invite Renaud à se reposer est délicieux, & pendant son sommeil les airs que chantent des nayades & des nymphes, *Au tems heureux où l'on sait plaire* & *On s'étonneroit mains*, sont charmans. Le fameux monologue, *Enfin il est en ma puissance*, est fait avec beaucoup d'art.

M. Gluck a su y éviter toutes les fautes que M. Rousseau avoit reprochées à Lulli. Nous avouerons cependant que ce monologue nous paroît long ; le chant de ce morceau, *Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !* est rempli de charme & de séduction ; mais les irrésolutions d'Armide ont été répétées par le poëte, d'une maniere qui nous paroît trop symmetrique, & nous n'y reconnoissons point le langage & la marche des grandes passions.

Acte 3. L'ariette, *Ah ! si la liberté me doit être ravie !* par laquelle cet acte commence, est d'un effet très-pathétique. Le chœur des suivans de la Haine est rempli de force & de vigueur. Le chœur suivant, *Suis l'amour puisque tu le veux, infortunée Armide*, reveille des pressentimens sinistres & porte dans l'ame une telle impression de pitié & de terreur, que les critiques mêmes de M. Gluck n'ont pu s'empêcher de l'admirer.

Acte 4. Cet acte est composé de scènes épisodiques, mais il est rempli de morceaux agréables, & d'airs charmans qu'on ne s'est point lassé d'applaudir. Il est aisé de remarquer que cet opéra est de tous ceux de M. Gluck, celui où il a mis le plus de mélodie. Moins occupé

d'effets tragiques, & invité à des idées plus douces par les vers de Quinault, il a rempli son Armide de petits airs agréables & du chant le plus gracieux. Nous en avons cité plusieurs à la suite de ce Journal. Ces airs ne sont point des ariettes à prétention, mais leur place ne le permettoit pas, & ce compositeur ne veut point que dans ses tableaux, il y ait rien qui détruise l'ensemble.

Acte 5. La scène d'Armide & Renaud est délicieuse. Nous ne croyons pas que l'amour heureux ait jamais été peint en musique d'une maniere plus douce & plus séduisante. Le duo qui termine cette scène est de la plus grande beauté. Ces vers touchans :

> Ah ! si vous aviez la rigueur
> De m'ôter votre cœur,
> Vous m'ôteriez la vie,

sont rendus d'une maniere admirable. Il y a sur cette syllabe, *vous m'oteriez...ez* une note de l'expression la plus vraie & la plus heureuse. (*voyez ci-après p. 9 des airs notés.*)

Les airs destinés à amuser Renaud pendant l'absence d'Armide sont très-jolis, mais les spectateurs émus ne sont guères plus disposés que Renaud à goûter cette distraction. Le

2520

beau moment où M. Larrivée jouant le rôle d'Ubalde réveille le courage de Renaud, en lui adreſſant ces mots,

Notre Général vous rappelle,

a toujours été applaudi avec ivreſſe. La ſcène qui ſuit & le dernier monologue d'Armide, ſont des chefs-d'œuvres d'expreſſion.

Telle eſt l'hiſtoire fidelle des ſenſations que nous a fait éprouver ce célèbre opéra, où il y a d'ailleurs de très-bons airs de danſe, & d'excellens morceaux de ſymphonie. M. Gluck l'annonçoit hautement comme le meilleur de ſes ouvrages. C'eſt peut-être, comme nous l'avons déjà dit, celui qui prouve le mieux les reſſources de ſon génie, celui où il y a le plus de chants agréables; mais les ſujets d'Iphigenie & d'Alceſte nous ſemblent bien plus intéreſſans. Au reſte, les 27 premieres repréſentations d'Armide ont produit à l'Opéra une recette de 104,585 liv. 10 ſ. Au moment où nous écrivons cet extrait, on vient de le reprendre après une interruption d'environ ſix ſemaines, & les repréſentations en ſont toujours fort ſuivies.



NOUVELLES

Concernant la Musique.

17 *Décembre* 1777. On a exécuté à la Cour de Lisbonne, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la Reine, une Cantate du célebre Perez, intitulée : *La paix entre la vertu & la beauté.*

29 *Décembre.* On écrit de Florence qu'on y a donné sur le théâtre *del Cocomero*, un ballet héroïque *des Amours d'Henri IV & de Gabrielle d'Estrées*, qui a eu le plus grand succès. Il étoit de la composition du sig. Pitrot, & le sig. F. Piombanti avoit fait la musique, qui a été généralement applaudie.

20 *Janvier* 1778. On a donné à Naples au théâtre de la Cour, un nouvel opera, intitulé *Bellerophon*, qui a eu peu de succès. On a vu avec beaucoup plus de plaisir sur le même théâtre un excellent ballet du sig. le Picq, intitulé *l'Epouse Persanne.*

21 *Janvier.* L'académie des *Immobili* de Florence a confirmé unanimement la qualité d'entrepreneur du théâtre royal *di via della Per-*

gola au sig. *Andrea Campigli*, à qui on donoe de grands éloges pour sa cooooissance du théâtre.

1 *Février*. On a donné sur le théâtre royal de Mantoue un opera intitulé *Soliman*, dont les décorations & les ballets ont été fort applaudis. Oo a distingué parmi les chanteurs la sig. Angela Galliani, cantatrice de la Cour de Baviere, A. Solci premier *Soprano* de la chapelle royale de Mantoue, & Giov. Toschi.

8 *Février*. Oo a donné sur le théâtre royal de Floreoce l'Olympiade du sig. G. Sarti, célèbre maitre de chapelle de Faenza, dont on a trouvé la musique excelleote. Le sig. A. Muzio s'est distingué parmi les acteurs, & a enlevé tous les applaudissemens, tant par soo chant que par son jeu.



TABLE.

MÉLANGES ET ANECDOTES.

EXTRAITS ET ANNONCES.

ANNONCES DE MUSIQUE.

SPECTACLES.

MUSIQUE GRAVÉE.

2524

JOURNAL
DE MUSIQUE

ANNÉE 1777. N.° 5.

CHANSON de MAD. de MONTANCLOS
AIR de M. BAZIN, de Versailles.

Andantino

Il eſt un Berger du hameau pour qui
mon cœur ſoupi - - re, c'eſt le plus tendre et le plus
beau, tout bas j'oſe le di - - - - re Depuis
qu'il trouble mon re pos, il me trouve ſé-vè-
-re, mais ma feinte cauſe les maux dont j'al-
-larme ma mè - - - - - - re

Voyez les autres Couplets page 14 de ce Journal.

AIR D'ERNESTINE

Par M. DE S.t GEORGE.

Il n'est point, di-soit mon pè-re, il n'est point de vrais a-mants quelquefois, di-soit ma mè-re, j'en ai trouvé de charmants, chaque jour dans ma mémoire, fut imprimé cette le-çon mais, auquel faudra-t-il croire, tous les deux ont-ils raison Non, l'amour n'est point un traître, je suis prêt à le si-gner, mais pour mieux vous y connoître il faudroit en essayer Quand zéphir trouve u-ne ro-se, il ca-

-ref-fe fes attraits, mais à peine est el-le é-

clo-fe, qu'il s'en-vo-le pour ja-mais, on pré-

-tend que fans mis-tè-re, le Dieu d'amour en fait au-

-tant, devroit-il chercher à plaire pour n'ai-

-mer qu'un seul instant. Non l'amour n'est point un

traitre, je suis prêt à le si-gner, mais pour

mieux vous y connoître, il faudroit en essayer

AIR de LAURETTE
Par M. DE MEREAUX.

Andante
La gloire à tant de charmes pour tous les cœurs fran

çois, que le mêtier des armes eut mes premiers sou

hauts du printems de ma vi - e je fis un noble em-

-ploi, en servant ma patri - e et la gloire et mon roi

A la mort de mon pè - re, je ne me trouvai rien,

ce petit coin de ter - re, fut mon u - nique bien,

au dessous de l'aisan - ce il est quelques plaisirs,

on vit dans l'abondan - ce, quand on est sans desirs.

Le nœud du mari - a - - ge, fixa bientôt mon

cœur, Lanette fut le ga - ge de ma première ar-

- deur, l'aurore de son â - ge, embellit mes vieux

jours Lanette douce et sa - ge, en prolonge le cours.

AIRS et DUO d'ARMIDE

Par M. GLUCK

Allegro

Au tems heureux où l'on sait plai - re, qu'il est doux d'aimer tendrement. Pourquoi dans les périls, a-vec empressement chercher d'un vain honneur, l'éclat imagi-nai - - re. Pour une trompeuse chimè - - re, faut-il quitter un bien charmant. Au tems heureux où l'on sait plai - - re, qu'il est doux d'ai mer tendrement

Andante

On s'étonneroit moins que la saison nou velle, revint sans amener les fleurs et les zé

-phirs revint sans amener les fleurs et les zé-

-phirs que de voir de nos ans la saison la plus

bel-le, sans l'amour et sans les plaisirs sans l'a-

-mour et sans plaisirs Laissons au tendre amour.

la jeunesse en partage, la sagesse à son

tems il ne vient que trop tôt, la sagesse à son

tems il ne vient que trop tôt. Ce n'est pas être

sa-ge, d'être plus sa-ge qu'il ne faut

ce n'est pas être sa-- ge d'ê-tre plus

Lent 1er Mouvt

sa-ge plus sa-ge qu'il ne faut. Laissons.

Andante con espressione

Ah! si la liberté me doit être ra-
-vi-e, est-ce à toi d'être mon vainqueur.
Trop funeste ennemi du bonheur de ma
vi-e, faut-il que malgré moi tu régne dans mon
cœur que malgré moi tu regne dans mon cœur.
Le desir de ta mort, fut ma plus chère envi-
-e *Lent* Comment as-tu changé ma colè-re en lan-
Andante
-gueur? comment? comment? En vain de mille amans je me voy
-ois suivi-e, aucun n'a fléchi ma rigueur se peut-
-il que Renaud se peut-il que Renaud tienne Ar

-mi-de asser vi-e tienne Ar-mi-de asser vi-e.

Ah! si la li-ber-té me doit ê-tre ra-

-vi-e est-ce à toi d'être mon vain-queur.

Trop funeste ennemi du bonheur de ma

vi-e faut-il que malgré moi tu régne dans mon

cœur que malgré moi tu régne dans mon cœur.

Gratioso

Jamais dans ces beaux lieux

notre atten-te n'est vaine, le bien que nous cher-

-chons se vient offrir à nous. Et pour l'avoir trouvé sans

pei-ne, nous ne l'en trouvons pas moins doux.

Andante

Armide

Aimons nous, aimons nous, tout nous y convi-

Renaud

Aimons nous, aimons nous, tout nous y convi-

-e, ah! si vous aviez la rigueur de m'ôter votre

-e, ah! si vous aviez la rigueur de m'ôter votre

cœur, vous m'ôteriez la vi-e vous m'ôte-

cœur, vous m'ôteriez la vi - - e vous m'ôte-

-riez vous m'ôteriez la vi-e.

-riez vous m'ôteriez la vi-e. Non, je per-

Non,

-drai plutôt le jour, que d'éteindre ma flâme.

10

rien ne peut changer mon â-me; non, non, je per-

non, non, je per-

-drai plutôt le jour, que de me dégager d'un si char-

-drai plutôt le jour, que de me dégager d'un si char-

-mant a-mour non, non, je perdrai plutôt le

-mant a-mour. non, non, je perdrai plutôt le

jour que d'éteindre ma flâ - - - - - - -

jour que d'éteindre ma flâ - - - - - - -

- - - - - - - - - - - - - - - - me non,

- - - - - - - - - - - - - - - - me, non,

rien ne peut changer mon âme. non je perdrai plu-

rien ne peut changer mon âme non je perdrai plu

-tôt le jour, que de me dégager d'un si char-

-tôt le jour, que de me dégager d'un si char-

-mant amour non, non, rien ne peut chan

-mant amour non, non, rien ne peut chan

-ger ma flâme, je perdrai plutôt le jour, que de me déga

-ger ma flâme, je perdrai plutôt le jour, que de me déga

-ger d'un si charmant amour, d'un si charmant amour

-ger d'un si charmant amour, d'un si charmant amour

 Gracieux

Jeunes cœurs, jeunes cœurs tout vous

est favorable, profités profités d'un bon-

-heur peu du-rable, dans l'hiver de nos

ans l'amour ne rè--gne plus, les beaux

jours que l'on perd, font pour ja-mais per-

-dus Jeunes cœurs, jeunes cœurs tout vous est favo-

-rable, profi-tés profi-tés d'un bon-

-heur peu durable dans l'hi-ver de nos

ans l'amour ne ré-gne plus, les beaux

jours que l'on perd, font pour ja-mais perdus.

Gravé par Le Roy

TABLE GÉNÉRALE
DES TABLES DES MATIÈRES

TOME I

TOME II

TOME III

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE

MAI 1972


STANFORD LIBRARIES
Digitized by Google